ÉTUDES

SUR LE XVIIIe SIÈCLE.

Versailles. — Imp. de BEAU jeune.

ÉTUDES

SUR

LE XVIII[E] SIÈCLE

PAR

ERNEST BERSOT,

Agrégé de philosophie, Docteur ès-lettres.

ETUDE GÉNÉRALE.



PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE,

RUE DES GRÈS, 5.

1855


Biblioteka Jagiellońska
1001285793

AVERTISSEMENT.

Dans l'*Étude générale* je ne prends pas le XVIIIe siècle par toute l'Europe, ni chez nous tout le XVIIIe siècle; j'en prends en France la dernière moitié, jusqu'en 1789. La première est principalement littéraire; celle-ci est philosophique. J'entends par philosophie la liberté de penser, l'esprit d'examen qui remonte aux principes en toutes choses, religion, morale, politique, etc., pour les discuter. De là naît l'opinion, puissance alors nouvelle et, aux premiers moments, vraiment irrésistible. Rulhière fait commencer l'opinion à la date précise de 1749, époque de l'*Esprit des lois* et de nos désastres. Avec 1789, on entre dans la Révolution. Dans cette période les idées suivent logiquement leur cours : les philosophes viennent d'abord, puis les économistes, enfin les patriotes ; on descend de la spéculation à la pratique de plus en plus active ; les philosophes proposent pour idéal le bonheur général, les économistes cherchent les moyens de l'obtenir, et

les patriotes voyant l'obstacle dans l'organisation présente de la société, la renversent.

Je parle de bien des hommes et de bien des choses; je n'ai pas la prétention de tout juger, d'attribuer à chacun sa place durable; je tiens à faire voir celle qu'il a prise, me proposant surtout de montrer comment a marché ce siècle : les événements passent et donnent leur coup; je le note. L'esprit général de ces volumes, les discussions des *Etudes particulières*, les jugements, à l'occasion, sur des points qui m'ont préoccupé davantage, marqueront assez la doctrine à ceux qui la chercheront. Je me réfère, pour bien des questions philosophiques, aux grands travaux qui ont été faits sur le XVIIIe siècle par M. Cousin, dans son *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, par M. Damiron, dans ses *Mémoires* à l'Académie des sciences morales et politiques, sur d'Holbach, Helvétius, Diderot, d'Alembert, la Mettrie, souscrivant volontiers d'avance à ses jugements sur les autres philosophes qu'il rencontrera. Pour la critique littéraire, je n'ai pas l'intention de refaire le *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*, de M. Villemain. On a la brillante esquisse de M. Demogeot, dans son *Histoire de la littérature française.* Pour apprécier les doctrines politiques, économiques, etc., du temps, l'*Histoire de France* de M. Henri Martin. Puis, pour la connaissance des personnages particuliers, les *Portraits*

et les *causeries* de M. Sainte-Beuve, les publications de M. de Rémusat sur Chesterfield, Horace Walpole et Bolingbroke, si utiles pour faire comprendre l'influence anglaise à cette époque, celles de M. Saint-Marc Girardin sur J.-J. Rousseau et Beaumarchais, et sur ce dernier encore celles de M. de Loménie. Je rappelle, dans le courant de ces volumes, d'autres travaux distingués dont je me suis servi. Il y a un homme que je cite très-souvent, on dira peut être trop souvent, mais qui est d'un secours bien précieux, c'est Grimm; j'ai dû lire les autres documents (1) comme si celui-là n'existait pas, mais je ne connais point, dans le XVIIIe siècle, de témoin et de critique qui conduise plus sûrement à travers la mêlée contemporaine.

J'ai beaucoup cité, parce que je n'invente pas; je demande la permission de ne rapporter nominativement à leurs auteurs que les passages qui ont un cachet; le reste est matière commune.

Ce travail sera sans doute bien imparfait, mais je me souviens de la profession de Port-Royal qui ne regardait une première édition que comme un essai informe qui se perfectionne par les remarques du public. Je l'entends ainsi, ne demandant pas mieux

(1) Je dois ici remercier de sa complaisance infatigable le savant bibliothécaire de Versailles, M. le Roi.

que de me corriger, et n'ai pas, entre autres bonheurs, celui d'être content de moi.

Comment sera-t-il accueilli? Je ne sais pas si la modération est une bonne recommandation auprès de l'opinion publique, des deux parts bien irritée; mais il y a dans la jouissance de la modération quelque chose qui vaut mieux que le succès. Après tout, il n'y a qu'à attendre Port-Royal encore a dit on ne peut mieux : « Tous les états violents ne sont pas d'ordinaire de longue durée, et toutes les extrémités sont violentes. »

ÉTUDES

SUR

LE XVIII[e] SIÈCLE.

ÉTUDE GÉNÉRALE.

I

LES FRANÇAIS. — LE TEMPS.

On ne choisit pas le temps où l'on vit. Si on ne voulait que s'instruire, celui-ci est bon, quoique l'instruction soit un peu chère. Il s'y joue un curieux combat contre le sens commun. L'action est classique, elle durera bien vingt-quatre heures; les acteurs sont de grands acteurs; malgré tout, on sent que cela n'est pas vrai : ils le voient; c'est leur chagrin et notre consolation. Puis, il y a des choses qui ne seront jamais françaises : je m'en doutais auparavant; je le crois fermement, après avoir achevé ces Etudes sur le dix-huitième siècle. Les Français ne changent pas tant qu'ils en ont l'air : dans des moments de peur, ils ne savent plus ce qu'ils sont et ce qu'ils font; ce

n'est pas alors qu'il faut les prendre; mais la peur passe et la nature revient. Cette nature a ses qualités, elle a ses défauts; ce ne sont certainement ni les qualités ni les défauts qu'on veut lui donner aujourd'hui.

Ce qui frappe d'abord dans le XVIIIe siècle, dans cette moitié que je considère, c'est un esprit de conversation et une sociabilité merveilleuse. Cela est de tous les temps en France, mais surtout de ce temps; et, au lieu de se restreindre dans une classe, comme au XVIIe siècle, dans l'aristocratie, il devient un goût général, une passion nationale, pour ainsi dire. On remarque ensuite un vif sentiment, celui-là nouveau, de liberté et d'humanité, et aussi une confiance illimitée dans la raison.

De ces caractères suivent tous les autres.

Par humanité, on veut appliquer les esprits à la réforme sociale, tandis que le christianisme les applique à la réforme intérieure; on combat le christianisme, on invoque la nature jusqu'à satiété. Jamais on n'a plus parlé de la nature, et rarement on l'a moins connue. Elle est plus étendue qu'ils ne l'ont faite : c'est elle qui invite l'homme à la volupté, c'est elle qui le presse de résister, se montre satisfaite, s'il résiste, et le récompense par un plaisir supérieur. La passion est dans la nature, mais la raison aussi est dans la nature, et il est dans la nature que la raison domine la passion. Ils le savaient au fond et l'auraient bien avoué, ils auraient reconnu une doctrine qui règle les instincts par le devoir; mais

ils en voulaient au stoïcisme chrétien, qui supprime ces instincts. Il était mal sonnant de réhabiliter la passion, on réhabilitait la nature.

Cherchant le bonheur du genre humain, on ne se passe pas de tolérance; aussi ils combattent, sans distinguer, les religions et la métaphysique, principes de discorde. Ils n'ont pas fait une histoire définitive de la philosophie. Locke n'est pas, quoi qu'ils en disent, toute la philosophie : avec lui, on ne se passe point de Descartes et de Malebranche, d'Aristote et de Platon. Une étude et une critique plus profonde ont rendu à tous les grands systèmes philosophiques leur vrai caractère, et reconnu dans ces créations, imparfaites sans doute, mais puissantes, quelque vérité dont la découverte fait honneur à l'esprit humain. De même pour les religions. Il eût fallu exactement connaître les monuments, après, ne pas voir là des monstres ou des impostures, mais les formes naïves et respectables du sentiment religieux. Il eût fallu les estimer en elles-mêmes, sans rancune, et songer que si en Europe on détestait le christianisme pour admirer Confucius, en Chine on eût détesté Confucius pour admirer le christianisme.

Pour le bonheur général, il faut l'effort de tous; de là l'éloge des âmes sensibles, et toutes les prétentions à la sensibilité.

On a besoin de trouver la perfection qu'on rêve réalisée quelque part, pour s'encourager dans l'effort; de là l'enthousiasme pour Henri IV, pour Julien, pour la Chine, etc.

On porte partout le désir du progrès ; aussi, les discours, les romans, le théâtre, en sont pénétrés ; il est intolérable de trouver à toutes choses le goût de philosophie.

Pour espérer tout, il n'est pas mal d'ignorer un peu ; on trouve dans ce temps peu de connaissance de l'homme, des hommes, de notre nation. C'est mal connaître l'homme que lui proposer pour fin le bonheur, et comme moyen de bonheur la vertu ou la félicité générale. D'abord sa vraie fin est la vertu, et il est capable de se passionner pour elle : ensuite, pour aller au bonheur il ne prendra pas de si longs chemins. La morale qu'on propose est bonne pour quelques sages, mais quelques sages ne font pas le genre humain. Ajoutez que la philosophie de ce temps n'est pas assez haute, qu'au lieu d'établir fermement la liberté, la règle absolue du devoir, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, elle se plaît à assembler des nuages sur ces vérités, comme si sans elles on pouvait faire de l'homme rien de bien.

Ils ignorent les hommes, entre lesquels ils ne voient pas les différences de race à race, de pays à pays, d'époque à époque, d'individu à individu, tout ce que l'histoire a, de nos jours, mis si nettement en évidence.

Quant à notre nation, ils savent peu comment elle s'est formée, quelles épreuves elle a déjà essayées de la liberté, et ce qu'elle en fait quand elle la tient.

L'homme étant ainsi considéré comme un être abstrait, il suivait de là que l'éducation et les institutions politiques peuvent tout.

On attendait tout de l'éducation; on lui attribuait certainement plus de pouvoir qu'elle n'en a. Elle peut beaucoup si elle travaille avec la nature, si elle ne prétend pas refaire l'esprit humain et le cœur humain que Dieu a faits, mais simplement les perfectionner en s'y proportionnant; hors de là elle ne peut rien, car enfin, autant qu'elle fasse, elle ne peut faire que des hommes. Lorsqu'elle bâtit sur le fond éternel, lorsqu'elle s'efforce de former un esprit juste et une âme honnête, lorsque surtout l'enfant ainsi enseigné voit qu'autour de lui on croit et on pratique ce qu'on lui recommande de croire et de pratiquer, que ces maximes ont donné à la famille la dignité, la paix intérieure et le respect du dehors, lorsqu'il respire la raison, la justice, la bonté, comme un bon air, il ne risque rien des années critiques, les puissances dangereuses de l'âme ont contre elles tous les bons sentiments et le devoir; ensuite, que Dieu accorde la durée à de telles familles, la droiture y devient une tradition, un culte filial, et il y a une grâce particulière dans ces jeunes vertus qui refleurissent sur le vieux tronc. Mais quand on mêle le vrai et le faux, qu'on bâtit des constructions provisoires et à fleur de sol, sachant qu'elles ne tiendront pas; quand, par le spectacle qu'il ont autour d'eux, les enfants reconnaissent qu'autre chose est la leçon, autre chose l'exemple, autre chose l'éducation, autre chose la

vie, il se fait en eux un sourd travail qui, à un moment, ne laisse rien debout.

Ils attendaient tout aussi des institutions sociales, comme si on pouvait refaire une nation à volonté. Il est vrai seulement que les institutions peuvent beaucoup, et qu'il en doit être de la politique comme de la morale : elle doit apporter des secours au bien contre le mal, car le mal n'en a pas besoin.

Ils estimaient singulièrement les hommes, qu'ils croyaient capables de supporter le plus pur régime. Ils se trompaient, mais il est honorable de se tromper ainsi. Je sais qu'il ne faut pas trop estimer les hommes, mais en les méprisant on les rend méprisables. A dire vrai, les hommes ne sont ni aussi estimables que le croient des rêveurs bienveillants, ni aussi méprisables que voudraient le faire croire des politiques qui n'ont rien à faire de l'honnêteté; la condition moyenne est, pour ainsi dire, leur nature; et on ne peut ni les rendre aussi parfaits ni les corrompre autant qu'on veut.

On croyait alors à la raison, et il est bien d'y croire, mais on a tort de croire qu'elle a tout fait et peut tout faire. L'instinct a précédé la réflexion : c'est lui qui crée, dans son mystère, le monde où la réflexion viendra plus tard, le monde des langues, des poésies, des traditions, des institutions primitives. La raison change aussi beaucoup de choses; mais elle veut du temps, sans quoi tout est à recommencer, et, même avec le temps, elle ne peut rien contre la nature, qui est l'instinct éternel.

De toutes ces causes naît au XVIIIe siècle le paradoxe, qui est une ignorance, et la déclamation, qui est le langage du paradoxe.

Ce siècle a eu son action durable sur la politique et la société : il a clos l'ancien régime, le régime féodal, et en a commencé un autre fondé sur le droit, le respect de l'homme, l'estime du mérite personnel ; là ses effets sont vivants, et en ce sens il est le grand siècle ; mais dans l'ordre littéraire il est plus bas. Ce qu'il a péri de productions de ce temps est inimaginable ; quand on le parcourt on ne marche que sur des morts ; au contraire le XVIIe siècle nous est arrivé entier. Erreurs pour erreurs, celui-ci en a peut-être autant ; mais il n'a pas usé de la science comme son successeur, qui a fait presque toujours œuvre de parti, et il a gardé ce que n'a pas gardé celui-ci : la vérité et la mesure dans le sentiment et dans le langage. Chez les français, quand ils restent fidèles à leur instinct, le soin du style n'est que le travail d'un esprit qui veut s'entendre lui-même, et fouille sa pensée jusqu'à ce qu'il la possède pleinement ; il la retourne sous ses différents aspects, pour l'épuiser, non pour s'amuser lui-même ou pour faire jouer des facettes brillantes dans les yeux du lecteur. Si cette faiblesse existe quelque part, elle est le défaut de l'homme, qui gâte, par une fâcheuse complaisance pour lui-même, le génie sévère de la nation. La vérité est assez belle pour se passer de nous ; on n'y ajoute point de grâces ; et ceux qui font le mieux ne font que dégager ses grâces enveloppées, lui rendre son

éclat. Je dirai plus, le soin du style n'est qu'une épreuve de la vérité : les pensées justes sont lumineuses, les pensées fausses sont obscures, c'est leur signe, et lorsque l'écrivain, après avoir essayé de polir plusieurs pensées et n'avoir rien trouvé, vient à en rencontrer une qui l'illumine, il se réjouit comme le lapidaire qui a rencontré une pierre précieuse; car la vérité est le diamant par excellence : elle a, comme lui, son poids, son eau et ses feux. Pascal ne songe point à plaire : il écrit devant l'éternité; on dirait qu'il fait le jugement de ses pensées, pour savoir celles qu'il y emportera. Bossuet, moins ému, parce qu'il ne dispute pas contre lui-même, tout plein de la grandeur de la vérité qu'il prêche, tâche seulement d'y proportionner son langage, et, aussi haut qu'il monte, il croit encore être au-dessous, il appelle à son secours les Pères et les Écritures, il voudrait, s'il était possible, que Dieu parlât seul. Il semble d'abord que Fénelon se laisse prendre davantage à la forme; mais on reconnaît vite qu'on se trompe. S'il dit tout avec charme, il n'aurait pas pu dire autrement; c'était comme sa manière de penser. Voltaire, de toutes choses, ne saisissait que ce qui est clair : son esprit voyait sans effort, et sa main suivait : Il charma ses contemporains, mais ils ne lui prirent pas sa langue; pour la prendre, il fallait être naturel comme lui, et, quand on est naturel, on écrit comme on est. Sa langue n'a pas d'accent; il y a au contraire un accent dans celle de Rousseau, de Buffon et de Montesquieu : il était plus facile, sans dérober

leurs grandes qualités, d'emprunter à l'un sa rhétorique, à l'autre son procédé d'amplifier les choses, à l'autre enfin sa façon d'épigramme. On n'y manqua pas.

Voilà le caractère du temps; voici ce qui est de tous les temps chez les Français : une mobilité incroyable. Ils passent de la métaphysique, au commencement, à la physique systématique, de la physique systématique à la physique expérimentale, de la physique expérimentale à la géométrie, de la géométrie à l'histoire naturelle, de l'histoire naturelle à la chimie, de la chimie à la philosophie, de la philosophie aux dissertations sur la politique, la population, le commerce, l'agriculture, avec diversions sur différents sujets : querelle entre la musique française et la musique italienne, entre la musique italienne et la musique allemande; sur la tactique, entre l'ordre mince et l'ordre profond; magnétisme animal, aérostats, etc. Chaque fois qu'ils changent, c'est entièrement, avec un souverain mépris pour l'objet de leur précédente passion : lors du règne de la physique expérimentale, toutes les belles dames se font électriser; lors du règne de la géométrie, elles ont un géomètre à leur suite.

Vers 1747, c'est une fureur de persiffler sans pitié; la méchanceté est à la mode. Le *Méchant* de Gresset date de là. Il y avait longtemps, et Madame en était fort scandalisée, qu'il n'était pas convenable d'aimer sa famille; sous le ministère du duc de Choiseul, comme le duc aimait beaucoup sa sœur, il devint de mode d'aimer sa sœur. Le duc d'Ayen était très-amu-

sant, lorsqu'il énumérait les quatre sœurs qu'il avait, malgré sa bonne volonté, n'en trouvant aucune qu'il pût aimer à son aise.

En 1754, le plus grand air est d'aller, après souper, sur les boulevarts voir les marionnettes. En 1770 et 1771, la fureur est de jouer des comédies et des proverbes. En 1773, toutes les dames parfilent, dépouillent les hommes de leurs broderies d'or, et envoient tout simplement vendre leur parfilage chez le marchand. En 1779, les théâtres de Paris sont désertés pour les tréteaux de la foire et des boulevarts. En 1784, il est de mode de dîner et de souper en courant : « On avale, on ne goûte plus, disait le cuisinier de la duchesse de la Vallière, je suis déshonoré. »

Chaque genre de littérature a son tour, les héroïdes, les tragédies nationales. *Estelle* et *Galatée*, en 1783, ramènent les bergeries de M[me] Deshoulières et de Fontenelle. Des mots heureux sur les moutons leur avaient fait grand tort. Voltaire avait dit prosaïquement : J'aime les moutons quand ils sont à moi. Le duc de Nivernais à Chaulieu, qui regardait pastoralement un troupeau : Peut-être que de tous ces gueux-là, il n'y en a pas un de tendre. A leur retour, on les traite plus doucement. M. de Thiard se contente de dire : « J'aime beaucoup les bergeries de M. de Florian, mais j'y voudrais un loup. »

A l'égard des anglais on passe, comme il convient chez nous, du plus profond mépris à l'enthousiasme. On vit d'abord dans l'infatuation nationale que Grimm a rendue d'une manière piquante. Il parle de 1705 :

On était alors, en France, dans l'heureuse persuasion que tout ce qui n'était pas français mangeait du foin et marchait à quatre pattes. Cette opinion a duré fort longtemps, ainsi que la vanité et l'ignorance sur lesquelles elle est fondée. Je crois avoir vu le temps où un allemand donnant quelques symptômes d'esprit était regardé comme un prodige.

En 1753, on ne voit que des ouvrages traduits de l'anglais. En 1766, Saurin se croyait obligé de faire une comédie (*l'Orpheline léguée*) pour corriger cette fureur d'admirer tout ce qui venait d'Angleterre. Elle revint encore en 1773. Voltaire, parlant de ces temps, disait :

Les libraires (qui sont des marchands de mode) vendaient des romans anglais, comme on vend des rubans et des dentelles de point sous le nom d'Angleterre.

Hofmann, en 1786, touche agréablement le défaut français :

Aux lieux où règne la Folie,
Un jour la Nouveauté parut.
Aussitôt chacun accourut,
Chacun disait : Qu'elle est jolie !
Ah ! madame la Nouveauté,
Demeurez dans notre patrie;
Plus que l'esprit et la beauté,
Vous y fûtes toujours chérie...

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : « Messieurs, j'y demeure ; »
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.
Le jour vint, elle se montra
Aussi brillante que la veille.
Le premier qui la rencontra
S'écria : « Dieu, comme elle est vieille ! »

Les Français procèdent par engouements ; pendant les premiers moments ils n'écoutent rien, après, ils acceptent la discussion et même volontiers, car ils ont bien quelque soupçon d'être allés trop loin, et ne demandent pas mieux qu'on leur donne quelque raison de se dégager, quand encore ils se souviennent de quoi il est question. C'est ce qui fait le désespoir de Grimm, le correspondant des cours d'Allemagne :

Rien n'est si dificile, à Paris, que de savoir la vérité sur quelque fait que ce soit. Tout est vrai ici pendant vingt-quatre heures ; les choses les plus hasardées, les plus fausses même, se débitent avec une assurance et une chaleur qui ne souffrent pas le doute le plus léger. Le lendemain, ce fait n'occupe plus personne. « Comment voulez-vous, me disait un jour Jean-Jacques, que les meilleurs livres produisent beaucoup de bien ? A peine un livre fait-il quelque impression, qu'elle est effacée par un autre. » Et c'est Jean-Jacques qui disait cela.

Aussi il ne coûte rien à nos Français de se démentir.

Voltaire qui connaissait son monde, lorsque la tragédie d'*Adélaïde du Guesclin* fut tombée (1745), la renvoya de Prusse sous le titre de *duc de Foix;* elle réussit. On la reprit quelques années après sous son ancien titre: « On s'est, dit Grimm, simplement contenté de jouer la pièce telle qu'elle était tombée, et tout le monde l'a trouvée, avec raison, très-supérieure au *duc de Foix.* »

Notre amour de la nouveauté produit plusieurs effets curieux. Nous ne faisons qu'une sottise à la fois. « Je pense, écrit Voltaire en 1764, lorsque la philosophie était mal vue, que la fermentation au sujet des finances empêchera qu'on ne songe à la philosophie. » En 1753, un homme d'esprit disait que l'arrivée d'un acteur italien, Manelli, avait évité aux français une guerre civile. Comme nous ne faisons qu'une sottise à la fois, nous la faisons bien et vite. Paraît-il une nouveauté, nous nous y portons avec notre furie française, et nous l'épuisons d'abord; en quelques jours, par la passion universelle et l'effort universel, elle profite à plaisir et fait merveilles.

Nous nous dégoûtons vite aussi et passons à d'autres sottises. Comme nous demandons d'abord tout à une nouveauté, et comme elle ne le donne pas, parce que rien ne le renferme, nous en voyons promptement le bout, nous disons: ce n'est que cela, et nous passons.

Et toute la nation déraisonne en même temps. La mode règle tout, les habits, les idées, les sentiments, l'extérieur et l'intérieur. Les premiers qui suivent la

mode le font pour se distinguer, les autres pour se confondre. Ils occupent leur matinée à s'enquérir de ce qu'ils doivent penser le soir. C'est tous les jours comme un mot d'ordre qu'il s'agit de deviner; on méprise ceux qui ne l'ont pas entendu, et on se moque de ceux qui vous répètent avec mystère le mot d'ordre de la veille. La langue française a trois petits mots qui répondent à tout : *Cela se fait :* il n'y a point de raison contre cette raison ; qui ne s'en contente pas est impoli ; qui agit contrairement est un sauvage ; il est évident que si on n'accorde pas ce principe, il n'y a plus de société. Imaginez-vous une société où chacun penserait ce qu'il pense et sentirait ce qu'il sent ? Les Français bien élevés disent tous la même chose à la même heure ; tant mieux si la chose est raisonnable.

Ces changements ont ordinairement un prétexte : la découverte de l'électricité, le retour des savants qui étaient allés au pôle mesurer la terre ; quelquefois c'est une fantaisie toute pure. On ne croirait jamais ce qui nous fit faire connaissance avec la Chine et nous procura les Mémoires sur ce pays (ce devait être en 1766) :

Louis XV, qui, comme disait M. de Schomberg, était le plus grand philosophe de son royaume, sentait quelquefois parfaitement que tout n'allait pas en France le mieux du monde. S'entretenant un jour avec M. Bertin de la nécessité de réformer tant d'abus, il finit par lui dire qu'on n'y réussirait jamais sans refondre entièrement

l'esprit de la nation, et le pria de songer de quelle manière on pourrait y parvenir plus sûrement. M. Bertin promit d'y rêver; et, au bout de quelques jours, il fut trouver le roi, et lui dit qu'il croyait avoir trouvé enfin le secret de satisfaire aux vœux paternels de Sa Majesté. « Et quel est-il? — Sire, c'est d'inoculer aux Français l'esprit chinois. » Le roi trouva cette idée si lumineuse, qu'il approuva tout ce que son ministre crut devoir lui suggérer pour l'exécuter. On fit venir à grands frais de jeunes lettrés de la Chine; on les instruisit avec beaucoup de soins dans notre langue et dans nos sciences; on les renvoya ensuite à Pékin; et c'est des *Mémoires* de ces nouveaux missionnaires qu'on a formé le recueil dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici le dixième volume. L'esprit de la nation ne paraît pas, à la vérité, se ressentir infiniment de l'heureuse révolution que devait produire l'idée ingénieuse de M. Bertin; mais on se souvient encore qu'il y eut un moment où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois. (*Grimm.*)

Enfin les inconséquences sont sans nombre. Il faudrait laisser les choses mûrir; mais cette nation ne connaît pas le temps. De là tant d'injustes faveurs et d'injustes oublis et aussi de bizarres retours. Les causes mal jugées en appellent, sont examinées de nouveau avec la même précipitation, et en appellent encore, sans fin; notre histoire est circulaire. Il y a trois ans, lorsque la République tournait à l'Empire, un homme d'esprit paraissait soucieux. Qu'avez-vous,

lui dit-on? Vous voudriez savoir si l'Empire se fera. Non, répondit-il, je me demande quelle sera la composition du gouvernement provisoire après le comte de Paris.

Vaut-il mieux être comme nous sommes ou autrement? Toujours est-il que nous sommes ainsi; au lieu d'une application continue, nous n'avons que des moments, mais ces moments sont féconds, et la cause perdue, pour prendre sa revanche, travaille dans le silence opiniâtrement. Quand l'opinion vous rebute, elle ne vous désespère pas, car on sait qu'elle revient : c'est à vous à vous faire nouveau, pour la captiver encore, et, quand elle vous prend, elle a des caresses qu'on ne peut plus oublier, qu'on veut ravoir par les plus grands efforts. Une cause s'instruit ici comme ailleurs, mais par reprises. Est-elle plus mal instruite à la fin? Puis, aucun ordre de vérités n'est absolument négligé; tout nous appelle un instant, rien ne nous arrête; rien ne dure, mais rien n'est exclus, tout vient à son tour, même le bien. Si l'éducation consiste à épuiser les folies, y a-t-il une nation qui promette davantage? Si la vie est le mouvement, y a-t-il une nation plus vivante? Ainsi est l'enfance, curieuse parce qu'elle doit connaître, mobile parce qu'elle a beaucoup à connaître; ainsi l'homme se fait par les voyages, visitant sans cesse de nouveaux objets, et les quittant parce qu'il faut voir.

La France, tour à tour enthousiaste de l'antiquité, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre, a em-

prunté quelque chose à chacun de ces génies : à l'antiquité les formes de sa poésie, ses idées morales et son goût délicat, à l'Italie sa vivacité et sa finesse, à l'Espagne sa grandeur, à l'Angleterre la liberté de ses conceptions et son sens solide de la réalité, à l'Allemagne sa rêverie, comme dans un ordre inférieur de choses, nous avons vu, en quelques années, la faveur publique passant d'une fleur à une autre, estimer, cultiver la beauté de chacune d'elles, et d'inconstance en inconstance, se former une flore variée et distinguée.

Au milieu de toutes les variations, il y a un caractère français qui ne se dément pas, c'est l'amour que cette nation a pour l'esprit, l'estime qu'elle fait du style, sans lequel rien ne réussit, avec lequel tout réussit, son enthousiasme pour les gens à talent, et l'intérêt qu'elle leur porte « surtout lorsqu'ils sont alités, » disent les *Mémoires secrets.*

Ce n'est pas mal connaître les français que d'écrire ce que Galiani écrivit à l'occasion d'un impôt sur le papier :

Ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence; un mauvais tableau enfante une bonne brochure; ainsi, vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera au bout du compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie; c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier. Quelle sottise!

Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute, en politique, la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle; il valait mieux faire la banqueroute universelle, et laisser au Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages, et vous voulez vous forcer à vous taire !

Ce qu'il dit ailleurs ne doit pas empêcher qu'on n'ait la liberté de la presse, mais avertit ceux qui l'ont :

Dieu vous préserve de la liberté de la presse établie par édit! Rien ne contribue davantage à rendre une nation grossière, à détruire le goût, à abâtardir l'éloquence et toute sorte d'esprit. Savez-vous ma définition du *sublime oratoire?* C'est l'art de tout dire sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire. Si vous ouvrez les portes à la liberté du langage, au lieu de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, les remontrances des parlements, voici les remontrances qu'un parlement fera : Sire, vous êtes un... (Voir le mot dans la *Correspondance.*) — La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure chez les français. Gardez l'une et l'autre sans quoi vous êtes perdus! Une liberté telle qu'elle est, est bonne; on en jouit déjà.

L'esprit est toujours ici, surtout alors, une grande puissance. Il trouve et dit, sur tous les sujets, sur tous

les livres qui paraissent, sur tous les événements qui se passent, un mot qui juge; nous les rencontrerons en leur lieu. On ne sait rien refuser à l'esprit. Collé raconte une histoire qui est vraiment de ce pays-ci :

Un homme présente un placet au duc d'Orléans. Quand le Régent l'a lu, le demandeur lui dit : « Si Votre Altesse voulait le relire, le voici en vers. — Volontiers, lui dit le duc d'Orléans; donnez. » Quand il eut vu les vers, mon homme demanda la permission de le chanter : on le lui permit; il chanta. A peine eut-il fini, qu'il dit : « Si monseigneur le souhaite, je vais le danser. — Oh! dansez-le, lui répondit le Régent : je n'ai jamais vu de placet dansé; et, pour la nouveauté du fait, je vous accorde ce que vous demandez. »

Plus tard, des ministres furent choisis principalement pour leur esprit, comme M. de Maurepas. Aussi il était bien utile. On connaît son mot, un jour qu'au début d'un deuil, la Cour n'osait jouer et s'ennuyait. « Mais le piquet? dit-il, de l'air du monde le plus sérieux, le piquet est de deuil? » Sur quoi on joua le piquet sans remords.

L'esprit, dans cette société mêlée, maintient les rangs et garde la dignité. Il servit un jour à Diderot. Le maréchal de Broglie avait pour frère le comte de Broglie, parfois très-mauvais plaisant, disent les *Mémoires secrets*. Un jour que ce frère se trouvait à une conférence du philosophe avec le maréchal, il voulut le tourner en ridicule sur l'habit noir qu'il portait, lui demandant s'il portait le deuil des Russes.

« Si j'avais à porter le deuil d'une nation, monsieur le comte, je n'irais pas la chercher si loin. »

Et ce mot de l'abbé Maury à quelqu'un qui lui disait : Vous croyez donc valoir beaucoup? — « Très-peu, répondit-il, quand je me considère, beaucoup quand je me compare. »

Louis XV se défendit ainsi supérieurement, un jour que la Tour, faisant son portrait, voulut se lancer plus haut :

La Tour dit qu'on était mécontent, que les affaires publiques allaient mal. « Elles peuvent se rétablir, répondit le roi, un peu ému. — Comment voulez-vous, reprit la Tour, sans s'en apercevoir, nous n'avons plus de marine? — Vous oubliez celles de Vernet, » répondit le monarque, en lui lançant un regard qui remit le peintre à sa place et le rendit ridicule aux yeux de tous les assistants. (*Souvenirs de M. de Lévis.*)

Voici de M. de Maurepas ce qui est bien fou et bien trouvé. Un gentilhomme gascon voulait avoir avec lui un air de connaissance :

« Monsieur le comte, lui dit-il, en s'approchant et parlant haut, oserais-je vous demander ce que vous avez fait de ce petit cheval blanc que vous montiez, il y a une dizaine d'années, lorsque nous étions à la campagne ensemble? — Monsieur, lui répondit gravement M. de Maurepas, qui s'aperçut que l'habit du gascon était retourné, je l'ai fait retourner et je lui ai fait mettre des boutons neufs. » (*Ibid.*)

Ils ne peuvent prendre sérieusement la mort même :

ils ont à ce moment terrible quelque mot plaisant. Lorsque Bachaumont en est là, on lui propose des consolations, à quoi il répond obstinément qu'il n'est pas affligé. Le marquis de Maugiron, pendant qu'on fait les cérémonies ordinaires, dit à son médecin, qui est au chevet de son lit : « Je vais bien les attraper : ils croient me tenir, et je m'en vais. » Ce qui arriva. Mme de Pompadour, au moment où le curé de sa paroisse prend congé d'elle, le rappelle : « Un moment : nous nous en irons ensemble. » Le mot de l'abbé Delamarre est curieux. Étant à Prague, il se jeta, dans un accès de fièvre, ou fut jeté par les fenêtres d'un second étage. Il expira en disant : « Je ne croyais pas les seconds si haut en ce pays. »

Que signifie ceci? La grave Justice ressuscite, en 1777, un usage d'une ironie vraiment trop naïve, et qui a l'air fondé par Rabelais. On lit dans les *Mémoires secrets* :

Le Grand Conseil a repris, le mardi-gras, son usage antique de jouer aux dés après l'audience. Le premier huissier apporte le cornet au premier président, qui commence, et tous les magistrats suivent; le public y est admis. C'est sur le bureau même du greffier que se tirent les chances. On ne dit point l'origine de cette cérémonie futile en apparence, et sans doute allégorique. C'est un avis salutaire aux plaideurs, de la manière dont vont être jugés leurs procès, et plût à Dieu qu'ils ne le fussent jamais qu'ainsi !

Les Français aiment leur pays, ils n'aiment que leur pays. « Mme de Boufflers, rapporte Mlle de Lespinasse, trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, ni chez quelle nation; cela ne lui paraît qu'un exil affreux, etc., etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimait le mieux l'Angleterre, elle n'aurait consenti à s'y fixer qu'à la condition qu'elle y aurait amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante à quatre-vingts autres personnes qui lui étaient absolument nécessaires; et c'était avec beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenait le besoin de son âme. »

Un jour, Frédéric s'amusait à demander à ses convives ce qu'ils feraient s'ils étaient à sa place. Quand vint le tour du marquis d'Argens : « Moi, sire, ma foi, je vendrais mon royaume et j'en achèterais une bonne terre en France, pour en manger les revenus à Paris. — En vérité, reprit Frédéric, voilà un propos bien français. »

Celui-ci l'est aussi du vicomte de Ségur, au retour de ses voyages, trouvant la France en révolution : « Je ne puis souffrir cette révolution; elle m'a gâté mon Paris. »

Les Français portaient, par malheur, dans leur conduite, cette légèreté si aimable dans leurs propos. Grimm écrivait en 1759 :

On a bien vu naître en France quelques génies mâles: et nous en possédons encore quelques-uns aujourd'hui;

mais le caractère général de la nation a ressemblé de tout temps à celui d'un enfant joli et léger. Nous portons cette espèce d'enfantillage dans nos livres, dans nos entreprises, dans nos établissements. La présomption, la vanité, l'envie de jouer, tout autant de qualités qu'on remarque aux enfants, y percent toujours. Est-il question de quelque nouvelle branche d'industrie? moins occupés du fond de la chose que de son appareil, on nous voit établir des bureaux, élever des édifices à grands frais, arrêter nombre de commis, faire les plus belles lois de régie, etc.; tout va le mieux du monde, excepté la chose pour laquelle on a fait toutes ces dépenses immenses. Ordinairement, la compagnie est ruinée en frais avant que d'avoir considéré si l'entreprise qu'elle médite peut lui être avantageuse. — On demeure convaincu que Dieu n'a pas départi à la nation française le talent et l'esprit de former des colonies. Ce peuple doué de tant de qualités précieuses et admirables n'a rien de ce qu'il faut pour réussir dans cette entreprise. Sa vivacité le porte à faire en un jour ce qu'il faudrait ne faire qu'en une année. Il détruit, il abat, il élève, il opère; et quand il ne reste plus rien à faire, il commence à réfléchir; alors il remarque qu'il a presque fait autant de sottises que d'opérations, et il se dégoûte. Nulle patience, nulle persévérance dans un plan; le mauvais succès le rebute et lui fait tenter autre chose. Cette légèreté et cette inconstance qu'on lui reproche, cet ennui qui le gagne, sont une suite nécessaire de l'ardeur et de la vivacité du premier moment; ce feu est trop violent pour durer.

Que n'aurait-il pas dit s'il avait vécu un siècle de

plus! Il aurait été émerveillé de notre esprit politique; il aurait vu la royauté remplacée par la république, dans la république, la convention par le directoire, le directoire par le consulat décennal, le consulat décennal par le consulat à vie, le consulat à vie par l'empire, l'empire par la première restauration, la première restauration par le second empire, qui dura cent jours, le second empire par la seconde restauration, la seconde restauration par la monarchie de 1830, la monarchie de 1830 par la seconde république de 1848, dans la seconde république la présidence quadriennale par la présidence décennale, et la seconde république elle-même par un troisième empire, etc.

Sommes-nous bien guéris de la maladie que signalait M de Gournay?

« Nous avons en France, disait-il, avant 1764, une maladie qui fait bien des ravages; cette maladie s'appelle la bureaumanie. » Quelquefois il en faisait une quatrième ou cinquième forme de gouvernement, sous le titre de *bureaucratie*. Grimm, qui le rapporte, ajoute : « Le véritable esprit des lois de France est cette bureaucratie : ici les bureaux, les commis, les secrétaires, les inspecteurs, les intendants ne sont pas établis en faveur de la chose publique, mais la chose publique parait établie pour qu'il y ait des bureaux. »

Le gouvernement, pour son compte, se chargeait de justifier le mot de M. Abeille : « en France, on

gouverne trop, » et le mot de Grimm (1764) : « l'esprit de règlement nous obsède. » Il organisait tout en corps, ordres, états, corporations ; et, sous prétexte d'utilité plus grande, se mettait insensiblement à la tête de tout. Cette manie de réglementer est quelquefois amusante ; je laisse parler les *Mémoires secrets* (1780) :

La coiffure des dames est devenue un objet si important, que l'ordre des coiffeurs s'est multiplié excessivement, qu'il a pris une grande consistance, et, s'enorgueillissant de son art, méprisait les perruquiers ou faiseurs de perruques, et voulait s'assimiler aux corps scientifiques. Cette rivalité et les plaintes de ces derniers ont excité la vigilance du gouvernement. Il est intervenu un arrêt du conseil, du 24 janvier, qui fixe le nombre des coiffeurs à 600, leur fait défenses de faire plus d'un apprenti tous les trois ans, de tenir classes et écoles de coiffure, et surtout de mettre dans leurs enseignes : Académie de coiffure.

C'est vraiment là une histoire française : chacun y est dans son rôle : les coiffeurs, les perruquiers et le gouvernement.

En revanche, quelques personnes formaient, en 1728, une *Société libre d'émulation pour l'encouragement des arts et métiers*, qui n'eut jamais que trente associés, et s'éteignit bientôt ; des anglais qui, à Paris, en eurent connaissance, la transportèrent dans leur pays en 1730 ; en 1778, elle comptait 6,000 membres.

J'arrive aux mœurs, qui ne sont pas en tout, il faut l'avouer, la belle partie de ce temps. Les contemporains s'accordent à révéler dans les mœurs d'alors une singulière facilité. Ce ne sont partout qu'arrangements particuliers dont personne ne se choque. Crébillon le fils, d'ordinaire en faveur, lorsque les *Lettres de la duchesse de* *** échouèrent, l'attribuait à ce qu'il avait fait de sa duchesse une femme sage. Et le mot naïf de cette femme, qui, après une explication fort vive avec le comte de Tott, disait avec dépit : « Ne suis-je pas bien à plaindre? il n'y a peut-être qu'un homme délicat dans le monde : il faut qu'il me tombe! »

Le comte Maurice de Brühl, un étranger voyageant en France en 1756, écrivait :

Les femmes, ici, s'appliquent moins aux sciences et à la littérature qu'on ne se l'imagine; jeunes, elles s'occupent à plaire; et, sur le retour, le jeu devient leur passion. Les pièces de théâtre sont presque les seuls ouvrages d'esprit qui paraissent les intéresser; encore la plupart ne vont au spectacle que pour être vues. En fait de religion, on ne connaît ici que les deux extrêmes : n'en point avoir du tout, ou donner dans une dévotion superstitieuse. L'indifférence pour la religion a sa source dans l'amour du plaisir et la dissipation où l'on se laisse entraîner; l'ignorance ou l'ennui produisent la dévotion chez les autres.

L'anecdote suivante est de 1769. Une comédie se

donne chez la comtesse d'Amblemont, amie de M. de Jarente, évêque d'Orléans, qui y assiste. Avant la pièce, deux actrices averties par M. de Choiseul s'habillent en abbés et se présentent à l'évêque qui leur donne l'accolade. « Quelle surprise pour le prélat, lorsque, pendant le spectacle, il entrevit sur le théâtre des figures qui ressemblaient beaucoup à celles qu'il avait embrassées. Son embarras s'accrut par une petite parade où il fut obligé de se reconnaître. On y peignait absolument son aventure. Enfin des couplets charmants le mirent absolument au fait. Il se prêta de la meilleure grâce à la raillerie.

On connait le mot de M. de Maurepas à l'abbé de Boisgelin, qui avait fait parler de lui et s'excusait sur l'exemple de tel et tel prélat : « Attendez que vous soyez évêque » (1781). Il avait conservé dans sa vieillesse le goût des ouvrages d'esprit inavouables. Pour lui plaire, le lieutenant de police faisait recueillir toutes les pièces licencieuses qui circulaient dans Paris ; il y avait même un bureau littéraire exprès où les auteurs venaient lire leurs productions, parmi lesquelles on choisissait à leur insu, pour amuser « le mentor du roi. » Mais le comte de Maurepas venait à Paris communier à sa paroisse, à Pâques, avec un grand concours de spectateurs.

En 1779, le spectacle des *variétés amusantes* est à la mode. « Malgré les grossièretés dont ce théâtre est infecté, les femmes les plus qualifiées, les plus sages en raffolent. » En 1784, à propos d'une chanson : « Elle est extrêmement polissonne, mais aujourd'hui

tout passe : les femmes ne rougissent point de l'entendre, elle se chante devant elles dans les grands soupers, elle est gravée et se vend publiquement. »

En 1780, le comte d'Artois fait imprimer au Louvre un *sottisier*, ou recueil de toutes les pièces grivoises en prose et en vers, que les amateurs avaient jusque-là gardées en portefeuille. Dans ce même temps, Monsieur, à Brunoy, donne un spectacle. La salle était singulièrement composée : « Les pièces dit un contemporain, ont répondu à la compagnie. On a d'abord joué l'*Amant statue*, du sieur Desfontaines, comédie si ordurière que les filles mêmes se cachaient de leur éventail. Le roi, qui aime assez les pièces grivoises, était sans doute prévenu et a paru s'amuser beaucoup. »

Quand Mme de Mauconseil, après une grave maladie, en 1785, entre en convalescence, elle voit s'établir chez elle toutes les amies de sa fille, la princesse d'Hénin; ce sont la duchesse de Bouillon, la princesse de Poix, la baronne de Bayes, etc. La note de Grimm est précieuse :

Le salon et même l'antichambre étaient remplis de lits, de bergères, de sophas. Ces dames y couchaient, y veillaient, y soupaient, y passaient le jour et la nuit; leurs amis particuliers y venaient du matin au soir aussi librement et plus librement peut-être que si elles avaient été chez elles; c'était vraiment un monde. Il est donc permis de penser que l'intérêt habituel, l'amusement même de la société ne perdaient presque rien aux tendres assi-

duités que leur imposaient dans ce moment le zèle et l'amitié. C'est justement en cela que la sensibilité du siècle doit paraître admirable et sublime.

En 1782, Mercier de la Rivière, témoin de toutes les misères morales de la France, n'espérait plus que dans un cruel remède :

La nation ne reprendra sa vigueur qu'en repassant par des épreuves terribles. — La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide.

Cela rappelle la conversation chez Quesnay, que M[me] du Hausset rapporte :

Ce pays ne peut être régénéré, dit la Rivière, que par une conquête, comme à la Chine, ou par quelque grand bouleversement intérieur; mais malheur à ceux qui s'y trouveront! le peuple français n'y va pas de main morte.

Cependant la société inquiète pour elle-même, sentant ce dont elle avait besoin, fondait et multipliait les prix de vertu.

Ce siècle corrompu se jugeait du moins sévèrement. Un prédicateur disait en chaire : (1786) « La vertu dans ce siècle est si décriée qu'il n'y a plus d'hypocrisie. » Parole de prédicateur, pensera-t-on ; mais les petits vers parlaient de même.

L'histoire en a la preuve en mains,
C'est l'exemple qui fait les hommes.
Si Dieu renvoyait les Romains
Dans le pauvre siècle où nous sommes,
Caton tournerait à tout vent,
Lucrèce serait une fille,
Messaline irait au couvent,
Et Brutus même à la Bastille.

Le marquis du Barri gagnait d'un coup au pharaon plus de 150,000 livres; les femmes de qualité jouaient avec fureur ; le grand Maurice de Saxe, pour avoir la femme de Favart, qui lui résistait, demanda une lettre de cachet, l'obtint, et la fit exécuter. Les deux époux se soumirent. Aussi Mme du Barri disait : « Les gens que j'ai vus à la cour m'ont forcée de m'estimer. »

Il paraît que la licence des mœurs était ancienne dans le pays. Madame, qui n'en revenait pas, écrit déjà en 1717 :

La débauche, ici, est générale et vraiment affreuse. — Toute la jeunesse de l'un et de l'autre sexe mène en France une vie des plus répréhensibles; plus elle est déréglée, mieux cela vaut. — Les dames boivent ici encore plus que les hommes. — 1718 : Les femmes sont trop effrontées et trop étourdies, surtout celles des plus grandes maisons, etc. — 1721 : Les gens de qualité sont, en ce temps, beaucoup plus corrompus que les gens du commun ; chez ceux-ci il n'y a que galanterie ou passion vive, mais sincère; chez les autres c'est pure débauche,

et il n'y a plus de honte nulle part; les femmes s'expriment d'une façon encore plus dévergondée que les hommes. — 1722 : Je ne crois pas qu'il y ait dans Paris, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les gens du monde, cent personnes qui aient la véritable foi chrétienne, et même qui croient en notre Sauveur; cela me fait frémir.

Et, par des lettres antérieures, on voit que cela datait encore de plus loin. Elle écrit en 1704 :

L'ivrognerie n'est que trop à la mode parmi les jeunes femmes. — 1699 : Rien n'est plus rare en France que la foi chrétienne; il n'y a plus de vice ici dont on eût honte; et si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs; il n'y aurait même aucune maison de France qui ne fût en deuil. — Une personne qui ne veut plus avoir sujet de rire n'a qu'à se marier en France; l'envie lui en passera bien vite. — 1697 : L'amour dans le mariage n'est plus du tout à la mode, et passerait pour ridicule.

Mme de Maintenon voyait ce qui était, et disait quelquefois, ce que Madame rapporte et approuve :

« Depuis quelques années, il règne un esprit de vertige qui se répand partout. »

Il ne faut pas oublier, parmi les vices français dont Madame s'offense en tous les temps, la cupidité, qui

en effet vient aisément, quand on aime le plaisir et qu'on fuit la peine. Ceux qui ont lu les *Mémoires* du XVIIe et du XVIe siècle, savent ce qu'ils témoignent sur les mœurs de ces époques.

J'ai rapporté fidèlement l'impression que j'avais recueillie ; elle n'est pas favorable à la moralité du XVIIIe siècle ; mais il faut aussi reconnaître que ce siècle est bien imprudent : il disait franchement ce qu'il pensait de lui-même. Pour être juste, on doit aussi distinguer les diverses classes de la société, le monde de la cour et la bourgeoisie, qui se tient généralement à l'honnêté commune, et suit moins le ton. La dernière partie du siècle, où un changement visible amena des mœurs plus sévères, est même une réaction bourgeoise, provoquée surtout par Rousseau.

Quoi qu'il en soit, il y avait grand besoin que quelqu'un se chargeât de réformer la France ; Mme de Genlis l'entreprit.

En 1771, se fonde par ses soins l'*Ordre de la persévérance*. La fondatrice s'est complue à le décrire. On était admis au scrutin ; le candidat devait deviner une énigme de Mme de Genlis et répondre à une question morale posée par le président ; il faisait l'éloge d'une vertu à son choix, recevait l'exhortation du président, et prêtait un serment religieux, patriotique et chevaleresque. Naturellement on s'engageait à défendre les opprimés, on devait révéler les belles actions, pour lesquelles un prix de 120 livres était destiné. Chaque chevalier et chaque dame avait une devise. Il y avait un temple de l'honneur, où toutes ces devises étaient

inscrites dans un joli tableau. Les dames choisissaient ou non un chevalier. L'uniforme était blanc et gris de lin; l'écharpe portée par les hommes et par les femmes, gris de lin, brodée d'argent. On donnait aux chevaliers un anneau d'or, portant les initiales de la devise de l'ordre :

Candeur et loyauté, courage et bienfaisance,
Vertu, bonté, persévérance.

On faisait des quêtes. Un chevalier et une dame étaient chargés de s'informer des pauvres et de les visiter; ils faisaient un rapport qui était lu et approuvé dans la séance suivante. Il y avait aussi les initiations de l'adolescence, et le départ des guerriers. Il y eut en peu de temps quatre-vingt-dix membres. On comptait parmi eux la duchesse de Chartres, Mme de Bourbon et la plupart des dames de la cour, le comte d'Artois et le duc de Chartres. L'ordre de la persévérance était un bon nom pour un ordre français; il ne manqua aux membres que de persévérer. Au bout de quelques mois, Mme de Genlis eut un voyage à faire, on avait assez joué à la chevalerie, il ne fut plus question de cela.

II

OPINION.

Malesherbes disait dans son discours de réception à l'Académie française (1775) :

Le public porte une curiosité avide sur les objets qui, autrefois, lui étaient les plus indifférents. Il s'est élevé un tribunal indépendant de toutes les puissances, et que toutes les puissances respectent, qui apprécie tous les talents, qui prononce sur tous les genres de mérite ; et, dans un siècle éclairé, dans un siècle où chaque citoyen peut parler à la nation entière par la voix de l'impression, ceux qui ont le talent d'instruire les hommes et le don de les émouvoir, les gens de lettres, en un mot, sont, au milieu du public dispersé, ce qu'étaient les orateurs de Rome et d'Athènes au milieu du peuple assemblé. Cette vérité, que j'expose dans l'assemblée des gens de lettres, a déjà été présentée à des magistrats, et aucun n'a refusé de reconnaître ce tribunal du public comme le juge souverain de tous les juges de la terre.

Et Necker en 1784 :

La plupart des étrangers, dit-il, dans son *Traité de l'administration des finances en France* (1784), la plupart des étrangers ont peine à se faire une juste idée de l'autorité qu'exerce en France l'opinion publique; ils comprennent difficilement ce que c'est qu'une puissance invisible qui, sans trésors, sans gardes et sans armée, donne des lois à la ville, à la cour, et jusque dans le palais des rois. Cependant rien n'est plus vrai, rien n'est plus remarquable, et l'on cessera peut-être de s'en étonner si l'on réfléchit sur ce qui doit résulter de l'esprit de société, lorsque cet esprit règne dans toute sa force au milieu d'une nation sensible, qui aime également à juger et à paraître, qui n'est ni distraite par des intérêts politiques, ni affaiblie par le despotisme, ni subjuguée par des passions trop bouillantes; chez une nation enfin où peut-être un penchant général à l'imitation prévient la multiplicité des opinions et rend faibles toutes celles qui sont isolées, en sorte que, réunies communément ensemble et formant alors comme une espèce de flot plus ou moins impétueux, elles ont, pendant la durée de leur mouvement, une force très-puissante.

En 1721, les *Lettres persanes* donnent le ton; à partir de ce moment, c'est un persifflage par tout le monde de toutes choses. Voltaire, au théâtre, par des sentences à propos, fait entendre ce qu'il veut :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

. . . .

Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

. . . .

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

A la première Restauration, lord Brougham était témoin des transports frénétiques que ces maximes excitaient encore, soit qu'on les appliquât au gouvernement de Louis XVIII ou à Napoléon. Dans ses romans, Voltaire attaquait les mille petits abus, « trop légers pour être réformés; » les *Lettres sur les Anglais*, traduites en 1735, montraient ingénument ce qui devait être, ce qui ne l'était pas en France, et l'était chez nos voisins.

De 1724 à 1731, il y eut à Paris une espèce d'académie libre des sciences morales et politiques, connue sous le nom de *Club de l'entresol*. L'abbé Alary, instituteur du dauphin pour lui apprendre à lire, établit chez lui, les samedis, de cinq à huit heures, une réunion où on trouvait les gazettes de France, de Hollande, et même les papiers anglais. La réunion se composait de gens qui se connaissaient, étaient sûrs les uns des autres, et « aimaient à raisonner sur ce qui se passait. » Il y en avait du parlement et de la diplomatie. On y voit le marquis d'Argenson, Torcy, Bolingbroke et Horace Walpole, dans leurs séjours à Paris. « Nous raisonnions hardiment, dit d'Argenson, nous ne concluions que sobrement. » L'abbé de Saint-Pierre y faisait de fréquentes lectures. Un moment la

société habita le Louvre, avec l'abbé Alary. Le ministère ne voyant pas ce club avec plaisir, l'inquiéta d'abord et enfin le ferma tout à fait; mais l'esprit subsista.

L'abbé de Saint-Pierre, qui était là des plus assidus, est connu surtout par son projet de paix perpétuelle (1713), qu'il réalisait au moyen d'une diète européenne, composée de souverains. Mais il avait conçu bien d'autres projets. Il appliquait largement l'élection : il voulait auprès des ministres des conseils consultatifs perpétuels choisis au scrutin; les évêques nommés pour dix ans par leurs pareils, sauf renouvellement; les emplois et décorations militaires conférés sur une liste de présentation de trois candidats, les charges vénales supprimées, et données au scrutin avec une limite d'âge; dans chaque parlement une chambre de révision, composée de plusieurs députés de chaque chambre, nommés au scrutin; même, pour les études de droit, le scrutin des écoliers, au lieu des examens et des thèses. Il créait une académie de médecine, des magasins de blé pour prévenir les famines; il substituait à l'hôtel des Invalides, qui coûtait trois cents livres par soldat, une rétribution personnelle de cent dix livres à dépenser au village, dans la famille; pour le règlement de l'esprit et des mœurs, il chargeait l'Académie française de prononcer des éloges utiles; interdisait les disputes théologiques; décrétait la peine de mort contre les filous « pépinière de meurtriers; » défendait les jeux de cartes ; les beaux-arts, appelant ceux

qui les favorisaient : « des fainéants qui nourrissent d'autres espèces de fainéants ; » il condamnait la révocation de l'édit de Nantes ; il voulait la religion, une religion d'hommes raisonnables qui consiste dans la plus grande bienfaisance, ce dont il est dit : « et voilà la loi et les prophètes ; » il avait pris pour devise : « donner et pardonner. » Quoique partisan du mariage des prêtres, il avait les mœurs les plus innocentes. Il réduisait à quatre les ordres religieux, voulant que leurs généraux fussent en France ; supprimait le cardinalat pour les Français qui ont des bénéfices considérables en France ; ces deux réformes d'après l'Hôpital. D'après le duc de Mortemart, il proposait que la dignité de la noblesse ne fût plus héréditaire. Il voulait un droit français unique par tout le royaume, avec un bureau perpétuel pour la correction des lois, cela dès 1715 ; l'impôt pesant sur les ecclésiastiques comme sur les laïques, avec une déclaration du revenu, pour asseoir l'impôt ; l'arbitraire de la taille enlevé aux intendants ; il supprimait les douanes et les obstacles intérieurs aux changes, demandant qu'on prît grand soin des moyens de communications, routes, ponts, etc.

A un moment (1718), il fut exclu de l'Académie francaise, coupable, dit d'Argenson, d'avoir, dans sa *Polysynodie*, développé l'avantage de discuter les affaires d'État en des conseils électifs, et d'avoir préféré cette forme, adoptée en partie sous la régence, à l'unité despotique du gouvernement de Louis XIV ; il avait dévoilé les cruautés de Louvois, et même

contesté à Louis XIV le nom de grand. On sait que Fontenelle seul ne l'exclut pas.

Dubois appelait ses ouvrages les rêves d'un homme de bien; le marquis d'Argenson l'a jugé ainsi :

Mon bon ami, l'abbé de Saint-Pierre rêve aussi qu'il réforme l'État. J'ai un peu plus de droit que lui pour faire de pareils rêves. Il écrit ses songes et les fait imprimer. Je suis tenté d'écrire aussi les miens, mais je réponds bien qu'ils ne verront pas le jour de mon vivant. Premièrement, parce que je ne crois pas encore le monde bien disposé à faire usage de ce que j'imagine pour son bien; secondement, parce que l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre m'effraie.

Avec les meilleures intentions possibles, il a ouvert plusieurs avis qui mériteraient d'être suivis, mais il a attaqué de front les idées généralement reçues. Il a proposé des moyens peu pratiques pour parvenir à des fins heureuses; il a annoncé ses idées d'un ton emphatique, et a cru que, pour être bien entendu, elles avaient besoin de mots nouveaux et d'une orthographe extraordinaire. Tout cela a jeté du ridicule sur ses écrits et sur sa personne. Plus estimé à l'étranger qu'il ne l'est en France, ce n'est qu'en passant pour un fou et pour un radoteur qu'il s'est dérobé à la haine de ceux qui étaient intéressés au maintien des abus qu'il voulait détruire.

Le marquis d'Argenson, lui aussi, désirait le bien de son pays, et le pouvoir pour l'accomplir; mais

pour arriver au pouvoir, il avait pris une route nouvelle.

Il y a aujourd'hui, disait-il, un métier où il y a prodigieusement à gagner, car personne ne s'en avise : c'est celui d'être parfaitement honnête homme; qu'on joigne à cela une grande application, qui amène nécessairement quelque intelligence, et il est impossible que, de degré en degré, l'on ne soit recherché pour les premières places. Soyons capables : c'est le moyen de nous rendre nécessaires. Je vaux peu, mais je brûle d'amour pour le bonheur de mes concitoyens. Il me semble que si jamais cela était connu, chacun me voudrait voir en place.

Ennemi de l'aristocratie et ami du pouvoir royal, mais voyant bien que le pouvoir royal n'est rien de solide, quand il est seul, il projetait une alliance entre la royauté et la nation. Il voulait la France comme l'assemblage d'une multitude de petits cantons s'administrant eux-mêmes, sous la surveillance d'un chef unique. M. Henri Martin a exposé son système et l'a résumé ainsi : « Une monarchie sans noblesse, sans aristocratie ; une royauté suspendue à une hauteur énorme au-dessus d'une société démocratique. »

Son livre, *Considérations sur le gouvernement de la France*, composé dès 1739, n'a paru que vingt-huit ans après; mais dès l'époque où il l'a composé, il en donnait à ses amis des copies manuscrites.

Mably commence à se faire connaître en 1740, par son *Parallèle des Romains et des Français*, et continue à écrire toute sa vie sur les matières de politique. Il ne prisait que le système républicain, et son amour pour les lois de Lycurgue tenait du fanatisme.

Le marquis de Mirabeau se présente en 1757 avec l'*Ami des hommes*. Le titre était une fortune; à chaque page retentissaient les mots d'humanité, de vertu, de liberté, de propriété, et Grimm, qui n'aimait pas les économistes, parce qu'on n'aime jamais son successeur, constatant le succès de l'ouvrage, le juge ainsi :

Il vient de paraître un ouvrage qui fait beaucoup de bruit, et qui mérite, par l'importance de son objet, qu'on s'y arrête; il est intitulé : *l'Ami des hommes*, ou *Traité de la population*. C'est une apologie de l'agriculture contre le luxe et contre les oppressions d'un gouvernement mal éclairé. L'auteur est M. le marquis de Mirabeau. On a eu la maladresse de le supprimer, ce qui a ajouté à sa réputation. « Aimez, dit-il souvent, aimez les grands, appuyez les médiocres, honorez les petits. » *Aimer* et *appuyer* ne sont peut-être que des mots, mais *honorez les petits* est une maxime d'un grand sens. Il y a dans le livre de M. de Mirabeau quelques vérités respectables, une confusion d'idées extrême, mais une sorte de chaleur et je ne sais quel jargon sensible, onctueux et mystique, qui a toujours été pour la multitude une merveilleuse amorce. Ajoutons que le peuple

a toujours eu de grandes faveurs pour les nobles qui sont venus au-devant de lui.

En 1749, paraît l'*Esprit des lois*. Un an après, il y en avait en Europe vingt-deux éditions.

En 1762, l'*Emile* et le *Contrat social*.

En 1763, l'*Éloge de Sully*, par Thomas, qui fit un effet extraordinaire; et en 1765, l'*Éloge de Descartes*, avec le portrait de l'homme de lettres citoyen.

En 1766, *Des commissions extraordinaires en matière criminelle*. L'auteur ne suppose qu'on puisse mettre en question qu'une commission extraordinaire soit jamais licitement établie; et son livre fait une grande sensation.

En 1769, un lit de justice tenu par le duc de Chartres, Malesherbes, premier président de la Cour des aides, répétant les paroles de Henri IV : « Ce sont des voies extraordinaires qui ne ressentent que la force et la violence. »

En 1767, *Bélisaire*, avec le fameux chapitre sur la tolérance.

L'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des européens dans les Deux-Indes*, de Raynal, parut en 1770, anonyme. Elle était très-hardie, très-forte contre le despotisme. Grimm y désirait « plus de méthode, moins d'éloquence et plus de simplicité, moins de fleurs et plus de justesse ou de correction. » Sur le fond il ajoute : « Il n'y a de sacré à ses yeux que la morale, les femmes et les philosophes; en somme le plus fort ou-

vrage depuis l'*Esprit des lois* sur cette matière. » Voici un échantillon :

Tant qu'on ne mènera pas un roi à Tyburn avec aussi peu d'appareil que le dernier coupable, les peuples n'auront aucune idée de la liberté. — La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes et qui abat ce qui s'élève au-dessus du plan horizontal sur lequel il se meut.

La deuxième édition, sous son nom (1780), encore plus hardie et déclamatoire et fleurie, réveilla la police, qui s'efforça d'en interdire l'entrée inutilement. Enfin le parlement la condamna (1781), décréta l'auteur de prise de corps et ses biens saisis. Est-il vrai, comme la Harpe le rapporte, qu'il augmenta ses revenus par un bénéfice sur les vaisseaux négriers, au moment où il s'élevait contre la traite des nègres? M[me] Roland le regarde comme un Rubens parmi les écrivains, et le met, pour l'éloquence, au niveau de Jean-Jacques.

En 1771, de Mercier, l'*An* 2440, qui est très-vivement défendu. L'auteur, réveillé après 669 ans (le livre est de 1771), ne reconnaît plus rien de ce qu'il avait vu ; la perfection du monde nouveau est une critique très-amère de l'ancien : tout y passe.

La dissolution des anciens parlements par Maupeou (1771) eut un retentissement prodigieux.

Je n'aime pas les parlements : la philosophie a de forts griefs contre eux ; mais, comme une gêne à la royauté absolue, ils avaient du bon. Avant de présenter au parlement de Paris un édit à enregistrer, le roi avait besoin de pressentir l'acquiescement ou la résistance, résistance qui s'appuyait sur l'opinion publique, et les lits de justice étaient de ces moyens extrêmes dont on n'use pas tous les jours. Il est probable que le parlement de Paris rêvait le rôle du parlement de Londres, et pour le plus grand bien public. Quand on est une puissance, on veut faire le bonheur de ses sujets et on veut le faire tout seul. Mirabeau rencontra un de ces parlementaires libéraux, et écrivait : « C'est un bon homme qui parle admirablement *liberté*, pourvu qu'on laisse faire la magistrature (13 oct. 1784). » Le parlement se méprit donc, les mots le trompaient sur les choses ; mais il était ce qu'il pouvait être : dans un régime où la liberté n'avait pas sa place franche, elle y entrait gauchement, et c'était toujours la liberté. Lorsque les parlements furent supprimés, pour qu'on ne se méprît pas sur le sens de cet acte, le gouvernement revendiquait le droit de faire les lois, sans dépendance et sans partage. Il était impossible de parler plus clairement.

Et plus imprudemment. Cette mesure, d'abord, fut inutile, puisque l'ancien parlement revint quatre ans après, à l'avénement de Louis XVI ; puis elle provoqua une explosion d'opinion publique inimaginable. Les livres si hardis qui parurent à la suite

donnent une idée de la fermentation secrète et de l'audace des conversations. Quelle nécessité d'aller remettre en question le principe de la monarchie, que le roi ne tient sa couronne que de Dieu ? Il arriva ce qui était arrivé à l'origine de la Fronde, après des tentatives violentes du pouvoir absolu, et ce que le cardinal de Retz a vivement dépeint :

On chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois; on ne les trouva plus. On s'effara, on cria, on se les demanda, et, dans cette agitation, les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques, et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire, il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire et tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien que dans le silence. (*Mémoires*, liv. II.)

On pensa aussi alors comme Retz : « Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. »

Les conseils supérieurs traînèrent quatre ans leur existence au milieu des sarcasmes du public. Les faiseurs d'anagrammes furent bien heureux de trouver dans le mot de Conseil supérieur : *vile corpus, sine re* (corps vil, sans réalité). On se rappelle la chanson de Béranger, à propos de la messe du Saint-Esprit, à la rentrée des chambres en 1824 :

Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.

3.

Lors d'une pareille cérémonie à l'inauguration du Conseil de Blois, un Béranger du temps tourna ainsi la chose :

Mais l'Esprit-Saint n'est pas venu;
Du moins, nous ne l'avons pas vu.

Le chancelier n'augmenta pas la popularité de son maître; on le chansonna :

Louis voulait être Titus,
Mais Maupeou voulait le contraire
Car il comptait pour jours perdus
Tous ceux qu'il passait sans mal faire;
Mais le coquin n'en perdait guère.

En 1771, Malesherbes encore adressait au roi les célèbres Remontrances.

Le parlement justifié par l'impératrice de Russie, et l'*Ami des lois* réfutèrent la prétention au pouvoir absolu.

Même année, le livre *De la Constitution de l'Angleterre*, par Delolme, avec l'épigraphe : *ponderibus librata suis*, équilibrée par son propre poids. On y lisait des phrases comme celle-ci : « Tous ces principes d'obéissance passive, de droit divin, de pouvoir indestructible, en un mot, cet échafaudage de notions fausses, sur lesquelles l'autorité royale avait porté jusque-là, fut détruit, et l'on y substitua les appuis solides et durables de l'amour de l'ordre et du sentiment de la

nécessité d'un gouvernement parmi les hommes. »

Du même temps, le *Mémoire* où le duc d'Orléans, le premier prince du sang, parlait de la famille royale, « que la nation a élevée au trône par son choix. »

En 1772, Guibert donne sa *Tactique*. Le principal pour la plupart des lecteurs était le discours préliminaire, où l'auteur cherchait les causes de la décadence de l'esprit militaire en France. « Il fut lu, dit Mme Necker, de toutes les femmes, et l'ouvrage fut lu dans toutes les armées et dans toute l'Europe. » Mme de Staël, son amie, faisant son *éloge* en 1790, écrit sur ce discours préliminaire : « L'auteur prévoit la révolution actuelle par toutes les idées qui l'ont fait désirer. La permanence d'une assemblée nationale, la milice citoyenne, le système pacifique et conservateur d'une grande puissance, le patriotisme d'un roi qui veut lui-même donner une constitution à son peuple, tout s'y trouve et rien de plus. » Le gouvernement interdit sévèrement l'entrée du livre.

Même année, l'*Essai sur le despotisme* (par Mirabeau, au château d'If). *Dédié à Mgr le Dauphin.*

En 1773, la *Politique naturelle ou discours sur les vrais principes du gouvernement*, « acquiert, disent les *Mémoires secrets*, la plus grande vogue, et passe pour le livre le mieux fait en ce genre qu'on connaisse encore. L'auteur y est absolument dégagé de tous les préjugés, soit de religion, soit de gouvernement, soit même de société, qui offusquent les idées et les empêchent de se produire dans toute leur net-

teté. » L'épigraphe est un avis sévère : « *Vis consili expers mole ruit sua.* La force sans sagesse se précipite par son propre poids. »

En 1775 paraît le livre de l'abbé Morellet, arrêté depuis 1764, *De la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières de l'administration*, avec l'épigraphe : *Ingenia studiaque facilius oppresseris quam revocaris*, il est plus facile d'opprimer les esprits que de les faire reculer. C'était, en son temps, une réponse à la déclaration du roi qui faisait défense d'imprimer, débiter aucuns écrits, ouvrages et projets contenant la réforme de l'administration des finances, etc.

Le sacre remua l'opinion d'une manière fâcheuse pour l'autorité royale. Il parut une brochure intitulée : *Le sacre royal, ou les droits de la nation française reconnus et confirmés par cette cérémonie.* Il est vrai qu'à un moment du sacre on semble demander le consentement du peuple pour l'élection du roi. On fit la faute de supprimer cette partie du cérémonial, ce qui blessa vivement la nation. « Quelque vaine, disent les *Mémoires secrets*, que soit cette formule, dérisoire aujourd'hui, on trouve très-mauvais que le clergé, pour qui semble surtout fait ce pieux spectacle, se soit avisé, de son chef, de retrancher l'autre partie, et de ne conserver que ce qui le concerne spécialement. » Pour que rien ne manquât, la police fit une sottise. Dans l'*Ordre de la marche et des cérémonies*, on eut la naïveté de mettre que le roi serait reçu dans toutes les villes, « au son des cloches, au bruit de l'artillerie, aux acclamations des peuples. »

En 1776, les *Inconvénients des droits féodaux,* livre condamné comme injurieux aux lois et aux coutumes de la France, aux droits sacrés et inaliénables de la couronne, et au droit des propriétés des particuliers, comme tendant à ébranler toute la constitution de la monarchie.

Le *Catéchisme du citoyen,* d'abord brûlé, puis avidement lu.

Principes de la législation universelle, où la liberté de la presse est énergiquement défendue.

Le *Monarque accompli,* de Lanjuinais, condamné comme attentoire à la souveraineté des rois, et destructif de toute subordination; ce qui mit singulièrement en goût de le lire.

En 1777, l'*Éloge* du chancelier *de l'Hospital,* avec cette épigraphe : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes,* éloge non envoyé à l'Académie, mais distribué aux portes, très-poursuivi par la police et très-recherché par le public, fit une grande sensation.

En 1778, *Des lettres de cachet et des prisons d'État* (par Mirabeau, au château de Vincennes), avec l'épigraphe tirée de Lucain :

Non ante revellar
Exanimem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas, et inanem prosequar umbram.

En 1780, l'*Alambic des lois,* où, à côté d'utopies, on trouvait des propositions comme celle-ci :

Le vice le plus général est qu'on laisse toujours partout à un homme seul le droit de décider. La puissance législative, réunie sur le monarque à la puissance exécutive, le rend toujours juge et partie, ce qui ne doit jamais être. Il n'y a point de corps solide, protecteur et conservateur des lois; par conséquent, point de lois. Chaque province du royaume ayant des coutumes, des usages, des poids, des mesures, etc., qui n'ont nul rapport aux autres, elles forment autant de parties isolées, qui, n'ayant ni ensemble ni union, ne peuvent jamais former un tout. La nomination de toutes les places dépendant, dans chaque partie, de la volonté d'un seul homme, et toutes les places se vendant, elles sont toujours marchandées et ne s'adjugent qu'au plus offrant et dernier enchérisseur, c'est-à-dire celui qui offre le plus d'argent, de protection ou de complaisance, etc.; elles sont, dès lors, incontestablement mal remplies.

En 1784, *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus* (par Mirabeau), où l'auteur attaque toute espèce de priviléges nobiliaires.

En 1786, ***Essai sur quelques changements qu'on pourrait faire dès à présent dans les lois criminelles de France; par un honnête homme, qui, depuis qu'il connaît ces lois, n'est pas bien sûr de n'être pas pendu un jour.***

N'oublions pas un Mémoire de 1787, du marquis Ducrest, où l'auteur ne craignait pas de se proposer lui-même au roi comme l'homme le plus propre à réparer le désordre des finances, à rétablir le crédit,

à rendre au roi et à la reine la confiance et l'amour des peuples.

On était loin du temps (1748) où le personnage à qui Mably s'adressait, pour avoir la permission de publier son *Droit public*, refusa en disant : « Qui êtes-vous, monsieur l'Abbé, pour écrire sur les intérêts des nations ? Êtes-vous ministre ou ambassadeur ? »

Ajoutez aux livres les petits vers. On connaît le mot de Bacon : *veritas filia temporis*, la vérité est fille du temps, que Voltaire répète en ajoutant : et son père doit la laisser aller à la fin dans le monde. Toutes les pensées se mettant alors en vers, M. de Lille, capitaine au régiment de Champagne, y mit cette pensée (1774):

Aux portes de la Sorbonne
La Vérité se montra;
Le syndic la rencontra :
Que demandez-vous, la bonne? —
Hélas! l'hospitalité. —
Votre nom? — La Vérité. —
Fuyez, dit-il en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire
Et crie à l'impiété! —
Vous me chassez; mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends;
Car je suis fille du Temps,
Et j'obtiens tout de mon père,

Quand la statue de Louis XV fut posée sur des grues

afin de l'élever sur son piédestal, on dit : « Voilà le roi au milieu de son conseil. » Cela pour les ministres, ceci pour le roi. Le monument était supporté par quatre vertus; un matin on trouva cette inscription :

Grotesque monument, infâme piédestal!
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

Plus bas, *statua statuæ* (statue d'une statue) avec ce commentaire :

Il est ici comme à Versailles :
Il est sans cœur et sans entrailles.

S'il arrivait que le roi renvoyât un peu vite un contrôleur général (1769), encore une chanson qui, cette fois, avec son air innocent, frappait où il fallait :

Sur l'air de la Bourbonnaise.

Le roi, dimanche,
Dit à L'averdy,
Dit à L'averdy;
Le roi, dimanche,
Dit à L'averdy,
Va-t-en lundi.

Si un ministre peu aimé (comme Bourgeois de Boyne), s'en allait, on l'accompagnait de quelque chanson piquante :

On rit d'un ministre bourgeois
Que chacun abandonne,
Pour n'avoir, dans tous ses emplois,
Fait plaisir à personne;
Je crois que c'est injustement
Que si fort on le fronde,
Car il va faire, en s'en allant,
Plaisir à tout le monde.

Ou bien c'était le personnage disgracié qui se vengeait par une hardiesse. Quand Maurepas fut exilé (1782), il dit négligemment : » Le premier jour j'ai été piqué, le second j'étais consolé. »

On n'avait pas en droit la liberté de parler, mais on la prenait, et on répétait à l'occasion le mot de Duclos (1771) : « Messieurs parlons de l'éléphant; c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse parler en ce temps-ci sans danger. » Que de fois on dut dire : « Parlons de l'éléphant. »

Dès que Louis XVI monte sur le trône, en pleine espérance, quelqu'un au moins a l'air de douter :

Enfin, la poule au pot sera donc bientôt mise,
On doit du moins le présumer;
Car, depuis deux cents ans qu'on nous l'avait promise,
On n'a cessé de la plumer.

Il y eut plus tard des mots plus durs. En 1787, ceci fut affiché à Versailles :

Louis XVI interdit, Antoinette au couvent,
D'Artois à Saint-Lazare, et Provence régent.

En 1788, ceci fut affiché au palais, au milieu des gardes :

Palais à louer,
Parlement à vendre,
Ministres à pendre,
Couronne à donner.

Il n'y a pas jusqu'aux compliments adressés au roi qui ne marquent la perte du prestige royal. Dans l'hiver de 1784, Lous XVI et Marie-Antoinette montrèrent une grande charité. On éleva à Paris des obélisques de neige chargés d'inscriptions en leur honneur ; l'une d'elles était : A Louis XVI, homme.

L'opinion se manifeste ouvertement au théâtre. Elle applaudit le comte d'Estaing, après la bataille de Grenade, et le duc de Chartres, après l'inoculation de ses enfants; elle accueille par le silence le comte d'Artois après une équipée. Là les jugements des tribunaux sont jugés. Lors de la condamnation de Morangiès, le client de Voltaire (1773), on joue la *Réconciliation normande,* où se trouvent ces vers :

Dans une cause obscure,
Des juges bien payés verraient plus clair que nous.

Le trait fut malheureusement saisi. La salle retentit

d'applaudissements si fous et si opiniâtres, que l'on crut absolument qu'il serait impossible de finir la pièce. Le parterre et toutes les loges qui furent complices de cette insolence méritaient au moins, dit Grimm, d'aller à la Bastille. En 1782, les vers suivants d'une comédie de Desforges sont très-applaudis :

Car le monde est toujours pour celui qu'on opprime ;
Et le monde a raison.

Le roi, quand il venait au théâtre, pouvait entendre des vers comme ceux-ci :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux (Voltaire).
La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois (Crébillon).

Louis XV trouvait même le dernier fort beau.

Et voyez le progrès des idées. En 1774, on s'amuse, dans la société, du refrain d'une chanson du chevalier de Lille, refrain qui n'est déjà pas mal pour le temps :

Vivent les rois,
Vivent les rois, quand ils sont trois.

En 1790, à la première représentation de la reprise de *Brutus*, on récite ces mots :

Libre encore et sans roi.

Sans roi est sifflé, et ce sifflet est hué avec rage. Il

se passa alors une scène étrange. « Un homme, au milieu de l'orchestre, emporté par un élan d'indignation, se lève et crie tout haut : *Quoi! l'on ne veut donc plus de monarchie en France! Qu'est-ce que cela veut dire? Vive le roi!* L'accent avec lequel ces derniers mots furent prononcés parut électriser toute l'assemblée; les loges, l'orchestre, les balcons, le parterre même, tout le monde se lève, les chapeaux volent en l'air, et la salle retentit pendant quelques minutes du cri de vive le roi. »

Même sans la crainte des allusions, à des pièces indifférentes, si le roi ou la reine étaient présents, le théâtre était un danger pour la royauté. Le public, passionné pour ou contre une pièce, risquait d'oublier qu'il lui était défendu de siffler ou d'applaudir en cette occasion, et d'oublier le respect dû à la majesté. En 1782, devant la reine, à une pièce dont les spectateurs sont mécontents, les sifflets se font entendre avec une fureur sans exemple; les *Mémoires secrets* le constatent et ajoutent. « On a cru observer que cette indécence donnait à la reine beaucoup d'humeur; mais, revenant bientôt à sa bonté naturelle, elle s'est mise à rire, ce qui a déterminé la chute absolue de la pièce. » En 1786, Marie-Antoinette leva la défense. Le public reconnaissant ne se servit d'abord de cette liberté que pour approuver les arrêts de la cour; plus tard la reconnaissance passa, et la liberté s'émancipa.

En 1790, Voltaire n'était plus que l'auteur de *Brutus*. On devait fort goûter cette profession :

Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée et les rois en horreur.

A la seconde représentation, on plaça d'un côté le buste de Voltaire, de l'autre celui de Brutus, avec ces vers :

O buste respecté de Brutus d'un grand homme,
Transporté dans Paris, tu n'as pas quitté Rome.

Le spirituel tragique n'avait pas fait sa pièce pour de pareilles fêtes. Mirabeau se laissa voir aux quatrièmes loges; une députation du parterre l'invita à descendre aux premières. A la troisième représentation du même *Brutus*, « M. Charles, ci-devant marquis de Villette, a demandé la parole, il l'a obtenue ; la toile se levait, le public a demandé qu'on la redescendît, et il a prononcé le discours suivant : Messieurs, je demande au nom de la patrie, que le cercueil de Voltaire soit transporté à Paris ; cette translation sera le dernier soupir du fanatisme. » Ce n'était plus alors la langue de Voltaire, ni sa mesure.

L'opinion se produit aussi à l'Académie. Quand elle est tournée au patriotisme, elle applaudit l'*Eloge de Sully*. Ce discours de Thomas, « plein de vérités utiles et hardies, » obtint même un succès populaire : « C'est le premier discours académique qui ait eu effet si grand et si général. » Un peu après, quand Thomas lit son discours de réception « où il peint

l'homme de lettres citoyen, et partage le soin de l'univers entre l'homme d'État qui le gouverne et l'homme de lettres qui l'éclaire, » on l'accueille avec enthousiasme. L'Académie, qui aime la faveur de l'opinion, en sent aussi le joug, et lorsqu'elle partage entre MM. Gaillard et Thomas un prix que le jugement public donnait à Thomas seul, ses membres sont hués en pleine séance solennelle. Voulant imiter l'Académie de Paris, la *Société des jeux floraux* de Toulouse, en 1772, donne d'abord pour sujet de prix l'éloge de Bayle, et effrayée de sa hardiesse, y substitue, peu après, l'éloge moins périlleux de saint Exupère, évêque de Toulouse.

L'académie de Marseille, en 1770, fait un coup d'état, pour bien marquer son esprit : c'était un usage d'envoyer complimenter les membres de l'Académie française, de passage dans la ville ; elle fait annoncer qu'elle n'enverra pas chez M. Séguier.

La chaire avait ses hardiesses. En 1773, l'abbé de Beauvais prêche à la cour un carême où il fait entendre de rudes vérités. Le roi feint de ne pas les prendre pour lui. Eh bien ! Richelieu, dit-il, il me semble que le prédicateur a jeté bien des pierres dans votre jardin ? — Sire, n'en aurait-il pas rejailli quelques-unes jusque dans le parc de Versailles ?

On recueillit la phrase suivante d'un de ces sermons où l'orateur représentait Salomon dans ses vieux jours. « Enfin, ce monarque rassasié de voluptés, las d'avoir épuisé, pour réveiller ses sens flétris, tous les genres de plaisirs qui entourent le trône,

finit par en chercher d'une espèce nouvelle dans les vils restes de la licence publique. » Le roi ne lui dit autre chose, sinon : Monsieur l'abbé, vous avez été bien long hier.

L'abbé Maury (1775) prêchait la tolérance devant le haut clergé, et changeant le sens du mot *évêque de fortune*, il appelait ainsi ceux qui n'arrivent là que par le hasard de la naissance, non par leur mérite personnel. Cela sentait la philosophie, et ceci de l'abbé de Besplas l'Encyclopédie (1775), quand il s'écriait : Sainte agriculture ! Il parlait mal de Richelieu, et annonçait qu'il avait trouvé dans les ordonnances de saint Louis, dont il faisait ce jour-là le panégyrique, les premiers principes d'un gouvernement qui limitait le pouvoir de la noblesse, et favorisait les droits du peuple. Il était aumônier de Monsieur.

Signalons quelques hommes qui eurent une grande influence sur l'opinion.

Malesherbes, directeur de la librairie, de 1750 à 1753, puis ministre. Grimm lui rendait ce témoignage : « Si la liberté de penser a fait quelques progrès en France, elle le doit surtout à la sagesse adroite de l'administration de M. de Malesherbes, tant qu'il fut à la tête de la librairie. En conservant toutes les apparences d'une très-grande sévérité, peut-être nécessaires pour réprimer des abus pernicieux, ou du moins pour ne pas effaroucher l'autorité ombrageuse, il favorisait avec la plus grande indulgence l'impression et le débit des ouvrages les plus hardis. Sans lui l'Encyclopédie n'eût

vraisemblablement jamais osé paraître. « Son *Mémoire sur la librairie* ménageait à la presse une honnête liberté.

Il ne cherchait jamais à exciter l'opinion, mais il se rencontre avec elle quand il défend le droit. Il est, on le sait, le magistrat qui fit les célèbres *Remontrances* de 1771, au nom de la Cour des aides, qui subsistait après la destruction du parlement par Maupeou. Il ne dépendit pas de lui que l'expédition de la justice ne devînt rapide et peu coûteuse aux clients, par la suppression de tristes abus, si le gouvernement avait tenu compte de son Mémoire. En 1775, il limita l'usage des lettres de cachet; il travailla à faire rendre aux protestants leur état civil (1785-1787); enfin il fut le défenseur de Louis XVI. Il exerça le pouvoir comme l'Hôpital, et comme lui vainement : il intercéda d'abord près du roi pour la nation, ensuite près de la nation pour le roi, et ne fut écouté de personne.

On (1) l'a appelé « un Franklin de vieille race ; » c'est un Franklin français, plus vif et plus naïf. Bertrand de Molleville, qui l'a beaucoup vu, a dit de lui : « Peu d'hommes avaient plus médité, peu d'hommes avaient lu davantage, peu d'hommes avaient plus retenu ; sa tête était pleine d'idées, d'anecdotes, de connaissances en tout genre, et sa vivacité en causait seule le désordre. Sa conversation pouvait se comparer au mouvement irrégulier et perpétuel d'une

(1) M. Sainte-Beuve. Causeries du lundi.

liqueur bouillante. » Dans un moment de grande crise, avant la fuite du roi, Molleville eut avec lui une grande conversation qu'il rapporte, où Malesherbes se découvre tout entier, jugeant le roi et lui-même avec une parfaite sincérité. Ceci sur le roi : « Dans certaines circonstances, dans celle où nous sommes, par exemple, les vertus d'une vie privée, poussées jusqu'à un certain point deviennent des vices sur le trône. » Ceci sur lui : « Je ne pouvais offrir au roi que de la droiture et de la bonhomie, deux qualités insuffisantes pour constituer même un ministre médiocre. Jeune, ma tête était trop vive. J'étais trop passionné pour l'étude, ou plutôt pour mes études, car j'embrassais tout à la fois. J'ai toujours abhorré les affaires; elles demandent une application froide que je ne pouvais pas supporter. Accoutumé aux livres, je ne connaissais pas les hommes. »

Il avait la vertu la plus haute, et ce qui va si bien à la vertu, l'esprit aimable et la parfaite sérénité. Quel joli compliment il fait au dauphin dans son berceau, quand il vient le haranguer à la tête de la Cour des aides :

Puisse, Monseigneur, Votre Altesse royale, pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours aussi insensible et sourde au langage de la flatterie, qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle !

C'était lui qui, au sortir de sa maison, pour aller à

l'échafaud, faisant un faux pas, trouva ce mot d'une grâce accomplie : « Un Romain rentrerait chez lui. » On conçoit quelle autorité devait avoir sur l'opinion un tel homme.

Turgot, qui influa beaucoup sur l'opinion par son arrivée au ministère et par sa chute, ne songea jamais à elle, il ne songea qu'à ce qui devait être. Son entrée aux affaires fut un grand événement : avec lui entraient la philosophie généreuse du temps épurée, et la science nouvelle, l'économie politique.

Voué par son père à l'état ecclésiastique, étudiant deux années, de 1747 à 1750, dans la maison de Sorbonne, il annonçait dès lors, au rapport de Morellet son camarade, tout ce qu'il déploierait un jour de sagacité et de profondeur. Il était en même temps d'une simplicité d'enfant, qui se conciliait en lui avec une sorte de dignité, respectée de ses camarades, et même de ses confrères les plus âgés. Confié à un instituteur médiocre, il s'était élevé lui-même. Il saisit avidement l'astronomie de Newton, et fit quelques progrès dans les mathématiques, où il n'excella jamais. Il avait admirablement la pénétration qui fait saisir les rapports les plus justes entre les idées, et l'étendue qui en lie un grand nombre en un corps de système. La clarté n'était pas son mérite. Quoiqu'il ne fût pas véritablement obscur, il n'avait pas les formes assez précises, ni assez propres à l'instruction; il n'observait pas toujours non plus l'ordre naturel, ni la gradation des idées. L'esprit toujours en activité, quand il fallait écrire, il était très-lent,

parce qu'il voulait la perfection. Cette « rage de perfection » ne le quitta jamais. Beaucoup plus tard, un jour qu'il cherchait avec grand'peine le thermomètre parfait, Morellet lui dit : « Vous voilà faisant en physique comme en administration, combattant avec la nature qui est plus forte que vous, et qui ne veut pas que l'homme ait la mesure précise de rien.

Il quitta l'état ecclésiastique pour devenir conseiller au parlement, d'où il passa aux affaires.

Il avait une tournure dédaigneuse en combattant les idées contraires aux siennes. Le jugement de la Harpe confirme celui qui perce dans les indications de Morellet, et fait bien comprendre l'antipathie qu'il y eut toujours entre lui et Necker.

On a dit qu'il avait fait le bien aussi mal que l'abbé Terray avait bien fait le mal. Le mot est joli ; mais s'il est vrai qu'il succomba sous la coalition de la noblesse, du clergé, du parlement et de la finance, s'il est vrai qu'il avait mérité la haine de la finance en renonçant aux emprunts qui soulagent le présent et grèvent l'avenir, le clergé et la noblesse en voulant les soumettre à l'impôt, le parlement qui n'aimait pas les novateurs, il semble qu'il y avait de l'honneur à tomber ainsi. Voltaire, à l'arrivée de Turgot aux affaires (1774), écrivait :

On dit que nous allons avoir l'âge d'or. Que la France soit administrée comme l'a été la province de Limoges, et la France, sortant de ses ruines, sera le modèle du plus

heureux gouvernement. Vous faites naître un beau siècle dont je ne verrai que la première aurore.

Il est vrai qu'il n'espérait pas sans quelque crainte, car il ajoutait : « Ce ministre fera tant de bien qu'il finira par avoir tout le monde contre lui. »

Il avait bien deviné. Lorsque Turgot fut renversé (1776), il lui resta fidèle :

Ah! mon Dieu, quelle nouvelle, que deviendrons-nous! Je suis anéanti et désespéré. Sauve qui peut; je ne suis pas encore assez loin.

Lors de son dernier voyage à Paris, il baisa, en les arrosant de larmes, les mains « qui avaient signé le bonheur du peuple. »

L'influence de Franklin aussi fut considérable. Il était en France le représentant d'une nation qui voulait être indépendante, et il montrait par son caractère qu'elle le méritait. Cela eût suffi pour le faire bien venir; mais on voyait en lui quelque chose de plus, le patriote républicain avec la simplicité rustique, paraissant à la cour en cultivateur américain. Aussi, en 1778, il partagea avec Voltaire l'enthousiasme du public, qui était du délire, quand on les voyait ensemble. La société était charmée par sa fine bonhomie, et les philosophes par la liberté de ses opinions. Pour tout le monde, quel aimable programme que celui qu'il expose dans une de ses lettres : « Je désire qu'il y ait sur la face de la terre un pays où

le gouvernement soit véritablement occupé du bonheur des hommes; où la propriété, la liberté, la sûreté, la tolérance, soient des biens, pour ainsi dire, naturels comme ceux que donnent le sol et le climat.» Il y eut un moment où chapeaux, cannes, tabatières, etc., furent à la Franklin. On lui donna une fête magnifique; la plus belle de trois cents femmes, dit Mme Campan, posa une couronne sur sa tête et deux baisers sur ses joues. A Sèvres, à l'exposition des porcelaines, on vendait la médaille de Franklin, avec la légende :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis,
(Il a dérobé la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans.)

Louis XVI, qui voyait autour de lui cet enthousiasme sans le partager, entre autres chez la comtesse Diane, fit faire un vase de nuit avec cette médaille au fond, et le lui envoya.

Lafayette, à son tour, excita l'enthousiasme; au Théâtre-Français, on faisait recommencer des vers de *Gaston et Bayard*, qu'on tournait en éloge pour lui. La reine, opposée au concours officiel en faveur de l'Amérique, faisait pourtant accueil à Lafayette, qu'elle reçut plusieurs fois en audience. A l'occasion de cette guerre, une nouvelle décoration était introduite en France, qui parlait haut aux esprits : le roi permit de porter l'*Ordre de Cincinnatus.*

Beaumarchais porta un défi au gouvernement dans son *Mariage de Figaro.* La pièce, acceptée au théâtre

en 1781, fut interdite. Le roi déclara qu'on ne la jouerait pas. « Si on jouait cette pièce, dit-il, il faudrait détruire la Bastille. » On ne pouvait prévoir plus juste : la pièce fut jouée et la Bastille détruite. Beaumarchais, résolu à vaincre, lut sa comédie dans la société de la reine, devant la princesse de Lamballe et d'autres personnes puissantes; profitant de l'arrivée du comte et de la comtesse du Nord, il les mit de son parti. Le *Mariage* fut commandé pour la salle des Menus-Plaisirs, mais arrêté par le roi au moment de la représentation (1783); il fut joué avec sa permission chez le comte de Vaudreuil, à Gennevilliers, devant toute la cour et le comte d'Artois. Enfin, la pièce approuvée et réapprouvée dans toutes les formes, fut jouée en 1784.

Dans *Tarare* (1787), dans un opéra, Beaumarchais trouvait le moyen de traiter toutes les questions politiques et sociales : souveraineté nationale, règne des lois, divorce, mariage des prêtres, liberté des nègres, etc.

On sait que Louis XVI, indisposé contre Beaumarchais par toute la comédie, puis par un mot qu'il s'était attribué à lui-même dans une défense que Beaumarchais en avait faite, ordonna qu'il fût conduit à Saint-Lazare. Ce coup d'état ne réussit point dans le public, et le roi, revenant à son naturel, qui repoussait les moyens violents, rendit, cinq jours après, la liberté à l'auteur et donna la permission de jouer la pièce. Les ministres assistèrent à la représentation suivante. On voit dans

les Mémoires du temps que le public fit à Beaumarchais l'application flatteuse de plusieurs traits, et applaudit surtout avec l'affectation la plus marquée ce mot du fameux monologue : « Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. » Louis XVI donna même à l'offensé une réparation qui passait l'injure : il permit la représentation à la cour. C'était la reine elle-même qui jouait le rôle de Rosine, le comte d'Artois celui de Figaro, M. de Vaudreuil celui du comte Almaviva ; les rôles de Bartholo et de Basile étaient rendus, le premier, par le duc de Guiche, le second, par M. de Crussol.

Necker semble n'avoir eu qu'un dessein, gouverner par l'opinion, mais en l'excitant. Son *Éloge de Colbert* fut couronné en 1773 par l'Académie, et fit la plus grande sensation, moins par le langage que par les idées et les sentiments. Colbert, interprété par Necker, devenait un reproche au gouvernement présent. On goûta beaucoup le passage où, après avoir flatté la nation française, douce, sensible, aimable, d'intelligence fine et rapide, etc., il s'écriait :

Oh ! quel plaisir dans le recueillement de la solitude et dans le silence de la nuit, lorsque l'univers sommeille, hormis celui qui veille sur tous, d'élever son âme vers lui, de se dire à soi-même : ce jour j'ai adouci la rigueur des impôts ; ce jour je les ai soustraits au caprice de l'autorité ; ce jour, en les distribuant plus également, je pourrai convertir un faste inutile au bonheur dans une aisance générale, qui fait à la fois la félicité de ceux qui

en jouissent et de ceux qui les contemplent; ce jour j'ai tranquillisé vingt mille familles alarmées sur leurs propriétés; ce jour j'ai ouvert un accès au travail et un asile à la misère; ce jour j'ai prêté l'oreille aux gémissements fugitifs et aux plaintes impuissantes des habitants de la campagne, et j'ai défendu leurs droits contre les prétentions impérieuses du crédit et de l'opulence. Oh! quel superbe entretien! Quelle magnifique confidence de l'homme au créateur du monde! Qu'il paraît grand alors! Il semble s'associer aux desseins de Dieu même....

Il fut nommé en 1776 directeur général des finances, et reçut le nom de nouveau Sully. En 1777, il rétablissait les administrations provinciales, assemblées de provinces qui avaient péri sous Louis XIV. Le *Compte-rendu* (1781) fit un effet prodigieux. L'opinion ne s'y méprit pas. Il n'est pas certain que tout le monde comprît les calculs financiers du ministre; mais personne ne se trompa sur la portée de l'acte. « Il s'en est débité, rapporte Grimm, au mois de février, plus de six mille exemplaires le jour même qu'il a paru, et depuis, le travail continuel de deux imprimeries n'a pu suffire encore aux demandes multipliées de la capitale, des provinces et des pays étrangers. » Il fut traduit dans toutes les langues. On ne manqua pas pourtant de le plaisanter; et, comme l'ouvrage était couvert d'un papier bleu, on l'appela le *Conte bleu*. Trois mois après, on apprenait la démission du ministre; c'était une consternation universelle, et au théâtre, où se donnait la *Partie*

de chasse d'Henri IV, toutes les allusions furent saisies et applaudies avec une prodigieuse vivacité. On sait, disent les *Mémoires secrets*, qu'il y est beaucoup question de Sully; qu'en un endroit, après lui avoir pardonné, le roi s'écrie : *Les malheureux, ils m'ont trompé!* une voix du parterre a répondu : *Oui! oui!* et à l'instant mille voix l'ont répété. Ce même tumulte a recommencé à chaque phrase où il était question de Henri. » Les comédiens durent s'excuser près du lieutenant de police, et on défendit, à cette occasion, aux journalistes de parler, à l'avenir, de M. Necker ni en bien, ni en mal. Je rapporte ailleurs les témoignages publics de regret qu'il reçut dans sa retraite de Saint-Ouen.

En 1784, il publiait son livre *De l'administration des finances de la France*, qui le rappelait à la nation. « Le jugement sur le livre de M. Necker, disait Cérutti, est comme le jugement dernier : il sépare les bons d'avec les méchants. » Il parlait en termes très-forts de la puissance de l'opinion, sur laquelle il comptait secrètement, et terminait par un morceau qui dut plaire singulièrement aux contemporains, car on y trouve à la fois la véritable éloquence et les tons faux du temps:

Pour moi, qui maintenant ne verrai plus que de loin le jeu des grandes passions et qui ne serai plus obligé de lutter contre elles; pour moi qui n'aurai plus que des souvenirs, et dont le temps peut-être effacera chaque jour quelque trace, tout entier désormais à mes sentiments, je

suivrai de mes yeux les destins de la France; livrant aux hasards du temps ma réputation et le souvenir qu'on voudra bien me conserver. Si je promène encore quelques fois mes regards sur les rues que j'ai quittées, je le ferai, je l'espère, sans dépit et sans jalousie; et me défendant surtout d'aucune injustice, je n'oublierai point que si j'ai eu des peines, j'ai obtenu aussi de grandes récompenses. Je les tiens de vous, âmes nobles et distinguées, dont le suffrage a fait si souvent ma consolation; je les tiens de vous, peuple sensible; de vous surtout, habitants des provinces, qui avez peut-être aperçu que je redoutais plus vos gémissements fugitifs que les bruyantes clameurs des hommes avides de la capitale. Qu'ils soient heureux ceux qui me suivront, et par les honneurs de la cour et par les différents avantages du crédit et de la puissance! Je ne leur porterai point envie; je doute qu'ils y puissent trouver une satisfaction égale à celle qu'on éprouve en jouissant de la faveur d'une grande nation qu'on a vraiment aimée, qu'on est sûr de n'avoir point trompée et dont l'estime paraît à la fois un bienfait et une justice.

Necker donna en 1788 son livre *de l'Importance des idées religieuses*, où il soutenait qu'on ne peut pas fonder la morale sur la liaison de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, et l'appuyait sur des idées religieuses; c'était une nouveauté. Il n'entendait que la religion naturelle, et c'était un grand triomphe pour la philosophie qu'un tel livre écrit par un homme d'État comme Necker, et qui devenait populaire par la popularité de son auteur. Rivarol le combattit,

en séparant la morale de toute religion. Cette même année, l'Académie lui donnait le prix d'utilité publique, fondé par M. de Monthyon, et on apprenait au même moment que le roi le rappelait au ministère. Il fit, en janvier 1789, un *Rapport* sur les administrations provinciales, où il félicitait le roi d'avoir acquis, en établissant ces administrations, « une augmentation d'ascendant qui appartient encore plus à une puissance réelle et bien ordonnée qu'à une autorité sans règle. » Renvoyé en juin, le 30 juillet il rentrait à Paris, et sa rentrée était un triomphe, mieux, une apothéose. Les tambours battaient, la musique jouait, les régiments avaient à leurs fusils des branches de lauriers, les poissardes marchaient en chantant, en dansant et jetant des fleurs en l'air, la foule immense aux croisées et dans la rue, des *vivat* sans fin. Conduit à l'Hôtel-de-Ville aux représentants de la commune et aux électeurs, il y recevait la cocarde patriotique, était harangué, répondait par un discours qui tirait des larmes de tous les yeux, demandé par le peuple, se montrait au balcon et était accueilli par les acclamations les plus bruyantes, auxquelles il répondait en levant les mains au ciel, les reportant sur son cœur et les déployant ensuite vers le peuple; ce fut un attendrissement indicible. Pendant ce temps, l'assemblée des électeurs arrêtait que ce jour devait être un jour de fête et proclamait une amnistie générale. A cette lecture, Necker se prosterna d'attendrissement.

La popularité est charmante pour celui qui en est

l'objet, alors surtout qu'elle ne s'est pas donnée à tout le monde, et qu'on a la conscience de l'avoir méritée par ses services; mais, plus elle est charmante, plus il y avait de mérite à s'y refuser, et un ministre aurait dû se faire tuer à la porte de Paris plutôt que d'entrer ainsi dans la capitale de son roi.

Où l'opinion montra encore sa force, ce fut lors du dernier voyage de Voltaire à Paris; elle éclata partout où il parut: au théâtre, à l'académie, dans la rue, opprimant l'envie et la haine, qui durent attendre un autre temps. Elle se produisit d'elle-même et dominait véritablement.

Tout est occasion de la manifester. Quand le duc de Choiseul, après sa disgrâce, fait vendre ses tableaux, on enchérit à plaisir, et ceux qui poussent le plus haut sont applaudis.

Les visites de souverains étrangers n'étaient jamais bonnes pour les nôtres. Ces personnages en représentation passagère chez un peuple qu'il était désirable de séduire, accessibles, généreux, aimables, flattant l'opinion par l'extrême simplicité comme Joseph II, ou par leur esprit et leur grâce, comme le roi de Danemark, faisaient, aux yeux du peuple, un fâcheux contraste avec ses maîtres cachés.

Les voyages d'Angleterre n'étaient pas favorables au gouvernement français. Voltaire, Montesquieu, Buffon, etc., en rapportèrent une impression durable. Mirabeau en 1784 s'y trouvait dans son élément: « Tout me dit qu'ici le peuple est quelque chose, qu'ici chaque homme a le développement et le libre

exercice de ses facultés, et qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses. (Lettre à Chamfort.)

La franc-maçonnerie agissait dans le même sens. Venue d'Angleterre en 1725, elle se développa chez nous une dizaine d'années après. Comme société secrète, alliée de toute minorité, elle avait été jacobite en Angleterre et fut en France libérale. Réunion d'hommes venus de bien des côtés différents, elle n'avait pour dogmes que les dogmes communs, la religion naturelle, la morale naturelle, l'égalité entre frères. A la mort de Voltaire elle fit des cérémonies qui marquaient bien ses alliances. Comme il convenait au temps, la littérature avait sa part dans les dîners de corps, où on lisait des vers et de la prose, et les noms étaient aussi de l'époque : il y avait à Versailles une *loge du patriotisme*.

Vers le milieu du siècle, la nation se prend de passion pour Henri IV, et passionne l'Europe à sa suite. Chacun se rappelle quelque trait du roi qui le touche particulièrement; le peuple : les parisiens nourris pendant le siége de la ville, la fameuse poule au pot, la partie de chasse, le héros bon compagnon, accessible, ouvert, railleur, spirituel; la bourgeoisie: sa réponse aux remontrances de la Cour des aides, qui neuf fois avait refusé un édit : « qu'il savait bien comme il avait mal pris au roi son prédécesseur, pour s'être servi de ces voies extraordinaires qui ne ressentaient que la force et la violence, » sa profession de foi, dès l'âge de 24 ans, dans la lettre à M. de Batz : « Ceux qui suivent tout droit leur con-

science sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux qui sont braves et bons; » son mot un peu leste: « Paris vaut bien une messe. » Ses amours et ses amourettes n'effarouchaient point la pruderie française. Cette passion pour Henri IV était la satire, ici naïve, là préméditée de ses successeurs, rois timides ou superbes, rois de la cour, rois secrets, que la nation voyait passer les jours des lits de justice. La pièce de Collé, *la Partie de chasse de Henri IV*, répondait à cette passion. En 1769, Dupaty, avocat général au parlement de Bordeaux, écrivait à Collé : « J'aime tant le bon Henri IV, que je ne puis me dispenser d'aimer ceux qui l'aiment et qui le font aimer. » Cette pièce arrêtée dix ans, jouée en 1774, l'année de la mort de Louis XV, fut accueillie avec enthousiasme, et, sept ans après, en 1781, lors de la retraite de Necker, elle donnait lieu au sentiment public d'éclater avec une telle force, toutes les allusions auxquelles elle pouvait prêter avaient été si rapidement saisies, que la police défendit aux journaux de s'occuper désormais de M. Necker ni en bien ni en mal.

En même temps, on avait la passion de la Chine. Les missionnaires les premiers racontèrent des merveilles du pays et séduisirent, ils ne s'y attendaient pas, les philosophes. Il est vrai que chacun admirait pour son compte : les jésuites le gouvernement despotique, ou pour mieux parler, le gouvernement paternel, qui est cher à ceux qui l'exercent, et donne aux administrés le bonheur et la dignité des ani-

maux domestiques; les philosophes une nation sans autre religion et sans autre morale que la religion et la morale naturelle, « une société de philosophes formée sous les auspices du grand Confucius. » Les politiques rêvaient-ils quelque bonne institution, ils la montraient pratiquée là, pour nous faire honte. Personne ne le mettait en doute, car, pour dire le contraire, il eût fallu y aller voir. C'était comme la vallée de la lune où l'Arioste place tout le bon sens qui s'est perdu sur terre. Après l'*Atlantide, Utopie*, après *Utopie*, la Chine, après la Chine, *le monde dans deux mille ans.* Il eût été bien amusant de voir le gouvernement chinois selon les philosophes et de le comparer au vrai. Ainsi va l'esprit humain, il rêve la perfection, puis il rêve un lieu où elle habite ; tourmenté par le désir, il va la chercher là pour l'établir sous notre soleil, dans notre monde éveillé.

On a vu la faveur de l'Hôpital, Sully, Colbert. Genève a aussi son prestige. Dès 1762, le ton républicain fait un effet inévitable. Rousseau « citoyen de Genève, » donnait son *Emile* et son *Contrat social.* Inspiré par l'opinion régnante en ce moment, Lebrun fait une ode intitulée *le Citoyen.*

En 1784, les *Mémoires secrets* donnent ce rapport d'un de leurs correspondants :

Vous me demandez ce que c'est que la *Société patriotique bretonne.* C'est une de ces associations si à la mode, qui se forment sans trop savoir pourquoi. On a donné

au lieu des assemblées le nom fastueux de Temple de la patrie. Les patriotes bretons, pour augmenter l'éclat de leurs solennités, se sont associé plusieurs femmes célèbres, telles que Mme la comtesse de Nantais, Mme la comtesse de Genlis, Mme la baronne de Bourdic et Mme la comtesse de Beauharnais, qui vient tout récemment d'être proclamée *citoyenne*, c'est le terme mystique.

On appelait le comte de Provence, le futur Louis XVIII, le *Citoyen*.

Il y avait longtemps que la révolution était prévue. Voltaire écrivait en 1764 :

Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses.

Et Grimm écrivait, en 1768, dans sa confiance :

On peut bien dire que la France est le foyer de cette révolution, qui aura sur les précédentes du moins l'avantage de s'effectuer sans qu'il en coûte du sang.

Il n'était pas toujours aussi confiant : une dizaine d'années auparavant, réfléchissant au pouvoir du faux sur la multitude, il avait écrit :

Je suis bien éloigné d'imaginer que nous touchons au siècle de la raison, et peu s'en faut que je ne croie l'Europe menacée de quelque révolution sinistre.

Une fine politique, Mme de Tencin, avait dit, dès 1743 :

A moins que Dieu n'y mette visiblement la main, il est physiquement impossible que l'État ne culbute.

J.-J. Rousseau prophétisait dans son *Emile*, en 1762 :

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. (Liv. III.)

Chesterfield, en 1752 et 1753 :

Avant la fin de ce siècle, le métier de roi et de prêtre déchoira de plus de moitié. Tout ce que j'ai jamais rencontré dans l'histoire de symptômes avant-coureurs de grandes révolutions, existe actuellement et s'augmente chaque jour en France. (Lettres des 13 avril 1752, 25 décembre 1753.)

Fontenelle en 1743 :

Tout ce qui peut être pensé ne l'a pas été encore : l'immense avenir nous garde des événements que nous ne croirions pas aujourd'hui, si quelqu'un pouvait les prédire.

Le marquis de Mirabeau disait à sa façon :

Le colin-maillard poussé trop loin finira par la culbute générale.

J'admire ceux qui affirment que Louis XVI pouvait arrêter la révolution ; ils connaissent bien ce temps. Il n'y avait alors qu'une puissance, l'opinion, qui, nouvelle, inexpérimentée, n'ayant fait encore aucune faute, espérant tout, voulait régner réellement, et ne partager avec personne. En 1780, le duc de Richelieu échappait d'une maladie; le roi le félicitait sur le rétablissement de sa santé : « Car vous n'êtes pas jeune, lui disait-il, vous avez vu trois siècles. Pas tout à fait, sire, répondit-il, mais trois règnes. — Soit; et bien! qu'en pensez-vous? — Sire, sous Louis XIV on n'osait dire mot; sous Louis XV on parlait tout bas; sous votre Majesté on parle tout haut. »

Louis XV ne se faisait pas illusion sur l'avenir de la royauté en France. Un jour, à propos de querelles de parlement et de clergé :

Les grandes robes et le clergé sont toujours aux cou-

teaux tirés; ils me désolent par leurs querelles. Mais je déteste bien plus les grandes robes. Mon clergé, au fond, m'est attaché et fidèle; les autres voudraient me mettre en tutelle? Vous ne savez pas ce qu'ils font et ce qu'ils pensent : c'est une assemblée de républicains. En voilà au reste assez; les choses comme elles sont dureront autant que moi.

Et ceci qui est bien clair :

Eh bien, oui; vous avez raison. Je crois bien que tant que je vivrai, je resterai toujours à peu près le maître de faire ce que je voudrai; mais, ma foi, après moi, M. le duc de Bourgogne n'a qu'à se bien tenir.

Telle est la puissance de l'opinion, que les corps qui étaient faits pour lui résister sont entamés par elle. D'abord la magistrature.

Servan, avocat général au parlement de Grenoble, prosélyte des philosophes, se fait connaître d'eux en 1767 par un *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, où il développe les principes de Beccaria; et en 1781 publie un *Discours sur les progrès des connaissances humaines*, que le gouvernement laissa entrer difficilement à Paris. En 1786, une *Apologie de la Bastille*, où il s'égaie à prouver qu'elle est de droit divin, de droit positif et de droit politique, et qu'elle supplée à tout.

Le président Dupaty, avocat courageux, enthousiaste de Henri IV.

Ripert de Monclar, procureur général au parlement

de Rennes, en toute occasion, prend parti et avec chaleur pour les idées libérales, défend les protestants, combat les jésuites et fait contre eux le fameux *Compte rendu des constitutions de la société.*

La Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, fait à ce parlement, sur l'affaire des jésuites, deux comptes rendus qui portèrent à la Société un coup terrible. On y voyait dans le temps la collaboration de d'Alembert. Son *Essai d'éducation nationale* (1763), tout empreint d'admiration pour les philosophes du temps, fut très-estimé d'eux, mais n'eut pas dans le public le succès de son premier ouvrage. Il a, comme on sait, lutté contre la tyrannie du duc d'Aiguillon, gouverneur de la Bretagne. Emprisonné par l'influence du duc et des jésuites, sous la prévention odieuse de lettres anonymes, il a écrit dans sa prison avec un cure-dent et de la suie son *Exposé justificatif* (1767). Voltaire a dit : « Son cure-dent grave pour l'immortalité. » Toutes les cours souveraines prirent parti pour le parlement de Rennes ; il fallut bien voir la vérité : le roi rétablit la Chalotais dans l'exercice de ses fonctions, lui accorda une pension de 8,000 fr. et 100,000 fr. pour l'indemniser de l'injustice commise ; mais le duc d'Aiguillon devint ministre, ce qui enseigne aux peuples le respect de l'honnêteté.

Il y a de Malesherbes un trait curieux. Une fois que l'*Encyclopédie* est encore inquiétée, il prévient Diderot que le lendemain il donnera ordre d'enlever ses papiers. Diderot se récrie sur l'impossibilité de

choisir dans ses manuscrits en si peu d'heures, et de trouver quelqu'un chez qui ils soient en sûreté. Envoyez-les tous chez moi, répond Malesherbes. Et cela fut fait. Les épreuves des *Essais de littérature*, de d'Alembert, circulèrent de Paris à Genève sous le couvert de Malesherbes, et Rousseau, alors à Montmorency, fit ainsi imprimer la *Nouvelle Héloïse* à Amsterdam. Voltaire s'était plaint du directeur de la librairie en telle ou telle occasion; mais à sa retraite, il lui rendit justice et écrivit à d'Argental : « Nous étions déjà à moitié chemin des Anglais.» (14 octobre 1763.)

Le chancelier lui-même, Maupeou, séduit par Voltaire, faisait la contrebande. On lit dans les *Mémoires secrets*, à propos des *Lois de Minos* (1772).

On prétend que c'est un sujet allégorique composé en l'honneur de M. le chancelier. Sa reconnaissance envers M. de Voltaire se manifeste de la façon la plus sensible, par la liberté qu'il donne au sieur Merlin, libraire, de vendre publiquement tous les ouvrages les plus impies de ce philosophe scandaleux. Ses ballots sont adressés chez M. le chancelier, qui les fait envoyer directement à Merlin, sans qu'ils aillent à la chambre syndicale. Le libraire profite de cette faveur pour faire venir également les divers ouvrages enfantés contre la religion depuis quelques années; et l'on peut se pourvoir chez lui avec la même facilité et aussi abondamment qu'en Hollande.

Il ne faut pas oublier l'arrêt du parlement de Toulouse, qui reconnaissait le testament de Bayle, pro-

testant et réfugié hors de France. Il est juste de conserver le non d'un des juges, M. de Senaux, qui, par sa noble défense de Bayle, emporta cette décision.

La justice ne faisait pas toujours bien les bonnes choses. Pressée par l'opinion publique, que Voltaire avait souvelée, elle réhabilita Calas, en 1765, et se crut obligée de rendre l'arrêt le même jour, à la même heure où Calas, trois ans avant, avait été supplicié. Grimm dit bien : « Il me semble voir des enfants qui jouent avec les poignards et les instruments du bourreau. »

Dans le clergé il se produisait un mouvement qui explique la faveur avec laquelle il accueillit d'abord la révolution, avant l'affaire de la constitution civile. En 1765, on trouve des réclamations signées par soixante-trois curés de Normandie et un grand nombre de curés du diocèse de Chartres, contre la modicité de leurs bénéfices et l'insuffisance des portions congrues. Le revenu annuel d'un curé à portion congrue était de trois cents livres, en face d'abbés qui possédaient des bénéfices de quarante ou cinquante mille livres de rente. Ce riche clergé devait bien irriter l'opinion et la pousser à des mesures hardies en s'obstinant le dernier dans son privilége de ne pas payer d'impôt. Lors du chapitre général de Saint-Denis, un des moines dissidents dit à MM. de Narbonne et de Bordeaux : « Vous tirez aujourd'hui, nos seigneurs, sur la prêtraille et la moinaille ; prenez garde, on tirera un jour à mitraille. »

En 1765, les bénédictins de l'abbaye de Saint-Ger-

main des Prés adressent une requête au roi, pour être affranchis de leur règle et quitter l'habit monastique. En 1770, le général des capucins expédie à Voltaire les patentes de frère spirituel et père temporel, à propos de quoi Voltaire signait : François, capucin indigne. En 1782, on trouve à la tête des souscripteurs espagnols de l'Encyclopédie don Beltram, évêque de Salamanque, inquisiteur général.

Les cardinaux Passionei, Quirini, sont sous le charme de la France. Quirini traduit la Henriade en vers latins. Benoît XIV est le correspondant de Voltaire et accepte la dédicace de *Mahomet*. Ce n'était pas un pape du moyen âge :

Ce grand et aimable pontife, dit la *Correspondance*, voyant un jour entrer chez lui l'ambassadeur de France, M. le cardinal de Rochechouart, avec un air fort triste et un visage fort allongé : « Eh bien ! qu'y a-t-il, monsieur l'ambassadeur ? lui dit-il. — Je viens de recevoir la nouvelle, répond celui-ci en soupirant, que M. l'archevêque de Paris est de nouveau exilé. — Et toujours pour cette bulle? demande le pape. — Hélas ! oui, saint père. — Cela me rappelle, reprend le pontife, une aventure du temps de ma légation de Bologne. Deux sénateurs prirent querelle sur la prééminence du Tasse sur l'Arioste ; celui qui tenait pour l'Arioste, reçut un bon coup d'épée dont il mourut. J'allai le voir dans ses derniers moments : « Est-il possible, me dit-il, qu'il faille périr dans la force de l'âge pour l'Arioste que je n'ai jamais lu ! Et, quand je l'aurais lu, je n'y aurais rien compris ; car je ne suis

qu'un sot. » Le comte de Bissy nous dit un jour en parlant de ce pape et du bon Mahmoud, en son vivant grand seigneur des Musulmans : « Ils sont si bons l'un et l'autre, que si on les changeait de place, qu'on fît l'un grand seigneur et l'autre pape, personne ne s'en apercevrait. »

L'aristocratie, fortement pénétrée par l'opinion, le prince de Beauvau, le duc de la Rochefoucauld, le duc de Nivernais, etc., protégeait les idées libérales. Le comte de Lauraguais avait maltraité M. Joly de Fleury dans un mémoire sur l'inoculation : une lettre de cachet lui fut envoyée. « Lorsque l'exempt la lui présenta, le comte demanda où était alors le roi, auquel il voulait sans doute aller exposer son affaire. L'exempt lui répondit qu'il était allé à Saint-Hubert chasser tous les cerfs qu'il avait manqués la veille. — Eh ! que ne les faisait-il arrêter par lettres de cachet ! répliqua le comte. » C'était en 1763. Il fut un des plus grands partisans des idées qui firent la révolution ; son distique contre le duc de la Vallière était déjà suffisamment hardi :

Quand on est riche et duc, et qu'on rampe à la cour,
On a toujours assez de gloire.

Quel joli mot et ferme que le mot du duc de Nivernais à Mme du Barri ! Le duc avait protesté au lit de justice de 1771 ; Mme du Barri le rencontrant, l'arrêta et lui dit : « Monsieur le duc, il faut espérer que

vous vous départirez de votre opposition, car vous l'avez entendu, le roi a dit qu'il ne changerait jamais. — Oui, Madame, mais il vous regardait. »

Et cette fière réponse du duc de Montmorency-Laval, lorsque, en 1780, il donna sa démission. Monsieur lui disait sèchement : Vous ne prenez pas le meilleur chemin. — Non, Monsieur, mais c'est celui de l'honneur.

Le chevalier de Boufflers écrivait ingénieusement à sa façon (1772) : « Les lois des Suisses sont austères, mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes. »

M. de Ségur nous dit dans ses *Mémoires*, combien les philosophes faisaient d'accueil aux jeunes nobles, et combien ceux-ci s'exaltaient par cet accueil.

La liberté, quel que fût son langage, nous plaisait par son courage; l'égalité, par sa commodité. On trouve du plaisir à descendre, tant qu'on croit pouvoir remonter dès que l'on veut, et, sans prévoyance, nous goûtions tout à la fois les avantages du patriciat et les douceurs d'une philosophie plébéienne.

Lors de la disgrâce du duc de Choiseul en 1770, les grands font le voyage de Chanteloup; lors de la disgrâce de Necker, en 1781, ils font le voyage de Saint-Ouen. « On y trouve les personnes les plus respectables de la ville et de la cour, les prélats les plus distingués par leur naissance et par leur piété. M. l'archevêque de Paris en tête; les Biron, les Beauvau, les Richelieu, les Choiseul, les Noailles,

les Luxembourg, M. le duc d'Orléans; enfin les noms les plus respectés de France, sans oublier celui de son successeur. » Le salon de l'hôtel Choiseul fut un salon d'opposition, et après la mort du ministre, si les membres se dispersèrent, l'esprit subsista.

En 1764, après la condamnation de Beaumarchais, le prince de Conti et le duc de Chartres le reçurent et le protégèrent hautement, et même lui firent faire une lecture du *Barbier de Séville* devant toute la cour.

Par calcul, le duc de Chartres flatte l'opinion et lui donne une nouvelle force, soit qu'il fasse inoculer ses enfants, qu'il accepte d'être grand-maître de toutes les loges de France, au temps de la fureur pour la maçonnerie, qu'il essaie même un voyage en ballon, sauf à se faire déposer bien vite, et à amuser un peu le public, qu'il vienne « triompher à l'Opéra », ou que dans son *Mémoire* il professe le principe de la souveraineté nationale, principe dont les branches cadettes n'ont jamais peur.

Le comte de Provence n'était pas insensible aux flatteries de l'opinion : on le vit en 1787 dans l'assemblée des notables, où il se montra assez désireux de popularité.

Lorsque Hume vint en France (1763), le dauphin, peu partial pour les esprits forts, mais reconnaissant à l'historien des Stuarts, voulut que chez lui on l'aimât. Laissons Hume parler :

Je ne mange qu'ambroisie, je ne bois que nectar, je ne respire qu'encens, je ne marche que sur des fleurs.

Chaque homme que je rencontre, mieux que cela, chaque dame, croirait manquer au plus essentiel de ses devoirs, s'il ne faisait une longue harangue en mon honneur. Ce qui est arrivé la semaine dernière quand j'eus l'honneur d'être présenté aux enfants du dauphin, à Versailles, est une des plus curieuses scènes. Le duc de Berry l'aîné, un enfant de dix ans, s'avança et me dit combien d'amis et d'admirateurs j'avais dans ce pays, et qu'il était de ce nombre par le plaisir qu'il avait eu à lire plusieurs passages de mes ouvrages. Quand il eut fini, son frère, le comte de Provence, plus jeune de deux ans, commença son discours et m'apprit que j'avais été longtemps et impatiemment attendu en France, et que lui-même s'attendait bientôt à avoir beaucoup de plaisir à lire ma belle histoire. Mais ce qui est plus curieux, lorsque je fus conduit de là au comte d'Artois, qui n'a que quatre ans (il en avait six), je l'entendis marmotter quelque chose que, bien qu'il l'eût oublié chemin faisant, je présumai, par quelques mots épars, être aussi un panégyrique qu'on lui avait appris.

Les souverains eux-mêmes sont saisis par le mouvement général. Louis XV, d'intinct, n'aimait pas l'esprit nouveau ; il le marqua une fois durement. Apercevant un jour le comte de Lauraguais, il lui demanda d'où il venait ? — D'Angleterre, sire. — Qu'avez-vous été faire là ? — Apprendre à penser. — Des chevaux, reprit le roi. » Il échappa même aux séductions de Voltaire. Mais il logeait dans un entresol de son palais son médecin Quesnay, l'économiste,

qu'il appelait *son penseur ;* il lui donna des lettres de noblesse avec une pensée pour symbole. Que pensait donc ce penseur du roi ? Sa doctrine inoffensive ne demandait aux gouvernements que de ne pas gêner les lois naturelles , et il cherchait simplement le gouvernement de l'évidence. Il dînait là avec Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon, Marmontel; et Mme de Pompadour, dit Marmontel, ne pouvant pas engager cette troupe de philosophes à descendre dans son salon, venait elle-même les voir à table et causer avec eux.

On a remarqué dans le portrait de Mme de Pompadour, sur la table où le bras gauche est appuyé, l'*Esprit des lois* et le tome IV de l'*Encyclopédie.* Outre Quesnay, Duclos, Marmontel et Bernis, elle favorisait Voltaire , Rousseau , Montesquieu , Buffon , d'Alembert , Helvétius, Gresset , Crébillon. Voltaire lui pardonnait son goût pour Crébillon en faveur des services qu'elle rendait à la cause de la littérature et de la philosophie, et il dit à sa mort : « Elle était des nôtres. »

On vit tout de suite ce que serait le règne de Louis XVI, et que l'opinion y aurait un grand pouvoir, lorsque le roi, au début, choisit pour ministre Malesherbes, le ferme président de la Cour des aides, l'auteur des *Remontrances.* Inspiré par sa bonté naturelle et par l'esprit du temps, il abolissait la servitude dans ses domaines (1779), et, en 1780, la question préparatoire. En 1787 il reconnaissait un état civil aux sujets non catholiques.

Devinerait-on qui a écrit ceci (1769) : « Chaque individu doit s'immoler pour les autres, et je donne volontiers l'exemple ; » qui a écrit (1762) un livre intitulé : *La Voix libre du Citoyen*, et dans ce livre les lignes suivantes : « Nous n'avons que trop sujet de nous plaindre du choix que nous avons fait de nos rois. A peine avons-nous élevé nos rois sur nos têtes, qu'ils tâchent de nous écraser ; ils voudraient anéantir tout ce qui a contribué à les mettre sur le trône. » Celui qui dit cela est un roi, c'est Stanislas. Il était tout français. Son but constant était de plaire, et ses entretiens roulaient presque entièrement sur notre littérature.

En 1754, le roi de Prusse donne une pension de douze cents livres à d'Alembert ; en 1760, il lui adresse une épître en vers sur la suppression de l'*Encyclopédie* ; en 1765 il invite Helvétius à venir le visiter, et Helvétius se rend à son invitation ; en 1770, il souscrit pour la statue de Voltaire, en laissant à d'Alembert le soin de fixer la souscription : « Un écu, sire, et votre nom, » répond d'Alembert. Il donna deux cents écus d'Allemagne. On connaît sa longue correspondance avec d'Alembert et Voltaire, les invitations multipliées à d'Alembert de prendre la présidence de son académie, le refus obstiné et les deux voyages de celui-ci ; les instances faites à Voltaire de se fixer à Potsdam, le voyage du philosophe en 1750, les premières douceurs du séjour, les nuages survenus, puis les orages, Voltaire s'enfuyant en 1753, poursuivi par ordre du roi, et ses malles vi

sitées par cet allemand qui y cherchait *les poéshies du roi son maître;* peu après cette rupture éclatante, l'ancienne passion se rallumant, et le vieux roi écrivant au vieux philosophe : « Vous êtes la plus séduisante créature que j'aie jamais connue ; » composant son *Éloge*, et disant : « quoique je sois venu trop tôt, je ne le regrette pas, j'ai vu Voltaire. » Il avait créé à Berlin une académie des sciences à la façon de l'Académie de Paris, lui donna pour président Maupertuis et la peupla de Français; il y attacha comme directeur général d'Argens, déjà son chambellan, qui resta vingt-cinq ans près de lui, y reçut la Mettrie exilé (1748), soigna Jordan, malade, comme l'eût fait une sœur, et après sa mort le loua dans son académie, oublia pour le français sa langue nationale, voulut qu'on l'oubliât autour de lui, et fit jurer aux Français de ne pas l'apprendre, composa dans notre langue des ouvrages, dont le meilleur, sa correspondance, sa correspondance des derniers temps avec nos philosophes, est écrite à la française et de grande façon ; mettant son plus grand plaisir à faire des vers français, en publia, dont il y a quelques-uns de bons, assez de médiocres, beaucoup de mauvais, les meilleurs sans contredit ceux qu'il fit un peu avant Rosbach, lorsque, voyant de tous côtés tomber sa fortune, il attendait le moment où il ne lui resterait plus du roi que son génie et son âme.

L'impératrice de Russie (1762) fait les plus vives instances auprès de d'Alembert, pour qu'il se charge de l'éducation de son fils. Deux ans après, elle lui envoie

une médaille d'or, qui porte d'un côté son portrait, de l'autre le palais qu'elle venait de faire construire, pour y recevoir les enfants trouvés. Elle achète (1765), la bibliothèque de Diderot, en lui donnant des appointements pour la garder, ce qu'elle fit aussi à l'égard de Pallas, pour doter sa fille; en dix-huit mois le philosophe reçut plus de quarante mille livres. Quand il alla en 1773 avec Grimm la visiter, elle leur fit le plus grand accueil. En 1768, elle fait faire une traduction russe de *Bélisaire*, par les premiers personnages du royaume, traduit elle-même le chapitre IX; et le tout est dédié à un archevêque du pays. Elle donna bien plus de deux cent mille volumes aux bibliothèques de son empire. En 1776 elle établit la tolérance dans tous ses états, et communique à Voltaire la teneur de l'édit. Cet article, écrit de sa main, porte ces propres mots: « Que la tolérance est d'accord avec la religion et avec la politique. » Elle donne cinq mille livres pour l'estampe représentant les Calas. Elle appelait l'*Esprit des lois* son bréviaire, « le bréviaire des souverains, j'entends de ceux qui ont le sens commun. » En 1769, le prince Koslowski, lieutenant des gardes, arrive au château de Ferney et remet à Voltaire, de la part de l'impératrice, une boîte ronde d'ivoire à gorge d'or, entourée de superbes brillants artistement travaillés, tournée de la propre main de Catherine et ornée de son portrait. A cela étaient joints une pelisse magnifique, une traduction française du code de Catherine, un journal manuscrit de l'inoculation qu'elle avait subie.

une lettre des plus flatteuses pour le philosophe. Elle parlait de lui au prince de Ligne avec un vif sentiment, elle l'appelait « mon bon protecteur Voltaire, » et ajoutait :

Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? Il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire; et il m'a appris bien des choses en m'amusant.

En 1778, après la mort de Voltaire, sur l'enveloppe d'une lettre autographe à Mme Denis, elle écrit ces mots : « Pour Mme Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup. » Quand l'abbé Chappe publia la relation de son voyage en Sibérie, elle-même le réfuta. En 1782, elle envoie à Buffon un magnifique présent de fourrures accompagné des médailles d'or frappées sous son règne, et lui demande, dans une belle lettre en français, toute de sa main, de lui envoyer son buste; Buffon le lui ayant envoyé, elle lui en faisait les plus aimables remercîments. C'était aussi un artiste français, Falconet, qu'elle avait appelé (1766), pour faire la statue équestre de Pierre le Grand. Elle réunit les députés des peuples de ses états pour discuter avec eux sur les lois à leur donner :

On lut, dit Mme de Ségur, devant cette assemblée solennelle l'introduction du code que cette princesse projetait. Cet ouvrage devenu célèbre avait été traduit en russe; mais l'original était tracé en français par la main de Catherine. On me l'a montré à la bibliothèque de

Pétersbourg, et je vis avec surprise que c'était un résumé assez complet des maximes de Montesquieu.

La censure française ne permit pas de l'imprimer.

Il est vrai que les têtes commençant à fermenter, et des insurrections menaçant en plusieurs provinces, elle rompit l'assemblée et se décida à rédiger seule ses lois : elle tenta de réformer la justice, l'administration; elle voulut abolir les duels et réorganiser la noblesse et ses assemblées. En 1768, elle écrivait à l'académie de Prusse : » Ma science se borne à savoir que tous les hommes sont mes frères; j'emploierai toute ma vie à régler mes actions sur ce principe. Si jusqu'à présent j'ai réussi dans quelque entreprise, il n'en faut attribuer le succès qu'au sentiment de cette vérité. » En 1786, elle s'en souvenait, elle abolissait un vieil usage qui voulait que toute personne, adressant une pétition ou un mémoire au souverain, employât cette formule : « L'esclave de votre majesté, le front prosterné contre terre, la supplie ; » le nouvel ukase défendit de se servir des mots prosterné contre terre, ordonnant en même temps de substituer le mot sujet à celui d'esclave.

Voulant connaître tout notre théâtre, elle faisait représenter chaque soir, devant elle, quelque pièce de Molière ou de Regnard. Elle essaya, avec les conseils du comte de Ségur, de faire des vers français, et reconnut vite qu'elle en était incapable, mais elle avait essayé. Elle composa six comédies qui furent jouées en Russie avec le plus grand succès.

Parmi ces pièces était *la Cagote*, qui probablement ne valait pas le *Tartuffe*, mais fit plus d'effet, parce qu'elle était écrite par une impératrice, et corrigea à la cour un vice qui ne pouvait pas servir.

Le fils de Catherine, comte du Nord, qui fut Paul Ier, voyageant en France en 1782, avec l'archiduchesse, va visiter d'Alembert, que sa mère avait si vivement désiré lui donner pour précepteur, et, en se séparant de lui, lui dit de la manière la plus aimable : « Vous devez bien comprendre, Monsieur, tout le regret que j'ai de ne pas vous avoir connu plus tôt. » Il va plus loin ; quand on le remercie de ses bontés pour M. Necker : « Les bontés ! Ah ! ce n'est pas le mot, dites, je vous prie, ma vénération pour M. Necker. »

Le prince Henri de Prusse, frère de Frédéric, voyageait en France en 1784, sous le nom de comte d'Oëls. Grand amateur de musique, il allait tout simplement faire sa partie dans un quatuor chez Mme Vigée-Lebrun, avec Viotti. On raconte qu'en prenant congé du duc de Nivernais, il lui dit : « J'avais passé la plus grande partie de ma vie à désirer de voir Paris ; j'en vais passer le reste à le regretter. » Il avait aussi essayé une tragédie française. Il la lut au comte de Ségur, passant en Prusse pour se rendre en Russie, et le mit dans un grand embarras.

L'Autriche même entre dans le mouvement. En 1769 l'impératrice crée, à Milan, une chaire d'économie politique et y nomme Beccaria ; elle, si sévère sur l'article de la religion, elle ordonne l'impres-

sion de *Bélisaire* dans ses états, malgré l'archevêque de Vienne. Mais Joseph II devait se montrer plus hardi. Frédéric II, après l'avoir vu, écrivait à Voltaire : « Je ne crois pas que l'empereur m'ait pris pour son confident ; mais, à en juger par sa conversation, c'est un philosophe qui nous effacera ; nous ne sommes, vous et moi, que de petits garçons auprès de lui. » Il établit des principes pour servir de règle à ses tribunaux et magistrats dans les affaires ecclésiastiques, pour contenir les prêtres. «Personne, écrivait-il, n'ignore que notre seigneur Jésus-Christ ne les a chargés que des fonctions purement spirituelles : 1° de la publication de l'Évangile ; 2° du soin de son culte ; 3° de l'administration des sacrements (en tant qu'ils sont spirituels) ; 4° du soin de la discipline de son Église. »

Qu'il est étrange d'entendre un souverain dire ce que dit Joseph II au marquis de Bouillé :

Qu'on apprenne bien au dauphin qu'il n'est pas d'une autre espèce que le reste des hommes, et que la seule différence de lui à eux, c'est qu'il a de plus grands devoirs à remplir.

Joseph II vint en France sous le nom de comte de Falkenstein (1777). M. de Ségur rapporte l'effet qu'il produisit. Il étonna la cour par la simplicité de ses manières, les philosophes et les savants, par son instruction, le peuple par son affabilité : moins il montrait de morgue, plus on lui trouvait de grandeur

et de vraie dignité. Les *Mémoires secrets* parlent de même, de la peine qu'il avait à partir et de celle qu'on avait à le voir partir. Mme d'Oberkirch raconte qu'il était toujours vêtu très-uniment, quelquefois d'un simple habit de drap, et qu'une poissarde en lui apportant des bouquets, lui fit ce compliment : « Le peuple qui paie les galons de vos habits est bienheureux, monsieur le comte. » Il ne manqua pas d'aller voir Buffon plusieurs fois. D'après les *Mémoires* de Mme Campan, il était moins agréable à la famille royale, par sa passion de réformes, faisant la leçon à la reine, au roi et sur toutes choses.

M. de Ségur qui le blâme, comme tout le monde, d'être allé trop vite et d'avoir procédé trop peu habilement dans ses réformes, avec ceux qu'il voulait servir, M. de Ségur en parle très-honorablement :

Sans être un grand homme, il fut un monarque juste, vertueux, tolérant, sévère pour lui, indulgent pour les autres, bienfaisant, infatigable, accessible à la verité ; toujours occupé à secourir la misère, à encourager les arts, et à récompenser le mérite.

Ceci n'est que de ce temps. Lorsque dans le célèbre voyage de Crimée, Catherine et Joseph II se réunirent à Batchi-Séraï, ils s'entretenaient amicalement d'un très-beau projet, dit Ségur, celui du rétablissements des républiques grecques.

Le roi de Danemark, Christian VII, visitait la France en 1768, et on se passionnait pour lui. Il est

vrai qu'il était pénétré des idées françaises et disait de fort jolies choses. Comme on criait : Vive le roi ! sur son passage, il mit la tête à la portière et dit : « Mes enfants, il se porte bien, je viens de le voir. » Louis XV lui montrait M[me] de Flavacourt toujours belle, quoiqu'elle ne fût, disait il, que d'un an plus jeune que lui : « Sire, répondit le prince, je vois qu'on ne vieillit point dans votre royaume. » Il se fit présenter les philosophes que M. de Duras avait oubliés, il en eut à dîner une vingtaine, parmi lesquels Mairan, d'Alembert, Saurin, Marmontel, la Condamine, Diderot, Condillac, Helvétius, etc. Boufflers, dit Chamfort, fit l'épigramme suivante :

Frivole Paris, tu m'assommes
De soupers, de bals, d'opéras ;
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, Monsieur de Duras.

Il souscrivait pour les Sirven, écrivant à cette occasion, à Voltaire, une lettre de sa main, souscrivait aussi pour la statue de Voltaire, établissait la liberté de conscience dans ses États, et la liberté de la presse en 1777.

Les réformes que son fils Frédéric VI, d'abord régent en 1784, opéra dans ses états, sont admirables (1). Avant lui les paysans étaient attachés à la terre ; s'ils tentaient de la quitter, on faisait la chasse aux hom-

(1) Voir M. Geffroy. *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1853.

mes; ceux du Sleswig étaient au rang des bêtes; le roi les émancipa par degrés, en rendant leurs charges moins lourdes, et leur offrant les moyens de devenir fermiers, et par la suite propriétaires. L'ère nouvelle commença le 15 avril 1788. De 1786 à 1806, un quart de paysans changèrent ainsi de condition. Vers 1810, le Jutland septentrional et presque tout le Sleswig étaient aux mains des paysans affranchis.

Le prince de Suède était en France quand son père mourut (1771); il continua sa visite. Il était toujours entouré de philosophes encyclopédistes, et vit surtout d'Alembert, qu'il admit à son intimité. Il fut Gustave III; il revint en 1784 sous le nom de comte de Haga.

Gustave III, dit M. de Ségur, protégea le commerce, l'agriculture; établit des fabriques, des manufactures; distribua du blé aux pauvres, exempta d'impôts les pères de quatre enfants, triompha des préjugés contraires à l'inoculation, et consacra la liberté de la presse par un édit dans lequel il rappelait que cette liberté n'existait pas en Angleterre, quand Charles Ier monta sur l'échafaud. Par cette liberté seule, disait le monarque, les administrateurs connaissent ce qu'ils ont fait de mal; c'est par elle seule que la nation peut faire entendre ses plaintes, et c'est par elle encore qu'on peut la convaincre souvent qu'elles ne sont pas fondées.

Ami des lettres, ce prince correspondait avec plusieurs savants; il releva l'université d'Upsal, créa des académies, écrivit plusieurs pièces de théâtre, et, en érigeant

une statue de Gustave Wasa, il composa un poëme lyrique, et le fit jouer à Stockholm.

La Pologne s'était adressée à Rousseau, pour avoir une constitution, les rebelles de Corse avaient demandé (1764) un code à Rousseau et à Diderot. En 1783, Franklin et Adams, au nom du congrès américain, demandaient à Mably un projet de constitution pour la nouvelle république.

A Naples, Filangieri, imbu des idées philanthropiques de Montesquieu qu'il veut promptement appliquer, est mis à l'index, et devient malgré cela ministre du roi. En 1758, une chaire d'économie politique est créée. En Toscane, les ouvrages des philosophes français pénètrent de bonne heure. En 1765, la Profession de foi du vicaire savoyard y était imprimée sous le titre de *Catéchisme des dames de Florence*. En 1782, une traduction de l'*Encyclopédie* était entreprise à Florence, et le grand duc avançait aux auteurs une somme de soixante mille ducats. En 1787, le grand duc Léopold donnait son *Nouveau code criminel*, le premier code qui ait préparé en Europe l'abolition de la peine de mort, et les Florentins enthousiastes faisaient une souscription pour élever à leur prince une statue équestre en bronze. Le comte de Firmian, pendant près de quarante-deux années, s'occupa d'éclairer la nation.

En Espagne, ce sont des hommes comme Campomanès, Florida-Bianca. L'Inquisition est désarmée par Aranda ; les jésuites chassés (1767). En 1780, a lieu

le dernier auto-da-fé. En 1782, des souscriptions s'organisent pour la traduction de l'*Encyclopédie*. En Portugal, Pombal chasse les jésuites de l'Europe et du Paraguay (1759), mais au nom de la politique, et point au nom de la philosophie qui n'aurait pas allumé de bûcher même pour brûler l'un d'entre eux, comme le fut Malagrida en 1761. Voltaire trouvait là l'excès du ridicule joint à l'excès d'horreur.

L'Angleterre, qui nous avait donné des leçons, en recevait à son tour. Un de nos littérateurs contribua beaucoup à la paix de 1783. Lord Shelburne avouait à M. de Vergennes que Morellet avait « libéralisé ses idées ; » sur quoi le roi donna à Morellet une pension de 4,000 fr.

La réputation des écrivains protégeait au loin leur famille. Il se passait, dans ce genre, des faits antiques; la Harpe raconte le suivant : « Le neveu de l'abbé Raynal a été pris sur un vaisseau français. Dès qu'il est arrivé à Londres et qu'on a su qu'il était parent de l'auteur de l'*Histoire politique et philosophique du commerce des Deux-Indes*, le ministre de la marine lui a dit : « Monsieur, vous êtes libre ; c'est le moins que nous puissions faire pour le neveu d'un homme dont les écrits sont utiles à toutes les nations commerçantes. »

Voilà les honneurs que reçut le génie libéral de la France du XVIIIe siècle. Ce fut sans doute un beau temps pour la raison et pour la France celui où toutes les puissances leur faisaient hommage. Cet hommage était-il très-sincère ? Souvent, j'ose l'affirmer, tou-

jours, personne ne peut le dire; mais contentons-nous de ce dont les souverains se contentent. Et ce temps n'était si mauvais pour personne: en définitive il y a plus de dignité à adorer la raison que la force; que les souverains fussent ou non de bonne foi, faire ce qu'ils faisaient était une grande flatterie à l'opinion, et devait singulièrement agir sur cette opinion même. Lors de la condamnation de *Bélisaire*, on imprima simplement les lettres de Catherine II, de Frédéric, du roi de Pologne, du prince royal de Suède, et de divers personnages illustres du Nord, qui faisaient le plus grand éloge du livre.

III.

RÉSISTANCE.

Que de difficultés rencontrait un auteur avant de paraître! les censeurs nommés par le directeur de la librairie ou par la Sorbonne, le lieutenant de police, la chambre syndicale des libraires; une fois le livre paru, les arrêts du conseil d'État, les décrets du parlement, l'index de la Sorbonne, les lettres de cachet; quand il devait venir du dehors, la douane, qui ne recevait les livres que par certaines villes désignées, où des censeurs spéciaux les visitaient. Il semble, avec toutes ces précautions et ces menaces, qu'il ne peut

rien paraître de dangereux ; mais si la police de tout ordre veillait, les auteurs et les libraires ne dormaient pas. Pour faire entrer les livres de l'étranger, il y avait la contrebande ; pour les imprimer en France, les imprimeries clandestines, en tête du livre le nom d'un pays et d'un libraire étranger, puis le colportage, si difficile à surveiller. Quand on agissait ouvertement, on avait le droit de choisir son censeur parmi tous les docteurs de Sorbonne, et là, comme pour le privilége, toutes les influences mises en jeu ; quand le livre était menacé ou frappé, la grande excuse que le manuscrit avait été volé ; sur quoi le garde des sceaux dit à Diderot : « Je vous défends d'être volé. » Devant la Sorbonne, les explications qui n'expliquaient rien, les rétractations qui ne rétractaient rien, et de la part de tel ou tel auteur n'étaient qu'une ironie de plus et une indication, commode pour le lecteur, des hérésies contenues dans un livre.

Enfin il y avait dans le système de police d'étranges lacunes. Outre qu'il n'existait pas partout des chambres syndicales de libraires, le gouvernement laissait faire en province ce qu'il interdisait à Paris. Plusieurs volumes de l'*Encyclopédie* se sont ainsi imprimés en 1766, aux environs de Paris, d'où ils circulaient dans la province.

Par-dessus tout, mettez les habiletés des écrivains pour faire entendre ce qu'ils veulent, sans le dire expressément ; la complicité du public ; ce qu'il y a de périlleux à prendre pour soi des vérités générales, à entendre des allusions fâcheuses, et la mauvaise

grâce qu'a toujours la police quand elle traduit, pour les transformer en corps de délit, ces malices impalpables. En France, quoi qu'on fasse, tout se dit.

Le gouvernement sentait bien que ces écrivains si surveillés lui échappaient; il s'en irritait et recourait à de grands moyens. Il y avait eu en 1561 un arrêt qui condamnait à être pendu tout libraire qui aurait imprimé un livre quelconque sans permission. Par une ordonnance de 1757, il condamna simplement à mort « tout auteur d'écrits tendant à émouvoir les esprits ; » ou il recourait à des moyens naïfs, comme en 1770, quand il interdisait à Rousseau de rien écrire ou du moins de rien publier. Aussi pourquoi ne pas suivre le conseil de M. Joly, dans une de ses notes sur Marc-Aurèle? il trouve bien étrange que de tant de législateurs qu'il y a eu jusqu'à présent dans le monde, pas un seul n'ait fait, pour le repos et le bonheur des sociétés humaines, la plus utile de toutes les lois. Or, devinez quelle est cette loi? C'eût été d'ordonner aux hommes, sous les peines les plus sévères, qu'ils eussent à contenir dans de justes bornes leur curiosité naturelle, et de leur défendre absolument de parler et d'écrire sur des choses qui passent la portée de l'esprit humain.

Naturellement les journaux ne pouvaient pas être entièrement libres. Aussi en 1782 on trouve que le gouvernement interdit à Linguet les matières de religion, de gouvernement et de politique ; on lui abandonnait, pour ses menus plaisirs, les philosophes et l'académie. Quelquefois même on choisissait dans les

philosophes et l'académie, comme il arriva, lorsque Fréron s'étant trop émancipé, on l'avertit, ne lui laissant, pour sa consolation, que Marmontel et Voltaire.

Les inscriptions aussi peuvent être dangereuses, et les vers suivants, destinés à être mis sous le portrait de Franklin, durent être supprimés. Nous les condamnerions comme un peu oratoires, le censeur les condamna comme blasphématoires :

C'est l'honneur et l'appui du nouvel hémisphère,
Les flots de l'Océan s'abaissent à sa voix :
Il réprime et dirige à son gré le tonnerre.
Qui désarme les dieux, peut-il craindre les rois ?

L'académie sent la main de la police. Pour punir Thomas du succes de son *Éloge de Marc-Aurèle* (1764), le chancelier en arrête l'impression (il ne parut en effet qu'en 1775), et il lui est défendu de lire désormais dans les séances publiques. La défense est levée plus tard, et l'Académie prend alors la résolution de faire examiner de tels morceaux par un comité particulier. En 1771, le gouvernement enjoint l'exécution de l'ancien règlement, qui ordonnait de ne recevoir au concours, pour les prix d'éloquence, que les discours approuvés par deux docteurs de la faculté de théologie. Lorsque Cordorcet est élu en 1782, il lui est de même défendu de parler de Joseph II et de son frère, pour ménager le Vatican.

Il valait encore mieux cela que de recevoir comme

le firent Foncemagne et Batteux, une pension de deux mille livres *pour leur sagesse*, ainsi que le portait la lettre du roi, transmise par le chancelier Maupeou.

Quand il permet et quand il ne permet pas, le gouvernement tombe dans beaucoup d'embarras et de ridicules. Une fois, après avoir laissé jouer *les Philosophes* (1760), pour donner une preuve d'impartialité, il permet de jouer le rôle de Frêlon dans l'*Ecossaise*, et, comme dit Grimm, « ce n'était pas réparer une faute, c'était en commettre deux. » Une autre fois, l'archevêque de Paris devient censeur dramatique. Sur le refus du censeur, le lieutenant de police lui envoie une pièce de théâtre, c'était *Éricie ou la Vestale*, de Fontanelle. L'archevêque l'examine et opine que la pièce ne peut être ni représentée ni imprimée. C'est la même pièce que deux ans après l'auteur faisait imprimer clandestinement, et le colporteur, pour l'avoir vendue, était envoyé aux galères. On trouve même des femmes dans une commission de censure, et elles y ont bien fait : on leur doit la représentation du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine (1765), après bien des difficultés. Au moment d'être joué, il fut arrêté. Un duel conseillé par un père avait alarmé la police :

Une commission du Châtelet se réunit l'année suivante pour assister à la répétition de la pièce. La commission était composée de M. de Sartines, lieutenant général de police, de M. du Lys, lieutenant-criminel, et M. le pro-

cureur du roi au Châtelet. Le poëte, très-sagement, avait prié ces magistrats de vouloir bien mettre leurs femmes de la commission : « Mais elles n'entendent rien à la partie de législation, a dit M. de Sartines... N'importe a repris M. Sedaine, elles jugeront le reste. » Elles jugèrent en effet et l'emportèrent. « La sévérité des magistrats ne put tenir contre de beaux yeux en larmes. »

On choissait parfois de singuliers censeurs. En 1751, lorsque Voltaire fit *Mahomet*, sur le refus de Crébillon, et malgré la désapprobation de Berryer, lieutenant de police, le comte d'Argenson désigna, pour examiner la pièce, d'Alembert, qui l'approuva.

Le chancelier de Lamoignon fut une fois bien embarrassé : il s'agissait de permettre ou de défendre *Cléveland*, traduit par l'abbé Prévost ; il trancha la question avec bonhomie, et permit la publication des premiers volumes à condition que Cléveland se ferait catholique au dernier.

Lorsque Montesquieu se présente à l'Académie, il y avait contre lui des passages très-forts des *Lettres Persanes ;* il fit du livre une impression où ces passages ne se trouvaient pas, et on dit au cardinal de Fleury qu'ils avaient été mis dans les autres éditions par spéculation de libraire. Il se contenta de cette raison.

Le parlement ne se lasse pas de condamner les novateurs : les philosophes quand ce sont les philosophes, les économistes quand ce sont les économistes. Il a condamné presque tous les principaux ouvrages philosophiques du XVIIIe siècle ; ce n'est pas sa faute s'il

nous reste quelque chose de Voltaire et de Rousseau. Joly de Fleury, avocat général au parlement de Paris, eut à sévir contre le livre de l'*Esprit*, l'*Encyclopédie* et l'*Émile*. A propos de ce dernier livre, il attaqua le principe de la tolérance ; il avait même fait rendre jadis un arrêt de mort contre tout auteur qui attaquerait directement ou indirectement la religion et le gouvernement ; il trouvait encore du loisir pour combattre l'inoculation. Séguier, premier avocat général après la retraite de Joly de Fleury, voyant loin dans l'avenir, accablait, en 1776, le système économique « qu'il comparait au Vésuve et à tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la nature. »

Le parlement avait une préoccupation constante et bien naturelle : c'était de passer pour infaillible. En 1757, l'avocat général Joly de Fleury, dans un réquisitoire, déclare que le public doit attendre dans un respectueux silence ce qu'il plaira aux magistrats de manifester de leur procédure ; et trente ans plus tard, en 1786, son successeur, Séguier, expose ce principe : « Quand la loi a parlé, la raison doit se taire. » Cet avocat général, qui était aussi académicien, subit un jour une scène très-désagréable en séance publique de l'Académie. Il avait, un peu auparavant, publié un réquisitoire où il maltraitait les philosophes ; ce jour-là il tomba sur un discours de Thomas qui exaltait les gens de lettres et s'indignait contre leurs détracteurs ; il se sentit frappé et laissa voir sa confusion, que le public combla par des applaudissements redoublés.

Avec cela, il y avait de grandes tolérances. Dans son ouvrage, *de la Législation,* Mably annonçait ouvertement l'indifférence pour toutes les religions, mais en même temps il blâmait les philosophes d'attaquer le culte reçu; en faveur de ce dernier article, dit la Harpe, on lui a passé le premier, et son livre a été imprimé avec approbation et privilége.

Il y avait d'incroyables négligences. En 1770 parut l'*Histoire philosophique des Deux-Indes,* de Raynal, où il attaquait audacieusement toutes les puissances de la terre. « Il a tout dit, et on l'a laissé dire, » rapporte la Harpe. Et il était certain qu'on trouverait bien des hardiesses dans un livre où Diderot avait mis la main. On n'inquiéta point la première édition, grâce, dit la Harpe, à une gratification de douze francs par exemplaire, que recevait le secrétaire d'un homme en place, et on attendit la seconde, de 1781, édition il est vrai, un peu augmentée et fortifiée, pour s'apercevoir qu'il y avait là quelque danger et décréter l'auteur de prise de corps. *La partie de chasse de Henri IV* était interdite au théâtre (1766), du reste elle s'imprimait et se réimprimait. On sévissait rigoureusement contre les livres de philosophie et de politique, les livres dangereux, mais on laissait circuler avec approbation et privilége du roi tel roman de Crébillon : *Les Lettres de la duchesse de* *** au duc de ***, et une foule d'ouvrages qui n'étaient qu'immoraux.

Le clergé essayait de lutter; l'archevêque de Paris

frappait sans danger (1759) le livre de l'*Esprit*, désavoué par tout le monde et par son auteur ; mais en condamnant l'*Emile* (1762), il s'attirait la terrible réponse de Rousseau, et, provoqué par le *Bélisaire* de Marmontel, il se laissait aller à damner Marc-Aurèle et proscrire la tolérance (1768). Il y a des questions qu'il vaut mieux ne pas entendre. On aime ce bon pape qui, touché des vertus de Trajan, pria Dieu avec tant de ferveur de l'admettre au ciel, que Dieu l'exauça, tout en lui défendant de renouveler sa prière. Il arrivait à ce même archevêque de laisser représenter douze fois les *Druides* pendant le carême, et de se réveiller à Pâques pour empêcher la treizième représentation affichée et annoncée depuis trois jours. Mais il avait l'œil sur le théâtre particulier de Mme de Cassini. Apprenant qu'elle jouait la *Mélanie* de la Harpe, il la faisait prier par le duc de la Vrillière de retrancher cette pièce de son répertoire. Une autre fois, l'assemblée générale du clergé elle-même se met en mouvement contre l'*Encyclopédie* qu'on réimprimait, et obtient (1770) que les trois premiers volumes soient saisis chez le libraire et déposés à la Bastille. La même année, après avoir accordé au roi seize millions de don gratuit, elle lui adresse un *Mémoire sur les suites funestes de la liberté de penser et d'imprimer*, qui amena la condamnation au feu d'un certain nombre d'ouvrages. Ces époques des assemblées générales étaient toujours dangereuses pour la philosophie. C'était elle qui faisait les frais des dons gratuits. Le curé de Saint-Eustache fut plus

prudent lorsque, l'Académie ayant proposé l'éloge de Voltaire (1778), les curés de Paris se réunirent pour protester devant le roi. Confesseur du roi et de la reine, il refusa constamment de signer la protestation et en empêcha l'envoi, comprenant bien que c'était un plus grand scandale d'empêcher cet éloge que de le proposer.

Dans de certaines occasions, le clergé sentait qu'il fallait laisser aller les choses. Lorsque parurent les *Epoques de la nature*, un docteur dénonça le livre à la Sorbonne, qui ne dit rien :

Vu, disent les *Mémoires secrets*, la vieillesse de l'auteur, vu la considération dont il jouit, vu la protection de la cour, vu l'espèce d'hommage qu'il a rendu au dogme par des tournures dont ils ne sont point dupes, ils ont cru devoir fermer les yeux sur ce nouvel attentat contre la foi et regarder le système du philosophe comme un radotage de sa vieillesse ; en conséquence, sans aucune approbation du livre, il ne sera donné aucune suite à la censure.

Les juridictions diverses n'étaient pas toujours d'accord. Pour le livre de l'*Esprit*, le parlement veut évoquer à lui l'affaire, contrairement au droit du chancelier. Le conseil d'État prend les devants et supprime le livre. Le parlement ne lance pas moins son arrêt. A propos de l'*Eloge de Fénelon* par la Harpe (1775), la Sorbonne n'ayant pas voulu le censurer, pour ne pas se commettre encore, le conseil d'État supprime le discours. Quand, au contraire, elle

eut censuré *Bélisaire,* elle vit sa censure arrêtée par le gouvernement, pour certaines assertions sur la nécessité de l'intolérance civile; le gouvernement y fit une addition qui la corrigeait, et, par lettre de cachet, défendit de délibérer sur cette addition et de réclamer. L'archevêque de Paris eut de fréquents démêlés avec le parlement, qui condamna enfin ses instructions pastorales en le faisant exiler. La Faculté n'eut pas lieu non plus d'être contente du mandement de l'archevêque de Paris sur le même sujet. *Jeanne de Naples,* de la Harpe, avait l'avantage de mettre tous ses ennemis d'accord. Elle était arrêtée par tout le monde, censure, police et clergé : quand elle avait échappé à l'un, elle était reprise par l'autre. L'archevêque de Beaumont n'y pouvait souffrir ce vers :

Là, trente légions fléchissant sous un prêtre.

Le directeur de l'Académie française de Rome, Natoire, se créa une juridiction : il exclut (1767) un élève qui, à Pâques, s'était contenté d'apporter un billet de confession, sans apporter un billet de communion. La justice le condamna (deux ans après) à vingt mille livres de dommages et intérêts, outre les dépens.

Il paraît que la tentation est grande de brûler un livre. Le conseil, protestant, de Genève, fit brûler par la main du bourreau le *Contrat social* et l'*Emile,* décrétant l'auteur de prise de corps; et le roi de

Prusse, un philosophe, livra au bourreau l'*Akakia*, de Voltaire.

Les gens de lettres eux-mêmes trouvent, à l'occasion, que la police a du bon. Lorsque, en 1758, paraît le septième volume de l'*Encyclopédie*, où se trouvait entr'autres l'article *Genève*, de d'Alembert, ce fut un soulèvement de Fréron, de Palissot, etc., qui dénoncèrent les encyclopédistes comme ennemis des lois et de la religion. Diderot et d'Alembert, celui-ci surtout, se récrièrent et s'en prirent au directeur de la librairie, M. de Malesherbes, de ce qu'il tolérait de pareils excès; d'Alembert demanda formellement justice de Fréron. M. de Malesherbes, avec les plus grands égards, lui donna une leçon de patience et de tolérance : « Mes principes sont qu'en général la critique littéraire est permise, et que toute critique qui n'a pour objet que le livre critiqué, et dans laquelle l'auteur n'est jugé que d'après son ouvrage, est critique littéraire. » (*Lettre à d'Alembert*.) Il avouait même à Morellet que son principe de liberté n'était pas restreint à la littérature, et qu'il inclinait beaucoup à l'étendre jusqu'à la science du gouvernement, sans même en excepter la critique des opérations du ministère. La liberté lui paraissait avoir beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients. En 1775, après quelques attaques trop vives de Fréron contre Diderot, le parti encyclopédiste parvient à faire saisir des numéros du journal et à faire suspendre le journal lui-même. En 1771, sous la menace d'un livre de Clément, Delille, Saint-Lambert, Dorat, Watelet et Lemierre,

font des démarches près de la police, et réussissent à faire retarder de trois mois l'apparition du livre. En 1784, c'est la Harpe qui présente une requête au garde des sceaux, pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques qu'après un certain nombre de représentations, et qui fait appuyer cette requête par des auteurs dramatiques d'alors et par la Comédie française. Il échoue, et les pétitionnaires divertissent le public à leurs dépens.

Dieu merci, la police a arrêté, dans le courant du XVIIIe siècle, un assez bon nombre de livres, dangereux, disait-on, pour l'ordre établi, et on doit lui tenir compte de ses efforts ; mais ce qui est décourageant, c'est que la révolution de 1789 est survenue tout de même. Il arrivait alors ce qui arrivera toutes les fois que la police gênera la liberté de la presse. J'emprunte à Grimm les trois notes suivantes, la première de 1759, lors du bruit que fit la comédie des *Philosophes*. Les philosophes se défendaient, on attribua justement à Diderot une brochure intitulée : *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes, Diderot et d'Alembert :*

Cette brochure a fait un bruit épouvantable, et les mesures que la police a prises dès le commencement pour la faire disparaître et pour en arrêter le débit, n'ont fait qu'augmenter la rumeur et l'attention du public. Le premier jour elle fut vendue six sols, le soir elle valait dix francs, le lendemain on la payait deux et trois louis ; il y

a des gens qui l'ont payée jusqu'à six louis. Ceux qui n'ont pu l'avoir imprimée, l'ont fait copier à la main.

Une autre fois il s'agit de la lettre de Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont (1763). Elle fut naturellement arrêtée :

On s'arrache le peu d'exemplaires qui sont dans Paris, et je ne doute point que dans peu nous n'ayons cette lettre aussi facilement que le *Contrat social*, qu'on a pris tant de soin, l'année dernière, d'empêcher de paraître, et qu'on peut avoir aujourd'hui, tant qu'on veut, pour son petit écu.

Ou bien c'est *le Dîner du comte de Boulainvilliers*, de Voltaire (1768), également défendu :

La grande gaîté qui y règne a beaucoup contribué à ce succès, et la rareté de la brochure l'a augmenté. Il n'y a eu pendant très-longtemps qu'un seul exemplaire à Paris, qui a passé de mains en mains avec une rapidité étonnante ; et la fureur d'avoir ce *Dîner* a été si grande, qu'on en a tiré des copies en manuscrit, quoique la brochure ait soixante pages in-12, bien serrées, et d'un menu caractère.

Les puissances s'usaient dans d'inutiles combats, comme le combat contre l'inoculation. Elle eut de grandes difficultés à s'introduire en France. L'exemple du duc d'Orléans qui fit inoculer ses enfants en 1756

par Tronchin, avec succès, mit cette pratique en faveur. Mais il fallait l'autorisation du gouvernement. En 1762, le parlement défend provisoirement de se faire inoculer dans les villes et faubourgs du ressort, jusqu'à ce que les facultés de médecine et de théologie aient prononcé. Joly de Fleury, ennemi des innovations, de l'inoculation comme de la tolérance, assurait, dans son réquisitoire, que depuis la pratique nouvelle, la petite vérole était plus fréquente et plus dangereuse. En 1764, la Faculté de médecine, au bout de quatre mois d'examen, propose de permettre l'inoculation; mais cette décision ne fut pas prise à l'unanimité : six des douze commissaires nommés par la Faculté publièrent leur rapport concluant à ce que l'inoculation ne fût pas même tolérée. La Condamine, l'apôtre de l'inoculation, répondit par un ***Mémoire*** *en vers, pour servir à l'histoire des révolutions du pain mollet en* ***France***. On avait vu, un siècle avant, une dispute sur le pain mollet, à la levure de bière, pareille à la dispute sur l'inoculation, et la Faculté, consultée par le parlement, gardienne vigilante de la santé publique, avait interdit cette nouveauté. En 1768, la Faculté de médecine rend un décret de tolérance à l'égard de l'inoculation, à la pluralité de trente voix contre vingt-trois, sauf confirmation dans une assemblée subséquente.

Le gouvernement semblait prendre plaisir à blesser l'opinion, et il n'y avait que lui qui en souffrait.

Quels singuliers décrets pour ce temps, que ceux de 1760 et de 1781 sur la noblesse. En 1760, un re-

glement impose l'obligation, pour être présenté à la Cour, de prouver, au moins d'après trois titres originaux par génération, qu'on était noble de race à l'époque de 1400. En 1781, M. de Ségur décide que tout sujet proposé pour le grade de sous-lieutenant devra faire preuve de quatre générations de noblesse paternelle, à moins qu'il ne soit fils de chevalier de Saint-Louis. C'était aussi un arrêt bien conforme à l'opinion du temps que l'arrêt du conseil du 24 juin 1783, qui donnait de nouveaux encouragements à la traite des noirs.

Lorsque parut *Bélisaire* (1767), on raconta la conversation du comte d'Artois, qui avait alors dix ans, et du dauphin, qui en avait treize. Le comte d'Artois disait qu'il trouvait fort plaisant qu'un cuistre, un pédant de collége, comme M. Marmontel, s'avisât de s'ériger en précepteur des rois, et de leur donner des leçons ; que, si cela dépendait de lui, il ferait fustiger l'auteur aux quatre coins de Paris. Et moi, reprit le dauphin, si j'étais roi, je le ferais pendre.

L'intolérance religieuse éclatait parfois, et chaque fois faisait une impression profonde.

En 1746, quarante gentilshommes protestants sont condamnés à mort par le présidial d'Auch, pour avoir assisté à une prédication au désert. Diderot racontait avec son ardeur l'histoire de don Pablo d'Olavidès, celui qui avait défriché et civilisé la Sierra-Morena, convaincu d'esprit philosophique par l'inquisition espagnole, pour avoir dans

sa bibliothèque les œuvres de Bayle, de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, l'*Encyclopédie*, et des traductions de quelques-uns de ces ouvrages. Ses biens furent confisqués, lui condamné d'abord à faire amende honorable et à être pendu, ensuite à être battu de verges publiquement et à la prison perpétuelle dans une maison de force; il fut en définitive dégradé de noblesse et enfermé dans un couvent. Heureusement il avait un associé, qui, à force d'argent, lui fit rendre ses biens et la liberté. Le conquérant de la Floride, l'amiral Solano, fut pareillement compromis par un exemplaire du livre de Raynal qu'on trouva chez lui. L'aumônier du vaisseau, dit Ségur, jeta avec emportement le livre dans la mer, menaça l'amiral des arrêts de l'Inquisition, et le contraignit, pour expier sa faute, à faire une pénitence publique.

Depuis la révocation de l'édit de Nantes, c'était un principe qu'il n'y avait plus de protestants en France. La loi ne reconnaissait ni les mariages formés entre personnes de cette religion, ni les enfants qui en provenaient. La difficulté se représentait souvent, mais avec plus ou moins d'éclat. En 1772, une affaire de ce genre émut beaucoup l'opinion. Un jeune homme du nom de Bombelles avait épousé Mlle Camp, protestante; il s'en dégoûta et demanda au parlement, au nouveau parlement, la cassation de son mariage. Le parlement l'accorda, adjugea à Mlle Camp des dommages et intérêts payables par un homme qui n'avait rien, et ordonna que son enfant,

jeune fille de quatre à cinq ans, lui serait ôtée, pour être élevée dans un couvent. Il se trouva un honnête homme, un vieillard suédois, de plus de 70 ans, M. Van-Robais, qui épousa Mlle Camp et assura son existence.

Et quel singulier usage que les *Monitoires* : l'Église ordonnant, sous peine de damnation éternelle, de venir à révélation de faits qui regardent la police.

Les lettres de cachet étaient un moyen commode pour terminer les oppositions ; mais on n'en pouvait pas user trop fréquemment et à l'égard de tout le monde. Elles se discréditaient aussi. C'était un abus par soi-même; ceux qui les distribuaient trouvaient le secret d'en abuser encore. Le duc de la Vrillière donnait à sa maîtresse, pour les vendre, des lettres de cachet avec le blanc-seing du roi. M. de Ségur raconte qu'un jeune homme, moyennant dix louis, obtint une lettre de cachet contre sa femme, qui, au même moment, en obtenait une au même prix contre lui.

Pour arrêter l'opinion, ce n'était pas assez de Fréron et de Linguet. Fréron (1) n'avait ni assez de considération ni assez de talent; il fallut même à un moment le désavouer. En 1781, le privilége de l'*Année littéraire* lui fut enlevé. Les *Mémoires secrets*, en rapportant ce fait, ajoutent : « On motive la translation du privilége sur l'abus que le journaliste en fai-

(1) Consulter sur Fréron deux témoignages contraires, M. J. Janin dans les *Débats*, 22 août 1853, et M. E. Despois dans la *Liberté de penser*.

sait : on qualifie ses feuilles de satyriques, calomnieuses contre les citoyens, même contre des personnes étrangères à la littérature ; et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'arrêt est rendu du propre mouvement du roi. » Il fit faillite, et mourut avec quarante mille francs environ de dettes, dont neuf à l'archevêque de Paris. »

Linguet assure que Montesquieu n'a pas le sens commun ; qu'il n'y a d'heureux que les peuples d'Asie, qui vivent sous le despotisme si décrié, si calomnié dans notre Europe ; que ce qu'il y a de moins libre sous le ciel, c'est un Anglais, et que les Français seraient bien à plaindre de jouir de cette liberté ; il déplore l'abolition du système féodal et du servage. Il est fâcheux d'être défendu ainsi. Et quel singulier personnage ! Avocat au parlement, il donne, en 1764, sous l'anonyme, le *Fanatisme des philosophes*, où il corrigeait les philosophes ; et peu après, la *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice*, où il corrigeait la justice ; les économistes bientôt. Son *Histoire impartiale des jésuites* fut condamnée au feu par le parlement ; il y louait beaucoup le gouvernement des jésuites au Paraguay. Je ne sais comment il avait pris le parti des jeunes gens d'Abbeville, probablement pour déplaire au parlement. En 1774, il est rayé unanimement par ses confrères du tableau de l'ordre des avocats, et le jugement est solennellement confirmé. Après des hardiesses, il fuit en Angleterre (1776), revient en France, crée (1777) les *Annales civiles*, où il régente tout le monde, est

mis à la Bastille (1780); de là il propose au gouvernement quelque chose comme les télégraphes, et au bout de vingt mois est rendu à la liberté. Linguet était à sa façon une puissance : son audace et sa verve lui avaient fait une popularité de cafés. Grimm , qui assurément ne l'aime pas, et le regarde au barreau comme l'avocat des causes décriées, parle bien de son talent : « A travers ce fatras, qui décèle à chaque instant l'esprit le plus faux et l'ignorance la plus grande, on ne peut s'empêcher d'admirer les traits de la plus brillante éloquence, des expressions pleines de génie, un style plein de nerf et de feu. » Il eut bien des ennemis, mais on lui dit et on lui répéta souvent: « Votre plus grand ennemi, c'est vous-même. » Il paraît que c'était un de ces hommes qui osent tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre, suppléant à la probité par l'activité, qui se mettent au-dessus des condamnations judiciaires et de l'opinion publique, et méprisant le mépris. Dans sa vieillesse il se modéra beaucoup. Mme Roland le vit, en 1793, dans Seine-et-Oise, maire d'un village, adoré de ses administrés. Quand il fut arrêté, la commune en masse vint le redemander comme son bienfaiteur et son père.

La révolution, avec ses troubles, faisait davantage pour la résistance, elle diminuait beaucoup l'ardeur de ses anciens partisans. Alfieri, le républicain, disait : « Je connaissais les grands, je ne connaissais pas les petits. » L'abbé Sabatier, qui avait demandé avec tant d'ardeur les Etats généraux, quand ils furent venus,

fut très-déconcerté. On lui reprochait un jour sa mauvaise humeur contre cette assemblée dont il était le père : « Oui, répondit-il, mais on a changé mon enfant en nourrice. »

Puis il devait arriver ce qu'on n'avait pas prévu et que signale avec une admirable sagacité le manuscrit que Grimm analyse en 1789 :

L'opinion publique est peut-être comme toutes les autres puissances du ciel et de la terre : on les respecte bien plus sûrement tant qu'elles restent enveloppées d'ombres et de nuages. Je vois que le public abstrait est beaucoup plus imposant que le public assemblé. Le public dont on parle sans cesse ne se trompe presque jamais ; celui qu'on est à portée de voir et d'entendre est un roi comme les autres ; car, comme les autres on le flatte, on le séduit, on le trompe, et l'on dirait souvent que, pour avoir tant d'yeux et d'oreilles, il n'en est que plus exposé à tous les piéges de ses courtisans et de ses ministres.

IV.

PHILOSOPHIE. — ÉCONOMIE POLITIQUE.

On n'a pas toujours su ce que peut la raison ; le dix-huitième siècle nous l'a appris. Tout ce que nous

avons d'expérience personnelle ne fait que confirmer la grande expérience qu'il a faite pour nous, et fortifier cette foi qui est, à vrai dire, la fortune qu'il nous a laissée.

La philosophie change toutes choses, mais d'ordinaire par des progrès insensibles. Une vérité philosophique, à sa naissance, est négligée ou abandonnée à quelques savants; avec les années, elle se propage, elle gagne un esprit, puis un autre, puis, de proche en proche, tous, et, un jour, elle est triviale; mais ce jour-là elle est si loin de sa source qu'on ne sait plus d'où elle vient, et que les hommes ne peuvent croire qu'ils n'aient pas toujours eu une idée aussi naturelle; ils n'en font donc pas honneur à la réflexion. Une fois la philosophie a paru dans toute sa puissance : elle s'est proposé de démolir la société ancienne et de fonder une nouvelle société, elle l'a annoncé, elle s'y est appliquée ouvertement, elle a miné le vieux monde, elle l'a fait sauter en éclats, elle a suscité de ses ruines un monde nouveau. Alors il fallut bien voir et entendre, il fallut bien reconnaître la main de la philosophie qui opérait ces miracles à ciel découvert; et le peuple, toujours superstitieux, mais qui change seulement de superstition, adora la déesse Raison.

Cela ne s'oublie pas. Si, dans les premiers âges, il s'est conservé un souvenir des antiques déluges qui avaient bouleversé la terre, certainement le souvenir de cet autre grand bouleversement ne doit pas s'effacer de sitôt. Aussi on ne l'a pas oublié, et désormais

on aimera ou on détestera la philosophie, elle ne sera plus indifférente, on comptera avec elle ; on rira de tel ou tel système, la raison n'est plus risible. Maintenant les enfants le savent : lorsqu'une idée vraie est jetée dans le monde, infailliblement son jour arrivera ; elle pénètre les institutions existantes, elle brise ce qui résiste, il n'y a point de force contre la raison, et toute puissance que l'esprit a désertée, aussi vivante qu'elle paraisse, est morte.

Quelle était la philosophie qui a accompli cela ?

On a tort, ce me semble, quand on écrit l'histoire d'un temps, de croire que le livre qui a fait le plus de bruit représente le mieux l'esprit de ce temps. Pour un bon nombre de personnes, par exemple, tout le XVIIIe siècle est dans le *Système de la nature*, de d'Holbach, et dans le livre de l'*Esprit*, d'Helvétius. En effet, ceux qui n'ont pas entendu parler d'autre chose en ont entendu parler ; puis, tout se simplifie tellement : le dix-huitième siècle est dans d'Holbach et Helvétius ; d'Holbach est athée, Helvétius égoïste ; athéisme, égoïsme, voilà le dix-huitième siècle. Le procédé est très-commode, et ce serait au mieux s'il était exact ; par malheur il ne l'est pas. Il ne suffit pas qu'un ouvrage ait fait du bruit, il faut encore savoir lequel, si c'est un bruit d'applaudissement ou de scandale ; or, les ouvrages en question eurent ce dernier succès. C'est comme si, dans une centaine d'années, on donnait les professions de foi philosophiques de M. Proudhon comme expression de la philosophie actuelle. Il est vrai que déjà certai-

nes personnes bienveillantes n'y ont pas manqué.

On veut bien l'accorder, mais on nous rappelle le mot d'une femme de ce temps, de Mme de Boufflers, qui était une autorité, le mot sur Helvétius : « C'est un homme qui a dit le secret de tout le monde. » Par là le siècle reste convaincu. Un mot est un mot, qui est joli d'abord et ensuite plus ou moins vrai; or, quand il est joli, en France on ne lui dispute pas le reste, jusqu'à ce qu'il soit usé; ce serait s'opposer au plaisir public. Méfions-nous des formules. Un siècle athée, un siècle égoïste, cela est bientôt dit, et une commode étiquette; mais l'âme d'un siècle, pas plus que l'âme d'un homme, n'est d'un seul métal, et il n'y a guère rien de simple dans la nature : elle fait les alliages subtils que l'art démêle. Comme expression d'un temps, la grande précision des deux philosophes me les rend justement suspects. Au sortir des âges théologiques, où la foi était si exactement déterminée sur Dieu, sa personne, son histoire, sa volonté éternelle et son intervention journalière, on croyait encore à Dieu, sans plus savoir ce qu'on en devait croire; du reste on ne s'en tourmentait pas, on y songeait peu, et on n'affectait pas d'y songer. Puis, comme la vie future s'était beaucoup obscurcie, on n'en avait plus l'incessante préoccupation, et on cherchait naturellement où réside en ce monde la plus grand bonheur. On avait même trouvé que, sans se refuser au plaisir, on le rencontre essentiellement dans les affections douces, d'abord, parce qu'elles ont en elles-mêmes un charme aimable et solide,

ensuite, parce que c'est un sensible contentement de voir ses semblables heureux, enfin, parce que l'homme ne peut être heureux tout seul, que la condition de l'individu dépend de la condition de l'espèce. Si un Dieu eût proposé à un homme d'alors d'accomplir un de ses souhaits, il eût demandé la félicité universelle par la sagesse et la concorde, sauf à en prendre sa part. Autant que me le permet un commerce déjà assez long avec le XVIII[e] siècle, voilà ce que j'ose affirmer. Cette croyance vague à Dieu est-elle l'athéisme; et cette aspiration du bonheur est-elle l'égoïsme? L'égoïste n'aime que soi et sacrifie tout à soi. Si on est égoïste, parce qu'on ressent du plaisir à aimer les autres hommes et qu'on jouit de leur bonheur; si on est égoïste, pour comparer ces plaisirs à d'autres et juger qu'ils ont plus de prix, si on est égoïste, pour désirer et procurer le bien général, avec l'espérance naturelle qu'il vous en reviendra quelque chose; alors je déplore que ce vice soit si rare, et je souhaite beaucoup de tels égoïstes à mon pays. En fait de morale, il y a quelque chose au-dessus, mais il y a beaucoup au-dessous.

Veut-on un exemple frappant du genre d'influence que des livres de philosophie mal vus aujourd'hui avaient alors, ce sera l'origine du livre de Beccaria, *des délits et des peines*, un des livres les plus honorables qui aient paru. Beccaria ne cacha point l'inspiration qui avait produit son livre. Il écrivait de Milan, en 1766 : « Je dois tout aux livres français; ils ont développé dans mon âme des sentiments d'humanité étouffés par huit

années d'une éducation fanatique. » Et sait-on quel livre l'inspira particulièrement? L'*Esprit* d'Helvétius, dont il ne prit que la doctrine de l'intérêt général. Ce livre parut en Italie, en 1765. Morellet le traduisit l'année suivante, et il fit beaucoup de bruit en France. Beccaria soutient que tout homme, en entrant dans la société, a prétendu ne céder que la moindre partie de sa liberté, et retirer en revanche de l'association les plus grands avantages possibles; partant de là, il nie le droit de mort que la société s'arroge, réclame la proportion entre les délits et les peines, la suppression de la torture et des supplices barbares, et veut qu'on prévienne le mal au lieu de le réprimer. En fait de politique, il prétend qu'on ne peut rien fonder solidement que sur les sentiments éternels du genre humain. Les principes d'humanité proclamés en France y revenaient appliqués à tout un système de législation. Voltaire commenta le livre, en tira l'essentiel, lui donna la précision et la lumière, et le renvoya ainsi à l'Italie et au monde. Les ennemis de la philosophie, rapporte Grimm, prétendirent que l'ouvrage de Beccaria avait été fabriqué en France, envoyé en Italie, pour y être traduit en italien, et publié en cette langue, pour être retraduit en français. L'abolition de la peine de mort ne fut pas immédiatement reconnue pour légitime; même on s'en amusait. On racontait dans un dîner qu'un monstre avait massacré un enfant, l'avait rôti et mangé. « A quelle peine, croyez-vous, dit un des convives, que le condamnerait M. de Beccaria? — A vivre de légumes.

dit un autre, le reste de sa vie. » Mais enfin par l'esprit général qui l'animait, le livre de Beccaria fit un effet prodigieux. Rœderer écrit en 1798 : « Le *Traité des délits* avait tellement changé l'esprit des anciens tribunaux criminels en France, que dix ans avant la révolution ils ne se ressemblaient plus. Tous les jeunes magistrats des cours, et je puis l'attester, puisque j'en étais un moi-même, jugeaient plus selon les principes de cet ouvrage que selon les lois. C'est dans le *Traité des délits* que les Servan, les Dupaty, avaient puisé leurs vues ; et peut-être devons-nous à leur éloquence les nouvelles lois pénales dont s'honore la France. » (*Lettre à la fille de Beccaria.*) Quand Louis XVI abolit la question préparatoire, le Châtelet ne l'appliquait presque plus.

Un des plus vigoureux combattants de la philosophie, de la philosophie modérée, fut l'abbé Morellet. Élevé d'abord chez les jésuites, puis dans la maison de Sorbonne, où il se lie avec Turgot, au sortir de là, il fait connaissance avec l'abbé de Prades, alors persécuté pour sa thèse, rencontre chez cet abbé Diderot qu'il va voir en cachette tous les dimanches, et goûte dans cette conversation des plaisirs dont il écrivait cinquante ans plus tard : « J'ai éprouvé peu de plaisirs de l'esprit au-dessus de celui-là, et je m'en souviendrai toujours. » Chez Diderot il rencontra d'Alembert ; il connut aussi alors Boulanger. Turgot le conduisit chez M. de Gournay (1775), et il vit vers ce temps Malesherbes. Le goût de Turgot, de Gournay et de Malesherbes pour les questions d'utilité

publique décida son goût. Un de ses premiers ouvrages fut le *Petit écrit sur une matière intéressante*, à l'occasion des persécutions exercées contre les protestants dans le Midi. Il fit, dit-il, une plaisanterie dans le genre de Swift, exagérant les principes de l'intolérance, ou plutôt en poussant les conséquences jusqu'où elles doivent aller. Il prit ici la forme d'une requête au roi :

Les pétitionnaires proposent au roi de former pour la répression de l'hérésie un conseil où il serait bon d'appeler quelques moines dominicains espagnols ou portugais, et surtout l'auteur de la *Réponse au mémoire pour les protestants*, qui a si bien démontré, par de très-beaux calculs, que la révocation de l'édit de Nantes *n'a pas fait plus de mal au royaume que les guerres cruelles de la Ligue, que l'hiver de* 1709, *et la peste qui vint dix ans après ;* et qui a si courageusement soutenu contre les libertins, que l'industrie, la fortune et la liberté de cinq cent mille hommes ne sont rien, *et qu'il n'y a pas là de quoi crier.*

Après l'exposé vient la discussion :

Première objection. — Le projet que nous avons proposé n'est point aisé à exécuter; les nouveaux sujets que le Roi espère soumettre à sa domination croient fermement que le Pape est l'antechrist, et qu'on se damne dans la communion romaine.

Réponse. — On a tout prévu ; il faudra tenir ferme :

avec la grâce d'en haut et nos dix mille hommes on accomplira l'œuvre de Dieu. D'ailleurs, si leur résistance était si grande que nous ne pussions pas mettre dès les premières années notre pieux dessein à exécution, on pourrait user de quelques ménagements, leur accorder des *édits de pacification perpétuelle*, qu'on révoquerait dans la suite.

Les pétitionnaires, attaquant le mal dans la racine, dénonçaient l'esprit philosophique, « qui s'applique actuellement à toutes les questions,» et proscrivaient ensemble toutes les innovations :

On voit que cette liberté du commerce dont on parle tant dans nos brochures est étroitement liée avec la tolérance civile ; que de l'une à l'autre il n'y a qu'un pas ; et ce pas est bientôt fait lorsqu'on a une fois renversé les *bornes qu'ont posées nos pères*, ce grand principe de tout gouvernement : *ce qui est ancien est toujours bon ?*

Les protecteurs furent contents. Diderot et d'Alembert comptèrent bien qu'il était entièrement des leurs; mais il leur soutenait que la tolérance était dans l'Évangile. Ils lui confièrent plusieurs articles théologiques de l'Encyclopédie, où il expose la théologie catholique historiquement. Dans son voyage d'Italie, il rencontre le *Directorium inquisitorium*, de Nicolas Eymeric, grand inquisiteur du XIVe siècle, imprimé en 1758, et en extrait, sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*, tout ce qu'il contenait de plus

atroce, avec l'histoire de l'Inquisition en supplément, traduite d'un inquisiteur portugais, Paramo. Le livre parut en 1762, grâce à M. de Malesherbes, et fit grande sensation. « Si j'ai lu, écrit Voltaire, la belle jurisprudence (1) de l'Inquisition ! Eh oui, mort-dieu, je l'ai lue, et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de César sur les Romains. »

Revenu en France en 1759, il se trouve juste au milieu de la querelle engagée par Palissot dans sa comédie des *Philosophes* (1760), où Helvétius, Rousseau, Diderot, d'Alembert étaient insultés. Au sortir de la représentation, il écrit en une nuit sa *préface de la comédie des Philosophes*, où il raconte l'histoire de la vie de Palissot, telle qu'il l'avait entendu raconter à la Condamine, et blesse par imprudence Mme de Robecq, maîtresse du duc de Choiseul. Cette dame, très-ennemie des philosophes, avait été déjà maltraitée dans la préface du *Fils naturel*, de Diderot. Quand parut la brochure de Morellet, Palissot la lui envoya avec l'épigraphe : de la part de l'auteur. De cette affaire, Morellet fut un ou deux mois à la Bastille. Il y commença un traité sur la liberté de la presse. L'excellent homme, à qui on avait permis une promenade, la refusa quand il sut qu'elle était enlevée à un autre prisonnier. Malesherbes, d'Alembert ; Rousseau, par le crédit de M. de Luxembourg, parvinrent à le faire sortir. Cette persécution lui valut

(1) M. Pelletan a rappelé cette jurisprudence dans des articles du *Siècle* et dans ses *Heures de travail*.

beaucoup de renommée, l'amitié durable de Mme Helvétius et l'accueil aimable de la comtesse de Boufflers, l'amie du prince de Conti.

Un peu après (1763), il se mêlait à la querelle de l'inoculation, reprise en 1767, toujours partisan des idées nouvelles. A propos de l'arrêt du conseil (1764), provoqué par le contrôleur général l'Averdy, qui défendait d'imprimer sur les matières d'administration, sous peine d'être poursuivi extraordinairement, il composait sa réponse : *Liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières d'administration.* Le contrôleur général, à qui le manuscrit parvint, écrivit en marge : « que, pour parler d'administration, il faut tenir la queue de la poële, être dans la bouteille à l'encre, et que ce n'est pas à un écrivain obscur, qui souvent n'a pas cent écus vaillant, à endoctriner les gens en place. » L'ouvrage ne parut qu'en 1774, avec l'épigraphe tirée de Tacite : « Rara temporum felicitas, ubi sentire quæ velis et quæ sentias, dicere licet » (*Hist.*, l. II). (Heureux temps et rare, où on peut penser ce qu'on veut et dire ce qu'on pense.)

En 1766, il publie, sur l'invitation de Malesherbes, la traduction du livre de Beccaria, *Des délits et des peines*. L'idée en vint à un dîner où Turgot l'apporta et lui proposa de traduire la première phrase, ce qu'il fit sur-le-champ; la première entraîna le reste. Il y en eut sept éditions en six mois.

Même après les excès de presse et de tribune de la Révolution, Morellet tenait encore à ses principes, il écrivait dans ses *Mémoires* :

Qu'il me soit permis d'observer d'abord qu'une grande partie au moins des inconvénients que nous avons éprouvés de la liberté de la presse, vient de la conduite antérieure du gouvernement qui, ayant voulu cacher aux yeux du peuple une foule de vérités salutaires par des gênes véritablement excessives, a fait qu'au moment où l'oppression a cessé, tout s'est dit à la fois sans gradation, sans prudence, sans restrictions.

De 1769 à 1775, il défend contre Necker et Galiani le libre commerce des grains, écrit contre Linguet la *Théorie du paradoxe*, et se mêle aux discussions musicales. Il entre à l'académie en 1785. En 1791, Naigeon fait une adresse à l'assemblée nationale, où il dénonce Dieu comme n'étant qu'une roue de luxe; Morellet le relève en le persifflant. En 1794, après le 9 thermidor, dans le *Cri des Familles*, il réclame les biens des condamnés, victimes des tribunaux révolutionnaires, pour leurs enfants et leurs héritiers; l'ouvrage eut un grand retentissement, et le décret de l'année suivante lui donna raison.

Il avait passé bien difficilement le temps de la révolution : suspect, et justement, car il détestait ces violences, quand il était recherché, se tirant d'affaire avec esprit, mais sans trahir, répétant, sans mentir, qu'il avait toujours défendu la liberté. Il a rapporté dans ses *Mémoires* des scènes amusantes de ce temps. L'expérience du mal ne le corrigea pas de croire au bien et d'y travailler. Quand, au corps législatif, un membre voulut demander la réforme de quelques

articles du code criminel, il ne trouva, dit Lemontey, qu'une signature, celle de l'abbé Morellet. Autrefois il avait écrit : « De tous les Européens, ceux qui estiment le moins l'humanité sont sans contredit les Italiens, qui disent tous dès trente ans le mot de Brutus, qu'il ne faut dire, comme lui, qu'en mourant. » Lui, il ne le dit jamais. Il mourut incorrigible ; un de ses derniers jours il disait encore : « Je suis content des progrès de la raison. »

C'est de cette même philosophie que le comte de Tressan était pénétré lorsque un jour, ayant prononcé à l'académie de Nancy, un discours qui parut trop hardi à Stanislas, et Stanislas lui en faisant des reproches, il répondit : « Sire, je supplie votre majesté de se ressouvenir qu'il y avait trois mille moines à la procession de la Ligue, et pas un philosophe. » C'était la philosophie du siècle.

Un homme qui, sans parler de philosophie, la servit avec une puissance étonnante, ce fut Buffon. L'*Histoire naturelle* se continua quarante années; les quarante-quatre volumes qui la composèrent se succédèrent, ce fut l'impression de ce temps, avec la régularité et la lenteur des grands mouvements de la nature. Libre de l'autorité et même de l'expérience, ne procédant que de la raison, il avait l'impassibilité de la science, quelque chose de l'inflexibilité de l'ordre qu'il décrivait. Il blessait la Sorbonne sans y prendre garde ; la Sorbonne réclamait, chose toujours fâcheuse pour elle, car elle mettait sa doctrine en opposition non avec une opinion philosophique, mais avec une

vérité de science; Buffon enregistrait la réclamation, mettait à côté les rétractations qu'on voulait, et continuait, faisant attention seulement aux temps difficiles. Il finit ainsi par lasser la censure, qui n'osa plus rien dire lorsqu'il publia son ouvrage le plus hardi, les *Epoques de la nature*, où il faisait faire tant de changements à la surface du globe, et peu s'en faut la création entière; par la nature elle-même, donnant à ses forces élémentaires, à la chaleur, à l'humidité, une puissance aujourd'hui perdue et, si elle devait accomplir quelque grand travail, proportionnant la durée du temps à la grandeur des ouvrages, accordant les années sans mesurer, s'il le fallait soixante mille. Comme ces grands nombres devaient exciter les imaginations ! Arrivé à l'époque où la vie se développe, il ose des inductions comme celle-ci :

Toute production, toute génération, et même tout accroissement, tout développement, supposant le concours et la réunion d'une grande quantité de molécules organiques vivantes, ces molécules qui animent tous les corps organisés, sont successivement employées à la nutrition et à la génération de tous les êtres. Si tout à coup la plus grande partie de ces êtres était supprimée, on verrait paraître des espèces nouvelles, parce que ces molécules organiques, qui sont indestructibles et toujours actives, se réuniraient pour composer d'autres corps organisés ; mais entièrement absorbées par les moules intérieurs des êtres actuellement existants, il ne peut se former d'espèces

nouvelles, du moins dans les premières classes de la nature, telles que celles des grands animaux.

Au début de son livre, il avait écrit cette fière règle de conduite :

Tout parle à des yeux attentifs, tout est indice pour ceux qui savent voir; mais rien n'est sensible, rien n'est clair pour le vulgaire, et même pour ce vulgaire savant qu'aveugle le préjugé. Tâchons néanmoins de rendre la vérité plus palpable; augmentons le nombre des probabilités, rendons la vraisemblance plus grande, ajoutons lumières sur lumières, en réunissant les faits, en accumulant les preuves, et laissons-nous juger ensuite sans inquiétude et sans appel; car j'ai toujours pensé qu'un homme qui écrit doit s'occuper uniquement de son sujet, et nullement de soi; qu'il est contre la bienséance de vouloir en occuper les autres, et que par conséquent les critiques personnelles doivent demeurer sans réponse.

Venons à l'*Encyclopédie.*

Voltaire écrivait (1763) dans son *Epître aux fidèles par le grand apôtre des Délices :*

Il parait convenable de n'écrire que des choses simples, courtes, intelligibles aux esprits les plus grossiers; que le vrai seul, et non l'envie de briller, caractérise ces ouvrages; qu'ils confondent le mensonge et la superstition, et qu'ils apprennent aux hommes à être justes et tolérants. Il est à souhaiter qu'on ne se jette point dans la métaphysique, que peu de personnes entendent, et qui four-

nit toujours des armes aux ennemis. Il est à la fois plus sûr et plus agréable de jeter du ridicule et de l'horreur sur les disputes théologiques, de faire sentir aux hommes combien la morale est belle et les dogmes impertinents, et de pouvoir éclairer à la fois le chancelier et le cordonnier.

Il y avait réussi. Pour atteindre partout, la philosophie se réduisait : « Aujourd'hui, on met tout en dictionnaires, en almanachs, en journaux, » disent les *Mémoires secrets* , en 1774. En 1766 : « C'est une chose vraiment effrayante que de voir à quel point les faiseurs d'esprits, d'abrégés, de pensées, de dictionnaires, de compilations de toute espèce, se sont multipliés depuis quelques années. » On imagine quelle puissance c'était là.

La philosophie était un air qu'on respirait, sans s'en douter ; d'Alembert et Diderot voulurent la condenser et en faire un aliment solide : ils fondèrent l'*Encyclopédie*. Ce n'était pas moins que l'entreprise de saint Thomas d'Aquin, renouvelée au XVIIIe siècle, l'esprit essayant de compter ses richesses ; mais, à la différence des temps, au lieu d'une somme de théologie, on avait une somme de philosophie. Le public, amis et ennemis, ne s'y trompa point : on comprit que ce monument était élevé à la raison universelle ; on se livra autour de lui des combats acharnés ; il fut commencé, abandonné, repris ; les ouvriers durent travailler en armes, ils l'achevèrent enfin ; et on put mesurer la distance qui séparait le

XVIII[e] siècle du XIII[e], soit au silence sur la révélation, soit aux professions railleuses d'un respect provoquant pour l'autorité de l'Église, et aux cruelles blessures que lui faisait une main apparemment pieuse ou distraite.

L'*Encyclopédie* parut sous les auspices du gouvernement. D'aguesseau en avait approuvé le plan, il avait choisi Diderot comme principal éditeur. Elle était dédiée au comte d'Argenson, ministre, a dit Voltaire, digne de l'entendre et digne de la protéger. Sa destinée fut orageuse. De 1751 à 1752 sont publiés les deux premiers volumes. Aussitôt intervient un arrêt du Conseil qui les supprime, sans pourtant interdire la continuation, mais avec ordre de soumettre désormais tous les articles à des censeurs théologiens. A l'apparition du troisième volume (1753), le gouvernement ordonne d'enlever les papiers de Diderot, et ensuite les lui rend, en le priant, ainsi que d'Alembert, de reprendre son travail. Le septième volume (1757) où se trouve entre autres l'article *Genève*, provoque de grandes querelles : les jésuites l'attaquent dans le *Journal de Trévoux*, Fréron dans l'*Année littéraire*, Palissot dans ses *Petites lettres à de grands philosophes*, Moreau dans ses *Cacouacs*. En 1756, après la publication du livre *de l'Esprit*, l'*Encyclopédie* est déférée au parlement par l'avocat général Séguier. On ne voulait pas moins que brûler le livre; on se contenta de nommer une commission pour faire un rapport sur certains articles particulièrement signalés, notamment *autorité*. Le conseil d'Etat voyant

8.

là un empiétement, prit les devants et révoqua le privilége. En 1766, les dix derniers volumes peuvent enfin pénétrer; la persécution continue. Le clergé trouve mauvais qu'on choisisse, pour achever cet ouvrage, le moment où il vient de le proscrire authentiquement, et où il va se rassembler. Le Breton, pour avoir distribué les volumes à quelques souscripteurs, est mis huit jours à la Bastille, et les exemplaires sont restitués. Chose étrange ! l'Encyclopédie, interdite dans Paris, circulait dans les provinces.

Il y en eut bien trente mille exemplaires. On en comptait, en 1774, quatre éditions à l'étranger. L'impression avait coûté environ un million cent cinquante-huit mille francs, et rapporté de bénéfice vers deux millions six cent trente mille francs. Elle enrichit trois ou quatre libraires; Diderot, en échange de 2,500 fr. par chacun des dix-sept volumes de texte, de 20,000 fr. une fois payés, y donna la moitié de sa vie; il lui aurait fallu vendre sa bibliothèque si Catherine ne la lui avait conservée; et le Breton resta paisible propriétaire de la maison que le chevalier de Jaucourt avait vendue pour suffire pendant dix ans au travail de trois ou quatre secrétaires.

Ce fut Diderot qui acheva l'*Encyclopédie*. Une fois l'ouvrage en train de publication, d'Alembert fit des réclamations d'argent qui s'élevèrent de plus en plus; il finit par se retirer tout à fait. On voit dans une conversation entre lui et Diderot, que ce dernier a rapportée (11 octobre 1759), l'opposition des deux caractères. Dans les premiers temps, inséparables, ils s'éloignè-

rent de plus en plus, et, quoique parlant toujours l'un de l'autre avec estime, ils ne se voyaient guère alors qu'une fois tous les deux ans.

L'histoire des dix derniers volumes de texte imprimés en 1764, est curieuse. Le libraire le Breton s'arrangea pour éviter les orages. Quand Diderot avait donné le bon à imprimer, lui et son prote retranchaient à leur aise, et refaisaient à leur idée. La fureur de Diderot fut inexprimable. Il écrivit à ce le Breton une admirable lettre où on sent toute sa colère à l'effort qu'il fait pour se contenir. Il ne se rappelait jamais, dit Naigeon, cette circonstance, une des plus critiques de sa vie, sans frémir des excès auxquels un ressentiment, d'ailleurs très-juste, peut quelquefois porter l'homme le plus honnête et du caractère le plus doux. Il lui prédit que les cris de MM. Diderot, Saint-Lambert, Turgot, d'Holbach, de Jaucourt, et autres, tous si respectables pour lui et si peu respectés, seraient répétés par la multitude, il lui prédit le déshonneur et la ruine. Hélas! aucun des auteurs ainsi maltraités ne se plaignit et le public acheta les volumes sans soupçonner rien.

Grimm a raison de s'étonner. Ainsi se termina ce travail de vingt années, entrepris par tant d'hommes éminents, soutenu par la protection et les largesses de l'impératrice de Russie, conduit à travers mille difficultés, le monument du XVIIIe siècle.

En examinant maintenant l'*Encyclopédie*, on est étonné de la faiblesse de la philosophie qu'elle renferme.

D'abord il est curieux de voir une science qui prétend tout expliquer, et qui commence par supprimer la métaphysique. Je dirai là-dessus, à l'adresse de l'*Encyclopédie* et aussi à notre usage, ce que je pense.

Qu'est-ce que cette métaphysique proscrite ici, ailleurs si vantée? Métaphysique veut dire, pour tout le monde, un ensemble de questions philosophiques qui ne peuvent être résolues immédiatement par l'observation et l'expérience, de questions profondes où la vue est aisément troublée. La plupart des hommes, curieux mais paresseux, se rebutent dès l'abord, quelques-uns enfoncent en appuyant, les uns et les autres déclarent ces difficultés insurmontables: là où ils cessent de voir clair, là commence pour eux la métaphysique, royaume du vague, de la contradiction et des chimères. Ils arrêtent là l'horizon de la pensée humaine.

Je crains fort qu'il n'en soit de cet horizon de l'esprit comme de l'horizon des yeux. Vous avez le vôtre, j'ai le mien; vous distinguerez cet objet éloigné qui m'échappe, si vous avez la vue meilleure, si vous l'armez d'instruments, si, au lieu de laisser flotter votre regard, vous le fixez fortement sur ce point, si enfin vous en êtes plus rapproché que moi. Cette limite est donc essentiellement relative et mobile; la seule limite réelle de notre vue est celle que nous ne pouvons franchir malgré les secours de l'art les plus puissants, et par la nécessité de notre condition qui nous attache en un point de l'espace infini. L'horizon

de l'esprit n'est pas plus fixe. Interrogez les hommes là-dessus : l'un renvoie par delà la science humaine la philosophie entière, ou mieux encore, tout ce qui ne se touche point, l'autre ne s'arrête que devant l'infinité de Dieu, et, entre ces deux opinions extrêmes, vous avez toute la diversité d'opinions qui se peut concevoir, chacun enlevant ou soumettant à l'intelligence un des mille problèmes qu'enfante notre curiosité. Faites mieux, interrogez le même homme à deux moments divers, il ne voit plus de même : tel obstacle qui lui semblait infranchissable s'est abaissé, tel autre, auparavant invisible, s'est élevé. Et ainsi cette barrière, prétendue immuable de l'esprit humain, avance et recule selon toute la variété des esprits, et dans chacun d'eux se déplace : quand nous nous remuons, nous l'emportons avec nous.

Avant de renoncer à la métaphysique, nous prions ceux qui la proscrivent de s'entendre et de vouloir bien arrêter le programme des questions qu'elle renferme; quand ils y seront parvenus, nous nous mettrons à leur point.

Les savants proscrivent dédaigneusement les systèmes philosophiques. A les entendre, qui dit système dit erreur, ou tout au moins quelque chose d'arbitraire, uniquement fait pour le plaisir de celui qui l'invente : c'est un édifice en l'air. On conçoit que le monde en juge ainsi ; mais les savants ! Que font-ils que des systèmes? et ignorent-ils à quelles conditions. Non, un système n'est point arbitraire : il tient ou il prétend tenir à la terre, il n'est pas libre de toute

condition, et tombe sous la critique. Comme il veut expliquer les faits, les faits l'enchaînent : il est vrai s'il les admet, faux s'il les rejette; c'est là, c'est dans les faits les plus humbles que les plus hautes théories trouvent leur appui ou leur condamnation. Les faits tout-puissants excluent les tourbillons de Descartes, et reçoivent l'attraction de Newton. Ptolémée construit un système du monde très-ingénieux, un simple fait, la mesure du pendule aux pôles et à l'équateur, le renverse. Spinosa lui aussi construit un système du monde, admirable de logique, plein de génie, il oublie un simple fait, la liberté, et voilà son œuvre ruinée. Toute science est au prix des systèmes, et tout système est au prix des faits. Si les faits ont autorité pour les condamner, ils ont une autorité égale pour les approuver. Que peut-on sans eux? Mais avec eux, que ne peut-on pas ? Et en tout, il n'y a point d'arbitraire.

Il faut l'avouer : au delà des systèmes philosophiques, qui sont déjà un grand effort de l'esprit, il y a des problèmes insolubles. Mais est-ce donc que la science physique n'a pas les siens? La philosophie ne connaît pas tout ce qu'elle voudrait connaître ; elle l'avoue volontiers : nous pouvons décider si l'âme est de même nature que le corps, mais qui comprend la substance, le fond de l'une et de l'autre? Qui dira comment l'âme est logée dans le corps, comment elle agit sur lui et reçoit son action ? Nous croyons à Dieu, mais quel philosophe pourra jamais comprendre son infinité, son existence, sa science, sa puis-

sance créatrice et cette vertu qui le rend présent à la fois dans tous les points de l'immensité? Voilà notre ignorance confessée. A leur tour, que les savants dans les sciences physiques nous disent pourquoi les astres se meuvent plutôt en un sens qu'en l'autre; pourquoi chaque planète et chaque comète est inclinée sur l'écliptique justement d'un certain nombre de degrés; ce que c'est que l'attraction, ce que c'est que le magnétisme, l'électricité, la chaleur, la lumière, la vie, etc., etc. Philosophes et physiciens, les uns et les autres, créatures bornées, au delà d'un certain point nous sommes plongés dans de communes ténèbres, nous rencontrons une barrière infranchissable. Mais les uns et les autres marchons, tant qu'il y a de l'espace sous nos pieds, et ne nous reprochons pas mutuellement notre courage. Parce qu'il faudra s'arrêter un jour, s'ensuit-il qu'il faille rester en place? Voici de plaisants raisonnements : Je ne saurai jamais pourquoi la terre tourne de gauche à droite plutôt que de droite à gauche, donc je me dispenserai d'en calculer l'orbite. Je n'expliquerai jamais la nature de la lumière, donc je renoncerai à découvrir comment elle m'arrive. Quel mépris n'aurait-on pas pour ce prétendu astronome et ce soi-disant physicien! Et ce raisonnement-ci est-il moins impertinent : Je ne puis concevoir pleinement Dieu, son infinité, donc je ne veux rien savoir de lui, de sa bonté, de sa sagesse, de sa justice ; je ne puis décrire positivement la vie future, donc je ne veux pas savoir s'il y a une vie future, et si les bons et les méchants

y seront distincts. Oui, en philosophie comme en physique, l'inexplicable est le terme de toutes les explications, mais ici et là, il se trouve en deçà de ce terme fatal un bon nombre de vérités où l'on peut atteindre ; ici et là, il est absurde de ne rien tenter, parce qu'on ne peut pas tout. Le champ de la science n'est pas infini, mais tel qu'il est, il est vaste encore, et il y a quelque mérite à le parcourir ; si l'on ne peut franchir les limites, il y a quelque honneur à les toucher. Entre les deux pôles qu'ils n'atteindront jamais, les géographes ont eu de l'espace, assez pour fonder une science et immortaliser quelques noms.

En bonne équité, il ne faut point juger les sciences naturelles et la philosophie avec deux poids et deux mesures, mais, quelque part qu'elle se rencontre, respecter la raison qui, tantôt appliquée à un sujet, tantôt à un autre, aux corps visibles ou aux esprits invisibles, à l'univers matériel ou à la métaphysique, porte partout avec elle son immortelle vigueur.

Mais voici une nouvelle objection contre la métaphysique : elle est inutile à la vie. D'Alembert et les philosophes du XVIIIe siècle l'ont assez répété : la nature a mis à notre portée toutes les vérités nécessaires à la vie morale, si elle nous en a dérobé quelques-unes, c'est qu'elles ne servent de rien dans la pratique, et peuvent être ignorées sans danger. Il suffit, pour bien vivre, de croire à Dieu, à la liberté, à la morale ; aussi ces croyances nous sont naturelles, le reste est stérile.

Transportons la question sur un autre terrain. Oserait-on soutenir que les vérités physiques, éloignées de notre connaissance, sont inutiles à la vie physique? Non, sans doute. A la rigueur, l'homme vivrait sans les ressources de l'industrie. La nature prévoyante lui a donné des sens pour reconnaître l'objet qui lui convient, des membres pour s'en approcher et le saisir, des instincts qui l'invitent à certains mouvements nécessaires; mais ce n'est là que la vie brutale; pour la rendre plus délicate, il y faut l'industrie, qui n'est que la science appliquée. Or, si quelques-uns des principes que cette science fournit sont faciles à découvrir, presque sous notre main, tous sont-ils de même? et des arts d'une incontestable utilité ne sont-ils pas, plus d'une fois, le fruit de vérités profondément cachées? Le monde est vieux, l'industrie est d'hier. Longtemps médiocre et incertaine, elle vient seulement de reconnaître son pouvoir, et tout ce qu'elle est, elle le doit à la physique, à la chimie, aux mathématiques; elle a ses racines dans ces sciences, croîtra avec elles, et mourrait de leur mort. La nature nous a ici donné le nécessaire; le superflu vient de notre travail; et c'est le cas ou jamais de répéter : Le superflu, chose si nécessaire!

Pareillement, la vie morale existe du moment que nous admettons Dieu, le devoir et la liberté : à la rigueur, il ne faut rien de plus; mais est-il indifférent, pour la pratique du bien, d'ignorer ou de savoir quel est le rapport de Dieu avec le monde; comment

il l'a produit, comment il le conserve; si ce monde n'a qu'une existence passagère ou une solide réalité; d'où vient le mal; si ce mal aura un terme; s'il y aura une vie future, et ce qu'elle sera? Toutes les fortes doctrines morales, toutes celles qui ont remué le genre humain, ne se sont-elles pas présentées appuyées sur des dogmes, disons le mot, sur des dogmes métaphysiques? Séparez la morale stoïcienne et la morale chrétienne de la métaphysique chrétienne et stoïcienne, il ne reste que des préceptes, fort beaux assurément, mais sans autorité et sans vertu. Si donc la morale est indispensable aux hommes, s'il la faut avec toute sa force, et si cette force est empruntée de la plus haute spéculation, alors la morale entraîne la métaphysique, pour partager le même sort.

Un homme qui a assez raillé cette science, et qui en a ri si souvent avec d'Alembert, Voltaire, plus impartial que son ami, a eu son heure de justice: il regarde, en un endroit (1), les idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs dans une nuit profonde. Et ailleurs, il la recommande par une raison qui peut nous toucher encore: « L'étude (2) des choses qui sont si fort au-dessus de nous rend les intérêts de ce monde bien petits à nos yeux, et quand on a eu le plaisir de se perdre dans l'immensité, on ne se soucie guère de ce qui se passe dans les rues de Paris. »

(1) Lettre à Frédéric, 1726. - (2) Lettre à Mme du Deffand, 1766.

C'est un ton chez les savants de mépriser la philosophie. Une seule infortune a le don de les toucher. Ils passent près du bûcher de Vanini et de Bruno, du cachot où languit dix-sept ans Campanella, près d'Anaxagore, d'Aristote, de Télésio, qui fuient, de Ramus qu'on assassine, de Socrate qu'on empoisonne, et ils disent : Ce n'est rien, c'est un philosophe qui brûle, un rêveur qu'on chasse, un sophiste qu'on exécute; puis ils vont pleurer dans la prison de Galilée. Vous vous trompez : ce qu'on exile, ce qu'on tue, ce qu'on brûle là, ce n'est pas un philosophe, un homme de chair et de sang, c'est la raison. Vous ne l'aimez donc pas, car vous l'auriez reconnue. L'éternel ennemi que les puissances poursuivent, c'est le besoin de se rendre compte, l'instinct de réfléchir, la soif de la lumière, que cette soif tourmente un philosophe ou un physicien, qu'elle agite le sein de Galilée ou de Bruno. Il n'y a qu'un soleil qui éclaire toutes choses, et il n'y a que deux sortes d'hommes, ceux qui le voient et ceux qui ne le voient pas, ceux qui l'aiment et ceux qui le haïssent. Ce soleil éclaire le monde des corps, des astres, des animaux et des plantes; il éclaire aussi, jusque dans ses dernières profondeurs, le monde de l'âme, des pensées, des sentiments, des volontés impalpables; vous le voulez pour vous seuls, vous l'emprisonnez, vous lui dérobez la moitié de son empire. Prêtres de la raison, prenez bien garde qu'elle n'ait trop d'adorateurs!

Je comprends les philosophes du XVIIIe siècle avilissant la métaphysique pour réhabiliter la tolérance :

c'était le secret de vaincre ; l'événement le prouva. Cette injustice est étouffée par la grandeur d'un combat héroïque soutenu pour une noble cause. Mais s'ils revenaient à cette heure que la tolérance est en vigueur, ils rejetteraient une maxime devenue inutile, et, partisans dévoués de la raison, prêts à la servir comme elle veut être servie, au lieu de la resserrer, ils travailleraient à l'étendre ; le fondement assuré, ils nous encourageraient à bâtir, ils mettraient les premiers la main à l'œuvre ; et, pour être fidèle à la cause qu'ils ont défendue, ils se déserteraient eux-mêmes.

Après la proscription de la métaphysique, ce qu'on trouve dans l'*Encyclopédie* n'étonne plus. Faut-il expliquer les origines des choses, les encyclopédistes trouvent à point quelque accident : la pensée et le sentiment naissent de l'impression d'un corps étranger sur nous, la société d'une rencontre dans les forêts, la religion d'un coup de tonnerre. Ouvrez la préface de l'*Encyclopédie* : « Différentes sociétés, engendrant différentes espèces de gouvernements, ont cherché à se distinguer les unes des autres par les lois qu'elles se sont données ; » autant vaudrait dire, pour expliquer la formation des divers organes du corps humain, que les nerfs ont cherché à se distinguer des veines, les veines à se distinguer des muscles, etc. « Les langues primitives n'ont sans doute été qu'une collection assez bizarre de signes de toute espèce ; » cela est déjà fort ; et ceci : « La musique qui, dans son origine, n'était peut-être destinée

à représenter que du bruit, est devenue peu à peu une espèce de discours ou même de langue, par laquelle on exprime les différents sentiments de l'âme, ou plutôt ses différentes passions. » Est-ce ainsi que les rossignols ont fait leur éducation? D'Alembert voit partout l'effet de la réflexion, des combinaisons, de l'habitude, il ne voit nulle part cette énergie intime et puissante qui fait explosion, cette vigueur native de l'âme, qui, travaillée par la conscience de sa destinée, se crée soudain des instruments. S'il est naturel à l'homme de penser et de sentir, n'allez pas plus loin : la parole et la musique lui sont naturelles. Il ne faut pas tant de temps, d'artifice, de calcul : que l'homme pense, il parlera; qu'il aime, qu'il jouisse et qu'il souffre, il chantera.

La science même, la science à laquelle d'Alembert a consacré sa vie, il en méconnaît l'origine. A l'entendre, « les hommes ont été d'abord avides de connaissances utiles; plus tard seulement, trompés dans leur espérance, il ont cherché à connaître, pour le plaisir de connaître. » La science n'est pas née ainsi; d'Alembert se trompe. Pourquoi veut-on que l'homme primitif se tourmente à poursuivre les vérités utiles quand il n'a pas de besoins, ou quand il n'a d'autres besoins que ceux que la nature satisfait d'elle-même? Les fruits de la terre, l'eau des sources, les cavernes des montagnes, la chair et la peau des bêtes, voilà ce qui suffit à la vie physique de l'homme des premiers âges, et pour longtemps. Mais quand il n'a plus faim ni soif, quand

il a dormi, quand le corps ne demande plus rien, il y a quelque chose en lui qui demande encore. Il voit le lever et le coucher du soleil, la lune qui croît et qui décroît, les étoiles qui s'allument et s'éteignent, il voit les tempêtes, tous ces grands phénomènes de la nature, si puissante dans sa jeunesse, il s'étonne, et la science naît de cet étonnement. Voilà sa vraie origine, son origine immatérielle, le premier culte, pur et désintéressé, que lui rendirent les hommes. Si la trace s'en était perdue dans le monde, d'Alembert n'avait qu'à descendre dans son âme pour l'y retrouver.

C'est là l'esprit des philosophes encyclopédistes. Ils n'ont pas assez connu ces deux forces qui sont en nous ou plutôt qui sont nous-mêmes, la raison et le cœur humain, organes des vérités éternelles et des sentiments éternels ; organes que les excitations extérieures mettent en jeu, mais ne créent pas, pas plus que la lumière ne crée la vue et l'air agité le son ; ils n'aperçoivent ni ces forces toujours agissantes, ni des forces plus délicates et qui n'ont plus leur première énergie, maintenant que la création est achevée. Ils croient expliquer la religion : s'il n'avait pas tonné, si les hommes n'avaient pas tremblé, il n'y aurait pas eu de religion dans le monde ! Ils n'ont pas vu le sentiment religieux au fond de l'âme : à l'origine il y est endormi, et, si on veut, la foudre le réveille; mais au défaut de la foudre, le spectacle de la nature, le bonheur et le malheur de la vie, au-

raient suscité dans les esprits émus l'idée de Dieu qui conduit l'univers.

La classification est bonne, pourvu qu'elle ne prétende pas remplacer la vie; l'analyse est bonne, pourvu qu'elle reconnaisse en dernier lieu quelque chose qui ne s'analyse pas; l'explication des choses est bonne, pourvu qu'on arrive et qu'on s'arrête à un principe qui ne s'explique point. Un savant dissèque un corps humain, et, ce corps disséqué, il dit : je tiens l'homme; vous vous trompez : l'homme n'est pas l'estomac, les poumons; il est la vertu de respirer et de digérer, il est la vie qui met ces organes en mouvement et s'entretient par eux. Notre savant se reprend alors, il observe comment l'estomac digère, comment les poumons respirent, comment les artères et les veines conduisent le sang; il voit l'aliment qui tombe dans l'estomac, l'air qui entre dans les poumons, le sang qui tombe dans le cœur, et il dit : l'aliment, l'air et le sang meuvent la machine humaine; voilà le principe de la vie. Eh ! non; ce que vous nommez là n'est que l'occasion du mouvement, et la vie est la vie.

Les philosophes du XVIIIe siècle ont tout connu, excepté le *je ne sais quoi*. Préoccupés de mettre de l'ordre dans la connaissance, ils classent avec le plus grand soin les phénomènes de l'esprit, puis ils donnent à une collection un nom, raison ou sensibilité, comme une étiquette; ils y voient des provinces de telle ou telle étendue, pas assez des puissances de telle ou telle vertu, les organes de la vie dans un être

qui, par eux, va à sa fin. Ils s'admiraient dans ce bel arbre de l'*Encyclopédie,* qui porte sur ses branches toutes les sciences diverses. Leur classification distingue les choses comme la neige distingue les objets : elle les isole et les glace.

Il est vrai que Rousseau, dans la *Profession de foi,* Voltaire, dans des passages, Turgot et plusieurs autres, ont bien parlé de la raison, surtout de la conscience morale ; mais on ne rencontre nulle part cette ferme théorie de la raison qui doit tout commencer et tout remplir. Descartes l'avait fondée, sans être compris, Kant (1) et les Écossais allaient bientôt la développer ; mais la meilleure philosophie française n'en avait que le pressentiment, et la philosophie commune n'était pas de cette force. Quant à la science morale, surtout à la détermination des devoirs particuliers, il fallait l'expérience (2) de la vie intérieure et de la vie privée, qui ne devait venir que plus tard.

La haine porte malheur. La haine des révélations a porté malheur à nos philosophes. Ils abaissent à dessein la philosophie ; ils se tiennent obstinément à terre, et ne veulent pas monter au ciel, crainte d'y trouver la religion. La croyance essentielle des religions est la croyance à l'invisible, à Dieu, à la vie future ; c'est là qu'est proprement toute leur puissance : elles s'appuient sur l'autre monde pour re-

(1) Voir sur Kant les travaux de M. Barni. — (2) Voir le livre du *Devoir* de M. Jules Simon.

muer celui-ci. Qui veut anéantir leur pouvoir doit donc l'attaquer dans sa source et retrancher ou ébranler la foi dans l'invisible. C'est ce que firent alors beaucoup de philosophes, par cet instinct de la haine plus sûr que tous les raisonnements.

Il y a deux moyens de combattre ses adversaires. On peut prouver que tous leurs principes sont faux, que nulle de leurs opinions n'est raisonnable, qu'il n'y a dans leurs doctrines rien de solide, rien de praticable; on peut encore, discernant dans ces doctrines le mal et le bien, rejeter le mal, garder le bien, et en faire son profit. La première sorte de polémique a quelque chose de fier, d'impétueux, de puissant, d'inexorable, qui sied à la passion. Les hommes ne consentent pas aisément à dire qu'il y a de la raison dans leurs adversaires; ils croiraient, par un tel aveu, se condamner eux-mêmes. L'esprit de mesure et de justice n'est pas l'esprit de combat.

Et bien à tort, car dans ce combat-là être juste est le seul moyen de vaincre. Ce qui fait vivre une doctrine, c'est ce qu'elle renferme de bon : une idée, un sentiment ailleurs négligés. Tant qu'il restera dans cette doctrine un atome de vérité, elle sera comme lui impérissable. En vain vous abattrez tout ce qui s'y trouve de faux, vous n'aurez frappé que l'extérieur, que le corps; l'âme vous échappe, elle se joue au milieu de ces débris, et, par sa vertu divine, elle se fait bientôt un autre corps qui défie de nouveaux ennemis. Dites quelle parcelle de vérité s'est jamais perdue dans le monde! dites quand on a vu une étin-

celle de feu céleste s'éteindre! Bien des principes ont lutté, depuis qu'il y a des hommes; les succès de ces luttes différentes ont été différents; la vérité a eu ses bonnes et ses mauvaises journées; mais qui oserait penser qu'une de ces mauvaises journées a été la dernière, et qu'elle reste sur le champ de bataille!

La tactique est donc vicieuse, et de plus c'est une contradiction flagrante. A leurs yeux, la révélation n'est pas la révélation; elle est l'esprit humain qui se méconnaît. Quand ils la frappent, ils frappent donc l'esprit humain. Pour eux, il n'y a qu'une seule source de vérité, la raison, tantôt réfléchie, ayant conscience d'elle-même, opérant au grand jour avec les procédés scientifiques, tantôt naïve, mystérieuse, ignorant sa vertu, et, comme elle ne retrouve plus les chemins où elle a passé, se croyant tombée du ciel dans la vérité. Qu'elle ne se reconnaisse plus elle-même, on le conçoit; mais comment ne la reconnaissent-ils pas? Si c'est le même esprit humain qui engendre toute doctrine, ici sous le nom de philosophie, là sous le nom de religion, pourquoi s'en prendre aux noms, s'irriter contre un mot, et ne pas respecter, sous quelque apparence qu'elle se présente, la raison, mère de toute vérité?

Il existe un fleuve qui, à une certaine distance de sa source, se partage en deux branches, dont l'une poursuit à ciel découvert, et l'autre s'enfonce sous terre. Cette eau qui coule dans l'obscurité n'est-elle plus à ce fleuve? Et quand elle reparaît à la surface, a-t-il le droit de la renier? Que fait le titre au fond

des choses? Et si quelqu'un doit s'en laisser étonner, est-ce le philosophe, qui a la prétention de négliger l'apparence pour s'attacher à l'être?

Quoi! parce qu'il y a des révélations, je m'abstiendrai de croire en Dieu! Parce que, selon des récits, Dieu a parlé du sein des nuages et des éclairs, je refuserai d'écouter la voix secrète de l'invisible raison qui me parle d'un être parfait, cause première, soutien de mon existence bornée, ordonnateur du monde, punisseur du crime, appui de la vertu! Parce que les religions me donnent une âme, je voudrai n'être qu'un corps! Parce qu'elles me promettent l'immortalité, je me retrancherai les longues espérances! Parce qu'elles décrivent un paradis et un enfer, lieux de délices ou de supplices pour les bons et les méchants, je déciderai que la mort termine la grande querelle du vice et de la vertu, et que les saints et les scélérats seront égaux devant le néant!

Ces philosophes sont étranges. Ils nous disent: voici une analyse (1) de la sensation, une définition de la liberté, des conseils d'hygiène morale, un mot sur Dieu, l'assurance qu'il ne se mêle pas des choses humaines, la déclaration qu'il est incompréhensible, un préservatif contre la croyance aux esprits et aux chimères; allez et vivez. Et on va tant que la route est belle, tant qu'on ne rencontre pas la douleur et la mort; mais elles viennent un jour: et voilà de quels secours nous sommes munis contre leurs

(1) *Eléments de philosophie*, par d'Alembert, 1752.

rudes assauts! voilà tout ce qu'on nous donne pour surmonter les douleurs du corps et les tristesses de l'esprit! en voilà pour remplir une âme à qui le monde a manqué, pour consoler un cœur trompé dans ses affections? c'est l'invincible armure qui défie les atteintes des passions, le charme contre les séductions des désirs qui s'agitent dans notre sein, la force pour supporter les injustices, le mot d'encouragement que nous disons à ceux qui s'en vont, et que nous nous répétons à nous-mêmes au suprême instant, la leçon que la tendre mere trouve au plus profond de son cœur!

Froides abstractions, pâle sagesse, qu'êtes-vous à la vie? Vous êtes pour les temps où il n'y a pas besoin de sagesse; vous n'éclairez pas, vous n'échauffez pas les jours sombres, plus nombreux, hélas! que les beaux jours! Quand l'homme a besoin d'un appui, il vous rejette, il va chercher un de ces ignorants, fidèles compagnons des tristes pensées, qui ne savent, pour toute science, que ces vérités vieilles comme le monde : l'homme aime, l'homme souffre, l'homme meurt, et il y a au-dessus de lui quelqu'un qui tient compte de ses souffrances.

Vous ne suffisez pas à la douleur; vous ne suffisez même pas à la joie. Par delà l'émotion des sens, il y a une émotion, intime, indéfinissable, que ceux-là seuls ressentent qui relèvent et étendent les affections terrestres par la foi dans l'invisible et dans l'avenir éternel.

L'*Encyclopédie* était pour les grandes personnes;

Raynal, en 1775, fait un *Catéchisme pour les enfants*, commençant par ces mots : « Qu'il est doux d'exister, de penser, de sentir ! J'existerai pour obéir à la nature, etc., etc ; j'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être. » Le reste en principes de la plus grande hauteur et en apostrophes.

Le malheur d'une encyclopédie, c'est qu'elle apporte inévitablement des mécomptes : elle ne donne que le premier nom de chaque chose, et on lui demande le dernier. Puis elle est toujours à refaire. Dès 1782, on publiait l'*Encyclopédie méthodique*, l'ancienne dans un ordre nouveau, par ordre de matières, en même temps on réformait et on ajoutait des travaux de premier ordre, comme celui de Quatremère de Quincy sur l'architecture. Depuis, nous avons encore vu l'*Encyclopédie nouvelle*, restée inachevée, œuvre d'esprits chercheurs et indépendants qui ont soulevé bien des problèmes ; et l'*Encyclopédie moderne*, qui éclaire si nettement tant d'objets. Il ne faut pas oublier une entreprise moins vaste, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* qui n'a prétendu donner que ce qu'il y a de plus constant sur chaque matière, avec ce mélange d'érudition certaine et d'observation scrupuleuse qui caractérise l'école philosophique de notre temps, la science (1) soutenant la réflexion, et la réflexion éclairant la science.

(1) Voir en ce genre : l'*Histoire de l'école d'Alexandrie* de M. Vacherot, et la *Théorie des facultés de l'âme*, de M. Ad. Garnier.

Le chef de la phalange encyclopédique est d'Alembert : fils naturel de madame de Tencin et du commissaire d'artillerie Destouches, il fut déposé, à sa naissance, sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et recueilli par la femme d'un vitrier nommé Rousseau. Il fut reçu à l'Académie des sciences en 1741, publia en 1758 l'article *Genève*, qui fit tant de bruit. Il y disait que les ministres de la religion de ce pays étaient sociniens, à quoi ceux-ci répondirent par une déclaration ferme; et il souhaitait à Genève des spectacles, à quoi Rousseau répondit par sa fameuse lettre. Il obtint, en 1765, de l'Académie des sciences, la pension de Clairaut. Son père lui laissa en mourant une rente de 1200 francs, et le recommanda à sa famille qu'il vit régulièrement. Sa mère l'oublia tout à fait dans sa vie et à sa mort. Tout le monde a entendu raconter l'anecdote suivante : « Quand il fut célèbre, madame de Tencin désira le voir, peu de temps avant son départ pour la Russie. Il ne voulut aller au rendez-vous qu'accompagné de sa nourrice, et fut très-froid. Madame de Tencin, déconcertée, lui dit : « Mais je suis votre mère. » — « Vous, ma mère ! non, la voici; je n'en connais point d'autre.... » et il s'élança sur madame Rousseau, qu'il embrassa et qu'il arrosa de ses larmes. Madame Suard, son amie et sa confidente, lui demanda si ce fait était vrai. « Ah ! dit-il, jamais je ne me serais refusé aux embrassements d'une mère qui m'eût réclamé : il m'aurait été trop doux de la recouvrer. »

A son retour de Berlin, où le roi de Prusse l'avait excédé de courses et de travaux, il revint habiter son premier domicile. Son logement était fort petit, privé d'air et très-malsain. Il y fit une grande maladie et ne dut son salut qu'aux soins de M. Bouvard. Ce ne furent que les vives instances de ce médecin qui purent le déterminer à quitter la demeure de sa nourrice et à en choisir une plus salubre. A la mort du vitrier Rousseau, ses petits-enfants firent apposer les scellés chez lui et tracassèrent inhumainement sa veuve au sujet de la succession; d'Alembert apprend ces procédés odieux, il accourt chez sa nourrice et lui dit : « Laissez tout emporter par ces indignes, je ne vous abandonnerai point. » Il a tenu religieusement sa parole jusqu'à la mort de cette bonne femme.

Il refusa la présidence de l'Académie de Berlin, mais, en 1754, il accepta du roi de Prusse une pension de 1200 livres. Il refusa les 100,000 livres de rente que lui fit offrir l'impératrice de Russie pour se charger de l'éducation de son fils. L'impératrice lui écrivit en vain la lettre la plus flatteuse et la plus pressante, que l'Académie inscrivit sur ses registres.

Il mourut de la pierre à la fin de 1783. Dans ses souffrances, il disait : « Ils sont bienheureux ceux qui ont du courage, mais je n'en ai pas. » Le curé de la paroisse étant venu le visiter, il le renvoya au lendemain et mourut la nuit. Il fut porté directement au cimetière; l'archevêque ne consentit jamais

à aucune cérémonie. Il ne laissa pas de fortune; il avait eu environ 14,000 livres de rente, mais en pensions, et il en employait bien un tiers en bienfaits.

L'influence de d'Alembert reposait d'abord sur sa réputation de géomètre. Quand les géomètres daignent s'occuper de nos affaires, nous leur accordons volontiers beaucoup de crédit : il semble qu'ils portent avec eux la certitude. Cela ne lui suffit pas : il s'établit dans l'*Encyclopédie* et dans deux académies, là écrivant le *Discours préliminaire* et les *Avertissements*, parlant comme secrétaire perpétuel à l'Académie française, représentant ainsi la philosophie devant le public, et, dans les deux académies, conduisant la phalange philosophique, fermant les portes aux ennemis, les ouvrant aux amis.

En même temps, il était homme du monde, et soutenait là l'autorité puisée ailleurs. « Sa conversation particulière offrait tout ce qui peut instruire et délasser l'esprit. Il se prêtait avec autant de facilité que de complaisance au sujet qui pouvait plaire le plus généralement; il y portait de la bonhomie et de la naïveté avec un fonds presque inépuisable d'idées et d'anecdotes et de souvenirs curieux; il n'est pour ainsi dire point de matière, quelque sèche ou quelque frivole qu'elle fût en elle-même, qu'il n'eût le secret de rendre intéressante. Il parlait très-bien, contait avec beaucoup de précision, et faisait jaillir le trait avec une grâce et une prestesse qui lui étaient particulières. »

Il avait des mots d'humeur très-piquants. Il disait un jour : « qu'un état de vapeur est un état bien fâcheux, parce qu'il nous fait voir les choses comme elles sont. » Une autre fois : « Qui est-ce qui est heureux ? quelque misérable. » De Boileau dégoûté des querelles jansénistes : « Il se coucha un jour indifférent et se réveilla raisonnable. » Il avait la répartie vive, témoin celle-ci à l'abbé Trublet qui lui confiait qu'en prêchant aux femmes de Saint-Malo, il avait fait tourner toutes les têtes : « C'est peut-être de l'autre côté. » Et celle-ci à Fontenelle, lorsqu'il alla lui demander sa voix. « Monsieur, dit Fontenelle, lorsque quelqu'un se présente pour être reçu à l'Académie, nous faisons une raison composée de l'âge et du mérite. Cela est très-juste, répondit d'Alembert, pourvu que la raison soit composée de la directe du mérite et de l'inverse de l'âge. » Voici ce qui est moins géométrique : « La philosophie s'est donné bien de la peine pour faire des traités *de la vieillesse* et *de l'amitié*, parce que la nature fait toute seule les traités *de la jeunesse* et *de l'amour*. »

Grimm appelle finement d'Alembert « le Fontenelle de nos jours », gardant sans doute les différences. Tous les deux sont géomètres, d'Alembert, dit-on, bien supérieur ; âmes froides, Fontenelle l'emportait ; esprits froids, philosophes, douteurs en métaphysique, admettant du reste la vérité et la servant de même façon, prudents, mesurés, discrets, Fontenelle à l'infini, d'Alembert, plus capable de s'échapper et sous main très-remuant ; tous les deux hommes du

monde, causeurs très-spirituels, Fontenelle de génie en ce genre; comme écrivains, tous les deux secs, au fond, mais tâchant d'égayer cette sécheresse par des agréments étrangers; enfin tous les deux ayant échappé à leurs défauts, Fontenelle dans les Éloges des savants, d'Alembert dans sa Correspondance avec Voltaire et Frédéric, et dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie*. On peut encore répéter aux jeunes gens les conseils qu'ils leur donnaient; Fontenelle : « En écrivant, commencez toujours par vous entendre vous-mêmes; » d'Alembert : « Sur toutes choses, n'oubliez jamais dans vos compositions ces deux mots : d'où viens-je ? où vais-je ? »

Comme écrivain, il se souvenait trop du causeur, il courait après l'anecdote et le trait, après l'historiette et la pointe. La conversation et les livres ont chacune leur mouvement. La conversation se promène, elle va au but par toutes sortes de détours, ou change de but, ou n'en a point; les livres veulent arriver, leur objet est fixe, ils y tendent par le plus droit chemin; leur beauté essentielle est le progrès des idées et l'ardent effort; après cela, l'imagination, l'émotion, l'esprit sont bien venus, mais il faut qu'il viennent d'eux-mêmes et qu'ils n'interrompent point; comme les grandes routes rencontrent dans leur inflexible parcours des beautés qui délassent et charment le voyageur. Il y avait bien des morceaux qui ne réussissaient pas à l'Académie française, la manière dont fut accueilli l'*Éloge de Saint-Aulaire* le dégoûta de lire en public : « Il avait adopté, dit Grimm, dans

ses derniers Éloges, un ton de familiarité presque niaise. » Jamais du reste, Grimm ne lui avait reconnu, dans les jugements qui sont du ressort du goût et des arts, « ce tact qu'on cherche en vain de remplacer à force de raisonnements et de principes didactiques. » Il soutient par exemple, dans ses *Réflexions sur la poésie*, que si un morceau de poésie traduit ne se soutient pas dans la traduction comme dans l'original, c'est qu'il n'a pas de valeur. Il préférait une farce à l'*Orphée* de Gluck, ce qui indigne son amie. Il avait l'art de lire et de faire valoir par là des morceaux qui à l'impression paraissaient faibles, comme ils l'étaient. « Son art pour bien lire, dit Mme Necker, n'est que celui de bien ponctuer. Il s'arrête dès qu'il veut faire effet, et il élève un peu la voix sur le mot qu'il cherche à faire applaudir, mais par nuances et presque imperceptiblement. »

Grimm lui reproche, et avec raison, d'avoir trop goûté les applaudissements des séances, un moment très-courues, de l'Académie. Il y a un genre académique qui demande une façon ingénieuse de penser et de dire, une élégance raffinée, une grâce polie, un grand art des nuances, par moments de l'éloquence, et même de la simplicité, pour varier les tons, enfin un esprit qui emploie ces qualités sans en être dupe et en leur restant supérieur. Il se propose de plaire, et il plaît au beau monde qui cherche dans les séances un spectacle et une fête. Ceux qui visent là, sans avoir la mesure requise, tombent dans le précieux ; ceux qui, au lieu de plaire, veulent frapper, donnent

dans la pompe, dans la grosse éloquence; ceux qui, au lieu de frapper ou de plaire, veulent amuser, l'essaient par les mots et les historiettes plaquées. Si en outre ils n'ont pas assez de tact, ils parlent partout comme ils parlent là.

Les *Mélanges de littérature et de morale* en entier, un grand nombre des *Éloges*, pêchaient bien fort par cet endroit; on trouve de ces tristes agréments jusque dans l'éloge funèbre de Mlle de Lespinasse. Dans l'*Essai sur les gens de lettres*, le sentiment de sa dignité, et, dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, la grandeur du sujet, qui n'est pas moins que l'enchaînement des sciences et le progrès de l'esprit humain, l'a soutenu.

Condorcet avoue, dans son *Éloge*, qu'il était âpre, dénigrant, exclusif, mais il appelle aussitôt cela: véracité, franchise et zèle.

Il montra les qualités d'un chef de parti, exprimant les vérités les plus hardies avec une grande mesure, et déployant dans le ménagement des intérêts communs une activité et une habileté extraordinaire. Il était bien, comme parle Grimm, « le chef visible de l'Église dont Voltaire fut le fondateur et le soutien. » Il était plus propre à cette place que Voltaire même, absent de Paris, inégal, insaisissable, déconcertant tout le monde et jouant plus d'une fois; mais aussi il fit de l'Église une secte, de la philosophie un parti, pour courir les chances des partis et des sectes. En 1780, les *Mémoires secrets* racontent qu'il avait trois fois par semaine des assemblées, sous le nom de con-

versations, et que tout ce qu'il y avait de plus illustre s'y rendait. Il n'était pas rare de voir vingt-cinq à trente carrosses à sa porte. Vers la fin de sa vie, son œuvre se dissolvant, pour avoir l'air de conduire encore les esprits, il se mettait à la tête des opinions puissantes, et il mourut à temps. Son éloge ayant été proposé au concours par l'Académie française pendant deux ans, pas un ouvrage ne fut présenté.

Condorcet, successeur de d'Alembert comme secrétaire perpétuel, représente dans l'école le fanatisme philosophique. On ne le connaît pas d'abord ; il avait une figure d'une grande douceur; « son caractère, dit Grimm, ne dément pas sa figure, et ses amis l'appellent, par excellence, le bon Condorcet. » Plus tard c'est autre chose. A propos d'un livre anonyme, Grimm écrit : « On reconnaît l'auteur à cette précision d'idées qui caractérise sa manière d'écrire, et à cette amertume de plaisanterie qui, mêlée aux apparences d'une douceur et d'une bonhomie inaltérables, l'a fait appeler, dans la société même de ses meilleurs amis, le mouton enragé. » Chénier appelait cela ses petits coups de stylet empoisonné. Mme Suard lui rend bon témoignage : « On pouvait dire de lui tout le mal qu'on voulait; il restait indifférent; mais il devenait comme un lion si on attaquait les principes ou la personne de ses amis. Il n'en aimait beaucoup que quatre, MM. Turgot, d'Alembert, la duchesse d'Enville et nous. »

Il se fit connaître en 1773 par ses *Éloges* des académiciens morts de 1666 à 1699, époque où Fontenelle

commence. On trouvait que ces éloges manquaient d'intérêt, de lumière et de vie, on regrettait Fontenelle. La *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles* (1774), l'abbé Sabatier, attribuée à Voltaire, pour sa gaîté et sa malice, le mit dans un jour tout nouveau. Il donna son *Commentaire des Pensées de Pascal,* et fut reçu en 1782 à l'Académie Française, grâce à d'Alembert. En 1786, il fit l'*Eloge de Turgot.* En 1788, il défendait à la fois la liberté absolue de conscience et l'admissibilité des femmes aux emplois publics.

Il avait écrit, dans la préface de l'*Homme aux quarante écus,* « que ce n'est point en bouleversant le monde, mais en l'éclairant, qu'on peut espérer de trouver le bien-être et la liberté. » C'était l'ami de Voltaire, de Turgot et de d'Alembert qui parlait ainsi. En outre, il était ennemi de la peine de mort; même il renonça à la chasse comme plaisir; quand il fut député, on remarque qu'il ne s'opposa à aucune loi de spoliation ou de sang. Le plus qu'il fit fut de condamner Louis XVI « à tout, hors la mort. » C'est quelquefois la faute des hommes modérés de s'effacer dans des moments où se fait quelque justice publique : ils croient qu'elle est nécessaire et qu'elle ne peut s'exécuter par leurs mains ; ils ont grand tort, c'est alors au contraire leur moment, lorsqu'il faut empêcher la justice de devenir injuste, de se faire haïr et de se perdre elle-même. Mais Condorcet était un fanatique du progrès, et il ne faut demander la mesure à aucun fanatisme.

On connaît sa fin tragique, comment proscrit par la Convention, errant, affamé dans les bois de Clamart, il fut arrêté et s'empoisonna. On ne peut se rappeler, sans en être touché, qu'avant cette fuite, dans la retraite de Paris où il cachait sa tête, il composait son *Tableau des progrès de l'esprit humain*, confession d'espérance indéfinie pour la durée de la vie, le progrès physique, intellectuel et moral de l'espèce humaine, au milieu d'un bouleversement social sans exemple, en face de l'échafaud.

La philosophie de l'*Encyclopédie* se maintenait dans de certaines limites; deux hommes, je ne parle que des hommes en évidence, la poussèrent à bout : Helvétius et d'Holbach.

Helvétius fermier général à vingt-trois ans, voluptueux et riche, aima des femmes qui ne pouvaient pas lui donner un grand respect pour l'amour, entr'autres une sorte de monstre, une femme athée, qui se piquait de l'être. Il était en amour, de la doctrine de Buffon. Il passa sa jeunesse dans les plaisirs, qu'il ne quitta jamais entièrement; il ne s'en refusait aucun, on assure même qu'il dansa une ou deux fois sur le théâtre de l'Opéra, sous le masque, à la place du fameux Dupré. Un jour il désira briller par de meilleurs talents. Séduit par le succès de Maupertuis, qui avait mis la géométrie à la mode, il se fit géomètre, et réussit médiocrement; aussi bien Maupertuis quittait la France (1745), et il y avait longtemps qu'on aimait la géométrie pour l'aimer longtemps encore. Il passa sans transition

de la géométrie à la poésie, de Maupertuis à Voltaire, et publia un poëme *du Bonheur* auquel on fit un succès; puis il passa à la philosophie. « Mon ami, disait-il à Collé, la poésie est actuellement passée de mode, c'est la philosophie seule qui donne aujourd'hui la grande célébrité. » L'*Esprit des lois* venant à paraître (1749), ce fut toute une révolution dans l'âme et la vie d'Helvétius. Il résigna (1750) la place de fermier général, quitta la vie dissipée, se maria à une femme pauvre mais distinguée, mademoiselle de Ligneville, s'enferma dans ses terres, se livra à l'étude, rêva un ouvrage qui serait en philosophie ce que l'*Esprit des lois* était en politique, et lui ouvrirait l'Académie; il sortit de là en 1758, avec le livre *de l'Esprit,* qui fut condamné par la Sorbonne, le pape, le parlement et tout le monde. Buffon disait qu'il aurait dû faire un bail de plus et un livre de moins. Il tomba de si haut un peu bas : il devint, dit-on, un peu cynique. Sur l'invitation de Frédéric, il fit, en 1765, le voyage de Potsdam. Il continua de travailler, et laissa à sa mort le livre *de l'Homme,* où il prouvait que toute la diversité des esprits et des caractères vient de l'éducation, sur laquelle les lois et les gouvernements peuvent tout. Ce livre, publié en 1773, ne se répandit que très-peu et fut mal vu. Helvétius estimait peu les hommes, n'en exigeait pas grand chose et ne se fâchait guère contre eux. Facile pour les individus, il était sans pitié pour les auteurs des maux publics, les pendait et brûlait sans miséricorde. D'un commerce égal, il s'attacha par

des bienfaits Marivaux et Saurin. Marivaux, reconnaissant pour son bienfaiteur, n'admettait pas sa doctrine et lui résistait souvent. Saurin, lors du grand orage contre Helvétius, lui dédia publiquement une de ses pièces de théâtre.

Lors de la publication de l'*Esprit*, le déchaînement fut universel, le livre supprimé par arrêt du conseil d'État du roi, comme scandaleux, licencieux, dangereux, l'auteur, qui possédait à la cour la charge de maître d'hôtel de la reine, forcé de se rétracter publiquement, ce qu'il fit dans une lettre adressée à un jésuite, et, cette démarche n'ayant pas paru suffisante, forcé à une seconde rétractation qui le couvrit de honte. Le censeur Tercier, employé aux affaires étrangères, qui avait examiné et laissé passer le livre, perdit sa place. Helvétius l'oublia. On les chansonna tous les deux assez joliment :

Admirez tous cet auteur-là,
Qui, *de l'Esprit,* intitula
Un livre qui n'est que matière,
  Laire, Lanlaire, etc.
Le censeur qui l'examina,
Par habitude imagina
Que c'était affaire étrangère,
  Laire, Lanlaire, etc.

L'alarme une fois donnée, tout fut suspect, et pendant longtemps la philosophie, pour passer, dut se faire bien petite. Buffon, qui imprimait alors le sep-

tième volume de son *Histoire naturelle*, fut obligé d'y mettre plusieurs cartons, avant de le faire paraître. Deux ans après encore, on regardait la philosophie comme la source de tous les maux publics, on lui attribuait la perte de l'ancien esprit militaire, et les défaites de Rosbach et de Minden. Plus tard, Voltaire disait, dans la troisième épître du grand apôtre à son fils Helvétius : « Ah ! si vous nous aviez consulté quand vous donnâtes votre saint ouvrage ! »

Une centaine d'années auparavant la Rochefoucauld avait publié, sans ces orages, des *Maximes* qui ont bien quelque parenté avec le livre de l'*Esprit ;* nous ne parlons pas de la forme : sous ce rapport, il y a peu d'auteurs qui puissent être rapprochés de la Rochefoucauld; et le pauvre Helvétius n'en est pas là; mais enfin le fond est le même. Était-on plus sévère au XVIIIe siècle qu'au XVIIe ? La Rochefoucauld ne prétend peindre que la société, et encore ne dit-il pas que les hommes agissent *toujours* dans leur intérêt, il dit *souvent*, *très-souvent ;* ce qui permet l'exception, où chacun se place. D'ailleurs, n'y eût-il pas une seule personne qui fût désintéressée, encore pourrait-on l'être; on lit dans l'Ecriture : « Tout homme est menteur, » on n'y lit pas . « Nul homme ne peut être vrai. » Il y a bien longtemps qu'on dit à la société du mal d'elle-même, elle ne s'en fâche pas et on ne lui apprend rien ; mais, quels que soient les hommes, l'homme est ce qu'il est; les hommes sont égoïstes, l'homme est

capable de désintéressement; et, aussi mal que nous pensions de nous, nous pensons hautement de l'âme humaine, qui vaut mieux que nous sans doute; nous ne souffrons pas qu'on la calomnie; tandis qu'on espère nous flatter en nous prouvant qu'il n'y a rien de mieux que ce que nous sommes, on se trompe, nous protestons et nous retrouvons en nous-mêmes dans notre raison et notre conscience la noble figure de l'homme, pour nous accuser et nous relever. Voilà ce qu'Helvétius n'a pas compris.

D'Holbach publia le *Système de la nature* en 1770, sous le pseudonyme de Mirabaud. C'était l'athéisme pur. Voltaire, qui détestait cet ouvrage comme faux et funeste à la philosophie, écrivait : « Ce maudit *Système de la nature* a fait un mal irréparable : on ne veut plus souffrir de cornes dans le pays, et les lièvres sont obligés de s'enfuir, de peur qu'on ne prenne leurs oreilles pour des cornes. » Le parlement et le clergé frappèrent le *Système de la nature ;* Voltaire, le roi de Prusse lui-même, l'allemand Holland, dans un bon livre français, le réfutèrent, la Condamine, dans une pièce de vers où se trouvent ceux-ci :

. . . .

Et je voudrais que l'Être tout-puissant,
Auteur de tout et de mon existence,
N'eût aucun but, aucune volonté,
Tandis qu'il m'a donné l'intelligence.

Qu'il n'en eût point, lui qui m'en a doté !
Mais supposer qu'une aveugle matière,
De tout effet est la cause première,
A ma raison répugne et contredit.
Ici l'absurde, et là l'inexplicable.
Par deux écueils je me vois arrêté ;
Il faut opter : l'absurde est incroyable.
Je m'en tiens donc à la difficulté,
En te laissant à toi l'absurdité.

D'Holbach, sans s'émouvoir, publia à la suite le *Bon sens,* 1772, le *Système social,* 1773, et la *Morale universelle,* 1776. Il y avait progrès. Grimm dit du *Système social :* « C'est le *Système de la nature*, dépouillé de ses idées abstraites et métaphysiques ; c'est l'athéisme mis à la portée des femmes de chambre et des perruquiers; c'est le catéchisme de cette doctrine écrit sans prétention, sans enthousiasme, d'un style simple et concis, parsemé d'apologues pour l'édification des jeunes apprentis athées. Il y a des gens qui, sans se dispenser d'être fort catholiques, trouvent ces livres d'un extrême danger, et regardent leur multiplication comme un symptôme effrayant. Moi, je ne leur trouve d'autre danger que l'ennui : tout cela commence à être si rabattu, qu'on en est excédé. »

Le *Système de la nature* avait fait grand bruit, et de plus avait réussi. Pour ceux qui aiment la simplicité, il n'y avait rien de plus simple : avec de la matière et du mouvement, mouvement éternel à la

matière, l'auteur faisait les frais de la création; on ne pouvait guère à moins. Le *Système social* et la *Morale universelle* ne réussirent pas ainsi. Grimm, qui le constate, l'attribue à ce que le premier ouvrage délivre les hommes de règles qui gênent, tandis que les deux autres prétendaient en donner. Cela peut être; mais ne sait-on pas aussi ce qu'il y a de bizarre dans le procédé de d'Holbach? Il me dit que je ne suis pas libre, et aussitôt après il ajoute: faites ceci, ne faites pas cela. Je suis donc libre alors, et, si je le suis, parlez-moi comme à un être libre, non pas d'agréments et de convenances, mais de devoirs et de droits; sinon laissez-moi vivre comme je peux, selon ma constitution qui n'est pas la vôtre, et sous l'avertissement des deux moniteurs par qui la nature me parle plus clairement que les philosophes, le plaisir et la douleur. Quant aux sociétés humaines, elles marchent comme les sociétés des astres, beaucoup moins bien, mais aussi fatalement; il est ridicule de leur donner des lois comme si elles n'en avaient pas, et leur prescrire un régime contre les secousses et les chutes, c'est prescrire un régime à la terre pour ne pas trembler, aux aérolithes pour ne pas tomber.

Par sa philosophie il devait aimer les sciences physiques; aussi il traduisit de l'allemand les ouvrages qu'il regardait comme les meilleurs sur l'histoire naturelle et la chimie, et contribua beaucoup aux progrès de ces connaissances. Ces traductions anonymes sont du milieu du siècle.

Il confia l'éducation de ses enfants à Lagrange qui a laissé une très-bonne traduction de Lucrèce, revue avant l'impression par Diderot.

Sa société ignorait qu'il fût l'auteur des ouvrages qui étaient de lui en effet. Naigeon faisait passer les manuscrits en Hollande à Marc-Michel Rey, qui les envoyait en France imprimés. D'Holbach entendit parler du *Système de la nature*, avant d'en avoir vu un exemplaire. Plusieurs de ses amis, Marmontel, Saint-Lambert, Suard, Chastellux, Roux, Darcet, Raynal, Helvétius et Morellet, avaient l'intime conviction que ce livre était de lui, et n'en parlèrent jamais pendant vingt ans.

Autour de d'Holbach plusieurs étaient dans des principes de cette espèce, Grimm par exemple. Il n'admet pas le libre arbitre, en fait de morale. Le livre de d'Holbach le contente : « Il est resté généralement dans les têtes que ce livre contenait des principes de morale fort dangereux. Quelle platitude! » Sur l'existence de Dieu il fait la leçon à Voltaire :

Tout ouvrage démontre un ouvrier; mais qui vous a dit que l'univers est un ouvrage? Une production naturelle n'est point un ouvrage; c'est une émanation nécessaire. — L'existence de la montre prouve l'existence de l'horloger, un tableau indique un peintre, une maison annonce un architecte : voilà des arguments d'une force terrible pour les enfants. Le patriarche ne veut pas se départir de son rémunérateur vengeur; il le croit nécessaire au bon ordre. Il veut bien qu'on détruise le dieu des fri-

pons et des superstitieux, mais il veut qu'on épargne celui des honnêtes gens et des sages. Il raisonne là-dessus comme un enfant, mais comme un joli enfant qu'il est. — Aveugle, sans affection et sans prédilection pour aucune de ses formes, la nature se contente d'entretenir la fermentation générale; c'est sa loi unique et éternelle, qu'elle a reçue, nous ne savons quand, ni d'où, ni comment.

Il a sa politique, qui n'est pas celle de Voltaire non plus. Voltaire avait dit à Hobbes : « Penses-tu que le pouvoir donne le droit (*le Philosophe ignorant*)? Grimm répond :

Voilà encore un jeu de mots assez puéril; mais les hommes sont accoutumés à s'en payer. Je n'entends parler dans les écoles que de principe et de droit, j'ouvre l'histoire, et n'y trouve que pouvoir et fait. Ainsi les hommes se partagent en deux classes, celle des raisonneurs qui sont toujours justes et modérés, et celle des acteurs qui se permettent toujours tout ce qu'ils peuvent. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on passe alternativement d'une classe à l'autre, suivant l'intérêt qu'on a d'agir ou d'en imposer par des raisonnements. Ne vaudrait-il pas mieux partir du principe simple, qu'à la vérité tout est force dans la morale comme en physique, que le plus fort a toujours droit sur le plus faible; mais que, tout calcul fait, le plus fort est celui qui est le plus juste, le plus modéré, le plus vertueux? Je défie tous les sophistes de me prouver le contraire. Je sais que ma manière de

raisonner ne prévient pas plus les injustices que le bavardage de l'école; mais du moins je vais au fait; et si je pouvais persuader au puissant, comme je le crois possible, que son plus grand intérêt est d'être juste et modéré, puisqu'enfin il s'agit d'être puissant plus d'un jour, et de jouir de son pouvoir sans inquiétude, je croirais avoir fait faire un pas à la morale.

Il y a aussi Naigeon, dont la Harpe a fait le portrait :

Je suis philosophe et m'en pique,
Et tout le monde le sait;
Je vis de métaphysique,
De légumes et de lait.
J'ai reçu de la nature
Une figure à bonbon;
Ajoutez-y ma frisure,
Et je suis monsieur Naigeon.

Naigeon ne doutait pas de l'athéisme; en 1791 il demandait à l'Assemblée nationale que Dieu fût officiellement supprimé.

Le comte de Boulainvilliers, auteur du fameux (1) livre *Des Trois imposteurs,* qui avant d'être fait, avait

(1) Voir dans E. Renan : *Essai sur Averroës et l'averroïsme,* pour la curieuse histoire de ce livre.

été vu par plusieurs, et attribué à tant de monde, était athée.

Le profond grammairien Dumarsais était athée. Grimm nous a conservé sur lui une bonne anecdote. Il allait souvent causer, dans son quartier, chez un libraire dévot et janséniste, qui l'aimait beaucoup, malgré son incrédulité. Un jour, pendant un orage, le libraire lui dit : « Monsieur, vous avez pris Dieu en grippe. Quand il fera beau, vous viendrez chez moi tant que vous voudrez, mais quand il tonne, je vous prie de rester chez vous. » Quand on demandait à Boindin quelle différence il y avait entre Dumarsais et lui, il répondait : « Dumarsais est athée janséniste, et moi je suis athée moliniste. »

Le chirurgien Bisson, converti par le *Système de la nature*, prêche l'athéisme et le néant futur à ses malades. Le comte de Caylus meurt confessant le matérialisme, et donnant une bonne preuve à l'appui. Il était assisté d'un évêque et de ses parents, qui le pressaient de remplir les derniers devoirs. « Je vois bien, leur dit-il, que vous voulez me parler pour le bien de mon âme..... » Tout le monde se sentit soulagé à ces mots. « Mais, continua t-il, je vais vous dire mon secret, c'est que je n'en ai point.... » Il les assurait toujours qu'il n'avait point d'âme et qu'il devait mieux le savoir qu'un autre.

Chez des artistes même, où on s'attend à trouver des sentiments spiritualistes, on trouve une philosophie qui répugne :

Rameau, dit Grimm, était d'un naturel dur et sauvage,

et était étranger à tout sentiment d'humanité. Il ne comprenait point qu'on pût s'intéresser à ses enfants au delà du terme de la vie. Sa passion dominante était l'avarice. Il était insensible à la réputation, aux distinctions, à la gloire; il voulait de l'argent et il est mort riche. Il ne put jamais concevoir qu'on désirât que M. le duc de Bourgogne montrât des qualités dignes du trône. « Qu'est-ce que cela me fait? Je n'y serai plus quand il régnera. »

Falconet disait qu'il ne donnerait pas un écu pour empêcher qu'après sa mort on brisât sa plus belle statue; c'est contre lui que Diderot défendait l'immortalité. J'aime mieux Bouchardon et son mot sur Homère. « Lorsque j'ai lu ce poëte, j'ai cru avoir vingt pieds de haut, » le mot que l'antiquaire de Boze citait pour prouver l'ignorance et l'ineptie des artistes.

Viennent ceux qui ont attaqué les religions. Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, par quelques railleries transparentes, Voltaire toute sa vie, à l'exemple de quelques philosophes (1) anglais, mais à sa façon, par des écrits de toute sorte, par la discussion, par l'épigramme, par les respects simulés; Rousseau, dans quelques pages de logique serrée que des professions d'admiration et de tendresse pour le christianisme n'ont pas fait oublier; les encyclopédis-

(1) Voir M. de Remusat. *Revue des Deux-Mondes*, art. *Bolingbroke*. Sept. et oct. 1853.

tes par mille insinuations qui suffisaient au lecteur; d'Holbach et son école par des livres exprès.

L'érudition entre dans le combat.

Boulanger, auteur des *Recherches sur le despotisme oriental* (1761), et de *l'Antiquité dévoilée* (1766), publiées, ainsi que tous ses ouvrages, après sa mort, s'était fait une clef de l'histoire :

Il trouvait tout dans les mots, dit Morellet, dans leur décomposition et dans les analogies d'une langue à l'autre. Son principe général était que l'histoire ancienne n'est qu'une *cabale :* le nom de chaque personnage célèbre, dont les actions y sont racontées, exprime tous les événements de sa vie, c'est-à-dire que les événements ont été imaginés d'apres ces noms. Ainsi *Ève*, dans la langue hébraïque et dans les autres langues orientales que les Juifs ont connues, signifiera *vie*, *arbre*, *fruit*, *serpent*, *tentation*, etc.

Voici encore quelques idées de Boulanger sur l'histoire ancienne : tous les héros de l'antiquité se ressemblent et sont calqués d'après un même modèle; de sorte qu'on peut faire une formule générale qui exprime toute leur histoire. Un grand homme doit naître des dieux ou du fils des dieux; sa naissance doit être extraordinaire et accompagnée de miracles ; il doit être exposé en naissant, et sauvé par des moyens singuliers ; il doit courir beaucoup de dangers pendant sa jeunesse, essuyer de grands travaux, détrôner des tyrans, combattre des monstres ou exterminer des brigands, être le conquérant et ensuite le législateur d'un grand peuple, mourir et disparaître sans

savoir comment, être élevé au ciel et obtenir l'apothéose. Qu'on parcoure l'antiquité tout entière, et on verra qu'Osiris, Minos, Thésée, Moïse, Romulus, Numa, etc., se ressemblent exactement en tous ces points; n'en faut-il pas conclure que leur histoire est un roman? Il appelait cela une *consonnance mythologique.*

Quand Morellet fut à Rome, Boulanger lui écrivait sur l'identité de Pierre et de Janus.

Burigny, bon, timide et laborieux, dit Grimm, grand ami de Mme Geoffrin et de sa fille. C'est à lui que l'on donne les livres anti-chrétiens attribués à Fréret, la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, et l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne.*

Le prince de Conti était très-résolu sur les matières religieuses. Voyant passer son aumônier et son trésorier, il disait gaiement : « Voilà les deux hommes les plus inutiles de ma maison; » quand il choisit un aumônier, il le choisit bien, il s'adressa à l'abbé Prévost, le romancier même. « Monseigneur, dit l'abbé, je n'ai jamais dit la messe. » — « Cela ne fait rien, répondit le prince, moi, je ne l'entends jamais. » Il mourut dans l'impénitence finale, je me trompe, quelqu'un le prêcha là-dessus et réussit, ce fut Beaumarchais.

En dehors du parti philosophique, plus ou moins loin, sont plusieurs écrivains notables : Rousseau, Buffon, Hénault, Duclos, Condillac, Mably, de Brosses, Barthélemy.

Rousseau maltraite à plaisir les philosophes : « Je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison; — ils ne s'accordent que pour disputer. » C'est fort bien dit; mais Rousseau, qui dit cela, qu'est-il donc ? S'il voulait frapper les métaphysiciens, opposer à leurs spéculations ambitieuses le pur bon sens, « la simplicité du cœur, » il n'y avait qu'à les nommer : Voltaire et d'Alembert ne les ménagent pas; mais il nomme les philosophes. Le procédé est commode : il leur laisse leur nom, leur prend la philosophie, et y ajoute l'infaillibilité. « La folie de Rousseau, disait Grimm, est de n'être pas philosophe. »

Il y a ici le penchant qui l'entraîne vers une doctrine de sentiment, et le désir de se séparer des encyclopédistes. Quant aux actes positifs, il les a réduits lui-même à leur valeur, dans les *Confessions*. D'abord il se prouve à lui-même, par un raisonnement fantastique, par mépris pour le dogme, qu'il appartient, en chaque pays, au seul souverain de fixer le dogme et le culte. En conséquence, il veut vivre selon le culte établi dans son pays. Il se présente devant une commission pour recevoir sa profession de foi; intimidé par la nouvelle qu'on se réjouit de l'entendre parler, il ne se rappelle plus un mot d'un discours préparé pendant trois semaines, et fait dans cette conférence « le rôle du plus sot écolier. Les

commissaires parlaient pour moi; je répondais bêtement *oui* et *non*, ensuite je fus admis à la communion, et réintégré dans mes droits de citoyen. »

En religion, il n'est que de son parti. Admet-il la tradition? Non assurément; il l'a combattue avec une force que les théologiens et les prédicateurs n'ont pas oubliée. A-t-il méconnu le christianisme? Pas davantage. « La lecture de la Bible, et surtout de l'Évangile, à laquelle je m'appliquais depuis quelques années, m'avait fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. » Il dit cela dans les *Confessions*, et le développe dans une grande lettre (15 janvier 1769); dans l'*Emile*, il écrit la phrase célèbre sur Socrate et sur Jésus-Christ. En tout, il s'en tient à considérer la doctrine du Christ comme émanée de Dieu, « sans en savoir la manière et sans se tourmenter pour la découvrir. » Quand il parle de ces objets, il laisse sa pensée dans cette hauteur et ce vague où les formes incertaines s'agrandissent.

Galiani représentait l'objection chez les athées intrépides, il les avertissait par des apologues à sa façon. D'Holbach, Diderot et le docteur Roux soutenant l'athéisme, un jour Galiani leur fait observer qu'ils vont bien vite, et leur donne rendez-vous au jour suivant :

Jeudi arrive, dit Morellet, témoin de cette scène. Après le diner et le café pris, l'abbé s'assied dans un fauteuil, les jambes croisées en tailleur, c'était sa manière, et,

comme il faisait chaud, il prend sa perruque d'une main, et, gesticulant de l'autre, il commence à peu près ainsi : Je suppose, Messieurs, celui d'entre vous qui est le plus convaincu que le monde est l'ouvrage du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, enfin constamment, rafle de six. Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait ainsi son argent, dira sans hésiter, sans douter en un seul moment : les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge. Ah! philosophe! comment! parce que dix ou douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est en conséquence d'une manœuvre adroite, d'une combinaison artificieuse, d'une friponnerie bien tissue; et en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux de combinaisons, mille et mille fois plus difficiles et plus compliquées et plus soutenues et plus utiles, etc., vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se fait un jeu de vous attraper, etc.

Galiani n'était pas, il s'en faut, un philosophe spiritualiste. Lui aussi ne croyait pas au libre arbitre :

Arrêtez-vous de grâce devant un rôtisseur, regardez un tourne-broche ; voyez-vous ce magot en haut qui paraît s'employer avec une force et une application étonnante à faire tourner la roue ? Eh bien ! c'est là l'homme ; le contrepoids caché est le destin, et le monde est un tournebroche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous mène.

En politique, sa profession de foi est nette :

Je n'admets que le machiavélisme pur, sans mélange, crû, vert, dans toute sa force, dans toute son âpreté.

Il ne veut aucune réforme :

Le changement de la constitution est une bien belle chose, lorsqu'elle est faite, mais une fort vilaine à faire : elle tracasse rudement deux ou trois générations entières, et n'accommode que la postérité. La postérité est un être possible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent pour les possibles, jusqu'à en être malheureux? Non.

Il a une haute idée de l'autorité qui conduit les hommes :

Dans l'ordre essentiel et naturel de ce monde admirable, il y a des sots et des hommes d'esprit. La nature a voulu que chacun y jouât un rôle. Or, il n'y a que deux rôles à jouer, commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller aux sots; il a donc fallu qu'ils commandassent, car, s'ils ne faisaient pas cela, ils ne feraient rien du tout.

En vertu de ses principes de repos politique, il défendit à Naples de jouer *Tartuffe*, et l'apprit lui-même à son correspondant de Paris. Il prétendait que les

hommes naissent tous avec un besoin extrême de se mêler des affaires qui ne les regardent pas, et il faisait consister l'essence de la liberté dans le droit de se mêler des affaires d'autrui.

Ennemi des économistes, il donna en 1770 ses *Dialogues sur le commerce des blés* (revus, pour la correction du style, par Grimm et Diderot). On se les arracha. Il soutenait la prohibition. C'était un modèle de discussion charmante sur une matière qui semblait s'y refuser, et au fond un livre sur la science du gouvernement, mais, comme dit son ami Grimm, il fallait savoir lire le blanc des entre-lignes. Les économistes furent alarmés. Mercier de la Rivière, l'abbé Morellet, entr'autres, répondirent.

En éducation, il n'a pas «le délire de croire que les maximes, les discours puissent rien à l'organisation des têtes. Si vous y croyez, écrit-il à un correspondant, prenez-moi un loup, et faites-en un chien, si vous pouvez. A deux ans la chose est faite; les plis des vices et des vertus sont donnés.»

Sa morale et ses mœurs étaient à l'avenant. Celui-là du moins ne se piquait pas de sensibilité : c'était à Diderot qu'il avouait qu'il n'avait jamais pleuré de sa vie, que la perte de son père, de ses frères, de ses sœurs, etc., ne lui avait pas coûté une larme.

On voit que la philosophie matérialiste, qui se cachait sous l'autre, était ce qu'elle est toujours, une vilaine chose.

A la fin du siècle, les idées sérieuses, religieuses et morales, revenaient d'elles-mêmes; à l'influence de

l'Angleterre et de Voltaire avait succédé l'influence de Genève et de Rousseau. Necker donna, en 1788, son livre : *De l'influence des idées religieuses*, où il soutint qu'on ne peut pas fonder la morale sur la liaison de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, et l'appuyait sur les idées religieuses. C'était une nouveauté. Il n'entendait d'ailleurs que la religion naturelle, et c'était un grand triomphe pour la philosophie qu'un tel livre écrit par un homme d'État comme Necker, et qui devint populaire par la popularité de son auteur. Rivarol le combattit, en séparant la morale de toute religion. Cette même année, l'Académie donnait à Necker le prix d'utilité publique fondé par M. de Monthyon, et on apprenait au même moment que le roi le rappelait au ministère.

Le livre de Meister : *De la Morale naturelle*, la même année, avait eu, ainsi que Grimm le constate, plus de succès que n'en obtiennent d'ordinaire des ouvrages si sérieux. Le grave Turgot voulait qu'on prêchât aux Français le mariage et le bon mariage. Lorsque Marmontel disait devant sa femme du mal de Rousseau, elle ne répondait que ceci : « Il nous a appris à être mères. » Et si on veut voir le profond travail que Rousseau avait fait dans les âmes, il faut lire les lettres de M[me] Roland, alors qu'à l'âge de vingt et vingt-deux ans, elle écrivait ces pages à une amie :

Ma patrie m'est quelque chose, mon attachement pour elle forme un lien sensible dans mon cœur. Comment me serait-elle indifférente? Aucune chose ne l'est pour moi.

Je me sens l'âme un peu cosmopolite; l'humanité, le sentiment, m'unissent à tout ce qui respire : un Caraïbe m'intéresse, le sort d'un Cafre me touche. Alexandre souhaitait d'autres mondes pour les conquérir; j'en souhaiterais d'autres pour les aimer, si je ne connaissais un être infini qui peut absorber tous mes sentiments. Est-ce un avantage que cette extrême sensibilité ? N'est-ce pas donner plus de prise à la douleur que d'être accessible par tant d'endroits? — Je me faisais il y a quelques jours la même question sur la délicatesse; mais nous reprendrons ceci une autre fois.

En vérité, je suis bien ennuyée d'être femme, il me fallait une autre âme, ou un autre sexe, ou un autre siècle. Je devais naître femme spartiate, ou romaine, ou, du moins, homme français. Comme tel, j'eusse choisi pour patrie la république des lettres, ou quelqu'une de ces républiques où l'on peut être homme et n'obéir qu'aux lois.

—Immobile et muette, on me déchire à chaque mot, je frémis et je glace; c'est ainsi que j'ai passé mon dernier dimanche. Oh ! l'affreuse vue que celle des malheureux qu'on ne peut consoler! c'est un supplice inexprimable; je doute s'il ne conduirait pas à la longue jusqu'à l'insensibilité : on s'irrite malgré soi contre ceux qui vous font souffrir; on viendrait enfin à s'étourdir sur leurs plaintes si l'on était forcé de les entendre longtemps... ou bien il faudrait mourir.

— J'ai dit mille fois que si mes idées pouvaient changer au point de me conduire aux vœux de cette espèce, je me mettrais dans un hôpital; j'avoue que ce sacrifice me plai-

rait malgré sa rigueur : c'est l'héroïsme dont je serais tenté, après celui de remplir dans le monde les devoirs de l'état commun avec les perfections que j'imagine.

L'union, l'amour universels, voilà ma folie : si j'avais vu le bon abbé de Saint-Pierre, je crois que j'aurais embrassé ses genoux en pleurant, comme j'aurais fait peut-être ceux de Rousseau, si sa femme m'avait permis de lui parler. Ainsi, je lui écrivais dans ma seconde lettre : « Si je n'avais fait que vous admirer, je n'aurais pas attaché un si haut prix au bonheur de vous voir ; mais je chéris en vous l'ami de l'humanité, son bienfaiteur et le mien : c'est à ces titres que vous me paraissez mériter mon hommage, et que j'aime à vous le rendre.

La philosophie du XVIIIe siècle n'est pas dans Helvétius et d'Holbach ; elle n'est pas non plus dans Condillac, dans le *Traité des sensations*. On sait que dans ce traité (1754), pour expliquer l'origine des idées et des sentiments de l'homme, il suppose une statue à qui il ouvre un sens, puis un autre, et un autre successivement, notant à chaque fois les jugements qu'elle porte. Cette imagination fut reçue froidement par le public. De bons esprits, comme Grimm, virent le défaut : « Il fallait animer la statue comme la nature nous anime. Nous distinguons en nous mémoire, jugement, imagination ; on dirait, à les entendre, que chacune de ces facultés fait ses opérations sans le secours des autres. » Buffon, dans le morceau fameux où il introduit le premier homme s'éveillant à la vie, sans réussir à embrasser toutes les opéra-

tions de la nature, qui fait bien des choses à la fois, n'avait pas donné dans une telle abstraction. On sentit la différence, et on prétendit que Condillac avait noyé la statue de Buffon dans un tonneau d'eau froide. Quand Condillac demanda à Buffon sa voix pour l'Académie, Buffon la lui promit et lui dit : « Vous avez fait parler une statue et moi l'homme. Je vous embrasse, parce que vous avez encore de la chaleur, mais, mon cher abbé, votre statue n'en a point. » Cette statue aurait bien pu les brouiller. Pour réhabiliter la sienne, Condillac avait eu l'idée de critiquer celle de Buffon, et composé contre lui le *Traité des animaux* (1755).

La mode était aux statues : après la statue métaphysicienne de Condillac, on a la statue sentimentale de Rousseau dans *Pygmalion* (1770). Lorsqu'elle se sent animée, elle se touche le cœur, et dit : « C'est moi. » Elle s'approche d'un marbre voisin, et dit : « Ce n'est plus moi. » Portant ensuite la main sur le cœur de Pygmalion, elle dit, avec un soupir : « Ah ! encore moi. »

Grimm a bien touché le vice de cette simplicité artificielle où Condillac réduisait toute la philosophie :

Tant qu'il s'agit de suivre un même principe et d'avancer toujours de conséquence en conséquence, notre esprit est à l'aise ; mais c'est lorsque, éloignés du premier principe, nous rencontrons des vérités rivales, ou qui semblent du moins l'être, c'est alors que, pour sortir

d'embarras, il faut plus qu'un esprit sage et une logique commune.

La philosophie de Condillac ne fut en honneur que bien plus tard, quand l'autre eut fait son œuvre. Elle était le petit filet d'eau qui reste après le torrent écoulé : elle en marquait le lit. Après la révolution, il n'y avait plus de place pour la philosophie précédente dépassée et discréditée ; on se fit humble : la raison se fit analyse. C'est de là qu'elle nous est revenue.

Où était l'esprit du XVIIIe siècle dans le philosophe Garat, lorsque en 1793 il était ministre de l'intérieur et que la disette pressait. Un grand nombre d'officiers municipaux étaient dans son antichambre, quelqu'un qui entre le trouve un petit volume à la main : « C'est une chose bien étrange, lui dit Garat, que l'abbé de Condillac ait entendu si mal le système de Spinosa ; il est clair que Spinosa, etc. » Celui à qui il s'adressait était un ami de Morellet, homme de foi, qui le lui raconta ensuite.

Il est bien d'être philosophe, mais il a y temps pour tout. Ce n'était pas là ce qu'auraient fait Malesherbes et Turgot. La philosophie, par habitude de se mouvoir, tournait dans le vide, et n'était plus qu'un retentissement. Garat a écrit, il a donné des *Mémoires sur Suart et le dix-huitième siècle* ; rarement la phrase s'est portée à de tels excès.

A côté des philosophes viennent les économistes ; les philosophes parlaient de morale et de bonheur ; les

économistes parlaient de la richesse publique. Pour comprendre leur succès, il faut se représenter l'état dans lequel était la France : l'exportation des grains interdite, et aussi la circulation à l'intérieur; à côté de la disette, une abondance qui avilissait les produits, les priviléges seigneuriaux, les servitudes, les monopoles; au moment de la famine et de la colère du peuple, le gouvernement se faisant marchand de blé, irritant ainsi le peuple contre les accapareurs qu'il imaginait, d'ailleurs secourant ces misères aux dépens des finances générales. Il voyait bien que ce n'était pas là un état naturel, et il fit dans deux occasions, en 1754 et 1764, l'essai de la liberté. Pour les finances, une noblesse et un clergé exempts d'impôts, le clergé seulement offrant tous les cinq ans au roi un don gratuit, toute la charge pesant sur le Tiers-État, une grande partie de l'argent restant en route dans les mains de ceux qui le maniaient, une petite partie entrant au trésor.

Il est curieux de voir les commencements et les progrès de cette école en quelques années. Gournay, d'abord commerçant, puis membre du bureau de commerce, nourri de la lecture des livres anglais dans un temps où, dit Morellet, la langue anglaise n'était encore que fort peu cultivée parmi nous, invente la maxime : « Laissez faire, laissez passer », qui affranchit le commerce et l'industrie, il convertit à ses idées son chef M. de Trudaine. Il meurt en 1759, sans avoir rien écrit, Quesnay, médecin ordinaire du roi, répand la doc-

trine par ses écrits et devient le vrai fondateur de l'école des économistes. On débuta par des articles de l'*Encyclopédie* sur l'agriculture et le commerce; le livre de l'école fut l'ouvrage du maître intitulé : *Physiocratie* ou *Constitution naturelle des gouvernements*, publié en 1767.

Quesnay habitait un entresol sous l'appartement de madame de Pompadour; c'était là que se tenait l'école. Il n'était pas à son aise avec Louis XVI. Lorsque je suis, disait-il, dans une chambre avec le roi, je me dis : « Voilà un homme qui peut me faire couper la tête, et cette idée me trouble. » Dans son entresol il était plus libre; comme il ne pouvait souffrir que les lettres fussent décachetées, il disait : « Je ne dînerais pas plus volontiers avec l'intendant des postes qu'avec le bourreau. » On parlait très-librement chez lui, « mais plus des choses que des personnes, » lui-même dissertait avec beaucoup de chaleur, sans envie de briller. Il paraît avoir eu l'esprit fin. Un jour que madame du Hausset avait dit du mal de l'argent, il lui fit un apologue à la Franklin : il rêvait une nuit qu'il était dévoré de soif, mais qu'il avait un long chemin à faire avant de pouvoir se désaltérer; il gémissait sur son sort lorsqu'un enchanteur parut, et lui dit : « Je suis touché de ton embarras : tiens, voilà un petit paquet de poudre de *prelinpinpin* : tous ceux à qui tu en donneras te logeront, te nourriront et te feront toutes sortes de politesses. » On devine quelle était cette poudre de prelinpinpin.

L'école économiste se réunissait sur la liberté du commerce et de l'industrie, mais elle était divisée d'ailleurs. Quesnay et M. de Forbonnais étaient chefs de deux sectes rivales : pour l'une toute la fortune d'un Etat était dans l'agriculture, pour l'autre dans le commerce et l'industrie. On se détestait et on se maltraitait. Il y avait deux publications ennemies : les partisans de l'agriculture rédigeaient les *Ephémérides du citoyen,* qui, commencées d'abord par l'abbé Baudeau et le marquis de Mirabeau, en 1765, et continuées par Dupont de Nemours, en 1768, sous le titre de *Nouvelles Ephémérides,* moururent en 1772; les partisans du commerce et de l'industrie rédigeaient le *Journal économique.*

A Quesnay se rattachait Mercier de la Rivière, conseiller au parlement, à un moment intendant de la Martinique, dont le maître faisait le plus grand cas, l'auteur de l'*Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques,* où il proposait, entre autres choses, l'impôt unique; le marquis de Mirabeau, qui avait déjà pris sa place dans l'opinion par l'*Ami des hommes;* et Turgot, dont nous parlons ailleurs.

Les femmes se déclaraient pour les idées nouvelles. Mme d'Aiguillon, qui avait autrefois conduit la mode de la géométrie, était maintenant avec la philosophie; la duchesse d'Enville, amie de Turgot, professait ses principes, recueillait l'abbé de Prades; Mme de Marchais, qui fut ensuite Mme d'Angivilliers, prêchait avec sa séduction l'économie

politique de Quesnay. Un peu plus tard, les femmes discutaient la constitution.

Il y a dans la seconde moitié du siècle une fièvre de bienfaisance. En 1759, Cliquot Blervache propose un hôtel pour les cultivateurs invalides. M. Faignet propose de fonder une rente viagère pour la vieillesse des domestiques. Un autre publie un projet d'établissement d'un bureau de consultation d'avocats pour les pauvres. Alors c'est un déluge de traités sur l'agriculture, la population, l'administration des finances, voix perdues ou isolées.

En 1763, M. de Chamousset demande une maison d'association pour les cas de maladie. Il s'élève contre l'habitude de mettre plusieurs malades dans un même lit, et fonde un hospice dans sa maison sur ce pied. Il amène la réforme de l'Hôtel-Dieu. Il avait la passion du bien public; il ne réussit qu'à compromettre ses affaires et à se rendre un peu ridicule. On pense qu'il mourut en faisant l'essai de médicaments qu'il préparait pour les pauvres. Rousseau, pour lui témoigner toute la considération qu'il avait pour lui, un jour que celui-ci lui fit visite, au moment où il prenait congé, ne se leva pas, ne le salua pas, et lui dit : « Je vous estime trop pour vous traiter comme le reste des hommes. » On lui doit la petite poste.

M. de Beaujon fonde un hospice. En possession d'une fortune considérable, il avait de singulières réceptions : il donnait de magnifiques dîners, et il ne mangeait pas, des bals somptueux, et il ne pouvait pas remuer. Pendant qu'on s'amusait dans ses salons,

il allait se coucher dans un lit qui avait la forme d'une corbeille de roses, et des femmes de la société venaient lui faire des lectures ou lui raconter des histoires; on les appelait les berceuses de M. de Beaujon.

En 1773, l'abbé de l'Épée fondait un établissement en faveur des sourds et muets.

Mme Necker fondait en 1778 un hospice de cent-vingt malades, pour prouver la possibilité de soigner sans trop de frais les malades seuls dans un lit (ce que M. de Chamousset avait déjà réclamé, on vient de le voir). Dans son *compte rendu* de 1781, Necker fit l'éloge de sa femme. Ils mirent ce genre de commisération à la mode, et les *Mémoires secrets* constatent qu'à un moment la fureur était de mettre tout en hôpital.

En 1782, M. de Monthyon fondait un prix de vertu, et deux ans après, l'Académie française le donnait, comme l'opinion publique, à la libératrice de Latude.

L'abbé Raynal avait sa philanthropie particulière :

Il vivait toujours chez les grands et chez ses amis, dit Mme Suard, se refusait tout, quoiqu'il eût dès lors une fortune aisée, qu'il ne devait qu'à lui-même; mais c'était un bon citoyen, et ce titre était alors l'éloge le plus honorable. Malgré sa bonté naturelle, la mendicité lui faisait horreur. Il n'aurait pas donné un sou à un mendiant; il me dit un jour qu'il voudrait qu'il fût permis de leur tirer à tous un coup de fusil, tant cette manière de vivre lui était odieuse; mais dès qu'il jouit de l'aisance que lui

avaient procurée ses ouvrages, il fonda des prix en Auvergne, où il était né, pour tous les genres d'industrie.

V

RÉSISTANCE.

La philosophie était puissante, toute-puissante; elle avait des ennemis. Nous avons déjà vu Fréron et Linguet.

Le Franc de Pompignan est l'auteur des cantiques sacrés dont on ne sait plus que trois vers :

Le Dieu poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Et qui rappellent toujours le vers de Voltaire :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Thomas prétendaitqu'il avait plus écrit pour l'éternité que pour l'immortalité. Il avait traduit en vers la prière déiste de Pope; il se prit en 1760, dans son discours de réception à l'Académie, à attaquer la philosophie

et les philosophes; l'imprudent attira sur lui la raillerie de Voltaire et ne s'en releva pas, il s'exila dans son château de province.

Cette famille avait du malheur. Le frère du poëte, l'évêque du Puy en Velay fit une *instruction* contre les incrédules modernes (1763), et provoqua la verve de Voltaire, qui l'illustra sous le nom de Jean-George. En 1754 il avait publié un volume sous le titre : *La dévotion réconciliée avec l'esprit.*

L'abbé de Caveirac écrit en 1758 une *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes.* En 1762 il défend les jésuites dans son *Nouvel appel à la raison,* et *Mes doutes sur la mort des jésuites,* qui furent brûlés par arrêt du parlement. Il fut plus tard exilé.

Palissot donna en 1757 ses *Petites lettres sur de grands philosophes,* sa comédie des *Philosophes,* en 1760. Diderot, Helvétius et d'autres y étaient insultés; Rousseau marchait à quatre pattes. Un valet qui vole son maître, disait : « Je deviens philosophe. » La pièce se terminait par ces deux vers :

Enfin tout philosophe est banni de céans,
Et nous ne vivons plus qu'avec d'honnêtes gens.

Le public trouva pourtant ces deux choses trop fortes, et il fallut les supprimer à la seconde représentation. N'oublions pas un discours préliminaire vendu en secret. L'auteur, par un procédé qui réussit toujours, citait contre la philosophie des textes vrais de

la Mettrie, qui ne représentait que lui-même, et des textes faux de Diderot et de d'Alembert; il louait beaucoup Voltaire qui n'accepta pas ses éloges et se déclara insulté comme les autres. « Ce n'est pas assez d'être méchant, répondit-il, il faut être gai. » Piron fit l'épigramme suivante :

Le méchant plut, le méchant plait ;
Gresset le fit, Palissot l'est.

Reprise en 1782, cette pièce dut être corrigée, pour être acceptée du public, qui n'aurait pas souffert d'injures à Rousseau. L'auteur commença par insérer, au *Journal de Paris*, un désaveu authentique qu'il eût jamais eu en vue d'attaquer ce grand homme; il ajouta à la scène quelques vers en son honneur, et supprima entièrement le disciple du philosophe converti en quadrupède. Après cela, elle réussit.

En 1765, il publia la *Dunciade*, ou la *Guerre des sots*, poëme en trois chants; Diderot, Marmontel, Duclos. Morellet, Raynal y figuraient à ce titre. L'auteur des *Philosophes*, dix ans après, fit l'*Homme dangereux*, dans le même genre; il jeta de la boue sur quelques hommes de lettres, et, pour prouver que ce n'était pas lui, se salit un peu lui-même. En 1775, il donnait les *Courtisanes*, dans l'intérêt des mœurs, pour montrer une fois de plus le danger de la philosophie.

Palissot était fortement protégé par le gouvernement. D'abord il insultait les philosophes, ce qui, au

besoin, aurait suffi ; de plus il avait rendu service au duc de Choiseul. En 1758, Frédéric, après la bataille de Crevelt, composa une ode où il maltraitait la France; Voltaire en eut une copie qu'il remit au duc; celui-ci chargea Palissot de faire une ode en réponse, et l'envoya à Frédéric, pour l'empêcher de publier la sienne.

Pour repousser les attaques contre le catholicisme, Bergier donna *le Déisme réfuté par lui-même* (1765), en réfutation de Rousseau, Guénée les *Lettres de quelques juifs portugais et allemands à M. de Voltaire* (1769), ouvrage qui se fit estimer de Voltaire lui-même.

Gilbert donne en 1771 son *Début poétique*, qui n'est pas lu, et l'année suivante envoie à l'Académie française, pour le concours, une pièce de vers intitulée : *le Génie aux prises avec la fortune ;* le prix ne fut pas donné. En 1776 il publia l'*Ode sur le jubilé*, l'*Ode à Monsieur frère du roi sur son voyage en Piémont*, et l'*Ode sur le jugement dernier;* toutes compositions très-hardies. Mécontent des philosophes, au pain de l'archevêque de Paris, qui lui fit donner une pension du roi, protégé par Fréron, il attaque les philosophes dans deux satires : *Le dix-huitième siècle* (1775), et *Mon apologie*. Il y a d'excellents vers dans cette satire du XVIII[e] siècle :

Je soupçonne entre nous que vous croyez en Dieu.

. . . .

Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !

Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance.
. . . .
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers:
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.

Il finit par se tuer en avalant la clef de sa chambre. Tout le monde a retenu ses derniers vers.

Mᵐᵉ de Genlis, *gouverneur* des enfants du duc d'Orléans, a joué un rôle. Son *Théâtre d'Éducation* (1771-1780) fut très-recherché. *Adèle et Théodore* (1782) n'eut pas ce succès tranquille : on se passionna pour et contre l'auteur. Elle voulait faire un peu l'éducation de tout le monde, des enfants, des philosophes, des gens de lettres, des femmes, des prêtres; on mit sous les noms du roman des personnages réels. Deux ans après, elle donna *les Veillées du Château*, ou *Cours de morale*. Grimm, qui n'admettait pas tous les principes de ces ouvrages, mais qui y reconnaissait au fond ceux de Locke et Rousseau, et qui d'ailleurs ne recevait pas ses opinions du dehors, peut-être aussi séduit par la recommandation de Mᵐᵉ d'Epinay, est favorable. Il ne trouve pas chez Mᵐᵉ de Genlis « beaucoup d'invention, d'imagination, de chaleur et d'énergie, mais de l'esprit, de la grâce, de l'élégance, et ordinairement de la simplicité, un naturel touchant; pas assez de profondeur dans la connaissance de l'homme, mais une grande habileté à rendre les formes, le ton

et les usages de la société, et sur toute chose, la nuance fugitive de ces modes, de ces opinions, de ces caprices, qu'il nous plaît d'appeler les mœurs du jour. »

Dans l'intervalle d'*Adèle et Théodore* aux *Veillées du Château*, elle avait vu l'Académie donner aux *Conversations d'Emélie* un prix qu'elle espérait, et cela lui avait ouvert les yeux sur les défauts des philosophes et de la philosophie. Elle juge l'*Histoire des Oracles*, de Fontenelle, un livre aussi ennuyeux que mal écrit, Voltaire brillant, mais médiocre en effet dans tous les genres. L'humeur éclata en 1787 dans l'ouvrage intitulé un peu longuement : *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie, ouvrage pour servir à l'éducation des enfants de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans.* Elle enseignait en outre aux philosophes à écrire. Elle avait la passion d'enseigner. Toute petite, elle enseignait les petits paysans; à trente ans, elle enseignait les enfants du duc d'Orléans, et à leur occasion les enfants de toute la chrétienté; elle enseignait, comme nous venons de voir, les philosophes dans ses traités religieux, les hommes et les femmes du monde dans ses romans; elle a mis le bon ton en *Dictionnaire raisonné*. Je ne sais par quel endroit elle séduisit la Harpe ; toujours est-il qu'il se déclara et fut rangé au devoir; sur quoi M. Sainte-Beuve a dit agréablement : « la Harpe devint amoureux d'elle ; c'est à croire à l'influence des étoiles. »

Champcenetz et Rivarol refirent à son intention le

songe d'Athalie. Mathan et Abner y étaient figurés par Gaillard et l'abbé Gauchat :

. . . .

Sur de petits tréteaux ma fortune établie
M'a fait connaître à Londre et même en Italie.
Par moi votre clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rousseau, par d'éternels ouvrages,
Comme au temps du feu roi, dérober vos hommages.
La Sorbonne me traite et de fille et de sœur.
Enfin de ma raison le pesant oppresseur,
Qui devait m'entourer de sa secte ennemie,
Condorcet, Condorcet tremble à l'Académie.
De toutes parts pressé par un nombreux essaim
De serpents en rabat réchauffés dans mon sein,
Il me laisse à Paris souveraine maîtresse....
Je jouissais en paix du fruit de ma finesse;
Mais, etc., etc....

Elle a laissé de pauvres *Mémoires.*

Tout le monde n'était pas converti aux idées philosophiques. Mallet du Pan rapporte qu'il y eut une très-forte opposition à l'*Édit de tolérance* de 1787. Le plus grand nombre des habitants de Paris était contraire. La maréchale de Noailles fit faire par l'abbé de Beauregard un libelle qu'elle vendit et distribua. Les moines dans leur couvent exposèrent le Saint-Sacre-

ment, pour prier Dieu de détourner le roi de la funeste idée de tolérer les protestants.

En 1760, le parti fit une maladresse. Palissot, le futur auteur de la *Dunciade*, le poëme des sots, où Diderot, Marmontel et Sedaine tenaient une place si honorable, s'essayait en donnant *les Philosophes*. Morellet sentit l'injure commune et la releva; il publia une *Vision de Palissot*, pour servir de préface à la comédie des *Philosophes*, où il maltraita la princesse de Robecq, qui, ardente ennemie des encyclopédistes, avait fourni à Palissot une des plus fortes scènes, lui laissant seulement le soin de la rimer. Par malheur, la princesse de Robecq était la maîtresse du duc de Choiseul, de plus elle était alors mourante, et le duc patronait la pièce où avait travaillé son amie. Il n'était pas indifférent de l'avoir pour ami ou pour ennemi. Morellet fut mis à la Bastille. « C'est dommage, dit Voltaire, qu'un si bon officier ait été fait prisonnier au commencement de la campagne. »

On ne manqua pas d'accuser la philosophie lorsque deux individus, nommés Bourdeaux et Humain, jugèrent à propos de se tuer en commun et de déposer leur commune pensée dans ce beau testament : « Le chagrin d'exister un moment pour cesser d'être une éternité est le point de réunion qui nous fait prévenir de concert cet acte despotique du sort. Quelques grains de poudre viennent de briser les ressorts de cette masse de chair mouvante que nos orgueilleux semblables appellent le roi des êtres. » Il est certain

qu'en 1783, à Paris, il n'y avait presque pas de jour sans suicide. On les cachait tant qu'on pouvait.

En 1776 on était pris d'humeur contre les philosophes, et un jubilé semblait avoir défait tout leur ouvrage. En 1777, Grimm accusait encore amèrement d'Holbach d'avoir discrédité les philosophes en révoltant le plus grand nombre des lecteurs, et gâté leur métier en professant des audaces qui rendaient tout ce qu'on pouvait dire désormais insipide et plat : « C'est un charlatan qui dit son secret : il se ruine lui-même et ses confrères avec lui. »

Une faute des philosophes fut de s'organiser en une secte ; cette organisation les rendit forts pour un moment, mais les compromit pour l'avenir, en offrant un corps aux traits des ennemis.

Par-dessus tout, ce qui faisait le plus de bien aux ennemis de la philosophie, c'étaient les violences de la philosophie elle-même : les adversaires triomphaient et les amis reculaient. « Ils en feront tant, disait Duclos, qu'ils me forceront à aller à vêpres et à la grand-messe. » Tous les partis ont leurs convulsionnaires. Il n'y a personne comme eux pour tirer les conséquences détestables d'un bon principe, faire une erreur d'une vérité. Ils ont été mis dans le monde pour discréditer la raison et dégoûter du bien. Ils soulèvent de grandes haines dans le camp ennemi, mais peu de personnes savent quelle est la douleur des esprits modérés quand ils voient les principes qu'ils aiment compromis par les violents, de quelle amertume ces emportés rem-

plissent le cœur de l'homme qui, jeté par le hasard des combats sous le même drapeau, rougit de porter leur nom, et est tenté d'abandonner son parti, pour n'être pas du leur.

Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, réfuta longuement, pied à pied, le *Système de la Nature;* Holland, un allemand, écrivit sur le même sujet en français un livre de mérite. Grimm avait trop d'esprit pour être dupe, et quoique philosophe, il faisait des réserves sur ce qu'il voyait. D'abord il distingue entre eux, il ne met pas sur le même pied Voltaire et d'Holbach : « Quand on a goûté de la manne de Ferney, on ne peut plus s'accommoder du biscuit des boulangers de Marc-Michel Rey. Ils pétrissent grossièrement, emphatiquement, déclamatoirement, et n'approchent nullement de la finesse exquise de la pâte de Ferney. » Il poursuit partout et signale aux vrais philosophes l'emphase philosophique, « un ridicule du jour » (1763), et quelques travers de l'école : « Je vois que les philosophes commencent aussi à avoir leur point d'orgue, et qu'il n'y aura plus de discours de prononcé à l'Académie sans réclamation contre le point d'orgue des prêtres, et sans apologie de la liberté de penser. Incessamment nous aurons des capucins athées comme des capucins chrétiens. Le nom de philosophe s'acquiert à si bon marché, comment tout le monde ne se flatterait-il pas de pouvoir y prétendre ! Aussi n'y a-t-il guère d'auteur qui ne se croie en conscience obligé d'éclai-

rer le genre humain sur ses premiers devoirs. » Il voit bien que la science, par trop d'abstraction et d'analyse, s'est isolée de la foule et a nui à l'âme humaine : « On a ôté à la religion tout ce qu'elle avait de populaire, tout ce qu'elle avait de plus séduisant aux yeux de la multitude. La philosophie, à force d'approfondir la source de nos plaisirs, en perd le sentiment et le goût. Elle imite le crime de Psyché, et en est punie comme elle. » Ceci est cruel mais bien vrai : « La philosophie a servi à aimer l'humanité en gros, pour ne plus avoir la peine d'aimer personne en détail. » Enfin un mot de doute sensé sur le résultat des mouvements de ce siècle (1774) : « Le jargon change, mais la raison y gagne-t-elle? »

Diderot n'était pas un orthodoxe ni en religion ni en philosophie, mais il racontait avec plaisir, qu'un Anglais s'avisant de publier un ouvrage contre l'immortalité de l'âme, on lui fit, dans les papiers publics, cette réponse : « Nous tous..... voleurs de grands chemins, assassins, traitans, ministres, souverains, faisons nos très-humbles remercîments à l'auteur du *Traité contre l'immortalité de l'âme*, de nous avoir appris que si nous étions assez adroits pour échapper aux châtiments dans ce monde-ci, nous n'en avions point à redouter dans l'autre. »

L'Académie était divisée en bonnets et en chapeaux, dévots et philosophes. On trouvait parmi les philosophes, outre le duc de Nivernais et le prince de Beauvau, le futur cardinal de Rohan et l'archevêque de

Toulouse ; à la tête des dévots était le duc de Richelieu. Vers 1772, la lutte était très-vive; le roi était du même côté que le duc de Richelieu. Aussi, lorsque l'Académie élut Delille et Suard (1772), le roi cassa les deux élections ; seulement, un mois après, il faisait savoir au duc de Nivernais qu'informé de la conduite irréprochable de MM. Delille et Suard, il leur permettait de se remettre sur les rangs à la première occasion. C'est à propos de cette élection que Richelieu disait : « C'est un despotisme intolérable ; chacun y fait ce qu'il veut. »

Les deux partis avaient leurs manœuvres. Duclos ne se cachait pas trop d'avoir, à l'élection de d'Alembert, brouillé les boules, assurant que la majorité était acquise, tandis que les boules noires dominaient. Si les philosophes de l'Académie étaient habiles, leurs ennemis l'étaient aussi. L'abbé de Radonvilliers, sous-précepteur des enfants de France, s'étant présenté à l'Académie, devait naturellement être reçu; Marmontel prudent retira sa candidature. Les chefs du parti anti-philosophique, d'Olivet, Batteux, vraisemblablement Paulmi et Séguier, eurent l'idée de compromettre dans cette affaire les philosophes (Duclos, d'Alembert, Watelet et Saurin étaient notés comme tels). Ils annoncèrent que l'abbé de Radonvilliers aurait des boules noires, qu'on ne pouvait manquer d'attribuer aux philosophes en question. Il y en eut quatre en effet. L'abbé d'Olivet s'indignait, les philosophes semblaient confondus,

mais ils avaient, sur le conseil de Duclos, pris leurs précautions : des deux boules, l'une blanche, l'autre noire, qu'ils avaient reçues, ils avaient gardé la noire dans leurs mains, et la montrèrent. D'Olivet les accusa d'avoir manqué au règlement.

Dans ce siècle, qui n'était pas mystique, le mysticisme couvait. Saint-Martin (1) avait des disciples dans les plus hautes classes. Il arrivait de l'étranger des ouvrages tels que celui-ci de Lavater : *Ponce-Pilate, ou l'homme sous toutes les formes, ou la hauteur et la profondeur de l'humanité, ou la Bible en petit et l'homme en grand, ou l'Ecce Homo universel, ou tout en un*; et celui-ci : *Les merveilles du Ciel, de l'enfer et des terres planétaires et australes, par Emmanuel de Swedemborg, d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles.*

En dehors de la philosophie, de l'économie politique et de la philanthropie, naissait le socialisme qui, s'élevant au-dessus des formes politiques, transforme la société elle-même, pour le plus grand bien qu'il se propose. Morelli publie en 1755 son *Code de la Nature*, où il établit la communauté des biens, demandant à chacnn selon ses facultés, et lui donnant selon ses besoins. Les fouriéristes ont reconnu en lui leur maître. Mably, dans sa *Législation* (1776), poursuit l'unité et l'égalité, et s'il respecte la propriété encore, il la restreint par toutes sortes de lois.

(1) Voir M. E. Caro, *Essai sur la vie et les doctrines de Saint Martin.*

Séparés dans le dessein et les moyens particuliers, Morelli et Mably se touchent et tiennent à leur temps par l'idée que la société peut tout pour le bien et le mal, et que les hommes peuvent tout sur la société. Ils tiennent à la France elle-même, pays de gouvernement excessif, de centralisation démesurée, où il n'y a d'ordinaire de vie qu'en un seul point, et qui ne se guérira du socialisme que par la liberté.

La philosophie rencontra au dix-huitième siècle deux adversaires qui méritent une place à part, les jésuites et les jansénistes. Les jansénistes tombèrent avec les parlements où leur esprit s'était réfugié; les jésuites furent chassés de France en 1764. Ils se compromirent par de mauvaises spéculations (1) commerciales, par une banqueroute de trois millions (1760), et les tristes manœuvres qu'ils essayèrent pour se sauver. Leurs *Constitutions* furent exposées au grand jour. Autrefois, forcés de choisir entre Mme de Pompadour et le dauphin, ils avaient choisi contre les maîtresses, qui passent, pour l'héritier du trône, qui leur promettait tout un règne; ils se trompèrent. Mme de Pompadour rejeta, à son tour, leurs avances; ils tombèrent rudement.

Ici encore nous rencontrons d'Alembert qui donna son livre *de la Destruction des jésuites en France* (1765). Il était dans le caractere de d'Alembert, cet ar-

(1) Voir M. Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIX. Ils vendaient en plusieurs endroits des esclaves, et voulurent faire entrer en France des lingots d'or sous le nom de reliques d'anciens jésuites martyrisés par les sauvages. Le capitaine du navire prit les lingots, et mit à la place, des os d'animaux.

dent ami de la raison et de la liberté, d'être l'ardent ennemi des jésuites. Aussi, après les avoir attaqués en mille endroits et avoir travaillé à leur chute, quand cette chute survint, il y applaudit, il l'expliqua à la nation un peu étonnée d'un coup si imprévu, et l'humilia encore par le ridicule. Les jésuites vaincus lui furent d'ailleurs une occasion excellente pour frapper les jansénistes vainqueurs ; le tout au profit de la raison, qui n'est d'aucune secte et les méprise.

Cette rencontre de d'Alembert et de Pascal dans une même œuvre donne beaucoup à réfléchir. Certes, s'il y eut jamais inconséquence au monde, ce fut celle de Pascal. L'auteur des ***Pensées*** est l'auteur des ***Provinciales***. Dans les ***Pensées***, l'intolérant disciple de la foi veut détruire la raison ***sotte et imbécile;*** et c'est lui l'adversaire du scepticisme jésuitique! C'est bien d'accuser leur morale infidèle; mais devant quelle loi, devant quel tribunal l'accuse-t-il? Devant le tribunal de la raison, devant la morale universelle! Il en appelle aux idées que tout le monde a, dans la langue que tout le monde parle; d'un coup, telle était la vigueur de son génie, il sécularise la morale. Et il croyait travailler pour le jansénisme! Il n'y a pas d'écrivain qui ait livré une guerre plus acharnée à la philosophie; il n'y a en a pas peut-être qui l'ait servie plus puissamment; tant il est vrai que nous sommes tous, petits et grands, des instruments aux mains de la Providence.

Il est malheureux d'écrire après ce grand homme contre le jésuitisme : *les* ***Provinciales*** tuent tout le

reste. Les jésuites appartiennent à Pascal. Le livre de d'Alembert est à une distance infinie des petites lettres. Le style de d'Alembert, excepté quand la fierté naturelle de son âme éclate, est sec et roide, et ne s'égaye que par des anecdotes, des traits empruntés. Ce qu'il a de saillant est rapporté, ce n'est pas le relief de la matière. Il n'y avait rien de bien nouveau dans le procès qu'il faisait aux jésuites. Il poursuivait (1) en eux l'esprit d'invasion, la prétention de gouverner le monde, si choquante dans ceux qui ont renoncé au monde : « Bons valets, mauvais maîtres, » en tout cas, terribles adversaires, avec lesquels Henri IV lui-même dut compter. Vous avez tiré l'épée contre les jésuites, disait q elqu'un à un philosophe ; hé bien, jetez le fourreau au feu.

De notre temps, on a dit beaucoup de mal des jésuites, assez pour fatiguer l'opinion qui, en France, se fatigue promptement, si bien qu'un jour il a été suranné de croire à leur malice, et même un peu ridicule de croire à leur existence. On a écrit contre eux leur histoire, même des romans, on leur a fait l'honneur d'inventer. Pour moi, ici, je ne cherche point ce qu'ont fait ou n'ont pas fait les membres de la Société ; je n'ai l'intention d'écrire ni une histoire ni un roman, et, essayant une sorte de philosophie du jésuitisme, je vais droit au principe sur lequel la Société repose. On n'a pas besoin d'être un érudit et un habile homme pour le découvrir ; il suffit d'ouvrir la

(1) De la destruction des jésuites en France, 1765.

Lettre de saint Ignace sur l'obéissance : il est là, en toutes lettres, sur la première pierre de l'édifice :

Laissons (1) sans peine les autres ordres religieux nous surpasser par les jeûnes, les veilles, par la sévérité du régime et de l'habit; c'est par la vraie et parfaite obéissance, par l'abdication de leur volonté et de leur propre jugement que je désire surtout que se fassent remarquer les enfants de cette Société. Il faut ne pas voir dans la personne du supérieur un homme sujet à l'erreur et aux misères, mais Jésus-Christ lui-même. Il faut obéir au supérieur, non pour sa sagesse et sa bonté, mais par cela seul qu'il représente Dieu, et qu'il est investi de l'autorité de celui qui a dit : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. S'il manque de prudence et de sagesse, il ne faut pas pour cela se relâcher en rien de l'obéissance qui lui est due, en tant que supérieur, puisqu'il remplace celui dont la sagesse ne saurait être trompée. Dépouillez entièrement votre volonté : cette liberté, que votre Créateur vous a departie, il faut librement la lui livrer, la lui consacrer en la personne de ses ministres. Plus cette partie de notre âme a d'importance, plus le sacrifice que nous en faisons par l'obéissance en acquiert de prix.

Celui qui voudra tout entier et sans réserve s'immoler à Dieu, devra, outre sa volonté, lui offrir son intelligence ; en sorte que non-seulement il veuille, mais encore pense

(1) Lettre de saint Ignace de Loyola sur la vertu d'obéissance. Constitutions des jésuites. Paulin, édit. 1843.

de même que le supérieur et soumette son jugement au sien, autant qu'une volonté toute dévouée peut faire fléchir l'intelligence. Si pour empêcher la volonté de s'égarer nous la confondons avec celle du supérieur, de même l'intelligence, pour ne pas se tromper, devra se régler sur celle du supérieur représentant de Dieu, interprète de la volonté divine. L'éclatante simplicité de l'obéissance disparaît quand nous mettons intérieurement en question si ce qu'on nous commande est bien ou mal. Convaincus que l'ordre du supérieur est l'ordre de Dieu même, un élan aveugle de la volonté avide d'obéir vous entraînera sans laisser même lieu à la réflexion.

Telle est l'obéissance, sorte d'holocauste, où l'homme tout entier, sans rien garder de lui-même, s'immole à son Créateur, à son Seigneur, par la main de ses ministres dans le feu de l'amour divin; pleine et entière renonciation par laquelle le religieux abdique volontairement tous ses droits sur lui-même, pour qu'en vertu de cet abandon volontaire et de cet asservissement, la divine Providence, par la main du supérieur, le gouverne et le possède. C'est ainsi qu'obéissent les vrais et sincères enfants de la Société.

Est-ce clair? Est-il permis de conserver le moindre doute sur la nature du jésuitisme? Ce n'est pas un docteur qui a écrit ces choses, c'est Ignace de Loyola. Ce n'est pas un accident dans l'histoire de la Société, c'est la charte même de sa fondation. Le jésuite dont les traits sont là gravés par une main ardente et impérieuse, n'est pas le jésuite d'un lieu ou d'une époque, c'est le jésuite éternel. Où donc est l'homme,

l'homme que Dieu fit? pour que nous comparions avec l'œuvre de Dieu l'œuvre de saint Ignace.

Trois vérités, claires comme le jour, dominent toute cette matière de la moralité humaine. Le jésuitisme les a méconnues toutes les trois, et elles le jugent.

D'abord, s'il y a une chose incontestable au monde, c'est celle-ci. L'homme est l'artisan de sa destinée. Intelligent et libre, il est créé pour la vérité et la justice, mais il naît ignorant et passionné; il faut qu'il trouve la vérité, et qu'il acquière la vertu. S'il tombe dans l'erreur, il peut rencontrer le vrai; s'il fait le mal, il peut faire le bien. Il tient donc sa destinée entre ses mains : il est ce qu'il veut, et, tandis que les astres roulent fatalement dans leur invariable orbite, tandis que les arbres se couvrent et se dépouillent de leurs fruits et de leurs fleurs par l'inflexible loi de la vie, au gré des éléments et des saisons, lui, indépendant, il se précipite, s'arrête ou recule dans son orbite ; il porte, à son gré, de bons fruits ou des fruits amers et empoisonnés. Nos vertus et nos vices naissent de la même source, la liberté. C'est par là que nous sommes des personnes et non des choses; c'est là notre titre le plus précieux, notre dignité, notre être même.

Voici une seconde vérité, également incontestable. Dieu, en donnant à l'homme une destinée à remplir, ne l'a pas laissé dans l'ignorance de cette destinée, ne l'a pas abandonné sans guide. Il y a dans

chacun de nous, au plus profond de notre âme, un maître qui commande et qui défend, qui exhorte et qui détourne, qui approuve et qui blâme, qui ne dort jamais, qui ne se tait jamais, que l'on ne corrompt jamais, et qui, au moment même où on viole son autorité, contraint de la reconnaître comme légitime, et la venge par le remords : c'est la conscience. Ainsi, la loi que Dieu nous impose est perpétuellement, universellement promulguée ; nul homme ne se justifie en disant : je ne savais pas ; cette loi est claire, sans équivoque, au-dessus des subtilités, des commentaires et des disputes des savants ; elle ne change point avec les temps, les climats et les caractères ; elle n'est point faite pour se conformer aux hommes, mais les hommes à elle ; elle n'est au service de personne, individu ou société. C'est elle qui soutient ou détruit les lois humaines, selon qu'elle les inspire ou que, retirée dans la conscience, elle livre nos caprices à leur néant. Ainsi, faibles et bornés et passagers que nous sommes ici-bas, nous connaissons la justice ; enfermés dans un corps étroit qui ne nous entretient que de bruit, de couleurs, de formes, d'apparences, notre conscience donne sur l'infini, et nous savons qu'en pratiquant la loi morale, nous obéissons à cette loi souveraine, toujours entendue, toujours accomplie en Dieu.

Enfin, voici une dernière vérité. Les astres et les plantes ne sont pas faits pour eux-mêmes : ce n'est pas pour eux-mêmes que les fleuves coulent et que

les arbres poussent; ils ne savent seulement pas qu'ils existent. Les animaux le savent, mais, dépourvus de libre arbitre, ils sont instruments aux mains de la nature ou des hommes. Osez dire cela de l'homme; osez dire qu'il est fait pour autre chose que la justice; que vous avez le droit de l'appliquer à un autre dessein; que vous pouvez vous substituer à lui et vous servir de lui, comme vous barrez ce fleuve pour porter ses eaux où il vous plaît, comme vous greffez cet arbre pour changer sa nature, comme vous le coupez et le façonnez pour construire un vaisseau, comme vous dressez cet animal pour vos besoins ou vos fantaisies! Vous ne direz pas cela, vous ne l'oserez pas. L'homme a son œuvre propre dans ce monde, la perfection à réaliser, perfection de science et de vertu; il est créé pour cet usage, il est à lui-même sa fin, il n'est point un instrument, et il ne le devient que par une corruption criminelle des desseins de Dieu.

Tel est l'homme : sa destinée est la perfection, son conseil la raison, l'instrument la liberté.

Par ordre de la raison, il obéira à la loi civile, justice visible, soutien de la société sans laquelle notre perfectionnement est impossible ou incomplet.

Pour former en lui l'esprit d'obéissance à la raison, il suivra même, s'il le veut, une règle subalterne, la règle écrite d'une association, car il n'engage que son corps dans cette discipline; or, la discipline du corps exerce aux combats de l'âme : le sommeil vaincu, la faim réprimée nous rendent forts contre les ardeurs des sens; et la volonté, maîtresse des organes, porte

contre l'orgueil, l'ambition, la colère, cette force dont elle a fait ailleurs l'apprentissage.

Allons plus loin, et ne marchandons point notre obéissance. Entrons dans quelqu'un de ces ordres religieux où les membres se remettent entre les mains d'un chef qui disposera, à son gré, de leur talent, déterminera les vocations, fixera à chacun son emploi, tracera autour de lui le cercle où il doit agir, retenant l'un dans les grandes villes peuplées, envoyant l'autre dans les campagnes, ou chez les sauvages du Nouveau-Monde. C'est là comme une armée spirituelle, et là aussi la victoire est au prix de la discipline, qui sacrifie les goûts particuliers à une cause supérieure. Celui qui obéit ainsi est libre : quelque part que son chef l'envoie, il y porte un esprit maître de lui-même; il a donné à un autre le droit de fixer sa résidence, son travail et sa peine; mais il prêche ce qui est, devant sa raison, la vérité, il pratique ce qui est, devant sa conscience, la justice.

La vertu est : obéir à la raison ou en vue de la raison. Écoutez une certaine doctrine; la vertu est : obéir. Qui obéit à sa raison, obéit à soi-même, et n'obéit pas. La vraie obéissance veut qu'on se dépouille de soi-même, qu'on s'aliène à un autre; elle consiste à abdiquer entre les mains d'un homme, à croire vrai ce qu'il dit vrai, faux ce qu'il dit faux, juste ce qu'il dit juste, injuste ce qu'il dit injuste; l'homme n'a d'autre mérite que de comprimer les scrupules de sa raison, la révolte de sa con-

science; c'est là le pur holocauste, l'holocauste agréable à Dieu.

Ainsi donc, Dieu nous commande de détruire en nous la liberté, la raison, notre privilége, notre honneur; il nous les a données tout exprès pour que nous les détruisions de nos mains! Et c'est la vertu! Non, ce n'est point la vertu, c'est un homicide, non pas l'homicide du corps, dont la vie est passagère et misérable, à la disposition du premier venu des hommes, des animaux et des éléments, mais l'homicide de l'âme que Dieu avait faite immortelle; et ce sera toujours le premier des crimes, tant que l'âme sera au-dessus du corps, tant que les pensées et les sentiments invisibles vaudront mieux que le sang qui coule dans les veines.

On veut que je sacrifie ma liberté et ma raison, j'aurai ce courage; mais le sacrifice consommé, que me restera-t-il de moi? Rien, non rien; et Dieu lui-même chercherait vainement là un être qu'il pût récompenser de son obéissance; pour le rendre capable de goûter le bonheur promis, il faudrait qu'il le créât de nouveau, qu'une seconde fois il le fît homme, et qu'il lui rendît la raison et la liberté. Hommes sensés, qui entendez et pratiquez vulgairement la vertu, qui, pour plaire à Dieu et vous rendre dignes de l'approcher, éclairez votre intelligence, fortifiez votre volonté, élevez votre âme, vous vous indignez, vous vous récriez sur cette doctrine morale: c'est un monstre! — C'est le jésuitisme!

Voyez le principe à l'œuvre: comme il est jaloux,

comme il fait le vide autour de lui, comme il détache l'homme de tout ce qui peut le lui disputer.

Et d'abord l'autorité de la raison. Ceux qu'elle séduit échappent à la Société; la Société combattra donc la raison : elle persécutera le cartésianisme, qui est la passion de l'évidence, et, dans son propre sein, elle poursuivra, elle découragera ceux qui prennent la philosophie au sérieux, par exemple, cet excellent père André, qui ne fut jamais qu'un jésuite naïf. Elle méritera le nom de compagnie pyrrhonienne.

Puis l'autorité redoutable de la grâce. Il ne leur faut point de ces hommes qui, enflammés par le zèle de Dieu, uniquement jaloux d'accomplir sa volonté, inclinés devant cet unique maître, comptent pour rien les maîtres d'ici-bas. Or, la doctrine de la grâce, entendue à la rigueur par des âmes ardentes, porte là. Si en effet je suis, de naissance, par moi-même incapable du vrai et du bien, si Dieu seul est mon intelligence et ma force, si c'est de lui que me viennent les bonnes pensées, qu'ai-je à faire des hommes? ils ne sont point ma lumière. Je suis donc opiniâtrément l'inspiration divine, et n'écoute point d'autre inspiration. Le jésuitisme voit le danger : il se fait défenseur complaisant du libre arbitre, et reçoit le nom de compagnie pélagienne.

Enfin, au défaut de la grâce et de la raison, une autre autorité peut s'emparer de l'homme. Supposez sur terre un pouvoir visible, institué par Dieu lui-même, consacré par lui, une royauté de droit divin : ce pouvoir a droit à toute notre obéissance ; nous de-

vons faire ce qu'il ordonne, éviter ce qu'il défend, mettre à son service nos biens, notre vie, notre volonté. Or, pour celui qui aspire à gouverner les hommes, voilà l'ennemi. Il faudra donc rompre cette obéissance, relâcher ces liens trop étroits entre le sujet et le roi ; la Société déclarera que le pouvoir royal est d'institution humaine; et un de ses membres, hardi entre tous, écrira en Espagne même, dans cette citadelle de la foi à la royauté, que, dans de grandes circonstances, lorsque la vie d'un roi est un obstacle à l'accomplissement d'un religieux dessein, on peut, dans l'intérêt de la bonne cause, aller jusqu'au régicide.

Voilà donc l'homme isolé de Dieu, de la raison et du pouvoir civil; la Société s'en saisit; elle lui propose un grand dessein : le royaume de Dieu à fonder ici-bas, et, comme récompense, là-haut le bonheur éternel; elle lui promet la conquête de l'un et de l'autre monde, et l'enrôle dans la grande armée spirituelle qui doit livrer ce beau combat. Le but, c'est le succès du christianisme; le moyen, le succès de la Société; c'est un seul et même intérêt, une même cause. Qui sert la Société sert le christianisme, qui nuit à celle-ci nuit à celui-là : et c'est aussi la pierre de touche des actions humaines, la marque de la vertu et du vice : ce qui est bon pour la Société est bon, ce qui est mauvais pour la Société est mauvais. Et c'est la Société elle-même qui le juge par son Supérieur. La loi morale règle le courant des actes de la vie : elle est, dans les choses indifférentes, un

honnête conseil; mais sitôt que le souverain bien de la Société est en péril, elle s'efface devant la raison d'État; les petits scrupules d'une conscience étroite cèdent aux grands intérêts qui, de droit, passent devant. Que le salut de la Société soit la loi suprême, *Salus Societatis suprema lex esto.* Au lieu de ce flambeau divin, allumé à la raison éternelle, et que tous les orages d'ici-bas ne peuvent éteindre, ils nous donnent un flambeau humain, nourri des passions humaines, et qu'agitent incessamment tous les vents de la terre. Jamais, non jamais, législateur ne fit une œuvre plus détestable : je le dis au nom de la nature humaine pervertie, de la dignité humaine anéantie, de Dieu calomnié.

Ainsi, en apparence par une bizarre contradiction, au fond par une merveilleuse conséquence, le jésuitisme, le mortel ennemi de la liberté personnelle, semble la défendre contre la théologie et contre l'État. En réalité, il n'affranchit l'individu d'une autorité étrangère que pour s'en emparer; il en fait comme un terrain vague, puis il y met la main. De la même façon, enroulé autour de l'Église, il la protége de ses replis et l'étouffe. C'est la mort, douée, par contresens, du pouvoir d'assimilation. Exilée de partout, toujours errante, toutes les mers et tous les continents de l'ancien et du nouveau monde l'ont vue passer; partout étrangère, elle est à elle-même sa patrie, tandis qu'amante d'elle-même, et séduite par l'orgueil, piége des puissances, elle est sa loi et son Dieu.

Que le catholicisme soit ou non le christianisme vrai, c'est la grande question débattue entre l'Eglise et les dissidents; mais certaines personnes qui affirment ne s'arrêtent pas en chemin : elles disent que le christianisme se confond avec le catholicisme, qui se confond avec la papauté, qui se confond avec le jésuitisme. Il n'y a pas à se fâcher contre de telles prétentions : c'est une curiosité qui manquerait à notre temps si fécond en opinions hardies. Nous ne trouvons pas étonnant que les jésuites le disent, mais que d'autres le croient. Le jésuitisme naissant a vaillamment servi la foi catholique, il l'a défendue et étendue, défendue dans l'ancien monde contre le protestantisme, étendue dans le nouveau monde récemment découvert; maintenant il ne tient plus à l'Eglise que comme un regret, le regret de la société laïque échappée à sa tutelle. L'Église a perdu, à la fin du moyen âge, la suprématie politique, et, à la fin du dernier siècle, le droit civil lui a échappé. Elle sent de bonne heure que c'en est fait de la suprématie politique, et ne songe plus à donner ni à enlever les couronnes, encore moins à partager le globe, mais elle se maintient obstinément dans le droit civil, où elle tâche de faire prévaloir son principe par l'établissement d'une religion d'Etat, la désignation du sacrilége, l'observation forcée du dimanche, la reconnaissance des vœux monastiques et du sacrement de l'ordre, d'où l'interdiction du mariage des prêtres, la primauté du mariage religieux sur le mariage civil. D'elle-même, par son bon sens,

et son esprit pratique, elle verrait bien qu'il faut céder au temps, mais le jésuitisme, qui la flatte et lui présente une armée, lui rend un mauvais service : il l'empêche de se résigner.

Force et aveuglement de l'espérance ! Lorsque, par un mouvement continu et irrésistible, la société civile se sécularise, lorsque la loi civile s'émancipe de la loi religieuse, et fonde, en dehors des dogmes, sur le bon sens public, une morale publique, le jésuitisme croit arrêter ce mouvement : il prétend faire rentrer l'Etat dans l'Eglise, rendre à l'Eglise le règlement du droit et de la pensée, envahir la vie privée et commander la conscience.

Qu'il le sache bien : la raison moderne ne veut pas l'absorption de la loi civile, de la conscience, par la loi religieuse. La loi civile ordonne la probité, elle ne s'arroge pas le pouvoir de commander la vertu; elle parle au citoyen, elle n'a rien à voir avec l'homme privé; elle nous défend de nuire à nos semblables, elle nous laisse libres d'être intempérants et irréligieux à nos risques et périls dans cette vie et dans l'autre; et si quelquefois elle semble punir l'intempérance et l'irréligion, elle ne frappe que le scandale, l'insulte faite aux mœurs publiques, aux libres croyances qui vivent paisiblement sous son ombre; elle reconnaît un Dieu, non point le Dieu des israélites, des catholiques ou des protestants, mais l'Être éternel, infini, tout-puissant, sage et bon, providence universelle; elle l'invoque en tête de ses constitutions

comme témoin de la sincérité et gardien de la justice.

De siècle en siècle, de jour en jour, la société civile se sécularise ; c'est l'inflexible mouvement de la civilisation, la marche fatale des peuples, le progrès qu'ils achètent du prix des révolutions. Et vraiment, quand on considère cet ordre invariable, cette force suprême qui a balayé comme de la poussière les plus puissants obstacles, ce n'est plus de la colère qu'on éprouve, mais une pitié profonde pour les insensés qui se vantent de changer la nature immuable des choses, et qui rusent avec la Providence. Vous allez voir que, si l'idée leur en prend, ils feront tourner la terre de droite à gauche.

Quant à ce pays-ci, ceux qui tentent la restauration du jésuitisme jouent gros jeu. Je ne suis pas devin, mais il n'est pas nécessaire de l'être pour affirmer ceci : Toutes les fois qu'en France vous verrez revenir les jésuites, retournez-vous, vous verrez Voltaire.

La morale qu'ils enseignent a été jugée par Pascal. La religion qu'ils proposent, la religion des petits miracles, des petits mystères, des petites pratiques, sensibles et sensuelles. Ils doivent être contents. Leur politique, quand ils sont seuls maîtres, est celle du Paraguay, une théocratie paternelle; quand il faut partager, l'alliance avec le despotisme, l'un donnant les âmes, l'autre les corps.

On a parlé très-diversement des jésuites comme instituteurs. Je dirai nettement ici comme partout ce que je pense.

En fait d'éducation, voici leur grand art : ils se substituent à la famille, à qui ils prennent le pouvoir et les caresses, au lieu de garder le simple personnage de maître affectueux, qui montre toujours aux enfants, au delà de son autorité et de son affection, l'autorité et l'affection des parents, à qui il faudra bien les remettre un jour. J'ajoute que je crois, dans la plupart d'entre eux, à une affection vraie. Il est difficile d'approcher la jeunesse sans l'aimer, et c'est une grande douceur pour des hommes qui ont rompu avec leur famille naturelle : ils retrouvent là ce qu'ils ont perdu. Ce que la Société dépense d'esprit pour simuler, par l'arrangement de plaisirs innocents, la maison paternelle, est prodigieux.

Je sais que cette sorte d'éducation a de grands charmes, et pour ceux qui dirigent et pour ceux qui sont dirigés. C'est un rare plaisir d'arranger un monde : il y a dans la méditation du principe sur lequel on le fait une jouissance singulière, et dans la préparation des détails tout ce qu'il faut pour contenter l'activité la plus inquiète. C'est aussi un vif bonheur d'habiter un univers qui semble avoir été fait pour vous seul, et ceux qui ont passé par là, quand ils entrent dans le vrai monde, de l'obstacle et de l'effort, avec ses lois générales qui semblent ne nous avoir pas prévus, ceux-là ne peuvent oublier la première vie, aimable, à laquelle ils se reportent obstinément.

La société des enfants entre eux est aussi ap-

prêtée. Au lieu de cette petite république des colléges où chacun se forme pour son compte, à ses dépens, quittant les vices insociables, et prenant les vertus sociables, sentant partout l'opinion qu'il doit rencontrer plus tard, ici partout chacun sent ou cherche l'œil du maître, et se compose.

Pour l'instruction, voici ce qu'on trouve chez eux : l'histoire réduite aux faits et aux tableaux, sans la leçon qui en sort pour la connaissance du monde, les faits même supprimés ou changés, quand ils parlent trop ; — la philosophie réduite à ce peu qu'on appelle la doctrine (1) empirique, et que M. de Maistre appelait « la philosophie du rien », sans danger qu'on s'éprenne de cela ; — la science physique réduite aux récréations, sans l'esprit de recherche et de liberté ; — la littérature réduite à l'explication admirative des auteurs anciens, et aboutissant à des jeux d'esprit innocents. Je ne partage point l'indignation traditionnelle contre les éditeurs de classiques expurgés. S'il y a dans tout un auteur excellent une ligne dangereuse, vaut-il mieux retrancher cette ligne de cet auteur, ou retrancher cet auteur des classes? Voilà la question. Le mal n'est pas d'ôter cette ligne, mais de mettre quelque chose à la place, et quelque chose d'édifiant, qui trompe. C'est là leur tort, j'ajoute leur tort universel : ils

(1) Voir sur la philosophie des jésuites, M. F. Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne.*

font les auteurs comme ils font la nature. Les lettres, les bonnes lettres, comme on dit, cultivées comme il faut, sont inestimables. Quand on s'approche des plus beaux génies, pour voir comment ils pensent et comment ils parlent, on prend l'idée du grand, on se dégoûte de ce qui est petit, on présume modestement de soi, et on s'efforce de faire mieux chaque jour; cette ambition dégoûte de beaucoup d'autres ambitions. Puis, dans la jouissance de ces plaisirs élevés, pour lesquels la fortune et les hommes ne peuvent rien, mais sur lesquels ils ne peuvent rien non plus, il y a un sentiment d'indépendance et de hauteur qui nous console de bien des maux, et nous défend de bien des faiblesses. Mais il y a un usage plus médiocre des lettres, quand, se prenant uniquement à la forme, on y applique les distinctions d'une rhétorique et d'une poétique tout extérieures, confondant tout dans une admiration banale, l'oreille occupée d'une harmonie matérielle, uniforme, qui berce et endort l'esprit. Certainement à l'égard des lettres il y a ces deux amours qui n'ont de commun que le nom; l'un fait des hommes, l'autre de grands adolescents. C'est celui qu'on trouve chez les jésuites : ils amusent l'âme.

Marmontel, leur élève, et qui était peu passionné, surtout quand il écrivit ses *Mémoires*, a gardé d'eux un mauvais souvenir. Parlant d'un de ses maîtres, un père très-instruit, amoureux des lettres, mais qui, ayant le malheur d'être âgé et de

ne pouvoir plus guère servir, fut mis au rebut, il ajoute : « C'était un vice bien odieux dans le régime et les mœurs des jésuites que cet abandon des vieillards! » Un peu plus loin, une charmante scène de comédie : pour ajouter à leur collége une infirmerie, une église et un jardin, ils délogent les Augustins, auxquels ils donnent le couvent, le jardin et l'église des Cordeliers, dont ils réunissent deux couvents en un seul, sous prétexte que Clermont et Mont-Ferrand, qui faisaient autrefois deux villes, n'en faisant plus maintenant qu'une (d'où vient le nom de Clermont-Ferrand), il n'est pas nécessaire qu'une ville ait deux couvents de Cordeliers; le tout, sans faire de mal à personne, « car il faut toujours agir en bons voisins. » Marmontel les abandonna, parce que, dans sa seconde année de philosophie, il ne put engager son professeur jésuite à enseigner la physique newtonienne. C'était vers 1743.

Il est certain que je ne les aime pas; mais ce n'est ni comme philosophe ni comme instituteur. Quand je cherche bien ce qui en moi leur repugne, c'est la passion du naturel, la haine du factice. Un système est faux, on le combat, on ne lui en veut pas, même on le respecte; mais le factice est odieux : c'est l'artificiel qui joue la nature, c'est le faux qui fait le vrai et qui veut qu'on l'aime; auprès du factice, j'aime le faux.

Si la France se refuse aux jésuites, ce n'est pas pour se livrer aux jansénistes. Le jésuitisme est commode

pour le monde : pourvu que vous lui donniez la terre, il vous en promet les fruits; pourvu que vous lui donniez tout, il vous rend tout, comme le patronage des Romains, qui demandaient seulement aux peuples de les reconnaître, d'avoir avec eux mêmes amis et mêmes ennemis, leur laissant du reste leurs lois et leurs mœurs; et comme ce patronage encore, ils étendent sur vous une protection puissante : ils vous couvrent et vous portent aux honneurs et à la fortune. Avec le jansénisme, la vie change : le jésuitisme est gai, le jansénisme triste : il ferme les théâtres, chasse les plaisirs et l'élégance, absorbe l'âme dans la méditation de l'éternité et de la mort, l'emploie tout entière à la réforme intérieure. On admirait le jansénisme à Port-Royal, on le redoutait dans le monde, car le monde, la France du moins, ne se passe pas d'art et de plaisir. On aime le jansénisme hors de la société, comme un lieu à part où l'air est plus pur et les âmes plus fortes, pour répondre à ceux qui prétendent que la grandeur morale n'a jamais été ou n'est plus, pour retremper par intervalles ceux que les affaires retiennent, et recueillir quelques-uns que la perfection ordinaire ne contente pas. Avec ses principales vertus, il est bien partout : le souci de la vie future, l'attachement au bien, le courage, l'humilité devant Dieu, la dignité devant les hommes, ne sont pas tellement communs, que les individus d'aucun temps n'aient rien à faire du jansénisme ; mais s'il faut que la société elle-même se moule sur le cloître, que, méditant perpétuellement la mort, elle

bannisse les divertissements, les théâtres, les musées, le bal, la chanson, le roman et le conte, l'élégance et la fantaisie, la vie, en un mot, le jansénisme fait peur. Au XVIIIe siècle, répandu dans une partie de la magistrature et du clergé, représenté par une feuille publique, il tend là, et il n'y a pas à s'étonner que la liberté française se défende. Il faut dire, à son honneur, que cette entreprise sur la société n'est pas la conspiration d'un corps qui veut prendre le pouvoir, mais la tentative de personnes isolées, qui espèrent appliquer au monde le régime sévère qu'elles ont adopté pour elles-mêmes.

Entre les deux partis, comme disait Voltaire, entre les renards et les loups, ennemis l'un de l'autre, et tous les deux de la philosophie, la conduite des philosophes était tracée : maltraiter les jésuites sans que les jansénistes crussent avoir raison, accabler les jansénistes sans que les jésuites en fussent plus fiers, et, à chaque fois, par un air d'impartialité, être doux pour la secte opprimée dans le moment, celle dont on n'avait rien à craindre. C'est à quoi ne manqua pas d'Alembert, qui n'était pas seulement un fort géomètre, mais encore un habile politique; dès que les jésuites tombèrent, il publia le livre dont quelques-uns lui sont encore reconnaissants. Voltaire n'aimait ni les uns ni les autres, mais, poëte léger et poëte dramatique, il s'entendait encore mieux avec les jésuites qu'avec les jansénistes. Le père la Tour, principal du collége des jésuites, assistait à ses spectacles de la rue Traversière (1750), applau-

dissant la *Rome sauvée*. Il ne pouvait pas oublier cela, il ne pouvait pas oublier non plus que les jansénistes proscrivent le théâtre, et il ne leur pardonnait pas plus qu'à Calvin, à qui il faisait dire : « J'ai écrit contre la peinture et la sculpture, et j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet. » D'ailleurs les jésuites le ménageaient : il avait été leur élève et il était devenu une puissance. Il frappa selon les temps.

Achevons cette question. Puisqu'on prétend engager dans cette querelle le sentiment religieux, dégageons-le. Il n'est pas à une secte ou à une autre ; il est à l'âme humaine. Il n'est pas de mise dans une fonction, déplacé dans les autres ; il est dans toutes quelque chose de singulièrement noble : dans le savant, l'idée que la vérité est vivante quelque part, l'émotion d'un esprit qu'elle touche d'un de ses rayons, et la reconnaissance envers Dieu qui nous a choisis pour de tels plaisirs ; dans le magistrat, la pensée qu'il est l'agent de la justice éternelle, l'idée que la justice qu'il exerce n'est pas une loi abstraite et humaine, mais la raison de Dieu et sa volonté sur le monde, la même justice par laquelle il nous jugera ; dans les parents et dans les maîtres, la dignité sentie et la conscience redoutable de former des âmes après Dieu ; dans l'homme de guerre, la pensée du peu que fait le talent contre la destinée, le remerciement à Dieu qui donne la victoire, et l'a pris pour accomplir de grands événements ; dans l'amour et les affections profondes, le rêve d'une société éternelle, pour profiter ensem-

ble en tout ce qui est bien, l'effusion envers Dieu qui comble ainsi notre cœur, avec l'ardente prière qu'il nous garde la vie et l'affection de celui qui est tout notre bonheur; dans le deuil, l'espérance opiniâtre, l'appel à Dieu qui doit nous rendre ce qu'il nous a donné à aimer; enfin dans l'existence entière, la contemplation de ces grands espaces où nous sommes roulés, de notre impuissance à nous retenir et à retenir le tourbillon qui passe enfermant notre bien, avec la confiance qu'un Dieu excite les vents qui nous élèvent et nous abattent, nous rapprochent et nous séparent, et qu'à travers ces orages nous gagnerons le repos. Le sentiment religieux ne chasse pas les sentiments humains, il nous crée dans notre âme comme un lieu plus haut où on les goûte, il donne aux affections terrestres d'autres horizons, et, en quelque espace étroit que la fortune nous loge, il y ajoute une vue du ciel.

Le vrai chrétien, sévère pour lui-même, est doux pour les autres; il déteste l'erreur et le mal, mais il regarde comme malheureux ceux qui y tombent; il les plaint, les éclaire s'il peut et les ramène, espère toujours, et ne les maudit pas, laissant quelque chose à faire aux jugements de Dieu; il se reprocherait, à son tour, comme un crime, d'injurier celui qui pense et agit autrement que lui; il redouterait de l'aigrir, de l'obstiner sans remède contre la vérité. Voilà le chrétien que je reconnais. Quand je le rencontre, j'admire et j'aime sa vertu sereine, j'admire et j'aime la croyance qui la lui donne. Cette croyance

est-elle humaine ou divine? Le monde est partagé là-dessus et ne croit pas qui veut; mais, séve de la terre ou rosée du ciel, c'est une eau qui rafraîchit; et, pour mon compte, quand je vois cette conduite si constante sans effort, cette force qui suffit à tous les devoirs, cette confiance solide au milieu des épreuves, cette douceur inaltérable, je n'argumente pas contre une foi qui donne à de faibles créatures le courage de mourir, et ce qui est quelquefois plus, le courage de vivre; je ne discute pas contre la vertu.

J'aime aussi les légendes du christianisme; quand on parcourt les pages où revivent ces fières âmes chrétiennes, héroïques contre la volupté, il s'élève de là, comme dans certaines campagnes, des herbes que l'on foule, une odeur fortifiante.

Mais je ne prendrai jamais pour le christianisme ce quelque chose de haineux, d'insolent et de tyrannique qu'on nous fait aujourd'hui. Naturellement, ces chrétiens de nouvelle espèce injurient la raison et les philosophes, qu'ils accusent des plus affreuses erreurs. Il n'y a pas de mal à cela, car ce n'est pas vrai, et ils le savent. Notre vrai tort est d'être spiritualistes et religieux : ils nous en veulent plus de nos vérités que de nos erreurs. Ils nous croient morts; ils se trompent; il n'y a de bien morts que ceux qui se tuent eux-mêmes, et on ne se tue que par ses excès. Ils y travaillent trop bien ; ce serait dommage de les troubler. Déjà ils ne se surveillent plus, ils rêvent tout haut, et disent dans leur sommeil d'étranges

choses; on ne devrait pas dormir, quand on rêve ainsi. Pendant qu'ils s'emportent de cette façon, c'est pour nous le vrai moment d'être modestes. Ils me font peine, car, après tout, ils ne sont pas heureux : ils ont tenté de mettre la main sur la société civile qui leur a échappé; ils sont mal avec les vrais chrétiens et avec leur conscience ; et, quand ils regardent cette clientèle qui était hier à un autre maître et sera à un autre demain, ils doivent avoir de grands dégoûts.

VI.

GENS DE LETTRES.

Je me propose de donner une idée de l'existence des gens de lettres de ce temps et de leurs relations avec le monde et entre eux. Quelques-uns ont une haute position que leur donne leur génie, Fontenelle, Piron, Voltaire, Rousseau, Buffon, Montesquieu; d'autres se soutiennent par du talent tout seul ou accompagné de beaucoup de dignité personnelle : Grimm, Marmontel, Suard, Arnaud, Thomas, Rulhière, la Harpe, etc ; plusieurs forcent les positions avec leur esprit : Duclos, Chamfort, Rivarol. Deux hommes, d'Alembert et Beaumarchais, avec tous les titres que je viens d'énumérer, ont de

plus l'esprit de corps, une grande ambition pour toute la classe des gens de lettres.

Fontenelle n'a pas d'histoire : son histoire, ce sont ses mots. Qu'il avait d'esprit! quel tour agréable il donne aux choses! Au lit de mort, quand on lui demande ce qu'il sent : « Une grande difficulté d'être. » Vers l'âge de cent ans, une femme de cent trois ans le visite : « Il semble, Monsieur, que la Providence nous ait oubliés sur terre ; » lui, il met le doigt sur sa bouche en disant : « Chut! » Vers ce même âge, une femme jeune et belle fait impression sur lui : « Ah! si je n'avais que quatre-vingts ans! » Un Anglais lui déclare qu'il a fait le voyage pour le voir : « Je vous en ai laissé le temps. » Un homme lui dit : « Je voudrais vous louer, mais il faudrait la finesse de votre esprit : » « N'importe, louez toujours. » Son mot sur l'Académie sera longtemps vrai :

Quand nous sommes quarante, on se moque de nous ;
Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux.

Il s'amusait à dire : « Il y a trois choses que j'ai beaucoup aimées et auxquelles je n'ai jamais rien compris : la musique, la peinture et les femmes. » Il n'aimait pas la guerre, « parce qu'elle gâte la conversation. »

Il s'interdisait tous les mouvements vifs, du corps, de l'esprit et de l'âme. On ne le vit jamais courir ; il prétendait « qu'il ne faut donner dans le sublime qu'à

son corps défendant; » il ne se passionnait ni pour les affaires des autres, ni pour les siennes; il ne pleurait point, il ne riait point, les choses fines le faisaient seulement sourire; comme on lui disait un jour : « Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri? — Non, répondit-il, je n'ai jamais fait ah ah ah. »

Une observation curieuse, c'est qu'il tenait beaucoup de sa mère, et il le savait : « Ma mère avait de l'esprit; elle était quiétiste; c'était une petite femme douce qui me disait souvent : mon fils, vous serez damné; mais cela ne lui faisait point de peine. »

Il avait une juste idée de la difficulté de vivre avec les hommes, de leur commerce « toujours redoutable. » On lui demandait comment il avait pu se faire tant d'amis, sans avoir un seul ennemi: « Par ces deux axiomes, répondit-il : tout est possible et tout le monde a raison. » Il pratiquait exactement la maxime de la sagesse d'Épicure : « Le sage change peu de place et en tient peu. » Il avait un grand coffre où il jetait, sans les ouvrir, toutes les brochures et satires qu'on faisait contre lui.

Il disait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Et en effet, il n'ouvrait pas la main, mais il écartait les doigts. Mais pourquoi ne pas ouvrir la main tout entière? Parce qu'il aurait fait tort à la vérité et à lui-même. Découvrir aux hommes tout d'un coup toute la vérité, ce n'est pas les éclairer mais les éblouir, offenser leurs yeux trop tendres, et les irriter à la fois contre la lumière et contre celui qui la présente. Il ne suffit pas d'aimer

la vérité, il faut l'aimer comme elle veut l'être pour profiter, et mettre à son service une vertu moins éclatante que le zèle, mais d'un grand usage, la discrétion. Avec cette profession de ne rien dire il disait beaucoup, et on sentait qu'il pensait davantage. Il s'arrêtait à moitié d'une hardiesse et son public l'achevait. Ainsi il disait que, pour connaître les maladies dont un peuple est travaillé, on n'avait qu'à lire les affiches de la capitale; qu'à Paris par exemple, on lisait à tous les coins de rue, d'un côté, Traité sur l'incrédulité, et de l'autre des affiches que nous voyons encore. A propos du carnaval, qui toutes les années paraissait devenir moins intéressant: « Cela n'annoncerait-il pas que le carême est tombé? » Et sur le projet de réunir deux Églises: Ce sont deux ennemies qui ne se réconcilieront qu'à la mort. Il appelait l'histoire un mensonge convenu, et dans ses *Dialogues des morts* on se trouve un peu loin de la philosophie de l'*Histoire universelle;* les personnages expliquent les grandes choses par de petites causes.

Ce sont des mots, et les mots en France font plus que des traités, mais il avait écrit des traités. L'*Histoire des oracles* fut vivement attaquée par le jésuite Baltus, et le perdait, si d'Argenson, alors lieutenant de police, ne fût intervenu. Son *Ile de Bornéo,* accueillie par Bayle dans le *Journal des savants,* était une satire allégorique du catholicisme. L'*Origine des Fables* portait loin. Ces divers ouvrages introduisaient innocemment l'esprit philosophique dans l'exégèse.

Et si on veut du solide, si on entend par esprit la forme délicate des idées justes, en voici sans doute : «Ce n'est pas à celui qui rencontre une vérité qu'elle appartient ; c'est à celui qui la nomme. » Comme il y a toujours des savants qui laissent les choses pour courir aux causes, comme disait Montaigne, il les invite à ignorer : « Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point et dont nous trouvons la raison ; » puis il leur raconte l'histoire de la dent d'or ; il arrête leurs promptes généralisations par ce mot, qui exprime si bien la brièveté de l'expérience humaine : « De mémoire de rose, on n'a vu mourir un jardinier. » Ceci aux philosophes qui, en 1757, avaient pris le ton affirmatif et dogmatique : « Je suis effrayé de l'horrible certitude que je rencontre à présent partout. » Ceci à tout le monde : « Les sottises des pères sont perdues pour les enfants. »

Le premier, il a rendu la science populaire par son *Histoire des oracles* et surtout sa *Pluralité des mondes*. Il y a dans ce dernier ouvrage, avec le système faux, certains faux agréments que Voltaire a relevés dans son *Temple du goût* et dans son *Micromégas* (1752). « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs..... Ah ! dit l'autre, laissez-là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures..... Eh ! qu'ai-je à faire de vos brunes?

dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits..... Eh non ! dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise. »

Tout le monde ne pense pas comme lui que le naïf n'est qu'une nuance du niais ; tout le monde n'est pas comme lui, qui ne parlait de la Fontaine que pour en dire du mal. Voltaire, juste envers lui, l'a jugé comme nous le jugeons maintenant : « Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule. » Comme on le voit, il avertit les disciples plus encore qu'il ne critique le maître. Fontenelle a ses grâces, qui passent chez lui, mais comme école, c'est le droit chemin de l'afféterie. Voltaire a raison, et depuis ses *Eléments de physique*, dans les traités de science populaire, nous n'admettons plus d'autre recherche que la recherche de la clarté. Quant à l'idée même de mettre la science à la portée de tous, elle est bonne. Des savants se fâchent : « La science, disent-ils, descend. » La lumière aussi descend, elle ne s'abaisse pas. Ils disent encore : « Ce qu'on donne de cette façon est si peu ! » Ce peu est toujours quelque chose, pour des hommes qui, sans cela, n'auraient rien. Ensuite, ce n'est pas si peu qu'on veut bien le dire. En supprimant, dans les sciences morales la métaphysique et l'érudition, dans les sciences naturelles, les mathématiques, c'est-à-dire les moyens, il reste les résultats et particulière-

ment les plus grands, les plus grandes vérités. Pour découvrir la loi des phénomènes célestes, Newton a eu besoin du calcul transcendant, et il y a quelques centaines d'hommes qui peuvent suivre ce calcul; mais faut-il cela pour comprendre que tous les corps s'attirent avec plus ou moins de force selon les distances, que la société des astres se maintient ainsi, et nous émouvoir à cette idée? En définitive, que nous faut-il, à nous tous ignorants, absorbés par une seule étude ou par les affaires? Un peu du tout, un aperçu de l'infini, une vue générale de l'univers, pour nous rappeler que le monde est vaste, la science noble, l'esprit humain puissant, et parmi les petits soins et les médiocres spectacles de la vie quotidienne, nous représenter la grandeur. Aussi bien, la science ne perd rien à ces exercices. Qui ne sait que pour soi ne sait pas assez. Quand, au contraire, on veut enseigner et enseigner à tout le monde, on a besoin de l'extrême clarté, et pour arriver là, il faut, comme on dit, être maître de son sujet.

Quoi qu'on pense sur cette question, il est certain que la France l'a résolue. Nous n'aimons point ici que la science soit un mystère, et nous jugeons qu'un auteur ne s'est pas assez compris quand il n'est pas compris de quiconque a simplement une intelligence. Et les auteurs pensent de même. Aussi ils travaillent et retournent leur matière jusqu'à ce qu'ils aient rencontré l'ordre naturel des idées et leur forme naturelle, en sorte qu'elles entrent d'elles-mêmes dans tous les esprits. Par là, nos grands écrivains ont été

les précepteurs de la France et les précepteurs du genre humain. Descartes avait l'instinct et la conscience de ce génie national. Parlant des scolastiques : « Ils me semblent pareils à un aveugle qui, pour se battre sans désavantage contre un qui voit, l'aurait fait venir dans le fond de quelque cave fort obscure. » Parlant au contraire de ses principes : « Étant très-simples et très-évidents, comme ils sont, je ferais quasi de même en les publiant que si j'ouvrais quelques fenêtres et faisais entrer du jour dans cette cave où ils sont descendus pour se battre. » Et il écrit dans la langue commune, s'adressant à ceux « qui ne se servent que de leur raison naturelle. »

La France suit Descartes parce que Descartes est français. Après lui, *Port-Royal* (1664), donne son *Art de penser*, la logique moderne; il trouve « qu'un livre ne saurait guère avoir de plus grand défaut que de n'être pas lu, » et pour faire lire celui-là, il note les matières épineuses, égaie les autres, jette partout de l'agrément, et assure qu'on pourra apprendre cette logique en huit jours. Bossuet (1670), par son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, Fénelon (1713), par sa *Démonstration de l'existence de Dieu*, vulgarisent la philosophie, que Fénelon veut « sensible et populaire; » Pascal la théologie et la morale par ses *Provinciales* (1657) ; Fénelon encore la politique par son *Télémaque* (1699). Fontenelle présente un sujet plus difficile à des lecteurs plus faibles. En 1686, il écrit une astronomie pour les femmes, et

introduit la critique philosophique dans l'histoire des religions; de 1666 à 1699, rencontrant, dans son *Histoire de l'Académie* et dans les *Éloges des académiciens*, des savants de toute espèce, il les explique au monde, qui ne connaissait d'eux que leur nom, prenant les auditeurs comme par la main, pour les conduire des idées les plus familières, par une suite d'évidences, à l'intelligence de forts écrits et d'ingénieuses applications.

Désormais, chez nous, on n'a plus écrit pour un public, mais pour le public. Le XVIIIe siècle tout entier par ses milliers d'ouvrages, notamment par l'*Encyclopédie* (1751-1772), entreprend la grande prédication; un homme de ce siècle se fait universel pour mettre toutes les connaissances à la portée de tous les esprits, pour être l'instituteur universel. Près de nous, *la Place*, l'auteur de la *Mécanique céleste*, écrit pour les profanes son *Exposition du système du Monde* (1796), l'auteur de la *Théorie analytique des Probabilités*, l'*Essai philosophique sur les Probabilités* (1814); et Cuvier, à part de ses *Recherches sur les ossements fossiles*, son *Discours sur les Révolutions du globe* (1821-1824).

Personne ne nie que Fontenelle ait de l'esprit: mais on l'accuse partout de manquer de sensibilité. Je n'ai pas de raison pour lui en prêter, mais encore est-il bon de séparer le vrai des exagérations injustes. D'abord il avait pleuré au moins une fois, à la mort de son ami Brunel; ensuite, si on avait raconté seulement qu'à son lit de mort, il se serra lui-même

dans ses bras en disant : « Ah ! mon cher ami, toi que j'ai aimé seul, il faut donc nous quitter ; » ce serait une invention plaisante, et Fontenelle en eût ri ; mais on est allé plus loin. Quand on n'a pas la vue assez fine pour distinguer ce qui est délicat, on le grossit : du mot discret que nous avons cité : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir, » on a fait le mot odieux : « Si la vérité était un oiseau et que je le tinsse dans ma main, je l'étoufferais ; » de même on a mis sur son compte cette belle histoire que l'on connaît : ayant invité à dîner un ami, qui aimait les asperges à la sauce, lui les aimant à l'huile, il commanda les deux assaisonnements ; cet ami tout à coup se trouva mal et tomba en apoplexie ; lui, du premier mouvement, il courut à la cuisine en criant : Toutes à l'huile. Vraiment cela n'est qu'atroce et sauvage, et, à défaut de cœur, Fontenelle avait assez d'esprit pour ne pas en avoir et de tel dans de telles circonstances. Il a eu de son vivant cette sorte de réputation, et il le savait, et il ne s'en émouvait point. Madame du Boccage s'étonnait un jour devant lui de ce qu'on avait pu soupçonner l'homme le plus aimable de manquer de sensibilité : « C'est, répondit-il tranquillement, que je n'en suis pas encore mort. » On ne sait guère ce qu'on doit tirer de ses aveux, tant l'esprit y a de part, et l'occasion l'y invite. Diderot, qui disait de lui-même : « Vous savez que si la nature a fait un homme sensible, c'est moi, » Diderot, la première fois qu'il va voir Fontenelle, débute par verser des

larmes, et avoue qu'il éprouve un sentiment singulier; Fontenelle l'arrête et lui dit : « Monsieur, il y a quatre-vingt-quatre ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue. » Le mot est sec, mais aussi quelle idée à Diderot d'aller chez Fontenelle pour verser des larmes! Je donne, tel que Grimm le rapporte, le trait suivant : « Madame Geoffrin allait chez son ami, et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle voulait soulager; « ils sont bien à plaindre, » disait le philosophe, et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine, et puis il parlait d'autre chose. Madame Geoffrin le laissait aller, et quand elle le quittait : « Donnez-moi, lui disait-elle, cinquante louis pour ces pauvres gens. » « Vous avez raison, » disait Fontenelle, et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait et ne lui en parlait jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertît encore. M. de Tressan rapporte, dans son *Eloge*, qu'il avait toujours pareille somme en réserve pour des actes de bienfaisance.

On a pensé, et je ne m'y oppose pas, que Fontenelle, pour ménager une constitution frêle, réprima sa sensibilité; le principal est qu'il était un bel esprit. Chez un homme d'esprit, il y a temps et place pour toutes choses. Un bel esprit aime uniquement à parler d'une façon ingénieuse; les événements de sa vie sont les bonnes fortunes d'expressions, et le bruit qu'elles font dans le monde. Fontenelle eut par là de quoi se contenter amplement. Il ne lui fallait pas tant d'esprit pour voir que l'homme qui montre du

sentiment et de la chaleur risque le ridicule. Je remarque aussi que dans divers écrits il revient sur le contact des hommes « toujours redoutable. » S'il ne voulait pas s'attacher à eux et se prêter à eux, eut-il tout à fait tort? Il lui suffisait, pour s'acquitter envers eux, d'éclairer insensiblement les esprits en ménageant la lumière et cachant l'intention de les éclairer. Puis, l'homme sensible, que chacun ambitionne d'être à ce moment, est une invention du XVIIIe siècle, le XVIIe siècle ne la connaissait pas. Amour à part, le XVIIe siècle est un siècle de raison. On ne connaissait pas encore tout ce qu'il y a d'excellent et de digne de l'homme dans l'humanité et la pitié; dans les choses d'art, le raisonnement avait peut-être trop de place; mais on n'en était pas encore à se vanter d'être sensible, la libéralité et l'émotion du beau n'étaient pas encore ce qu'ils devinrent chez Mme Geoffrin et chez Diderot, la libéralité une manie, l'émotion du beau une crise. Si Fontenelle n'était que le contemporain de Boileau, de la Fontaine, de Corneille, on ne songerait pas à son insensibilité; mais il a vécu toute une moitié du XVIIIe siècle sans changer, ne tenant à la nouvelle génération que par le goût de l'esprit, qui est de tous les temps en France, et par la liberté de penser, qu'il menait sans bruit.

Piron, parti de la Bourgogne, vient à Paris; il commence par composer pour les spectacles de la foire, et compromet Polichinelle avec la police, qui lui ferme la bouche, le réduisant à la pantomime. En 1738, il donne sa *Métromanie*, qui permet de le citer

honorablement, mais on ne la connaît guère, et ses bons mots sont connus partout.

C'était, dit Grimm, une machine à saillies, à épigrammes, à traits. En l'examinant de près, on voyait que ces traits s'entrechoquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bons mots, de ne pas faire des épigrammes par douzaines, que de ne pas respirer. Il avait la repartie terrassante, prompte comme l'éclair et plus terrible que l'attaque. Il n'avait point de conversation, il n'avait que des traits. Dans les dix ou douze derniers mois, il avait à peu près perdu la vue. Son air aveugle lui donnait la physionomie d'un inspiré qui débite des oracles satyriques, non de son crû, mais par quelque suggestion étrangère.

Lorsqu'il était quelque part, tout était fini pour les autres. On sait comment il tua la *Cléopâtre* de ce pauvre Marmontel. Vaucanson avait composé, pour son ami, un aspic mécanique, qui, au moment voulu, se précipita sur la reine en sifflant; Piron cria du parterre : Je suis de l'avis de l'aspic.

Il eut affaire avec l'Académie. En 1753, l'Académie songea à lui ; Louis XV, pour des vers de jeunesse, défendit cette nomination, et, en échange, lui accorda une pension, à la prière de madame de Pompadour. Buffon fut élu à sa place; c'est à cette occasion qu'il fit son épitaphe si connue. Ce n'était pas bien. Un an après, à propos de l'élection de Nivelle de la Chaussée, il fit les vers qui se terminent ainsi :

Au diable soit la pétaudière
Où l'on dit à Nivelle : entrez.
Et *nescio vos* à Molière.

Ce n'était pas bien encore, car d'elle-même l'Académie lui avait dit : Entrez. Il avait trouvé quelque chose de beaucoup plus joli, qu'on se rappelle involontairement toutes les fois qu'on assiste à une réception académique : « Un discours de réception à l'Académie française ne doit pas s'étendre au delà de trois mots. Le récipiendaire doit dire : Messieurs, grand merci ; et le directeur lui répondra : Il n'y a pas de quoi. »

Tout le monde sait sa réponse à l'archevêque qui lui demandait s'il avait lu son mandement ; on ne sait pas aussi bien que Piron était alors une ouaille fidèle du prélat : il était devenu dévot ; la grâce fait de ces coups. On a de lui une paraphrase du *De profundis*, en vers français, insérée au *Mercure de France*. Dans une autre pièce de 1766, *Feu M[r] le dauphin à la nation en deuil depuis six mois*, on trouve ces vers :

..... Et purgez vos contrées
Des contempteurs de l'ordre et des choses sacrées,
Esprits perturbateurs, dont l'orgueil impuni
Sèmerait dans vos champs l'ivraie à l'infini.
Fréquentez mes autels, et respectez mes prêtres,
Croyez, pensez, vivez, comme ont fait vos ancêtres.

Une conversion alors consistait à dire du mal des philosophes.

Sa mort ne fut pas si édifiante que cela le promettait. Il n'aurait pas été mal de corriger son épitaphe :

J'achève ici-bas ma route ;
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte ;
Je fus sage, je fus fou.
A la fin j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron, bon voyage.

Il n'aimait point Voltaire; il voulait ne voir en lui qu'un bel esprit très-médiocre, et mourut désolé que son adversaire lui survécût. Il passa sa vie à faire des épigrammes contre lui, et en laissa, dit-on, plusieurs pour répondre à celles que Voltaire pourrait faire contre lui-même après sa mort. Une fois il le rencontra au foyer de la Comédie-Française et le mordit. Après la première représentation de *Sémiramis*, Voltaire lui demande ce qu'il en pense; Piron lui répond : « Vous voudriez bien que je l'eusse faite ! » Dusaulx raconte une anecdote curieuse :

La nouvelle de la mort de Voltaire paraissait confirmée : je cours l'apprendre à Piron, bien sûr qu'il n'en sera pas moins touché que moi. Cette fois Piron dormait. Je m'approche de son oreille, et lui dis : Voltaire a vécu. Il jette

un grand cri, marche au hasard : « Quoi, le grand Pan est mort! quand retrouvera-t on son pareil? C'était assurément le plus bel esprit qui jamais ait existé. Qu'ai-je dit? C'était encore un homme de génie. » A ces mots, échappés par mégarde du fond de sa conscience, il s'arrête, et, me saisissant le bras : « Il est bien mort au moins ? » Voltaire cependant n'était point mort : plusieurs années après je lui racontai cette facétie de Piron, qui ne vivait plus alors.

On ne s'attendait pas à la scène qu'il fit à Rousseau, lorsque celui-ci l'alla voir aveugle et vieilli. On lui annonce sa visite :

A ces mots, rapporte Dusaulx, qui le font bondir sur son siége, il cherche en tâtonnant la main de Jean-Jacques, la saisit, entr'ouvre sa robe de chambre, la glisse sur son cœur, et, d'une voix de Stentor, entonne le *Nunc dimittis servum tuum, domine.* Retenant toujours dans la même place, sur son cœur palpitant, la main de celui qu'il estimait être le plus éloquent de son siècle : « Je ne mourrai donc pas, mon cher Rousseau, sans que mes vœux soient exaucés. Le voilà! m'a dit Nanette; j'ai pressenti que c'était vous. » Puis il l'embrasse, puis il l'étreint de toutes ses forces. Je regardais Rousseau : quel contraste! il calculait de sang-froid ces douces étreintes, et paraissait n'y rien comprendre.

Il maltraita la Harpe, qu'il appelait « la Harpie, » et d'Olivet, « juré piqueur de diphtongue, » dans l'épigramme qui se termine ainsi :

Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

L'abbé Desfontaines, qui avait déjà à supporter les traits de Voltaire, aurait dû se ménager l'amitié de Piron; au contraire il l'irrita et eut tort. Celui-ci lui promit, en reconnaissance, de lui envoyer pendant cinquante jours de suite, tous les matins, une épigramme pour son déjeûner. Il lui tint parole. Au bout de quinze jours et de quinze épigrammes, l'abbé Desfontaines tomba malade; alors Piron se contenta de faire tous les matins son épigramme, mais ne l'envoya plus. Le vingt-cinquième jour, l'abbé Desfontaines mourut, et Piron s'arrêta au nombre de vingt-cinq.

Voltaire a été vraiment le prince des gens de lettres. Quand il mourut, Collé dit : « Nous rentrons en république. » On connaît sa vie. Il naquit à Châtenay, près de Sceaux, en 1694. Il étudia au collége Louis-le-Grand, sous les jésuites. Présenté à Ninon par l'abbé de Châteauneuf, il lui plut, et elle lui légua 2,000 fr. pour acheter des livres. Cet abbé l'introduisit encore dans la société des beaux esprits, où régnait une grande liberté de penser. Il fut mis un an à la Bastille (1715) pour une satire, qu'il n'avait pas faite, contre Louis XIV. Insulté par un chevalier de Rohan, il lui demanda réparation ; le grand seigneur le fit battre par ses valets et mettre à la Bastille (1726). Il en sortit au bout de six mois, mais avec l'ordre de quitter la France, et se rendit en Angleterre, où il

admira une nation qui vivait libre sous la royauté constitutionnelle, et une philosophie hardie qui substituait à la religion et à la morale révélée la religion et la morale naturelle. Il se lia avec Toland, Tindal, Collins, Bolingbroke. Il revint clandestinement en France; en 1735, il publia ses *Lettres sur les Anglais*. Le clergé demanda la suppression de ces lettres, et l'obtint par un arrêt du Conseil; le parlement brûla le livre, le garde des sceaux fit exiler l'auteur. Voltaire, l'orage passé, revint à Paris, et peu après se réfugia au château de Cirey (en Lorraine), chez la marquise du Châtelet, son amie (1735-40). En 1740, pressé par Frédéric de Prusse, il se rendit près de lui, à Vesel, et trois ans après, lui fut renvoyé avec une mission, qui réussit. Deux fois refusé à l'Académie, il y entra en 1746. Recueilli à Sceaux par la duchesse du Maine, chez qui il composait plusieurs de ses plus jolis contes et romans, et jouait la comédie, ensuite, à Lunéville par Stanislas, il perdit, en 1749, Mme du Châtelet, et, en 1750, se rendit près de Frédéric, qui lui offrit une grande position. Des mésintelligences survinrent entre lui et Maupertuis, et, à la suite, entre lui et Frédéric; il quitta la Prusse (1753) ; il séjourna, près de deux ans, dans l'Allemagne, la Suisse et l'Alsace, habita quelque temps les Délices, aux portes de Genève, et se fixa enfin à Ferney, dans le pays de Gex (1758), pays presque indépendant. On l'appela le patriarche de Ferney. En 1778, il fit un voyage à Paris, y fut accueilli avec un enthousiasme prodigieux, et y mourut trois mois

après (30 mai). Sa profession de foi était dans ces lignes écrites quelque temps avant sa mort : « Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, et en détestant la superstition. » Comme il lui avait échappé à ses derniers moments, le clergé refusa de l'enterrer à Paris : son corps errant fut reçu à l'abbaye de Scellières par l'abbé Mignot, son neveu, et, en 1791, solennellement transporté au Panthéon.

Voyons d'abord Voltaire dans ses relations avec quelques écrivains du temps.

Lui et Rousseau ne s'aimaient pas; c'étaient bien aussi les deux hommes les moins faits pour s'aimer : il y a longtemps que la raison et le sentiment ne s'accordent pas dans ce monde. Leur correspondance dura peu, et suffit pour leur démontrer, ce qu'ils savaient déjà, qu'ils ne s'entendaient point. Il n'y avait pas de place dans l'Europe pour deux maîtres; d'ailleurs l'un était fou, l'autre poëte, très-irritables tous les deux; ils furent durs réciproquement. On est fâché que Voltaire n'ait pas eu pitié du malade, et qu'il soit intervenu dans l'affaire de Hume pour l'accabler. Heureusement pour lui, il avait des moments meilleurs. On a conservé ce récit de quelqu'un qui était présent à Ferney, le jour que Voltaire reçut les *Lettres de la Montagne*, et qu'il y lut l'apostrophe qui le regarde :

Voilà son regard qui s'enflamme, ses yeux qui étin-

cellent de fureur, tout son corps qui frémit, et lui qui s'écrie avec une voix terrible : « Ah! le scélérat! Ah! le monstre! il faut que je le fasse assommer..... Oui, j'enverrai le faire assommer dans ses montagnes aux genoux de sa gouvernante. » Calmez-vous, lui dit notre homme, je sais que Rousseau se propose de vous faire une visite, et qu'il viendra dans peu à Ferney. — Ah! qu'il y vienne, répond M. de Voltaire. — Mais comment le recevrez-vous? — Comment je le recevrai?..... Je lui donnerai à souper, je le mettrai dans mon lit, je lui dirai : voilà un bon souper; ce lit est le meilleur de la maison; faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi.

Cela confirme ce que Rousseau disait de Voltaire : « Je ne sache point d'homme sur la terre dont les premiers mouvements aient été plus beaux que les siens. »

Voltaire et Buffon se brouillèrent, puis se réconcilièrent durablement. Voltaire, par parti pris contre le déluge, mais sans être dupe de son explication, avait dit que les coquilles qu'on trouve sur les montagnes y avaient été apportées par des pèlerins. Buffon se moqua de lui, et Voltaire à son tour se moqua de Buffon dans la personne de de Maillet. Après qu'on se fut piqué réciproquement, à un jeu où personne ne gagnait, Buffon désira une réconciliation et fit les premières avances : il écrivit à Voltaire (1775) une lettre aimable où il annonçait l'intention de retrancher,

dans sa nouvelle édition de l'*Histoire naturelle*, ce qui avait pu lui déplaire. Voltaire y fut très-sensible. Il lui écrivit à son tour : « Votre prédécesseur Archimède premier ; » Buffon répliqua : « On ne dira jamais Voltaire second » et la paix fut faite. « Nous aurions tort, dit Voltaire, M. de Buffon et moi, de rester brouillés pour des coquilles. » Mais il ne se convertit pas. A son dernier voyage à Paris, il alla voir le cabinet d'histoire naturelle. On avait, dit Mallet du Pan, rangé sur une table, à son intention, des fossiles pétrifiés; il évita toujours de s'en approcher.

Il semble qu'il devait s'entendre avec Montesquieu, car ils avaient une foule d'idées communes ; mais c'est justement pour cela qu'ils tinrent à maintenir aux yeux du public les différences. Ce fut Voltaire qui s'y montra le plus attaché. Il y eut de justes reproches, que nous rappelons ailleurs; il y eut aussi du mauvais vouloir et des critiques légères, faute de se donner la peine d'entendre; nous rappelons aussi la plainte qu'en fait Montesquieu. Après la rupture avec Frédéric, Montesquieu écrivait : « Voilà donc Voltaire qui ne sait où reposer sa tête! Le bon esprit vaut mieux que bel esprit. »

On sait comment il traita Lefranc de Pompignan. Un frère du poëte maltraité voulut le venger; il menaça Voltaire, qui écrivit au duc de Choiseul :

Je ne sais, monsieur le Duc, ce que j'ai fait à MM. Le-

franc : l'un m'écorche tous les jours les oreilles, l'autre me menace de les couper. Je me charge du rimailleur, je vous abandonne le spadassin, car j'ai besoin de mes oreilles pour entendre ce que la renommée publie de vous.

On connaît ses querelles avec Fréron, sa vengeance de *l'Ecossaise*. Il assurait qu'à la première représentation de cette pièce, le diable était dans une loge sous la figure de Fréron, et qu'il l'avait reconnu à une larme qui, en tombant sur son nez, avait fait : *pish!* Il avait aussi trouvé l'utilité de Fréron, et écrivait à la Harpe : « Il y a eu de tout temps des Frérons dans la littérature : mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les rossignols les mangent pour mieux chanter. »

Qnant à Palissot, qui l'avait ménagé, il écrivait à d'Argental : « Palissot est un brave homme. Il imprime : *Français*, *aurait*, *ferait*, par un *a* ; et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent. Mais c'est un calomniateur que mon cher Palissot, un misérable, et j'ai eu l'honneur de l'en avertir assez gaîment. »

L'abbé Trublet, ennemi des philosophes, auteur d'*Essais de littérature et de morale*, que Suard estime beaucoup et qu'on estime encore aujourd'hui, collaborateur du *Journal chrétien*, ce qui le servit mieux pour arriver à l'Académie, qui était sa grande ambition, se mit sur les rangs en 1736, et fut reçu en 1761, après vingt-cinq ans de persévérance, grâce au

mouvement que se donna le président Hénault, sollicité par la piété de la reine. Il avait beaucoup vécu avec Fontenelle qu'il admirait passionnément; c'est probablement là qu'il se frotta d'esprit, comme disait Mme Geoffrin; en tout cas il avait une prétention extrême à la finesse. Il eut affaire à Voltaire qui l'immortalisa dans le *Pauvre diable*, et par un joli mot; l'abbé, qui était archidiacre, s'étant plaint que Voltaire l'appelait diacre : « Je lui demande pardon, j'ai tort, je le croyais dans les moindres. » Lors de sa réception à l'Académie, il envoya son discours à Voltaire, et la paix fut faite.

La Beaumelle attaque Voltaire dans ses *Pensées* (1751); Voltaire le fait chasser de Berlin; il se venge en annotant le *Siècle de Louis XIV* (1754); et, pour quelques traits contre le duc d'Orléans, il est mis à la Bastille. De 1755 à 1756, il donne des *Lettres de Mme de Maintenon*, avec des *Mémoires* sur sa vie, que Grimm juge ainsi. « M. de Voltaire a dit que pour écrire l'histoire il fallait consulter les rois et les valets de chambre; on dirait que la Beaumelle n'a consulté que ces derniers, mais du moins a-t-il rapporté souvent leurs propos avec beaucoup de finesse et d'esprit. » Protégé par Mme du Barry, il fut nommé parmi les gens de lettres attachés à la bibliothèque du roi et eut une pension. Il avait entrepris, avec l'aide de Fréron, une critique de tous les ouvrages de Voltaire et une refonte de la *Henriade*; il mourut à la peine en 1773.

Il y eut un littérateur, Guyot de Merville qui, habi-

tant sur les bords du lac de Genève, et informé que Voltaire, qu'il avait attaqué autrefois, devenait son voisin, lui écrivit pour rentrer en grâce, fut refusé et se tua.

L'abbé de la Bletterie, auteur d'une *Vie de Julien* (1748), très-vantée d'abord et ensuite très-méprisée, traducteur d'une partie des *Annales* de Tacite (1768), allait entrer à l'Académie en 1755, quand le roi, suivant le système du cardinal de Fleury, l'exclut comme janséniste (il signa la bulle plus tard). Il se vit comblé d'honneurs, pour sa traduction. Le duc de Choiseul la fit imprimer magnifiquement à l'imprimerie royale et fit cadeau à l'auteur de toute l'édition, de trois ou quatre mille exemplaires; Mme de Grammont vendit trois cents exemplaires à ses amis. L'imprudent dit du mal de beaucoup de gens dans sa préface, entre autres de Voltaire, qui reconnut cette attention :

. . . .
Mais que t'a fait Tacite, hélas !
Pour le traduire en ridicule.
. . . .
. . . .
Un pédant dont je tais le nom,
En illisible caractère
Imprime un auteur qu'on révère,
Tandis que sa traduction
Aux yeux du moins a de quoi plaire ;
Le public est d'opinion

Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Clément de Genève, Voltaire l'appelait Clément *Maraud*, pour le distinguer de Clément Marot, reçoit des services de Voltaire, le consulte sur une tragédie qu'il vient de faire, et renvoyé à la Harpe qui le reçoit mal, se prend d'humeur contre le maître et ses amis. Sa *Mérope* ne fut jamais jouée. Un jour, un laquais se présente chez Voltaire qui s'informe où il a servi ; le laquais nomme Clément de Genève : « Coquin, lui dit Voltaire, en le regardant entre les deux yeux, tu m'as bien l'air d'avoir fait les trois premiers actes de sa *Mérope*. » Clément passe à Londres où il rédige cinq ans une *Année littéraire*, très-satirique et avec assez d'esprit ; on en attribuait le meilleur à la collaboration secrète de Buffon, qui avait quelque liaison avec lui. De retour en France il devint fou, fut enfermé aux petites-maisons, au bout de quelques années relâché, sa folie étant innocente, et publia les *Poésies posthumes* de M. Clément (1766).

Nonotte, ex-jésuite, offrait à Voltaire d'acheter le manuscrit des *Erreurs de Voltaire* pour mille écus, et, sur son refus, publiait l'ouvrage en 1763.

Sabatier de Castres publia en 1771, sous l'anonyme, le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses ouvrages et de mémoires à l'histoire de sa vie.* Il y faisait le récit de toutes les querelles que Voltaire avait eues. L'année suivante il donna *Les trois siècles de la littérature*, où il déchi-

rait la plupart des écrivains vivants en renom et louait beaucoup de gens médiocres.

L'abbé Desfontaines est celui à qui d'Argenson, ministre de la guerre, dit le mot si dur, lorsque l'abbé tâchait de se justifier d'un libelle : « Mais, Monseigneur, il faut bien que je vive. — Je n'en vois pas la nécessité. » Voltaire le tira de Bicêtre, et le protégea après sa sortie. Il ne fut point reconnaissant, et fut puni comme on sait, par les vers du poëte.

L'abbé Coyer, frivole censeur de la frivolité du jour, dans ses *Bagatelles morales*, un moment à la Bastille pour quelques hardiesses, auteur de la *Prédication*, où il annonce que le meilleur prédicateur est le gouvernement, et lui enseigne que, pour édifier le peuple, il faut qu'il institue des censeurs et donne aux chefs de famille une autorité absolue, l'abbé Coyer s'imagina être un homme de lettres considérable, et alla, en 1771, faire à Voltaire, à Ferney, une visite qu'il comptait prolonger quatre mois. Or sa conversation n'était pas légère, comme ses livres l'avaient été quelquefois. Au milieu d'un récit, Voltaire lui dit tout à coup : « Savez-vous bien, monsieur l'abbé, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous ? C'est que don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et vous, vous prenez tous les châteaux pour des auberges. »

Il y a quelqu'un qui tient une assez grande place dans la vie littéraire de Voltaire, c'est d'Argental. On sait qu'il appelait M. et Mme d'Argental *ses anges*, et invariablement finissait ses lettres en se mettant à l'ombre

de leurs ailes. Il paraît que d'Argental n'avait pas le physique de l'emploi; mais il avait une très-ancienne pratique du théâtre, et était très-utile à Voltaire dans les affaires de ce genre. Il était probablement assez indécis dans ses conseils, si on en croit la parodie de la fameuse scène de *Cinna*, que Marmontel et plusieurs firent contre le duc d'Aumont. D'Argental hésite, se contredit; Lekain l'interrompt :

> Vous ne savez que dire.— Ah ! c'est en dire assez.
> Vous en dites toujours plus que vous ne pensez.

Suivons maintenant Voltaire dans sa vie privée. Il habita toujours la campagne. Il écrivait à Mme du Deffand (1774) :

> La ville de Paris éparpille toutes les idées; on oublie tout, on s'amuse un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures passent rapidement comme des ombres; mais dans la solitude, on s'acharne sur ses sentiments.

Sa première retraite fut à Circy. Il vécut quatorze ans dans la société de Mme du Châtelet, à la fois ardente pour le monde et pour l'étude, qu'elle savait associer. *Émilie* était, comme on sait, géomètre et distinguée. Tout le monde n'en convenait pas. Mme du Deffand, qui a fait d'elle le portrait si connu, y mettait: « Certain ouvrage donné au public sous son nom, et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soup-

çons : on est venu à dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. » Voltaire la chanta sur tous les tons, et ce qu'il a fait de plus mal ne sont pas les vers suivants :

> Sans doute vous serez célèbre
> Par les grands calculs de l'algèbre
> Où votre esprit est absorbé ;
> J'oserais m'y livrer moi-même,
> Mais, hélas! A *plus* D, *moins* B
> N'est pas *égal à* Je vous aime.

Ils dissertaient ensemble physique et métaphysique ; lui maintenait les droits de la poésie : « Ma foi, lui disait-il un jour, laissez-là Newton, ce sont des rêves. Vivent les vers. » Une nuit d'hiver, leur chaise de poste se casse ; une fois qu'ils se furent dépêtrés, en attendant qu'on la réparât, ils se mirent à philosopher :

Ravis, dit Longchamp, du magnifique spectacle déployé au-dessus et autour d'eux, ils dissertaient, en grelottant, sur la nature et le cours des astres, sur la destination de tant de globes immenses répandus dans l'espace. Il ne leur manquait que des télescopes pour être parfaitement heureux. Leur esprit égaré dans la profondeur des cieux, ils ne s'apercevaient plus de leur triste position sur la terre, ou plutôt sur la neige et au milieu des glaçons.

Elle connut Saint-Lambert à Lunéville, chez

Stanislas; Voltaire fut oublié. Il le vit de ses yeux, s'emporta contre son rival; à peine sa phrase achevée, il le serra entre ses deux mains, l'embrassa et lui dit: « Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît; jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis, n'est plus fait pour les plaisirs. » On sait ce qui suivit, comment M. du Châtelet fut séduit pour couvrir une faute. Voltaire, quand on était embarrassé à qui attribuer l'enfant dit : « Qu'à cela ne tienne, nous le mettrons au nombre des œuvres mêlées de Mme du Châtelet.» Il raconta plaisamment sa naissance; mais lorsque la mère fut en danger et mourut, il montra qu'il l'avait véritablement aimée ; on trouve dans Longchamp cette page touchante :

A son arrivée à Paris, M. de Voltaire était malade; sa faiblesse ne diminuait point; il était toujours sombre, triste, rêveur. Il ne voulait voir personne, ne sortait point de chez lui, et ne pouvait se consoler de la mort de Mme du Châtelet. Pendant les nuits, il se relevait plein d'agitation; son esprit frappé croyait voir cette dame, il l'appelait et se traînait avec peine de chambre en chambre comme pour la chercher. C'était à la fin du mois d'octobre, et le froid se faisait déjà sentir d'une manière assez rude. Au milieu d'une certaine nuit où il n'avait pu trouver le sommeil, il était sorti de son lit, et après avoir fait quelques pas à tâtons dans sa chambre, il se sentit si faible qu'il dût s'appuyer contre une console pour ne pas

tomber. Il resta là debout assez longtemps, souffrant du froid et craignant de me réveiller en m'appelant. Il s'efforça ensuite de passer dans la salle voisine, où presque tous ses livres se trouvaient encore amoncelés sur le parquet; mais il était loin de s'en ressouvenir, et, la tête toujours remplie du même objet, il croyait traverser cette salle, lorsque, s'étant heurté contre une pile d'in-folios, il trébucha, et, ne pouvant se relever, il m'appela alors à plusieurs reprises; mais il avait la voix si faible, que les premières fois je ne l'entendis point, quoique je fusse couché assez près de là.

Il avait une belle fortune, qui était à sa mort de cent-soixante mille livres de rente, et sa maison était sur un grand pied. Il nourrissait bien à Ferney soixante personnes par jour. L'abbé Terray, à un moment, rogna sa fortune, il ne lui pardonna pas. Longtemps après entendant qu'une dame, Mme Paulze, était nièce de l'abbé, « Dites à Mme Paulze, écrivit-il, que je n'ai qu'une dent, et que je la garde contre son oncle(1777). »

Il créa véritablement Ferney; il y bâtit une soixantaine de maisons; de cinquante habitants, la population s'éleva à 1200. A côté de son lit était le portrait de Mme du Châtelet; dans l'intérieur du lit, les deux gravures de la famille Calas. Toute l'Europe passa là; on craignait de mourir avant d'avoir fait le pèlerinage de Ferney.

Un personnage important de la maison fut, dans les dernières années, Mme Denis. Mme d'Épinay l'a dépeinte de bonne façon :

La nièce de Voltaire est à mourir de rire; c'est un petite grosse femme, toute ronde, d'environ cinquante ans, femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté; n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir; criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant; et tout cela sans trop de prétentions, et surtout sans choquer personne; ayant par-dessus tout un petit vernis d'amour masculin, qui perce à travers la retenue qu'elle s'est imposée. Elle adore son oncle en tant qu'oncle et en tant qu'homme; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère : en un mot cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires, et un spectacle charmant pour les spectateurs.

Il lui arriva un jour une petite mésaventure, d'autant plus pénible qu'elle en rappelait une autre. C'est le prince de Ligne qui la rapporte; l'oncle et la nièce sont bien en scène :

Je racontai à M. de Voltaire, devant Mme Denis, un trait qui lui était arrivé, croyant que c'était à Mme de Grafigny. M. de Ximénès l'avait défiée de lui dire un vers dont il ne nommât pas tout de suite l'auteur. Il n'en manqua pas un. Mme Denys, pour le prendre en défaut, lui en dit quatre, qu'elle fit sur-le-champ. « Eh bien ! monsieur le marquis, de qui cela est-il? » — De la chercheuse d'esprit, Madame. — Ah! ah! bravo! bravo! dit M. de Voltaire : pardi, je crois qu'elle fut bien bête. Riez en donc, ma nièce.

Là était le père Adam, qui n'était pas, disait-il, le premier homme du monde, un jésuite recueilli de la dispersion. Il l'avait pris pour faire sa partie d'échecs, souvent lui faisant des contes pendant la partie pour le distraire et le gagner. On a calomnié le père Adam, on a prétendu qu'il se laissait gagner exprès. Longchamp nie, et assure qu'il n'était pas assez jésuite pour cela. Il faisait à Ferney une étrange figure; quelqu'un le lui dit un jour : « Que faites-vous ici? Ne voyez-vous pas que vous n'allez pas à tout ce monde-là? — Je patiente, répondit-il, je guette le moment de la grâce. »

Le prince de Ligne, qui alla voir Voltaire, nous montre le seigneur de village :

Il était comique lorsqu'il faisait le seigneur du village; il parlait à ses manans comme à des ambassadeurs de Rome ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblissait tout.

Il était toujours en souliers gris, bas gris de fer, roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques et galonnée en or, à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts : « Car, avec cela, disait-il, on a l'air noble. »

Tout cela paraît ridicule à rapporter, et fait pour le rendre ridicule; mais il fallait le voir, animé par sa belle

et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres; rapportant tout à ce qu'il écrivait, à ce qu'il pensait; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne; bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois : réunion sans laquelle l'on n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre, car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.

Il bâtissait une église (1761), dont je n'aime pas l'inscription; et ce qu'on aime encore moins est sa communion. Une année, en effet, il communie à Pâques; en pleine église il fait un sermon commençant par ces mots : « La loi naturelle est la plus ancienne, » puis il fixe les yeux sur un paysan qu'il soupçonne de l'avoir volé, disant que les voleurs sont obligés à restitution. Il demande au curé un certificat du tout et retourne processionnellement à son château. Cette communion, dit Grimm, n'a point réussi du tout à Paris, et les dévots et les philosophes et les gens du monde en ont été également scandalisés. Madame la marquise du Deffand lui a écrit : « Mandez-moi comme vous vous en trouvez, et si, après avoir réformé votre table, vous comptez vous en tenir à celle-là? » La dernière confession

donna matière à une bonne épigramme qui amusa les deux victimes :

Voltaire et l'Attaignant, d'humeur encore gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu ;
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille.
Monsieur Gauthier pourtant me paraît bien trouvé.
L'honneur de deux cures semblables,
A bon droit était réservé
Au chapelain des incurables.

Il passait la plus grande partie de sa vie dans son lit, à travailler; la plupart du temps, dit Wagnière, nous travaillions de dix-huit à vingt heures par jour. Quand il composait une pièce de théâtre, il était en fièvre. On sait qu'il continua jusqu'à quatre-vingt-deux ans à dire tous les jours qu'il mourait; cela ne lui porta pas malheur. Aussi bien, son médecin lui disait dans les dernières années qu'il ne devait pas craindre la mort, parce qu'il n'avait pas de quoi mourir. Comme on sait, il promettait invariablement sa succession littéraire à tous les écrivains qui lui adressaient un compliment. Ainsi, visité par Lemierre et de Belloy, il leur dit : « Messieurs, ce qui me console de quitter la vie, c'est que je laisse après moi MM. Lemierre et de Belloy. » Lemierre racontait souvent cette anecdote et ne manquait jamais d'ajouter : « Ce pauvre de Belloy ne se doutait pas que Voltaire se moquait de lui. »

L'aimable esprit! Un soir on racontait des histoires de voleurs. Chacun dit la sienne, vint le tour de Voltaire ; il commença : « Mesdames, il était une fois un fermier général.... ma foi j'ai oublié le reste. »

Et ceci :

Un Anglais, dit Grimm, étant venu le voir à Ferney, il lui demanda d'où il venait. Le voyageur lui dit qu'il avait passé quelque temps avec M. de Haller. Aussitôt le patriarche s'écrie : « C'est un grand homme que M. de Haller ! grand poëte, grand naturaliste, grand philosophe, homme presque universel ! — Ce que vous dites là, Monsieur, lui répond le voyageur, est d'autant plus beau, que M. de Haller ne vous rend pas la même justice. — Hélas ! réplique M. de Voltaire, nous nous trompons peut-être tous les deux.

Mais on ne peut citer tous ses mots charmants.

Il s'amusait. Il formait un tragédien pour jouer ses pièces, Paulin, « un tyran qu'il élevait à la brochette ; » une nuit il réveille son laquais à trois heures du matin et lui donne une correction à porter à Paulin. Le domestique représente que Paulin dort à cette heure ; « Vas, cours, dit-il, les tyrans ne dorment jamais. » Au besoin, il s'amusait tout seul. Une fois qu'il était en colère contre le parlement, rencontrant son âne à la porte du jardin, il se reculait en lui disant : « Passez, je vous prie, monsieur le premier prési-

dent. » Quelle idée avait cet Anglais de le prendre au sérieux. Un M. Milles, allant en Italie, par Ferney, va lui rendre hommage, et lui demande, en partant, s'il n'avait pas d'ordres à lui donner pour Rome. Non, répondit-il, mais si par hasard vous rencontriez le grand inquisiteur, je vous prie de me rapporter ses oreilles dans un papier de musique. L'Anglais n'entendit point la plaisanterie, et prit la chose au pied de la lettre. Arrivé à Rome, il parla de la commission que lui avait donnée M. de Voltaire. Ces discours furent sus du pape Ganganelli; et lorsque M. Milles vint à son audience, Sa Sainteté lui dit: « Monsiou de Voltere, à ce que j'ai appris, vous a donné des ordres pour ce pays; je vous prie, quand vous le reverrez, de lui dire que sa commission n'est pas fesable, parce qu'aujourd'hui le grand-inquisitour n'a piou ni oreilles ni youx. »

Rien de ce qui se disait à Ferney n'était perdu; les mots recueillis par les hôtes couraient immédiatement. Ces jours-là, le premier président était mal à son aise ou les fermiers généraux.

On a maltraité Voltaire parce qu'il a raillé nos échecs; et ce n'est pas aussi ce qu'il a fait de mieux; quoiqu'il fût parfois très-irrité contre les défauts de notre nation, et qu'il eût dans des moments à s'en plaindre; mais il a dit et fait des choses qu'il faudrait aussi rappeler :

On ignore peut-être, dit Wagnière, que dès l'instant qu'on apprit à Genève la nouvelle de la perte de la bataille

de Rosbach, M. de Voltaire écrivit à son banquier à Berlin de donner de sa part aux officiers français blessés et prisonniers l'argent dont ils pourraient avoir besoin, et de leur rendre tous les services qui dépendraient de lui. Il prit même aussi la liberté d'en recommander quelques-uns particulièrement aux bontés du roi de Prusse.

Et Longchamp :

On raconte que ces jours derniers M. de Voltaire étant chez Mme la maréchale de Luxembourg, il fut question de la guerre. Cette dame en déplora les calamités, et souhaitait que les Anglais et nous entendissions assez nos intérêts et ceux de l'humanité pour la terminer sans effusion de sang, par un bon traité de paix : Madame, dit le philosophe, en montrant l'épée du maréchal de Broglie, qui était présent : « Voilà la plume avec laquelle il faut signer ce traité. » Ce propos est vrai et on le tient de ceux qui l'ont entendu.

Il n'était pas homme à s'enfermer dans une étude ; il écrivait : « Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtisé avec succès une fois en ma vie le muse de l'opéra ; je les aime toutes les neuf. » C'est sans doute par ce principe, et aussi un peu pour se divertir, qu'il composa un sermon, le panégyrique de Saint-Louis, que cet abbé prononça en présence de l'Académie française. Arrivé aux croisades, il représente les objections qu'on a faites contre ces expéditions, et se cite lui-même : « Je sais qu'un célèbre et

savant auteur, etc. » Il ambitionna même la gloire militaire. Il ressuscita les chars babyloniens, armés de faux, qui devaient faire un effet merveilleux. Le duc de Richelieu et Frédéric en plaisantèrent, il se tourna du côté de Catherine. Il n'y avait qu'une difficulté : il aurait fallu dans une plaine très-unie des ennemis très-serrés. Ce n'était pas une difficulté pour lui, et il écrivait à Catherine (1777) cette lettre charmante :

Nous sommes dans la plus belle saison du monde, voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des hussards ? Ne se présenteront-ils jamais bien serrés, pour être enfilés par quelques uns de mes chars babyloniques ? Je voudrais au moins avoir contribué à vous tuer quelques Turcs ; on dit que, pour un chrétien, c'est une œuvre agréable à Dieu. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance ; mais les hommes sont pétris de contradictions et, d'ailleurs, Votre Majesté me tourne la tête.

Il a fait son portrait dans une lettre à d'Argental (1759) :

Je n'ai point cette raideur d'esprit des vieillards, mon cher ange ; je suis flexible comme une anguille et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une autre à la place.

Mme du Deffand lui écrivait : « Je vous trouve le seul homme vivant qui soit sur terre. » Il a été le plus français des français.

Rousseau, né en 1712, à Genève, successivement clerc de greffier, apprenti graveur, laquais, maître de musique, précepteur, secrétaire d'un ambassadeur de Rome à Venise, commis d'un fermier général, abjurant puis reprenant le protestantisme, copiant de la musique pour vivre, recueilli d'abord aux Charmettes, près de Chambéry, par Mme de Warens, à l'*Ermitage* par Mme d'Épinay, chez Mme de Luxembourg dans la vallée de Montmorency, décrété de prise de corps pour ses ouvrages, errant en Suisse, puis passant en Angleterre sous la protection de Hume, reçu un moment par le prince de Conti, s'arrête enfin à Ermenonville, chez M. de Girardin, où il meurt en 1778.

Il s'est brouillé à peu près avec tous ses protecteurs et amis. Je ne veux pas le suivre dans ces querelles misérables où il était la dupe et la victime de sa mélancolie, ce qu'il appelait lui-même, lorsqu'il croyait en être délivré, «une délicatesse excessive qui le rendait quelquefois incommode et presque toujours mécontent. »

Il gâtait les meilleures fêtes. Leur bon destin envoya à ces gens d'esprit, pour leurs menus plaisirs, un imbécille qui arrivait de sa Basse-Normandie, du Mont-Chauvet, avec une tragédie. La poétique du curé Petit était simple :

Il distinguait, dit Grimm, la comédie et la tragédie de

cette manière : dans la comédie, il s'agit d'un mariage ; dans la tragédie, d'un meurtre. Toute l'intrigue dans l'une et dans l'autre roule sur cette péripétie : épousera-t-on, n'épousera-t-on pas? tuera-t-on, ne tuera-t-on pas? On épousera, on tuera, voilà le premier acte. On n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte. Un nouveau moyen d'épouser et de tuer se présente, et voilà le troisième acte. Une difficulté nouvelle survient à ce qu'on épouse et qu'on tue, et voilà le quatrième acte. Enfin de guerre lasse on épouse et on tue, c'est le dernier acte.... Par exemple, ajoutait-il dans mon *Balthazard*, tout consiste à savoir s'il soupera ou non, au cinquième acte ; car, s'il ne soupe pas, la main ne peut écrire sur la muraille et adieu la pièce. Or, puisque je veux qu'il soupe, je dirai au premier acte, il soupera ; au second il ne soupera pas ; au troisième il soupera ; au quatrième il ne soupera pas ; vous voyez bien qu'il faut qu'il soupe au cinquième, et que cela va sans dire. Et si je ne voulais pas qu'il soupât, je commencerais mon premier acte par dire : il ne soupera pas.

Sa pièce était à l'avenant, on le berna ; Margency, qu'on lui présenta comme poëte de profession, l'accabla d'éloges ; on se défia, et Margency composa une tragédie impayable, où les deux amants étaient Nabuchodonosor et Isabelle. Nabuchodonosor métamorphosé, et qui se sentait « l'estomac tout farci de foin et de verdure, » faisait les plus galantes déclarations à Isabelle, qui y répondait selon les convenances. La petite société eut de bons moments ; mais Rousseau

ne prit pas ainsi les choses, et il apostropha rudement notre homme : « Votre pièce ne vaut rien, votre discours est une extravagance, tous ces messieurs se moquent de vous; sortez d'ici et retournez vicarier dans votre village. »

Il a écrit à Mme d'Epinay (1) un programme de l'amitié telle qu'il l'entendait, les droits pour lui, les devoirs pour les autres, avec des aveux qui touchaient, au milieu de ces inconséquences :

Premièrement, je veux que mes amis soient mes amis, et non pas mes maîtres; qu'ils me conseillent sans prétendre me gouverner ; qu'ils aient toutes sortes de droits sur mon cœur, aucun sur ma liberté.

Qu'ils me parlent toujours librement et franchement, ils peuvent tout me dire : hors le mépris, je leur permets tout.

Leurs grands empressements à me rendre mille services dont je ne me soucie point, me sont à charge; j'y trouve un certain air de supériorité qui me déplaît; d'ailleurs, tout le monde en peut faire autant ; j'aime mieux qu'ils m'aiment et se laissent aimer : voilà ce que les amis seuls peuvent faire.

Si je reçois mal sa censure, si je m'aigris sans sujet, si je me mets en colère mal à propos, il ne doit pas s'y mettre à mon exemple, ou bien il ne m'aime pas. Au contraire, je veux qu'il me caresse bien, qu'il me baise bien, entendez-vous, Madame? en un mot, qu'il com-

(1) Mémoires de Mme d'Epinay, II, 332.

mence par m'apaiser, ce qui sûrement ne sera pas long ; car il n'y eut jamais d'incendie au fond de mon cœur qu'une larme ne pût éteindre. Alors, quand je serai attendri, calmé, honteux, confus, qu'il me gourmande bien, qu'il me dise mon fait, et sûrement il sera content de moi.

J'exige d'un ami bien plus encore que tout ce que je viens de vous dire; plus même qu'il ne doit exiger de moi, et que je n'exigerais de lui, s'il était à ma place et que je fusse à la sienne. En qualité de solitaire, je suis plus sensible qu'un autre; si j'ai quelque tort avec un ami qui vive dans le monde, il y songe un moment, et mille distractions le lui font oublier le reste de la journée; mais rien ne me distrait sur les siens; privé de sommeil, je m'en occupe durant la nuit entière; seul, à la promenade, je m'en occupe depuis que le soleil se lève jusqu'à ce qu'il se couche; mon cœur n'a pas un instant de relâche, et les duretés d'un ami me donnent dans un seul jour des années de douleur. En qualité de malade, j'ai droit aux ménagements que l'humanité doit à la faiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre. Quel est l'ami, quel est l'honnête homme qui ne doit pas craindre d'affliger un malheureux tourmenté d'une maladie incurable et douloureuse.

Dans la multitude de jugements portés sur Rousseau par ses contemporains, j'en trouve deux qui méritent d'être conservés. Celui-ci très-spirituel de Cerutti :

Les ouvrages de Jean-Jacques pourraient être comparés à des pendules détraquées, mais enrichies d'un carillon magnifique et juste. Il ne faut pas écouter l'heure qu'elles sonnent, mais l'air qu'elles jouent.

Et celui-ci de d'Alembert, quand il répondait aux violences de Voltaire :

Jean-Jacques (1) est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

Son parti était chez les femmes. Il a raconté lui-même l'enthousiasme dont elles se prirent pour la *Nouvelle Héloïse*. Il demandait un jour à la comtesse de Boufflers pourquoi les Françaises qu'il avait décriées l'aimaient; elle répondit : « Nous vous aimons, parce que nous savons que, malgré vos railleries, au fond, vous nous adorez. » Mme de Pompadour dit un jour à Mme de Mirepoix : c'est un hibou; « J'en conviens, répondit la maréchale, mais c'est celui de Minerve. » Mme Roland apprenait de lui à goûter le bonheur domestique, s'enflammait pour la vertu à la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, et s'écriait : « Comme on aime Rousseau, comme on le trouve sage et vrai, quand on le met en tiers seulement avec la nature et soi. » Mme Necker l'appelait « ce père de la vertu. » La femme de Marmontel résistait, nous l'avons dit, à son

(1) Lettre à Voltaire, 1762.

mari sur ce point : « il nous a appris à être mères. » Buffon notait la différence entre les autres philosophes et Rousseau, parlant du fonds commun d'idées qu'ils avaient sur l'éducation : « Nous avions dit tout cela, mais M. Rousseau le commande et se fait obéir. » C'est qu'il parlait au sentiment, sans lequel les plus belles idées ne touchent point les jeunes gens et les femmes, et ne peuvent rien sur le monde.

Buffon voyagea en Angleterre et en Italie. En 1739 il est nommé intendant du jardin du roi, et partage désormais son temps entre ce jardin et la tour solitaire de Montbar, dans ce cabinet dont Rousseau baisa le seuil.

Très-épris de la forme, il disait dédaigneusement : « Le style du président de Montesquieu ! Mais Montesquieu a-t-il un style? » A quoi Grimm répondait : « Il a le style du génie, et vous le génie du style. » Pour cette raison en partie il ne goûtait point les économistes. Il écrivait à Necker : « Je n'ai jamais rien compris à ce jargon d'hôpital de ces demandeurs d'aumônes que nous appelons économistes. »

S'il parlait mal du style des autres, les autres parlaient mal de son style. D'Alembert l'appelait le grand phrasier et s'amusait à le contrefaire. D'Alembert, Diderot, Condillac, etc., l'appelaient charlatan, déclamateur, lui reprochaient, dit Morellet, « de n'avoir pas le style de la chose ; ses descriptions d'animaux leur paraissaient des amplifications de collége, et ses discours généraux sur la nature, des déclamations vagues, fausses et inutiles. » On disait plus heureu-

sement qu'il mettait le matin les substantifs et les adjectifs le soir.

Sa lettre à madame de Genlis est curieuse :

Je ne suis plus amant de la nature, je la quitte pour vous, Madame, qui faites plus et qui méritez mieux. Elle ne sait que former des corps, et vous créez des âmes. Que la mienne n'est-elle de cette heureuse création! J'aurais ce qui me manque pour plaire, et vous jouiriez avec plaisir de mon infidélité. Pardonnez-moi, Madame, ce moment de délire et d'amour. Je vais maintenant parler raison.

Madame Necker a bien dit : M. de Buffon ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance; quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. Sa lettre (1781) à l'impératrice de Russie, qui lui avait envoyé des fourrures et lui demandait son buste, n'est pas des plus dégagées. La réponse de Catherine est d'un autre style.

Tous ceux qui l'ont approché ont été témoins de sa constante préoccupation du style, qu'il regardait comme la chose la plus difficile à apprendre, du plaisir qu'il avait à en parler, à en développer les règles, comme l'emploi des termes généraux, l'usage des tableaux, son grand principe de toujours rapporter à l'homme, par un mot, par une phrase, les choses inanimées ou philosophiques. Quand il entra à l'Académie, il lut le discours que l'on sait, et on dit en ce temps que l'Académie avait pris un

maître à écrire. Il est certain qu'il a réussi à écrire comme il le voulait; mais enfin c'est l'éloquence par procédés, l'imagination de parti pris, le style à secret, et il y a quelque chose par le monde qui est plus vrai et autrement puissant que cela.

On ne voit pas qu'il ait beaucoup vécu de la vie de sentiment. Il aurait voulu ne laisser subsister de l'homme que la raison. Il a écrit : « Dans un état d'illusions et de ténèbres, nous voudrions changer la nature même de notre âme ; elle ne nous a été donnée que pour connaître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir. » On connaît son jugement sur l'amour. En tout, il se montrait le même, préoccupé de garder la santé de l'esprit et la défendant contre les faiblesses qui chez nous la compromettent. « M. de Buffon, dit Mme de Necker, brûle toutes les lettres; il croît que le besoin de les relire, et de revenir ainsi sur les petites habitudes du passé, est une perte de temps, et la cause du radotage des vieillards. »

Comme Voltaire avait chez lui un jésuite, le père Adam, Buffon avait un capucin, le frère Ignace : « Ignace, dit Hérault de Séchelles, est le confesseur de M. de Buffon. Il est tout chez lui : il s'intitule capucin de M. de Buffon. M. de Buffon l'a cité comme son ami dans l'article du serin. Il est aussi son laquais. » Il le confessa un jour : « Ignace me contait que M. de Buffon, en se soumettant à cette cérémonie, avait reculé un moment, effet de la faiblesse humaine, ajoutait-il, et qu'il avait voulu faire confesser son valet de chambre avant lui. »

Il mourut en 1788, au seuil de la révolution. Les idées qui fermentaient avant ce grand événement et le préparèrent semblent l'avoir ému ; il écrivait à Necker : « C'est un grand spectacle d'idées, et tout nouveau pour moi. » Quelques années après, il passait sur l'échafaud un jeune homme qui dit avec calme et dignité : « Citoyens, je me nomme Buffon, » et cela ne le sauva pas.

Montesquieu vivait assez à part, dans la société de M. de Trudaine, de Mme d'Aiguillon. Quand l'*Esprit des lois* parut, on l'admira comme une protestation hardie contre le despotisme, et une tentative, hardie aussi, de traiter les plus hautes questions d'intérêt public, mais sa doctrine de gouvernement représentatif ne fit pas école. Personne ne voulait de ce gouvernement. Le roi n'entendait pas partager avec personne, la noblesse avec la bourgeoisie ; la bourgeoisie visait plus loin ; Siéyes dit son secret. L'héritier de Montesquieu fut Mirabeau, tel qu'il paraît dans la correspondance avec le comte de Lamarck ; mais il fallait d'abord ne pas faire la nuit du 4 août. On lit dans la Correspondance de Grimm cette note étrange, à la date, de février 1755 : « Charles de Secondat, baron de Montesquieu, est mort à Paris, le 10 de ce mois. Il a quitté la vie sans que le public s'en soit, pour ainsi dire, aperçu. Son convoi funéraire s'est fait sans personne ; et Diderot est, de tous les gens de lettres, le seul qui s'y soit trouvé. »

Nous voici à cette seconde classe de gens de lettres

qui, sans avoir le génie, a le talent ou le caractère ou les deux à la fois.

Grimm, d'abord chargé d'affaires de la ville de Francfort, puis ministre plénipotentiaire du prince de Saxe-Gotha, prend la correspondance que Raynal entretenait avec plusieurs cours du nord et du midi de l'Allemagne, correspondance que nous avons, où il se montre, ce me semble, un esprit des plus distingués, et le premier critique du temps par la profondeur, la délicatesse, la liberté. Homme du monde aussi, il charma Catherine, et Frédéric lui rendait ce beau témoignage : «Peu d'hommes connaissent les hommes aussi bien que Grimm, et moins d'hommes possèdent encore au même degré que lui le talent de vivre avec les grands et de s'en faire aimer, sans compromettre jamais ni la franchise ni l'indépendance de leur caractère. »

Il a sur la nature des langues des idées justes et délicates :

Je soupçonne qu'il en est de l'autorité d'une langue comme de l'autorité du gouvernement politique : elle ne se soutient pas uniquement par l'opinion ; mais elle ne saurait subsister sans elle. Il y a un génie original auquel elle est foncièrement soumise. Des esprits audacieux peuvent le dompter quelquefois, mais on ne saurait le subjuguer tout à fait qu'en détruisant la puissance même dont il est l'âme et le principe.

Sur la grande question que les ouvrages de Shak-

speare et les pièces de Sedaine soulevaient, il a prononcé avec un rare bon sens :

Il est certain qu'on peut rire et pleurer en même temps, et il ne s'agit plus que de savoir jusqu'à quel point le poëte peut user ou abuser de notre facilité à cet égard. Je crois que lorsqu'un effet nuit à l'autre, lorsque l'effet subordonné efface ou étouffe l'effet principal, le poëte a manqué son coup, et peut être justement blâmé. La nature mêle le comique et le tragique, mais le bon goût doit les séparer.

L'innovation de Sedaine l'étonnait ; mais il ne se fiait pas à son premier mouvement. « Lorsque je vois tenter à Sedaine une chose qui n'est pas de mon goût, je commence par suspendre mon jugement pour six mois. »

Il disait (1758) : « Il y a peu d'ouvrages modernes où il y ait autant de génie que dans Paméla, Clarisse et Grandisson. » Il faisait (1753) un très-bel éloge de Fielding, « auteur original, grand peintre, toujours vrai, quelquefois aussi sublime que Molière, » et ajoutait :

Les Anglais ont une espèce de roman domestique qui est tout à fait inconnue aux Français. Il paraît d'abord étonnant que les Français, qui ont beaucoup de bons romans dans leur langue, n'en aient point qui peignent leurs mœurs domestiques ; mais quand on réfléchit un peu, on trouve que s'ils n'ont point de tableaux dans ce

genre, ce n'est pas faute de peintre, c'est faute d'originaux. Quand on a peint nos petits-maîtres et nos petites-maîtresses, on a à peu près épuisé la matière, et mis tout le national qu'il est possible de mettre dans un roman français.

Il caractérise les grands esprits de son temps : « Pour la raison, la philosophie et le bel esprit véritable, il faut les chercher dans Voltaire, et les traits de lumière dans Montesquieu, et les vues profondes et l'éloquence dans Diderot, et le nerf et l'énergie dans J.-J. Rousseau, et l'élévation et la noblesse du style dans Buffon. » Il n'aime pas Rousseau et il est souvent juste à son égard. Ceci n'est pas d'un ennemi, mais seulement d'un homme de sens : « On peut chercher la source de tous les égarements de M. Rousseau dans le caractère de cet homme idéal et chimérique qu'il s'est créé, et qu'il a substitué partout à l'homme de la nature, tel qu'il existe depuis cinq ou six mille ans que nous avons quelques notions du genre humain. » Nous dirions encore ce qu'il disait en 1776 : « Son ouvrage le mieux fait, le plus fini dans toutes ses parties, c'est la réponse à l'archevêque de Paris ; c'est de tout point un chef-d'œuvre. »

Lorsque paraissent les *Confessions*, il répond au mépris avec lequel plusieurs littérateurs les accueillirent :

S'il en faut en croire les gens de lettres, surtout messieurs nos philosophes, ce qui eût été plus sage, c'eût été

de supprimer le livre en entier. Tout leur en paraît pitoyable. La manière dont un homme comme Rousseau se rend compte à lui-même de ses plus secrets sentiments, de la première origine de toutes ses pensées et de toutes ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit et quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira toujours une instruction assez utile sur l'art de nous observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les hommes à certains égards, ils ressemblent si fort à tant d'autres, que l'on peut bien assurer que l'homme qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute aussi celui qui connaît le mieux les autres.

Ce philosophe du temps de l'*Encyclopédie* se laissait charmer par les *Idylles de Gessner* (1773). « Ce poëte, dit-il, a une fraîcheur et une douceur de coloris enchanteresses, une touche spirituelle et délicate, une sensibilité exquise. » Les *Études de la nature* (1788) lui semblent un délicieux ouvrage (elles firent même sur son esprit une profonde impression); il disait de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne,* qui ne relevaient pas de l'*Encyclopédie* assurément : « On trouve dans les *Etudes de la nature* deux petits romans poétiques, pleins de grâce et d'imagination ; le premier surtout respire la sensibilité la plus pure et la plus touchante. »

Sur la foule des petits auteurs du temps, sur la multitude des ouvrages qui passent par sa plume et

que souvent il fallait apprécier au moment même, il a des jugements d'une sûreté et d'une liberté admirables. Le malheur est que la plupart de ces ouvrages sont morts, et que le public ne demande pas pourquoi.

Sur les écrivains passés, il a des jugements excellents, comme celui-ci sur les *Essais* de Montaigne, qu'il appelle le divin Montaigne, l'homme unique :

C'est un commentaire que Montaigne fit sur lui-même en méditant les écrits de Plutarque. Ce n'est point de ces maîtres que l'on redoute sous le nom de philosophes ou de sages, c'est un enfant à qui l'on permet de tout dire, et dont on applaudit même les saillies, au lieu de s'en fâcher. Cela est si vrai, que, lorsque Charron voulut mettre en système ce que son ami Montaigne avait osé dire avec une si grande liberté, il essuya, malgré toutes ses réserves et toute sa prudence, les tracasseries et les persécutions les plus odieuses.

Il reconnaît dans les *Mémoires* de Mme de Staal (1755) une rapidité étonnante, une touche fine et légère, des traits de pinceau sans nombre, des réflexions neuves, fines et vraies, un naturel et une chaleur toujours également soutenus. Quand Saint-Simon paraît, il écrit : « Il étincelle quelquefois d'expressions infiniment énergiques, de traits que n'eût point désavoués le génie de Tacite et de Montesquieu. »

Mais hélas! qu'il est difficile d'avoir toujours raison. S'il s'agissait seulement de la nouveauté du jour, une erreur était excusable. Lorsque parut la traduction des *Nuits d'Young* par Le Tourneur, il la jugea sévèrement, fut reprimandé par Diderot, vit le grand succès de l'ouvrage, et volontiers écrivit une rétractation dans la feuille suivante : « Pour réparation de l'injustice par moi commise sans méchanceté, mais par suite de la profession détestable que j'ai eu le malheur d'embrasser. » Mais il a écrit, et il n'était pas jeune en 1772, et il avait eu le temps de réfléchir avant de l'écrire : « Bossuet est sans doute un homme à citer parmi les écrivains qui ont illustré le règne de Louis XIV; mais sa gloire périra et ne pourra résister aux efforts des siècles. »

Je transcris en entier cette page excellente :

Celui qui a pétri l'espèce humaine l'a partagée en deux divisions bien inégales : l'une petite est distinguée par la finesse, par la délicatesse, par une mobilité d'organes qui la rend capable de saisir la beauté, l'accord, l'harmonie qui existe dans la nature : poëtes, peintres, musiciens, c'est là que vous habitez et que vous trouvez ceux qui vous admirent avec transport ; c'est encore là que se tiennent les cœurs sensibles et les mauvaises têtes. L'autre division, infiniment nombreuse, est celle des esprits raides, secs, méthodiques, dont les fibres n'ont point d'élasticité; c'est aussi où se tiennent les hommes de bois et de pierre, qui ne sentent rien, et qu'on ne peut cependant haïr s'ils observent d'ailleurs les lois de la justice et de l'équité natu-

relle. J'oublie une troisième classe, qui est celle des singes; ils ne savent que contrefaire, et dégradent tout; c'est en tout point une mauvaise engeance.

Comment dans cette diversité d'opinions et de jugements aussi différents chez les hommes que la modification de leurs organes, trouver une règle sûre pour juger des ouvrages de goût? Les chrétiens ont établi entre eux une communion qu'ils appellent l'Église invisible. Elle est composée de tous les fidèles répandus sur la terre qui, sans se connaître, sans être liés entre eux, sont unis par le même esprit, par les mêmes espérances, et forment le petit troupeau des élus. Il en est des gens de goût comme de ces élus. Ils forment une nation rare et éparse qui se perpétue de siècle en siècle, et qui conserve sans tache la pureté de son origine. C'est elle qui met le prix aux ouvrages; c'est pour elle que tous les grands hommes de tous les siècles ont travaillé. Il est peu de bons juges. Pour sentir et apprécier un ouvrage de génie, il faut un discernement profond, une finesse de tact, une délicatesse d'organes que la nature accorde à un très-petit nombre, et dont la multitude est entièrement privée. C'est ce petit nombre d'élus qui forment le jugement éternel, lequel, confirmé de siècle en siècle par cette Église invisible, devient bientôt universel. On voit d'abord qu'il faut un certain temps pour apposer aux ouvrages du génie le sceau de l'immortalité. Le mal qu'on en dit dans leur nouveauté, ou bien la vogue passagère qu'ils peuvent avoir, ne saurait décider de leur mérite. Ils sont jugés par la multitude; comment le seraient-ils irrévocablement? Mais lorsque les vains cris de la multitude se sont perdus, alors le juge-

ment de l'Église invisible se fait entendre et se perfectionne insensiblement ; alors on entend sortir un cri d'admiration d'un coin de la terre, et à mille lieues de là il est répété sans avoir été entendu, et l'homme de génie dit : Voilà ma récompense, c'est pour eux que j'ai travaillé. Insensiblement Homère est regardé comme divin par toutes les nations; le poëme de Milton, oublié dès son origine dans la poussière, reparaît et obtient les honneurs qui lui sont dus. Ce n'est point qu'il y ait aujourd'hui plus de gens capables de sentir le prix de l'*Iliade* ou du *Paradis perdu*. Il ne faut point s'y tromper : le grand nombre n'estime que sur parole. L'autorité des juges lui en impose ; il respecte ce qu'il ne saurait reconnaître. — On a donc eu raison de dire que le vrai goût est aussi rare que le génie.

Marmontel représente la littérature honnête et rangée qui a peur de la fantaisie comme d'un excès. Dans la critique, elle distingue scrupuleusement les genres et en empêche la promiscuité, les distinguant par les formes, pour qu'ils soient plus reconnaissables, et ajoute à chacun d'eux sa législation, qui juge ensuite d'elle-même tous les ouvrages. De là sont sortis la *Poétique française*, les *Eléments de littérature* et beaucoup de traités estimables de cette sorte, manière de guides qui promènent un étranger dans la littérature, lui signalant au passage les choses qu'on admire généralement, par des recommandations générales de majesté, d'élégance, de grâce, etc.; traités utiles qui apprennent à beaucoup d'hommes, qui l'ignoreraient sans eux, qu'il y a de belles choses en

ce monde. Pourtant ils ne disent pas tout, et après eux il y a encore à chercher pourquoi ce qui est beau est beau, les raisons profondes des grandes beautés, les raisons fines des beautés délicates, l'origine des éléments qui entrent dans un ouvrage, et l'esprit secret qui en a formé un tout vivant, enfin, à mesurer l'admiration. Quelques-uns, qu'on appelle ou qui s'appellent connaisseurs, amateurs, soutiennent que le vrai goût commence où l'autre finit.

Il fit les paroles d'un grand nombre d'opéras-comiques et d'opéras, pour Rameau, Grétry, Piccinni, Cherubini. On ne goûtait pas au même degré la musique et le poëme. Marmontel était ordinairement maltraité. A propos de *Céphale,* Sophie Arnould dit que la musique lui paraissait beaucoup plus française que les paroles ; et, malgré le succès de *Zémire et Azor*, on trouva encore à dire, on prétendit que c'était simplement le conte de Mme Leprince de Beaumont, intitulé *la Belle et la Bête,* que la Belle était la musique, et la Bête les paroles. Ses tragédies réussirent mal : dès 1754 il quitta le théâtre, et y reparut après une trentaine d'années, sans plus de succès. Il avait du mérite à faire l'apologie du théâtre, qu'il fit contre Rousseau. Ses *Contes moraux,* surtout la *Bergère des Alpes*, très-goûtée des femmes, furent si bien reçus que le genre fut en vogue. C'est ce qu'il appelait « les petites scènes touchantes, où je faisais gémir la nature ou l'amour. » Grimm protestait : « Il faut dans ce genre, outre le plus heureux naturel, tant de grâce, tant de délicatesse, tant de finesse,

tant de naïveté ! M. Marmontel a beaucoup d'esprit, assurément, et n'a rien de tout cela ; ou, quand il veut montrer quelques-unes de ces qualités, elles prennent un air si factice et si pointu, que j'en ai l'âme froissée. » Lorsque d'Eon était censeur, il eut la malice d'écrire dans son approbation : « J'ai lu, par ordre de Mgr le chancelier, les *Contes moraux* de Marmontel, et je n'y ai rien trouvé, » faisant semblant d'oublier *qui en empêche l'impression.* » Ses *Incas* (1777), que l'on s'obstinait à prendre pour un poëme épique en prose, furent jugés avec une sévérité extrême par les critiques, mais firent leur chemin. L'ouvrage qui marqua le plus dans sa vie fut *Bélisaire* (1768), avec le fameux chapitre de la tolérance. Il fut tiré, en quelques mois, à neuf mille exemplaires, loué par tous les philosophes, censuré par la Sorbonne, avec un recueil de propositions dangereuses, qu'elle appela *Indiculus,* à quoi Turgot ajouta *Ridiculus,* condamné par un mandement de l'archevêque de Paris, publié à Vienne par ordre de Marie-Thérèse, traduit, même en russe, le neuvième chapitre par Catherine. La princesse de Brunswick voulut que l'auteur de *Bélisaire* et des *Contes moraux* lui fût présenté ; le prince royal de Suède, alors en voyage à Paris, se prit d'affection pour lui et commença avec lui son commerce de lettres. Sa *Poétique française* n'eut point de succès :

On n'en a point dit de mal précisément ; mais on n'en a pas parlé du tout, et c'est bien pis. On la lit sans inté-

rêt; on n'a envie de rien contester, parce qu'elle ne fait rien penser. M. Marmontel est un homme de beaucoup d'esprit, il a surtout l'esprit de discussion, en sorte que son talent pour les ouvrages polémiques me paraît décidé; mais il manque, à mon gré, de sensibilité, de goût et de délicatesse; et le moyen d'écouter un homme dépourvu de ces qualités, et qui veut parler poésie, peinture et musique! On a reproché aux ouvrages poétiques de M. Marmontel la dureté, le boursouflé, le défaut d'harmonie et de naturel, et l'on sent, en lisant ses ouvrages didactiques, qu'il a tous ces défauts-là. C'est un homme de bois, mais qui a vécu avec des philosophes, avec des enthousiastes de la belle poésie, et qui a appris à parler leur langage sans le sentir; l'accent étranger perce toujours. Aussi un lecteur qui a de la finesse ne trouvera point d'accord dans son coloris, quoique les idées se tiennent, et il lui désirera cette propriété de diction et d'idées qui appartient à l'écrivain qui dit ce qu'il sent, et non ce qu'il a appris, et ce qu'il répète d'après d'autres. Souvent je n'entends pas son ramage. Ce n'est pas que je ne conçoive très-bien ce qu'il dit; mais ce n'est pas ainsi que je sens. Je le supporte encore plutôt lorsqu'il raisonne sur les choses pathétiques et fortes, que quand il touche aux choses délicates et légères; on les fane si aisément, et ses gros doigts, lorsqu'ils en approchent, me font venir la chair de poule. (*Grimm.*)

En somme, critique ou auteur, il est par-dessus tout estimable; c'est cette sagesse désespérée que railla le vers final de la pièce suivante :

Quinault, par la douceur de ses aimables vers,
Suspendait le tourment des ombres malheureuses.
Cherchons, pour l'en punir, des peines rigoureuses,
S'écria le dieu des enfers!
Il invente aussitôt le mal le plus horrible,
Dont au Tartare même on se fût avisé;
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible :
J'ordonne que Quinault soit marmontelisé.

Les ennemis de Marmontel avaient du bonheur dans leurs épigrammes :

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,
Où rossignols, pinsons, merles, fauvettes,
Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes.
Quels opéras me seraient aussi chers!
Là n'est point l'art d'ennui scientifique;
Gluck, Piccinni, n'ont point noté les airs,
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

Un poëte a dit très-joliment :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des aîles.

C'est justement ce qu'on ne peut pas dire de Marmontel.

Il faut le dire à sa louange, Marmontel était du parti des philosophes, mais non de la secte. Il combattit le

fanatisme dans les *Incas*, soutint la tolérance dans *Bélisaire*, et s'emporta jusqu'à mettre Marc-Aurèle au paradis, d'où la Sorbonne le tira aussitôt. L'excellent homme fréquentait la société de d'Holbach et lui a rendu ce témoignage solennel : « Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle n'y furent jamais mis en doute, du moins en ma présence ; c'est ce que je puis attester. » A-t-il menti? Je ne pense pas ; mais dans toute société il y a un secret, et il y a ceux qui ont le secret et ceux qui ne l'ont pas. Marmontel ne l'avait pas ; en sa présence, on ne mettait pas en doute Dieu et les saintes lois de la morale naturelle, je croirais même qu'on s'amusait de cette sagesse et de l'effet qu'elle produisait sur Marmontel ; mais en son absence, on se donnait carrière. Diderot en sait là-dessus plus que Marmontel.

Suard, homme du monde, forme en 1754, avec l'abbé Arnaud, Grimm, l'abbé Prévost, etc., etc., un *Journal étranger* destiné à insérer les meilleures productions des autres pays. Il passe en 1762 avec Arnaud à la *Gazette de France*, qui lui est enlevée par Marin, que Mlle de Lespinasse appelait le monstre marin, et donne, avec son ami encore, la *Gazette littéraire de l'Europe*, qui faisait suite au *Journal étranger*, et mourut en 1766, Grimm dit, à cause de la protection du gouvernement. En 1772, le roi lui donna l'exclusion à l'Académie ; il n'y entra que deux ans plus tard. « Il est difficile, dit Grimm, d'avoir l'esprit plus fin, le goût plus délicat ; » son discours fut à l'honneur de la philosophie et des philosophes. Il défendit Gluck

partout, spécialement dans les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard,* 1777, insérées dans la *Gazette du soir ;* il eut affaire avec la Harpe et Marmontel.

Il y a dans sa vie des traits qui honorent l'homme, les lettres et le temps. Lorsque le ministère, mécontent du *Journal de Paris,* voulut le lui donner, et c'était un joli don, car, dès la première année, il avait rapporté cent mille francs à ceux qui en avaient eu l'idée, Suard, ne voulant pas dépouiller le possesseur actuel, refusa. Mais le roi le veut, dit M. de Miroménil. «Le roi, dit Suard, ne peut avoir que le besoin d'être rassuré pour l'avenir contre une nouvelle imprudence. Je m'offre de l'en garantir en me chargeant seul de la censure. »

Après l'assassinat du duc d'Enghien, Maret lui demanda des articles pour le *Publiciste.* Voici sa réponse :

« Vous me demandez, Monsieur, deux articles de journal, propres à redresser l'opinion publique; cela me paraît très-difficile, surtout quand les journaux sont absolument discrédités.

» L'un de ces actes est ce qu'on appelle un coup d'État, et permettez-moi de vous dire qu'il m'a profondément affligé, comme un acte de violence qui blesse toutes mes idées d'équité naturelle et de justice politique, acte dont il m'est impossible de concevoir la nécessité et même l'utilité.

» Le second motif de mécontentement public porte sur l'intervention notoire du gouvernement dans une procédure judiciaire, soumise à une cour de

justice. J'avoue encore que je ne connais aucun acte du pouvoir qui doive exciter plus naturellement l'inquiétude de chaque citoyen sur sa sûreté personnelle. L'indépendance parfaite des tribunaux, dans l'administration de la justice, est la première base et la plus solide de l'ordre social et de la liberté civile. »

L'abbé Arnaud a les mêmes commencements que Suard. Il entre à l'Académie en 1771, avec peu de titres, par la protection de son ami. Il fut avec lui un des principaux défenseurs de Gluck. Il avait aussi le mérite d'aimer les anciens, Homère, Platon, etc.; son suprême éloge était : « Cela est antique. » Dans ses admirations il s'engouait. Grimm l'appelait un faux Diderot, qui n'avait du vrai que la fumée sans les grand jets de lumière. Il a donné une fois le singulier exemple d'un homme qui cherche à se faire condamner en justice dans un débat d'intérêt, et y parvient, par bonté pour son adversaire, et n'en parle pas. Les philosophes l'eurent d'abord pour adversaire, et ne le comptèrent jamais tout à fait comme un des leurs. Mme Suard, son amie, nous le représente grand, bien fait, la physionomie très-expressive, passionné pour les arts, surtout pour la musique; ne connaissant, comme il disait, que deux tyrans, le génie et la beauté, (elle y ajoute le plaisir), avec un ton excellent, vif, animé, portant partout où il paraissait le mouvement et la vie, aussi très-aimé partout.

Thomas est couronné par l'Académie en 1796. Son *Éloge de Sully* (1763), le quatrième couronné, eut

un succès inouï, pour la hardiesse des opinions. En 1765, c'était le tour de son *Éloge de Descartes*. Il avait partagé le prix avec Gaillard; le public le donna à lui seul. Il entre en 1767 à l'Académie; son discours sur l'homme de lettres citoyen est très-applaudi. De la même plume il composa son *Essai sur les femmes*, (qui nous a valu quelques belles pages de Diderot) et une *Ode* (sujet lyrique) *sur les devoirs de la société.*

Diderot comparant Thomas et la Harpe, disait : « Ils sont les revers l'un de l'autre : le premier met tout en montagnes, celui-ci met tout en plaine. » Thomas est l'inventeur de ce style métaphysique et enflé que Voltaire appelait du galithomas. A force de sincérité et d'honnêteté, il atteignit parfois l'éloquence.

La bonne leçon que cette française, Sophie Arnould lui donna un jour! Elle avait, rapporte Grimm, je ne sais quelle affaire de cheminée à discuter avec le ministre qui a le département de Paris. Thomas lui dit : Mademoiselle, j'ai eu l'occasion de voir M. le duc de la Vrillière et de lui parler de votre cheminée; je lui en ai parlé d'abord en citoyen, ensuite en philosophe. — Eh! Monsieur, ce n'était ni en citoyen ni en philosophe, mais en ramoneur qu'il fallait en parler.

On ne cite de lui aucun trait qui lui fasse tort, et on en cite qui l'honorent; par exemple, au moment où la philosophie était le plus discréditée, en 1765, il en fit fièrement l'apologie. Lorsqu'un de ses amis se présenta à l'Académie, le duc de Praslin, chez qui

était Thomas, exigea de lui qu'il se présentât aussi, pour empêcher le succès de cette candidature; il refusa. Le duc, mécontent de lui, mais forcé de l'estimer, ne voulut plus le garder dans sa maison, lui retira les promesses qu'il avait faites de l'avancer, et créa en même temps pour lui une charge de secrétaire-interprète des suisses, qui n'exigeait aucune fonction et qui rapportait cent louis d'appointements.

Collé, auteur de *la Partie de chasse de Henri IV,* qui ne put être représentée au théâtre français qu'en 1774, dix ans après qu'elle avait été composée, auteur aussi de *Dupuis et Desronais* qu'on estime beaucoup, et de *la Vérité dans le vin*, était lecteur du duc d'Orléans; il avait le sentiment de la dignité des lettres : après avoir rapporté le trait de fierté de Lesage, il ajoute : « Si les auteurs étaient moins bas, les protecteurs ne seraient point insolents; on n'écrase que les bêtes qui rampent. » N'est-il pas curieux de retrouver ici le mot de Kant : « Celui qui se fait ver n'a pas à se plaindre si on l'écrase. »

Le président Hénault, bientôt le surintendant de la maison de la reine, fit l'*Abrégé chronologique* auquel Voltaire donna une grande réputation, parce qu'il était du président Hénault et qu'il n'était que l'*Abrégé*. Hénault la prit pour bonne; il entendait bien que ce fût une histoire politique et morale, et se trouvait blessé quand on avait l'air d'y aller chercher des dates.

Quand Voltaire lui adressa l'épître qui commence ainsi :

17.

Hénault, fameux par vos soupers,
Et par votre chronologie ;

quoiqu'il estimât ses soupers bons, il se fâcha qu'on les mît sur le même rang que son Abrégé, comme titre à la gloire ; le poëte dut corriger ce début. Voltaire, à son tour, ne lui pardonna pas d'appeler la tolérance le tolérantisme.

Il faisait des chansons qu'on trouvait aimables, de jolis vers comme ceux-ci, un jour que la reine, trouvant la duchesse de *** occupée à écrire au président, ajouta quelques lignes de la main gauche :

Ces mots, écrits par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras ;
C'est trop oser si mon cœur la devine,
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

Et ceci au duc de Nivernais :

Vous célébrez les chimères :
Elles sont de tous les temps ;
Elles nous sont nécessaires.
Nous sommes de vrais enfants :
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

On ne parle pas de son *François II*, ni en général

de son théâtre. Dans son *François II*, il suivait fidèlement l'histoire, il embrassait tout un règne de dix-huit mois, double innovation. Il entra à l'âge de cinquante ans dans la dévotion, fit une confession générale, et dit le joli mot que l'on sait : « On n'est jamais si riche que quand on déménage. » Il avoue qu'il avait toujours beaucoup désiré de plaire. Né, dit Grimm, avec des qualités estimables, mais pas assez remarquables pour exciter l'envie et la jalousie de personne, il jouissait du privilége et du bonheur des gens médiocres, d'être ami de tout le monde, sans avoir un seul ennemi. Il était très-frivole ; il n'y avait en lui que la superficie, mais cette superficie était agréable.

Ajoutons de Brosses et Court de Gébelin, tous les deux érudits et philologues, le premier qui, par ses *Lettres sur l'Italie*, répandit le goût des arts. Dans un de ses voyages à Paris (1754), il se fit présenter à Diderot par Buffon. Diderot a dit de lui : « C'est un gentil garçon, bien doux, bien aimable, grand philosophe, fort raisonneur, mais faiseur de digressions perpétuelles. » L'abbé Barthélemy publiait en 1788 son *Voyage d'Anacharsis*, qui passionnait les esprits pour la Grèce, même à la veille de la révolution. Les Parisiens prenaient pour eux ce qui était dit des Athéniens.

Saint-Lambert, gentilhomme et pauvre, servit longtemps dans l'infanterie. Ce fut à la mort de la marquise du Châtelet, en 1749, qu'on entendit parler de lui pour la première fois. Peu après, il vint à

Paris et se fit une réputation de salon par les poésies fugitives qu'il y lisait. En 1753, il est le poëte le plus à la mode. Il donna en 1769 les *Saisons*, annoncées depuis vingt ans. Sa préface (sous le nom de Duclos) au poëme *Du bonheur*, d'Helvétius (1772), préface qui est un essai sur la vie et les ouvrages de ce philosophe, fut très-admirée et fit une grande sensation. Nos deux critiques ne sont pas émerveillés du poëme des *Saisons*. Diderot : « Trop de vers, trop de phénomènes ébauchés et indécis; le vice originel, irremédiable, le manque de verve et d'invention; il y a du nombre, de l'harmonie, du sentiment, mais c'est partout la même touche, le même nombre, une monotonie qui vous berce, un froid qui vous gagne, une obscurité qui vous dépite, des tournures prosaïques. — Ceci est l'amplification d'un écolier de rhétorique, doué, supérieurement, du talent de la versification. » Grimm à son tour : « On ne sait ce que le poëte a vu, ni ce qu'il veut vous montrer, et cependant il a la fureur de peindre. » Il lui reconnaît de l'instruction, de la pensée et du sentiment, une grande connaissance de la langue et du technique du vers, de l'oreille, de l'harmonie. « Que lui manque-t-il donc pour être un poëte? Ce qui lui manque, c'est une âme qui se tourmente, un esprit violent, une imagination forte et brillante, une lyre qui ait plus de cordes; la sienne n'en a pas assez. » Il préférait l'automne aux trois autres saisons.

Il était difficile que l'ouvrage passât sans une épigramme ; Clément (de Dijon) la fit :

Saint-Lambert s'enroue à nous dire :
Mon poëme doit être bon,
Car j'ai mis trente ans à l'écrire ;
Trente ans, vous dis-je. — Et pourquoi non ?
Il en faut autant pour le lire.

Ce Clément, qui attaqua plusieurs poëtes du siècle, entre autres Voltaire, avait lu les maîtres du siècle passé, et ce commerce perçait à travers la grossièreté de son ton. Saint-Lambert commit la faute de le faire enfermer au Fort-Lévêque, où il resta vingt-quatre heures, pour en sortir plus fier que jamais. Il y employa ces vingt-quatre heures à faire une autre épigramme :

Pour avoir dit que tes vers sans génie
M'assoupissaient par leur monotonie,
Froid Saint-Lambert, je me vois séquestré ;
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poëme.
Lui seul me rend mes chagrins moins amers.
Car de nos maux le remède suprême
C'est le sommeil... Je le dois à tes vers.

Rulhière, d'abord aide de camp du maréchal de Richelieu, puis secrétaire du baron de Breteuil, auteur des *Anecdotes sur la révolution de Russie en l'année* 1762, chargé de faire l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, qui, commencée en 1768, fut publiée après sa mort en 1806, donna aussi, sur l'invitation du

gouvernement de Louis XVI (1788), les *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestants en France*, quand on voulut revenir à des principes de tolérance à l'égard des dissidents. Il avait lu dans quelques maisons des passages des *Anecdotes;* Catherine l'apprit; on sait les démarches qu'elle fit faire auprès de l'auteur pour que le manuscrit fût supprimé, la négociation de madame Geoffrin, et l'honorable résistance de Rulhière. Il faisait bien les vers. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, lui fit l'honneur d'insérer tout son *Discours en vers sur les disputes*. On a aussi retenu de lui l'*A-propos*. Il maniait vivement l'épigramme. Quand Dorat eut publié son *Ode sur le nouveau règne*, à l'avénement de Louis XVI, Rulhière lui répondit :

Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor.

Il maltraita la Harpe, qui lui répondit comme on sait, et madame du Deffand.

Le comte de Guibert, maréchal de camp, n'était pas un simple écrivain. Son *Essai sur la tactique*, combattu par M. de Mesnil-Durand, fit l'effet que nous avons déjà dit : la France se partagea entre les deux. Nous avons vu ailleurs de quel genre était la préface et aussi son *Eloge de l'Hospital*. La *Mort des Gracques* (1780), « drame plus historique qu'aucun drame de Shakspeare, » annonçait toujours dans

l'auteur les mêmes préoccupations. Reçu à l'Académie en 1786, il fit, l'année suivante, l'*Eloge du roi de Prusse*. Il fut loué à son tour en 1790 par son amie madame de Staël, qui le regrettait bien vivement. Grimm ne lui passe pas les négligences et les inégalités de son style, mais il signale dans tous ses ouvrages une force, une franchise, une élévation, qui couvrent bien des fautes. Personne, disait-il, n'est hardi plus naïvement. « Il aimait, dit madame Necker, tout ce qui est grand comme grand, et même la vertu plus sous ce rapport que sous tout autre. » Madame de Staël le représente impétueux avec un fond de bonté constante, sans envie et charmé d'admirer; d'un amour-propre extrême, mais qui n'était chez lui « que la confiance prolongée de la jeunesse dans les autres comme dans soi. »

L'abbé Maury, pour son *Eloge de Fénelon*, reçoit un accessit de l'Académie en 1771; en 1772, prononce son *Panégyrique de Saint-Louis*, qui est applaudi, à la lettre, dans la chapelle du Louvre. Il admirait Bossuet et le dit. Il prêcha le carême de 1781 devant le roi : « C'est dommage, disait Louis XVI; si l'abbé Maury nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout. » Il veut concilier les gluckistes et les piccinnistes et met tout le monde contre lui, arrive à l'Académie (1785) par l'influence des piccinnistes qui lui pardonnent, sauf la Harpe, et prononce son discours avec l'exorde que l'on sait. A une réception d'Académie, il déplut à l'Empereur; aussi, le lendemain, on fit courir un bulletin en ces termes : « Le 6 mai, vers

les quatre heures de l'après-midi, un grand personnage s'est noyé près le pont des Arts. » Son *Essai sur l'éloquence de la chaire* est resté.

Le Brun fit contre l'abbé Maury cette cruelle épigramme à l'air innocent :

L'abbé Maury n'a point l'air impudent;
L'abbé Maury n'a point le ton pédant;
L'abbé Maury n'est point homme d'intrigue;
L'abbé Maury n'aime l'or ni la brigue;
L'abbé Maury n'est point un envieux;
L'abbé Maury n'est point un ennuyeux;
L'abbé Maury n'est cauteleux ni traître;
L'abbé Maury n'est point un mauvais prêtre;
L'abbé Maury, du mal n'a jamais ri;
Dieu soit en aide au bon abbé Maury!

La Harpe n'a guère eu de considération au XVIIIe siècle: il se remuait trop; mais enfin il avait une place, qu'il devait à son talent.

M. de la Harpe, écrit Diderot, a du nombre dans le style, de la clarté, de la pureté dans l'expression, de la hardiesse dans les idées, de la gravité, du jugement, de la force, de la sagesse; mais il n'est point éloquent et ne le sera jamais. C'est une tête froide, il a des pensées; il a de l'oreille, mais point d'entrailles, point d'âme. Il coule, mais il ne bouillonne point; il n'arrache point sa rive et n'entraîne avec lui ni les arbres ni les hommes, ni leurs habitations. Il ne trouble, n'abat, ne renverse, ne confond point. Il

me laisse aussi tranquille que lui : je vais où il me mène, comme dans un jour serein, lorsque le lit de la rivière est calme, j'arrive à Saint-Cloud en batelet ou sur la galiote — Son ton est partout celui de l'exorde. — La femme de Marc-Antoine n'aurait point coupé la langue et les mains à celui-ci.

Son *Eloge de Racine*, qui était une critique de Corneille, toute en exclamations sur les beautés du premier, ne fut pas reçu du public comme des salons. On remarqua beaucoup la note dans laquelle il attaque la chaleur comme une invention moderne, dont Racine et Boileau n'avaient pas l'idée.

Il ne fut pas constamment heureux dans ses pièces de théâtre. ***Warwick*** (1763) eut un grand succès, ***Timoléon*** (1764) échoua. « M. de la Harpe, disait Grimm, est notre soleil du mois de novembre. » ***Pharamond*** (1765) comptait sur les applaudissements dus aux pièces nationales, comme le *Siége de Calais*, et fut trompé. *Gustave Vasa* (1776) eut une représentation. *Mélanie, ou la religieuse*, en 1770, lue d'abord dans une vingtaine de cercles et accueillie là avec enthousiasme, une fois imprimée, désenchanta son monde. Quoi ! ce n'est que cela ! disait-on. Toujours est-il que les trois premiers jours deux mille exemplaires furent enlevés, et que le duc de Choiseul donna à l'auteur sept mille livres avec beaucoup de grâce. De la déception on passa au déchaînement. Les admirateurs du poëte ne purent soutenir les *Barmécides* (1778), et comme « ils reparaissaient, à chaque représenta

tion, au parterre, et s'y trouvaient toujours également à leur aise, on les appela les Pères du désert. » En revanche, la *Complainte des Barmécides* amusa longtemps ; il y eut des cannes *à la Barmécide*, qui renfermaient un sifflet. Un jour que la Harpe était dans les voitures du comte du Nord, un marchand vint lui en offrir. Il donna *Virginie* (1786) sous l'anonyme, et provoqua ce jugement fâcheux : « La pièce est trop bien pour n'être pas de M. de la Harpe, mais elle est encore plus sûrement de lui, parce qu'elle n'est pas mieux. » A propos des *Barmécides*, Voltaire mourant lui dit : « Mon ami, cela ne vaut rien ; c'est un conte déplorable où l'on trouve par-ci par-là quelques beaux vers, mais qu'il faut ôter parce qu'ils sont déplacés, parce qu'ils détruisent tout le reste. Jamais la tragédie ne passera par ce chemin-là, etc. » Dès 1765, après avoir attiré et reçu pendant quelque temps l'auteur de *Warwick*, il avait dit : « C'est un four qui chauffe toujours et ne cuit jamais. » Et Grimm à ce même moment : « Je lui conseille de ne plus parler d'amour de sa vie. Il lui a fait tomber deux tragédies et lui a fait faire un sot mariage. » Son *Philoctète* (1780), traduit, pensait-on, exactement de Sophocle, fut très-bien reçu par le public de l'Académie, et même obtint un succès d'estime au théâtre français (1783). Tous les amateurs de l'antiquité n'étaient pourtant pas entièrement contents : « Ce n'est pas là, disait quelqu'un, du Sophocle tout pur, c'est du Sophocle tout sec. » En 1781, on vit toutes les puissances coalisées contre *Jeanne de Naples*, qui menaçait de

faire une révolution politique; le public fut très-calme. Les *Brames* (1783) « sont le premier exemple d'une tragédie jouée tranquillement jusqu'à la fin de la première représentation et tombée dès la seconde, dans les règles. » *Coriolan* (1784) et *Virginie* (1786) réussirent.

Le mot de Sophie Arnould est dur à supporter, quand on lui annonçait que la Harpe avait une maladie de peau : « Oui, dit-elle, c'est la lèpre, et c'est tout ce qu'il a des anciens. »

Quant au critique, il était peu aimable. Grimm relevait le zèle presque inquisiteur avec lequel il soutenait la cause du bon goût, et rappelait un souper où il se pavanait en empereur de rhétorique. Sur l'homme, l'épigramme de Chamfort dépasse tout : « C'est un homme qui se sert de ses défauts pour cacher ses vices. »

La Harpe et Dorat ne pouvaient se souffrir. La Harpe, à son retour de Ferney (1768), donna cette épigramme sous le nom de Voltaire :

Bons dieux ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
Bons dieux ! qu'il est pesant dans sa légèreté !
Que ses petits écrits ont de lourdes préfaces !
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces,
Que l'encens qu'il prodigue est plat et sans odeur !
C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître.
Mais si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse ou son lecteur !

Dorat répondit aimablement :

Grâce, grâce, mon cher censeur,
Je m'exécute, et livre à ta main vengeresse
Mes vers, ma prose et mon brevet d'auteur.
Je puis fort bien vivre heureux sans lecteur;
Mais par pitié, laisse-moi ma maîtresse,
Laisse en paix les amours, épargne au moins les miens;
Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agréments; mais chacun a les siens;
On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers Eglé s'ennuie,
Pour l'amuser, je lui lirai les tiens.

On voit qu'en 1772 ils se réconcilient. Des femmes illustres s'y emploient avec ardeur; madame de Cassini joue chez elle la *Mélanie* de la Harpe; Dorat assiste à la représentation; à la fin ils s'embrassent, «en se jurant amitié éternelle. » Aussi on les voit aux prises et très-sérieusement en 1777. La Harpe critique durement le *Malheureux imaginaire* de Dorat; celui-ci répond fièrement, et finit par menacer la Harpe d'une chiquenaude; la Harpe fait semblant de n'avoir pas entendu, et lance une seconde critique « plus approfondie, plus rigoureuse, mais en même temps plus modérée.» On l'admoneste dans une séance particulière de l'Académie : « Nous aimons tous infiniment M. de la Harpe, dit l'abbé de Boismont, mais on souffre en vérité de le voir arriver sans cesse l'oreille déchirée. » En 1779, la Harpe, possesseur de papiers compromettants pour Dorat, les lui livre, et la paix est faite désormais.

Toutes ces mauvaises affaires que la Harpe s'attirait donnaient cours à des anecdotes cruelles comme celle que la *Correspondance turque* raconte avec tant de plaisir :

M. de Saint-Ange est le protégé de M. de la Harpe; mais il n'a pas le bonheur de plaire à son épouse. On raconte que s'étant présenté dernièrement chez cette dame, il n'en reçut pas un accueil très-flatteur. — Pourrais-je parler à M. de la Harpe? — Non, Monsieur. — Puis-je l'attendre ici? — Non, Monsieur. — Mais je suis un de ses amis? — Vous vous trompez : M. de la Harpe n'a pas d'amis.

En 1774, il eut affaire à Blin de Sainmore qui, auteur, comme la Harpe, d'un *Eloge de Racine*, trouvait naturellement le sien infiniment meilleur que celui de la Harpe et le disait. Lorsque Blin donna son *Orphanis*, la Harpe le critiqua avec animosité, ajoutant aux critiques littéraires des personnalités blessantes. Le poëte outragé se fit justice par ses mains. « Il attend la Harpe qui, dans son plus beau costume, allait à un dîner de jolies femmes et de beaux esprits. Il l'aborde poliment, lui donne quelques coups de poing, et le sauce un peu dans le ruisseau, sans respect pour sa parure et puis s'en va. La Harpe alla tout de même au dîner et raconta cette lutte à l'avantage de son courage et de sa présence d'esprit. »

Il s'attira du président de Rosset le quatrain suivant :

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter Cythare ce qu'il vaut
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Gilbert dans son apologie le maltraite :

C'est un petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba, de chute en chute, au trône académique.

Mais il y a peu d'épigrammes plus cruelles que celle-ci de Lebrun sur la Harpe, « qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence : »

Ce petit homme à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie,
Au bas du Pinde, il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas ;
Et redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

En 1776, il est reçu à l'Académie. Son discours est écouté froidement, et on ne sait pas trop si dans ses éloges, très-applaudis de Colardeau, Marmontel ne

fait pas la satire de la Harpe. En 1784, il présente une requète au garde des sceaux pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques qu'après un certain nombre de représentations. La requête fut signée par tous les auteurs dramatiques sauf Lemierre, et fut moquée par le public. En 1790, on le trouve à la tête des auteurs dramatiques présentant une adresse à l'Assemblée nationale contre les prétentions des comédiens.

Est-ce défaut ou vice dans sa conduite à l'égard de Voltaire? Dès que ce grand homme, qui avait tout fait pour lui, mais qui avait mal jugé les *Barmécides*, fut mort, il se répandit en propos contre lui, et choisit son plus faible ouvrage, *Zulime*, pour l'accabler dans le *Mercure*. Ce n'était pas du moins pêcher par imprudence : Voltaire n'était plus là pour répondre, et le garde des sceaux venait de défendre très-expressément à tous les journalistes de rendre aucun hommage à sa mémoire. Le marquis de Villevieille le corrigea dans une lettre adressée à Panckoucke, propriétaire du privilége du *Mercure*. Il se défendit dans son journal : « S'il avait, disait-il, manqué de respect et de sensibilité pour la mémoire de Voltaire, c'était une imprudence et non pas un crime. » Dans la péroraison il se comparait à Hippolyte :

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.

L'anné suivante, il fit plus honnêtement : il publia

les *Muses rivales*, pièce en un acte et en vers libres, dans laquelle on voyait les Muses attendant Voltaire au sacré vallon. Plus tard, il composa un dithyrambe *aux mânes de Voltaire*, couronné par l'Académie. En 1780, il donna son *Eloge de Voltaire*, qui fut bien reçu.

Correspondant littéraire du comte du Nord, on l'avait vu fort empressé auprès du prince, lors de son voyage à Paris en 1782. J'ai eu, disait-il à madame de Luxembourg, « j'ai eu deux conversations avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. » Il était en assez mauvaise position dans le grand monde, où il croyait se relever en rabaissant tous ses confrères. Mme d'Oberkirch, qui ne peut le souffrir, raconte des humiliations qui font peine. La maréchale de Luxembourg avait fait de la Harpe son chevalier. On lui en demanda un jour la raison : « Que voulez-vous, il donne si bien le bras. »

Lorsque, après la Révolution, le gouvernement de Bonaparte s'appliqua à restaurer le pouvoir et la religion, la Harpe lui apporta son concours, il professa les meilleurs principes, découvrit, dans une note de 1801, que les peines éternelles sont susceptibles de démonstration métaphysique, et maltraita les philosophes ses contemporains. Morellet, toujours modéré, mais toujours fidèle, avait par malheur conservé un certain nombre de phrases de la Harpe que celui-ci avait oubliées entièrement, et il les rappelle dans ses *Mémoires*.

Ceci était déjà un peu vif (c'est de 1793) :

J'atteste tous ceux qui m'ont connu ou fréquenté : s'il en est un seul qui m'ait jamais entendu parler de notre ancien gouvernement qu'avec l'expression de l'horreur ou du mépris, qu'il se montre et qu'il me démente. — Quand les charlatans à sceptres et à couronnes sont tombés, les charlatans à étoles et à mitres ont pris le parti de descendre de leurs tréteaux et de jeter leur masque.

Mais que penser de ce qui suit? Morellet affirme que pendant la Révolution, dans leurs entretiens, la Harpe tenait les propos les plus cruels, triomphait des décrets les plus atroces, et il poursuit :

J'affirme que, le 3 décembre 1792, la Harpe avait déclamé en plein lycée, le bonnet rouge sur la tête, un hymne en l'honneur de la révolution, où se trouvaient ces deux vers aussi atroces que de mauvais goût :

Le fer, il boit le sang ; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

Que dans le *Mercure* du 15 février 1794, lorsque les assassinats juridiques se multipliaient, lorsqu'on égorgeait Mme de Marbœuf, pour avoir semé en luzerne un champ de blé, il a imprimé *que les destinées de la République s'embellissaient tous les jours.*

Que dans le *Mercure* du 1er mars, il a dit *que c'était de la messe qu'étaient venus tous nos malheurs.*

Qu'en parlant de la Commune de 1793, il l'a désignée par cet éloge : *Cette mémorable Commune, si constamment*

et si éminemment révolutionnaire; et que dans le *Mercure* du 8 mars 1794, il a appelé les Comités de salut public et de sûreté générale, souillés de tant de crimes, *cette autorité révolutionnaire qui a produit tant de merveilles.*

Que répondre à cela? Qu'on a changé, qu'on répare le tort qu'on a causé? Oui, sans doute; mais il n'est pas juste, quand on a fait le mal, de faire faire pénitence aux autres; quand on a eu le malheur d'être violent, il faut être modeste, se cacher et se taire, ou ne parler que pour confesser sa faute, et avec l'autorité du repentir prêcher la douceur.

Voici les gens de lettres qui se servaient de leur esprit comme d'une épée pour se faire faire place.

Duclos d'abord. Madame de Lafayette avait dit : « L'esprit est une dignité dans le monde; » il alla plus loin : « L'esprit égalise toutes les conditions. » On a de lui bien des mots qui marquent ce sentiment : « Les grands nous craignent comme les voleurs craignent les réverbères. » Lorsque le maréchal de Belle-Isle, aspirant à l'Académie, voulut se dispenser des visites accoutumées, il s'y opposa et l'emporta, il répondit aux complaisants : « Les tyrans ne font pas les esclaves, mais les esclaves font les tyrans. »

Il avait beaucoup de considération; les États de Bretagne demandèrent et obtinrent pour lui des lettres de noblesse. Louis XV disait de lui : « Celui-là est un honnête homme. » Chez Quesnay, dans l'entresol

de madame de Pompadour, on le vit soutenant hardiment que la maison de Bourbon est celle où il y a le plus d'esprit. Il ne cherchait point à gagner beaucoup, mais il ne dépensait guère : se contentant de peu pour vivre, de peu en amour. Il avait la forme brusque ; tout le monde le dit ; Louis XV lui-même : « Pour Duclos, il a son franc-parler. » On sait moins si cette forme cachait la sincérité ou la politique. Il se relâchait quelquefois de sa brusquerie : dînant tous les jours en ville et aimant fort à se faire ramener, il fallait bien payer en éloges. Madame d'Epinay lui a fait beaucoup de tort dans ses *Mémoires*. Il y paraît comme un faux bon homme qui, trouvant une jeune femme inexpérimentée, se fait son tuteur, pour devenir de là son amant, en déplaçant Grimm, son ami ; le tout peut-être pour avoir un salon où il soit le principal personnage ; et, après des brusqueries impardonnables, des coups d'autorité sans prétexte, se faire chasser. Pendant ce temps, il se peint lui-même par quelques propos : « Je suis, dit-il, l'homme du monde le plus aisé à vivre ; » il ajoute, il est vrai : « Il ne fait pas bon, en général, s'attacher un petit chat comme moi aux jambes ; » et ceci qui est charmant avec son air naïf : « Mais, que diable ! que ne pensez-vous comme moi ? je n'aurai rien à vous reprocher. » Il est certain qu'il n'y a que cela pour être d'accord.

On a infirmé le témoignage des *Mémoires ;* on a dit qu'annoncés par Grimm comme l'ébauche d'un long roman, à la mort de madame d'Epinay, en 1783, ils

ne furent publiés qu'en 1818, lorsque les personnes qui pouvaient réclamer étaient mortes, et on fait entendre qu'ils ont pu être arrangés, qui sait? par Grimm. L'auteur des *Anecdotes inédites* oppose, par exemple, aux récits des *Mémoires*, les jugements favorables portés sur Duclos par des contemporains. Je ne suis sûr de rien; mais je fais une réflexion. Si Duclos n'a pas tenté d'enlever madame d'Epinay à Grimm, je ne vois nulle part ailleurs quel sujet particulier de mauvais vouloir Grimm avait contre Duclos; et si Duclos a tenté cela, c'est ce que disent les *Mémoires*. Puis, on voudra bien convenir que le personnage qu'on montre dans les salons n'est pas toujours le personnage qu'on montre dans l'intimité, surtout lorsqu'il y va d'une affaire importante, comme ici pour Duclos, d'un établissement. Qu'on ajoute que l'amour de Grimm pour madame d'Epinay commençait, et que l'amitié des deux hommes n'était rien de déclaré et de vif; enfin, que pour justifier Duclos d'un délit, on prête à Grimm un crime.

Chamfort paraît en 1764, avec la *Jeune indienne*. Dans la même année, l'Académie lui donne le prix de poésie, qu'il obtint encore plusieurs fois. Dans son *Marchand de Smyrne*, en 1770, on remarquait les éloges outrés à la nation française, ce que Turgot appelait du patriotisme d'antichambre. Il n'était pas mal alors avec les puissances : il faisait des vers au roi de Danemarck, à son passage à Paris, en 1768. Quand il donna *Mustapha et Zeangir* (1776), on y vit

une allusion à la tendresse qui unissait le roi et ses frères ; la reine le fit venir dans sa loge, lui annonça la première que le roi venait de lui accorder une pension de 1,200 livres, ajoutant toutes sortes de paroles flatteuses. « Je ne pourrai jamais, disait-il, ni les oublier ni les répéter. » Il lui dédia cette pièce, à l'impression. Le prince de Condé le nomma secrétaire de ses commandements, avec 2,000 livres de pension. Refusé à l'Académie en 1780, il s'en vengea par une épigramme. Diderot, dès 1767, avait dit de lui : « C'est un petit ballon dont une piqûre d'épingle fait sortir un vent violent. » La Harpe, blessé par lui (1784) et par Rulhière, fit l'épigramme que l'on sait :

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel esprit,
Et ce pesant Rulhière à face rebondie?
Tous deux sont pleins de jalousie ;
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Je ne sais pas si Rulhière en vivait, on n'en vit guère, mais il est vrai que Chamfort en mourait.

En 1788, il semble d'opinions religieuses bien avancées. « Ne croit-on pas, disait un bon homme, en parlant de l'ouvrage de M. Necker, *sur l'importance des opinions religieuses*, ne croit-on pas, à voir un si gros volume employé à prouver l'existence de Dieu, qu'il y a vingt-quatre millions d'athées en France? — Eh! plût à Dieu, reprit d'un air contrit

M. de Chamfort; eh! plût à Dieu, Monsieur, qu'il y en eût vingt-quatre millions en France. »

Chamfort détestait les riches et les grands, mais dînait volontiers chez les riches et se servait des grands pour obtenir des récompenses littéraires de la Cour : « Ces gens-là, disait-il à Florian, doivent me procurer 20,000 livres de rentes. » Il n'avait pas tout à fait cela ; mais enfin, outre la pension du roi, les honoraires du prince de Condé, il était lecteur du comte d'Artois et bibliothécaire de Madame ; ce qui, avec une pension de 1,000 fr. que Chabanon lui avait fait accepter, etc., lui donnait, avant l'âge de trente-cinq ans, un revenu de 7 à 8,000 livres. C'est lui, l'hôte et le favori des plus grandes maisons, qui devait trouver plus tard le fameux mot : guerre aux châteaux, paix aux chaumières. Quand la révolution mit les grandes fortunes en péril, il les déserta et se rangea du côté du peuple. A ce moment, il est curieux de voir cet âcre personnage dans une conversation avec le doux Marmontel, à qui il semble se donner le plaisir de faire peur :

Excellent pour édifier, vous ne valez rien pour détruire. — Vous m'effrayez en parlant de détruire; il me semblait à moi qu'on ne voulait que réparer. — Oui ; mais les réparations entraînent souvent des ruines : en attaquant un vieux mur, on ne peut pas répondre qu'il n'écroule sous le marteau ; et franchement ici l'édifice est si délabré que je ne serais pas étonné qu'il fallût le démolir de fond en comble. — De fond en comble ! m'é-

criai-je? Pourquoi pas, et sur un autre plan moins gothique et plus régulier? Serait-ce, par exemple, un si grand mal qu'il n'y eût pas d'étages et que tout fût de plain-pied? — Il me semble, ajoutai-je, qu'on va plus loin que la nation ne l'entend, et plus loin qu'elle ne le demande. — Bon, reprit-il, la nation sait-elle ce qu'elle veut?... La nation est un grand troupeau qui ne songe qu'à paître, et qu'avec de bons chiens les bergers mènent à leur gré. Après tout, c'est son bien que l'on veut faire à son insu. — Pour tracer un nouveau plan, on a toute raison de faire place nette. — Place nette ! insistai-je, et le trône? et l'autel? — Et le trône et l'autel tomberont ensemble : ce sont deux arcs-boutants appuyés l'un par l'autre ; et que l'un des deux soit brisé, l'autre va fléchir.

Ce n'était pas à lui certainement à demander comme il le fit, dans son Mémoire à l'Assemblée nationale, qu'on supprimât l'Académie. Et il avait bien tort aussi de présenter dans cet écrit d'Alembert comme le flatteur du despotisme, d'Alembert qui, pour témoigner sa reconnaissance à d'Argenson et à Turgot, avait, dit Suard, attendu leur disgrâce.

On devine dans ses *Pensées* une vanité farouche qui a été blessée à mort : « En vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze. » M. de Lassay (entendez Chamfort), homme très-doux, mais qui avait une grande connaissance des hommes, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde. »

Il ne prévoyait pas ce que lui apporterait le nouveau régime. Il est vrai qu'il eut d'abord une place à la bibliothèque du roi, pour prix de patriotisme, mais c'était peu : comme dit Morellet, il ne fut dans la révolution que révolutionnaire; ce peu il ne le garda pas longtemps : suspect, probablement comme ayant de l'esprit, dénoncé par les jacobins, dont il était associé, il reste quelques mois en prison, parvient à en sortir, est de nouveau décrété, et, craignant les supplices de la prison qu'il connaissait, il se tire un coup de pistolet dans le nez, se donne un coup de couteau dans le côté, tâche de se couper les veines avec un rasoir, et survit plusieurs mois à ces horribles blessures. Il avait trouvé contre le nouveau régime des mots comme ceux qu'il trouvait contre l'ancien : « La fraternité de ces gens-là est celle d'Abel et de Caïn. » Il avait traduit ainsi la devise, fraternité ou la mort : « Sois mon frère, ou je te tue. »

On ne croirait pas, si on ne le lisait dans Mirabeau lui-même, quelle estime ce grand homme faisait de Chamfort :

Mais il est si doux de s'entendre répéter qu'on est aimé de l'homme du monde qu'on aime, estime et respecte le plus.

Mais je ne puis pas me refuser au plaisir de frotter la tête la plus électrique que j'aie jamais connue. Vous qui avez l'âme et le génie de Tacite, avez l'esprit de Lucien et la muse de Voltaire quand il rit et ne grimace pas.

Tel que je suis, mon ami, je ne suis point indigne de

quelque estime, puisque je sais, non pas vous aimer, car c'est chose trop facile pour être méritoire, mais vous apprécier, et qu'à votre avis, je suis un des hommes qui vous ai le mieux deviné. J'ai beaucoup gagné dans votre commerce ; j'y gagnerai davantage ; il est peu de jours, et surtout il n'est point de circonstance un peu sérieuse où je ne me surprenne à dire : Chamfort froncerait le sourcil. Ne faisons pas, n'écrivons pas cela; ou Chamfort sera content; et alors la jouissance est double et centuple. — Je sens qu'en vous perdant je perds une partie de mes forces. On m'a ravi mes flèches.

Rivarol, longtemps appelé de Parcieux, et forcé d'abandonner ce nom qu'il ne put justifier, se fait connaître en 1782 par une critique très-spirituelle des *Jardins* de Delille. Pendant qu'il publie des brochures sur les événements du jour, il néglige sa femme, dont la vie est soutenue par une servante, qui reçoit pour cela le prix de vertu; on le maltraite un peu à cette occasion; il donne en 1784 son discours de *l'Universalité de la langue francaise*, couronné à Berlin; l'année suivante, la traduction de *l'Enfer du Dante,* maltraite Mirabeau, parodie avec Champcenetz *le Songe* d'Athalie contre Mme de Genlis, le récit de Théramène contre Beaumarchais, sans conter les épigrammes dont Rulhière a sa part, publie, en 1788, le *Petit almanach de nos grands hommes,* dont le titre permettait d'attaquer beaucoup de gens à la fois; réfute le livre de Necker sur l'*Importance des idées religieuses,* et, en 1790, reprend l'idée de son alma-

nach dans le *Petit dictionnaire des grands hommes de la révolution*.

Champcenetz est le contemporain de Beaumarchais et de Rivarol, l'ami de Rivarol, qui l'appelait son clair de lune. Il ne reste de lui que des épigrammes amères et des satires. Il allait souvent à la Bastille et n'en sortait que plus fier.

Enfin viennent les deux hommes de lettres qui ont travaillé pour la communauté.

D'Alembert avait pour lui-même tout ce qu'il pouvait désirer; son caractère lui avait attiré une considération personnelle que tous les témoignages de ce temps attestaient. Le caractère de l'homme n'est pas indifférent à la doctrine. Honorable, il l'honore, il lui donne des amis, il la défend contre les ennemis, il l'entoure d'un tel respect que les hommes, en la frappant, croiraient frapper la vertu ; méprisable, il la rend méprisable comme lui devant le public, qui, peu au fait des principes impalpables, personnifie chacun d'eux dans un homme, et les juge par ce représentant. En quelque façon, c'est justice; car la bonté d'un principe se mesure par le bien qu'il fait, et si, à sa source même, il est déjà sans vigueur, on ne voit pas où est pour la société l'intérêt à le répandre. Que ceux donc qui veulent défendre une croyance la soutiennent par la pureté de leur vie; qu'ils l'appuient sur le crédit qu'obtient toujours une conduite sans reproche. S'ils aiment vraiment la vérité, qu'ils osent mettre leur caractère

à sa hauteur, et qu'ils l'aiment jusqu'à la vertu. D'Alembert leur sera un excellent modèle.

Il nous a laissé son portrait, et ce portrait est fidèle; l'homme qu'il nous représente est bien celui que nous montrent ses écrits et sa vie. Né avec quelques talents et peu de passions (1), il ne doit rien qu'à lui-même et à la nature; il ignore la bassesse, le manége, l'art si nécessaire de faire sa cour pour arriver à la fortune. Son amour pour l'indépendance va jusqu'au fanatisme; ce qui a fait dire avec raison à un de ses amis, qu'il était esclave de sa liberté. Il tenait peu à la fortune, et tenait, avant tout, à sa chère liberté. D'une complexion faible, d'une fortune au-dessous du médiocre, d'un goût très-vif pour l'étude, il vivait de régime et retiré; il savait vivre de peu (2) et se passer de tout, excepté d'amis. Il avait commencé comme les autres hommes (3), par désirer les places et les richesses; il avait fini par y renoncer absolument, et de jour en jour il s'en trouvait mieux. Il se fût contenté que la postérité lût sur son tombeau : Il fut estimé des honnêtes gens, il est mort pauvre parce qu'il l'a voulu. Le roi de Prusse l'appelle auprès de lui; il écrit à une amie : « Je resterai (4) à Paris, j'y mangerai du pain et des noix, j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y serai libre. » L'Académie sem-

(1) Portrait de d'Alembert, fait par lui-même, et adressé, en 1760, à Mme B***.

(2) Lettre au marquis d'Argens, 20 octobre 1753. — (3) *Ibid.*

(4) Lettre à Mme du Deffand, 4 décembre 1752.

ble-t-elle lui échapper, il écrit fièrement : « On n'est point (1) de l'Académie, mais on est quaker, et on passe, le chapeau sur la tête, devant l'Académie et devant ceux qui en font être. — La place que je tiens dans le monde n'est pas grande, et je travaille tous les jours à la rétrécir ; le moyen d'être heureux est de ne se trouver sur le chemin de personne. » A l'égard de ses ennemis, sa maxime de conduite est aussi nette et le peint bien : « Je ne veux (2) ni braver ni aussi flatter les gens qui m'ont fait du mal, ou qui sont dans la disposition de m'en faire ; mais je me conduirai de manière que je les réduirai seulement à ne me pas faire de bien. »

On sait quelles offres brillantes il refusa. Il préféra à tout l'indépendance, la retraite et l'amitié. Comme on voit, c'était un stoïcien ; c'était mieux qu'un stoïcien, c'était un sage. Il a écrit un *Essai sur les gens de lettres*. Ce droit appartenait à l'homme qui fut fêté par une foule de princes, et reçut de la main de Catherine la fameuse lettre que l'Académie inscrivit dans ses registres. Je recueille avec respect quelques-unes de ces maximes qui contribuèrent à élever les esprits et les caractères de ceux à qui il s'adressait, et à créer la noble indépendance de l'esprit vis-à-vis de la fortune et de la puissance. « *Liberté*, *vérité* et *pauvreté* (car, quand on craint cette dernière, on est bien loin des deux autres), voilà trois mots que les gens de lettres

(1) Lettre à Mme du Deffand, 3 septembre ; 11 novembre 1753.
(2) Lettre à Mme du Deffand, 22 décembre 1752.

devraient toujours avoir devant les yeux, comme les souverains celui de la postérité. » « Ecrivez comme si vous aimiez la gloire; conduisez-vous comme si vous la méprisiez. » « Dans un État despotique, les vertus de citoyen sont des vertus de dupe; mais il faut savoir être dupe quelquefois, et il se trouve toujours des gens assez bien nés pour l'être. » « Qu'ils cessent de rechercher la société des grands malgré les dégoûts visibles ou secrets qu'ils y rencontrent, d'ignorer les avantages que la supériorité du génie donne sur les autres hommes, de se prosterner enfin aux genoux de ceux qui devraient être à leurs pieds. » « S'il faut qu'il y ait à la cour des philosophes, c'est tout au plus comme il faut qu'il y ait dans la république des lettres des professeurs en arabe pour y enseigner une langue que presque personne n'étudie. » On reconnaît là l'homme qui écrivait à Voltaire : « Votre protégé, M. de Choiseul. »

Enfin, il donne à certains journalistes de son temps une rude leçon : « D'une main ils élèvent à la médiocrité puissante des statues d'argile, et de l'autre, ils font de vains efforts pour mutiler les statues d'or des grands hommes sans protection et sans crédit. On pourrait les comparer à ces mercenaires subalternes établis pour lever les droits aux portes des grandes villes, qui visitent sévèrement le peuple, laissent passer avec respect les grands seigneurs, permettent la contrebande à leurs amis, la font très-souvent eux-mêmes, et saisissent en revanche pour contrebande ce qui n'en est pas. »

Il était, ce semble, convenable et juste de rappeler quelques-unes des belles pensées de cet *Essai sur les gens de lettres*, qui est comme la déclaration des droits de l'esprit. Les gens de lettres traitent maintenant d'égal à égal avec toutes les puissances, et ne relèvent plus que d'eux-mêmes; mais il n'en a pas été toujours ainsi, et ils ne doivent pas oublier les hommes qui leur ont donné la conscience de leur dignité, et les ont faits ce qu'ils sont.

Il est vrai que beaucoup d'entre eux ont seulement changé de servitude. Quand les grands donnaient la fortune, ils servaient les grands; depuis qu'il n'y a plus de grands, et que le public les paye, ils ont servi le public, portant leur même âme rampante et avide aux ordres de ce maître nouveau. On les a vus, oubliant la vérité et la beauté, courtiser la multitude, flatter ses humeurs, caresser ses vices, exciter ses appétits, disputer de bassesse et de corruption, arriver, par ce triste chemin, à la renommée et à la fortune. Ce sont les hommes que Platon flétrissait il y a deux mille ans.

Ces gens de lettres nouveaux se donnent des airs d'être indépendants : ils prennent en pitié profonde ce pauvre la Fontaine qui est à Fouquet, et ce pauvre Corneille qui est à Montauron. Et vous, vous êtes à quelqu'un aussi : vous, à l'envie, vous, à la cupidité, vous, à l'ambition, vous, à la passion de jouir. Maîtres pour maîtres, j'aime mieux les autres. Mais non, il n'est pas nécessaire d'en avoir un. Vous tous qui travaillez d'intelligence, vous êtes de droit et de

naissance à la vérité; il ne vous est pas permis de vous aliéner ainsi; et si vous approchez les puissances terrestres, et cette souveraine puissance qui se nomme le peuple, c'est pour être auprès d'elle ce que furent Aristote auprès d'Alexandre, et Descartes près de Christine : ses précepteurs.

D'Alembert n'a-t-il pas poussé trop loin l'amour de la liberté, jusqu'au détachement de toutes choses, même les meilleures, jusqu'à l'indifférence? S'il avait seulement dit : « Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions ; » s'il se contentait de rappeler avec complaisance l'abbé de Dangeau qui disait, dans le temps de nos malheurs à Hochstedt et à Ramillies : « Il en arrivera ce qu'il pourra; j'ai là-dedans (en montrant son bureau) trois milles verbes bien conjugués ; » ce seraient des boutades spirituelles et pardonnables; mais il prenait pour maxime favorite qu'il n'y a de bon que de se moquer de tout, et méritait que le moqueur par excellence, Voltaire lui-même, le réprimandât.

D'Alembert se calomnie : une âme comme la sienne ne se plonge pas dans cette brutale indifférence; son histoire est l'histoire d'autres hommes nés, pour leur malheur, sensibles à la justice dans des temps injustes. D'abord on se jette dans le monde, on s'intéresse aux mouvements qui l'agitent, on prend parti dans les événements, on se passionne, on s'échauffe pour une cause, on en suit avec anxiété les vicissitudes, on triomphe de ses victoires, on est

abattu par ses défaites, on n'a plus qu'une pensée, qu'un sentiment. Adieu, patientes études, pure science, longs et paisibles travaux! regrets passagers, remords inutiles? le tourbillon vous emporte; on ne respire plus, on ne vit plus. Mais un jour, brisé par la fatigue, on s'arrête, on se demande pourquoi ces émotions vaines qui épuisent; on résout de n'être plus la proie des événements, on recueille son âme dispersée dans les mille aventures du monde, et on l'établit dans cette bonne solitude où, tout entier à la contemplation des principes éternels et à la jouissance des affections vraies, les bruits lointains de la terre ne peuvent plus vous troubler, et vous donnent seulement une plus vive conscience du repos enfin obtenu. De là, on voit avec plus de calme les préjugés tenaces, les abus persistants, la lutte opiniâtre de la routine contre le génie réformateur, les prétentions des sophismes, l'impuissance de la raison, les folies de l'opinion avec ses colères puériles et ses engouements fantasques, la nullité dans les hauts emplois ou l'intrigue, l'extravagance des événements humains, et la pauvreté des hommes qui adorent cela comme la grandeur, la justice et la vérité. Oui, on voit ce spectacle sans en être si violemment ému, même on le raille; mais cette raillerie est la dernière forme de l'indignation épuisée.

Beaumarchais n'eut jamais un moment de découragement, il fut toute sa vie sur pied. Si d'Alembert relevait les gens de lettres, lui les organisa en société militante. Avant lui, quand une pièce de théâtre

n'atteignait pas une fois une certaine recette, elle tombait dans la possession des acteurs, qui, même en cas de succès, rendaient de singuliers comptes. Il lutta contre cette prétention, créa la société des artistes dramatiques ; après des procès toujours renaissants, sous la Révolution enfin, le droit des auteurs fut reconnu, leurs ouvrages furent leur vraie propriété.

Il n'est pas nécessaire d'entendre la dignité d'homme de lettres, comme Crébillon le père, dont Collé raconte une bonne anecdote. Il obtint le 21 mars 1749, un arrêt du conseil d'État du roi, qui déclarait sa part d'auteur insaisissable, « parce que les productions de l'esprit ne sont point au rang des effets saisissables. » Il refusa ainsi de payer le maître de pension de son fils, auquel il devait depuis trente-deux ans : « Je ne paie pas les anciennes dettes. — En obtenant cet arrêt, disait-il, j'ai rendu un grand service aux gens de lettres. »

Un littérateur, Saint-Foix, appuyait ses mérites par une grande décision de caractère. Il déclara aux journalistes qu'il couperait les oreilles au premier d'entre eux qui oserait l'attaquer, et on savait qu'il n'y manquerait pas. Il fut un des auteurs du temps les plus loués. Il importa au théâtre français la féerie par son *Oracle* (1755), qui eut beaucoup de succès. C'est lui qui se battit avec un chevalier de Saint-Louis pour une bavaroise; quand il eut reçu un grand coup d'épée, il se reprit à dire : « C'est égal, une bavaroise est un fichu dîner. » C'était, dit Grimm, le mortel le plus sec et le plus bourru. Il avait pris Henri IV en

grippe, il pensait fort librement sur la religion, détestait les prêtres, mais n'aimait pas mieux les philosophes. Il se souvint toute sa vie de la leçon que lui donna son père. Ce vieillard apprenant qu'il méditait une impiété, le fit venir, et, après l'avoir longtemps écouté, lui dit : « Mon fils, regardez ce crucifix : cet homme fut un juste; voyez comme on le traita; rentrez en vous-même. » Il était exclusif dans ses jugements, n'aimait que les ouvrages d'une touche mâle; Corneille était son idole. Pour lui, Grimm lui reconnut, quand il fut mort, une imagination facile et gracieuse, un style simple, pur, naturel et précis. On lisait son *Essai sur Paris*.

Dans la vie de ce temps, les lettres n'étaient déplacées nulle part. Necker, en 1773, écrivait un badinage sur le *Bonheur* des sots; l'année suivante, au temps de la mode du parfilage, en 1774, il fit une chanson sur le parfilage. Le grave Turgot faisait des vers, que Mlle de Lespinasse appelle « ses vers métriques; » une fois il imitait le *Pauvre diable de Voltaire*, et saisissait assez bien sa manière pour que le public s'y trompât, dans sa satire de Michel et Michau :

On distinguait dans la cohorte noire,
Un homme au teint de couleur d'écritoire,
Qui pérorait, anonant, anonant,
Gesticulait, dandinant, dandinant,
Et raisonnait toujours déraisonnant.

Ce qui relevait singulièrement la condition des

gens de lettres, en ce temps, c'est que personne ne méprisait les lettres, qu'en s'y livrant on ne dérogeait pas. Nous avons rencontré et rencontrerons encore parmi les écrivains, bien des noms aristocratiques.

Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, se déclare (1763) le champion de l'inoculation, condamnée par le parlement. Son *Mémoire* occasionne une correspondance à la suite de laquelle une lettre de cachet l'envoie à la citadelle de Metz. Il voyage pendant onze ou douze ans, rapporte d'Angleterre cette observation profonde « que les Anglais n'ont de fruits mûrs que les pommes cuites, et de poli que l'acier, » et l'usage des courses de chevaux, dont il donna le spectacle aux parisiens dans la plaine des Sablons. Il fait au prince d'Hénin la plaisanterie burlesque que tout le monde connaît : il consulte la Faculté de médecine si on peut tuer quelqu'un par ennui, obtient une réponse affirmative, et, muni de cette pièce, force un commissaire de recevoir sa plainte contre le prince d'Hénin comme homicide de Sophie Arnould, depuis cinq mois et plus qu'il n'a bougé de chez elle. C'est à lui que Sophie Arnould a dit le joli mot : « Nous étions bien malheureux alors, c'était là le bon temps. » Il compose une comédie, les *Originaux*, et une tragédie, *Jocaste*, où, disait-on, ce qu'il y avait de plus clair était l'énigme du sphinx. Collé raconte de lui qu'il alla lire *la Colère d'Achille* au comte du Luc et lui demanda son avis : « Convenez que j'ai bien suivi Homère dans mon caractère d'Achille; je

l'ai fait bien colère. Oui vraiment, répliqua le comte, vous l'avez fait colère comme un dindon. »

Bien entendu qu'à chaque occasion il dit son mot:

Lorsque, dit Grimm, quelque question, grave ou frivole, occupe les esprits et fait une forte sensation, on peut compter que M. le comte de Lauraguais composera une brochure, on peut compter aussi que dans cette brochure, il ne sera de l'avis de personne, et qu'il aura trouvé lui tout seul la pie au nid; mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'on peut être sûr de ne lire dans ses compositions qu'un déraisonnement continuel et inintelligible. Il ressemble à un homme endormi et rêvant tout haut ; à tout moment on croit que le bon sens va lui revenir, on est tenté de l'écouter encore un instant, mais il n'a approché de la raison que pour tromper l'espérance de celui qui l'écoute, et pour battre la campagne de plus belle.

Il avait la prétention d'entendre Saint-Martin et de faire comprendre l'illuminisme au chevalier de Boufflers. Quelquefois le chaos se débrouillait et il sortait de là quelque chose. Il écrivait en 1763 à M. de Saint-Florentin : « Je connais tous les quinze-vingts du monde, mais, parce que leur routine leur a fait trouver des sentiers, je ne crois pas que ce soit un bonheur d'avoir les yeux au bout d'un bâton, et j'aime mieux contempler le jour de la place ou je reste immobile, que de marcher dans une nuit éternelle. » Dans une brochure de 1788, on lit ces lignes qui sont d'un maître : « Les hommes qui paraissent créer les événements sont ceux qui se trouvent égaux aux cir-

constances, et qui les trouvent égales à eux. Le prince de Condé était plus grand qu'elles, il ne le sentit pas, il voulut les mesurer à lui, et cette comparaison, ainsi que cette méprise, les rendirent ridicules tous les deux. »

Quelle vanité fabuleuse! il aborde Diderot : « Eh bien ! que dites-vous de ma *Clytemnestre ?* — Qu'il y a de beaux vers. — Voltaire m'a écrit que son *Oreste* n'était qu'une froide déclamation, une plate machine en comparaison. — Il vous a dit cela ? — Dix fois au lieu d'une. — Oh ! je vous proteste que le perfide n'en croit pas un mot. — Et bien ! il a tort. »

Marmontel le regarde comme un charlatan, et Diderot raconte une étrange anecdote qui aurait confirmé Marmontel dans son opinion. Il s'était attaché deux jeunes chimistes; un jour il les enlève dans sa voiture, les conduit à Sèvres dans un laboratoire, les enferme, leur annonce qu'il reviendra dans huit jours, qu'il lui faut une découverte. « Il revient, la découverte est faite, on la lui communique, et au même instant le voilà convaincu qu'elle est de lui; il s'en vante; il est tout fier, même vis-à-vis de ces deux pauvres diables à qui elle appartient; qu'il traite avec mépris comme des sots, et qu'il fait mourir de faim. » Diderot donne à entendre quelque chose de pareil. A propos de sa *Clytemnestre :* « Mais, monsieur le comte, c'est une langue que cela; où l'avez-vous apprise? » Puis il ajoute : « On dit qu'il a à côté de lui un nommé Clinchant qui la sait. » Dumarsais vivait d'une pension que le comte lui faisait.

Le comte de Caylus, fils de la marquise de Caylus, des *Souvenirs*, était passionné pour les arts, écrivait sur cet objet, et mit au service des artistes une grande fortune, dont il ne prenait presque rien pour lui-même. Il aimait et recommandait l'antique, quoiqu'il ait fondé un prix d'expression. Au rapport de Grimm, on disait de lui, avec assez de vérité, qu'il était le protecteur des arts et le fléau des artistes, parce qu'en les encourageant, en les aidant de sa bourse, il exigeait une déférence aveugle pour ses conseils; et, après avoir commencé par le rôle de bienfaiteur, il finissait souvent par celui de tyran.

Marmontel fit son épitaphe :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque.
Ah! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque !

Grimm l'observait en 1782 : « On ne vit peut-être jamais autant de ducs et pairs occupés d'arts et de connaissances utiles que nous pourrions en compter dans ce moment, et le bon abbé de Saint-Pierre aurait fort mauvaise grâce à dire aujourd'hui qu'il était encore à chercher quel usage on pourrait tirer en France des ducs et des marrons d'Inde. »

Monsieur était aussi un homme de lettres à sa façon. Il jouait un jeu caché. Il écrivait sous l'anonyme, dans la *Gazette de France*, ou dans le *Journal de Paris*, des articles où il attaquait quelque personnage, comme à l'occasion du *Mariage de Figaro*, il prêta sa plume à Suard; puis, si la réponse lui déplaisait,

il poursuivait l'affaire en prince : ce fut lui qui anima Louis XVI contre Beaumarchais, et le poussa à une imprudence. Quelquefois il s'exerçait plus innocemment aux dépens de la crédulité parisienne : il inventa en 1784 l'*Animal fantastique du Chili*, et provoqua la souscription pour l'homme qui marche sur l'eau.

Le Lycée s'ouvre en 1786 sous le patronage de Monsieur et du comte d'Artois. Le marquis de Montesquiou l'organise et en fait le prospectus, où respire, dit Grimm, la philosophie la plus aimable, le patriotisme le plus sage et le plus éclairé. Au bout d'un mois, le Lycée comptait déjà plus de sept cents souscripteurs, et, dans ce nombre, les femmes les plus distinguées de la ville et de la cour. Parmi les professeurs on trouve Marmontel, Garat, la Harpe, Condorcet, la Croix, Fourcroy, de Parcieux.

Madame de Pompadour, à un moment, recevait tous les dimanches Duclos, l'abbé de Bernis et Marmontel, qui nous raconte la réception : « A l'un elle disait d'un air léger et d'un parler bref, bonjour, Duclos; à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical, bonjour, abbé, en lui donnant parfois un petit soufflet sur la joue; et à moi, plus sérieusement et plus bas, bonjour, Marmontel. » Nous l'avons vue ailleurs descendant chez Quesnay, et y trouvant tout un monde qu'elle n'aurait pas osé recevoir. Elle n'était pas libre d'introduire à la cour les gens de lettres qu'elle eût voulu.

Louis XV se raidissait contre cette faveur uni-

verselle des gens de lettres. Il n'entendait pas imiter Frédéric dans sa façon de vivre avec eux. Madame du Hausset nous a conservé la conversation suivante :

Comme il y a un peu plus de beaux esprits et plus de grands seigneurs qu'en Prusse, il me faudrait une bien plus grande table pour les réunir tous. Et puis il compta sur ses doigts : Maupertuis, Fontenelle, la Motte, Voltaire, Piron, Destouches, Montesquieu, le cardinal de Polignac. Votre Majesté oublie, lui dit-on, d'Alembert et Clairaut.

Et Crébillon, dit-il, et la Chaussée. Et Crébillon le fils, dit quelqu'un, il doit être plus aimable que son père ; et il y a encore l'abbé Prévost, l'abbé d'Olivet. Hé bien ! dit le roi, depuis vingt-cinq ans tout cela aurait dîné ou soupé avec moi.

Dans les cours étrangères la figure qu'y faisaient les gens de lettres était selon leur personne.

On connaît tous les détails de la brouillerie de Voltaire et de Frédéric, et du raccommodement. M. de Ségur a bien dit : « Nul ne sut jamais aussi bien que lui tour à tour flatter, tourmenter, caresser, et pincer l'amour-propre de son prochain. Voltaire en avait fait la double épreuve, il avait senti alternativement la patte de velours du chat et la griffe du lion. » Voltaire et d'Alembert, chacun à leur façon, tâchaient de l'humaniser. Lors de son second voyage en Prusse, après le partage de la Pologne, d'Alem-

bert lui parla sur cet acte avec franchise; et Voltaire lui écrivait en 1742, au sortir d'une de ses maladies mortelles : « Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx; mais je suis très-fâché, Sire, du nombre de pauvres malheureux que j'ai vus passer. Ne cesserez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse? »

Il eut affaire à Rousseau, et n'eut pas envie de recommencer. Il lui écrivit : « Venez, mon cher Rousseau, je vous offre maison, pension et liberté. » Peu de temps après vint la réponse conçue en ces termes : « .... Votre Majesté m'offre un asile, et me promet la liberté! mais vous avez une épée, et vous êtes roi! Vous m'offrez une pension, à moi qui n'ai rien fait pour vous; mais en avez-vous donné à tous ceux qui ont perdu bras ou jambes à vous servir? » Aussi Frédéric, quand on parlait de Rousseau devant lui, ne manquait pas de dire : Oh! pour celui-là, c'est un fou.

Raynal ne lui faisait pas l'effet qu'il croyait :

J'ai vu, écrit le roi de Prusse à d'Alembert (1782), j'ai vu l'abbé Raynal. A la manière dont il m'a parlé de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples du globe, j'ai cru m'entretenir avec la Providence. Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude du moindre de ses calculs; j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie, même sur un écu.

Maupertuis, le président de l'Académie, achetait

assez cher cet honneur. La querelle avec Voltaire lui avait fait un mal irréparable. « On ne lui manquait pas d'égards, dit Thiébault, mais on ne le recherchait pas; on n'était pas malhonnête, mais on était froid. Je parle ici de la société ordinaire, car Frédéric le ménageait moins, et avait quelquefois de cruels souvenirs. »

La Mettrie en usait librement avec le roi. « Il entrait chez lui, dit Thiébault, comme chez un ami. Il se couchait sur les canapés. Quand il faisait chaud il ôtait son col, déboutonnait sa veste, et jetait sa perruque sur le parquet. On conçoit bien qu'il usait d'autant de liberté dans ses idées, ses propos et son ton. En un mot, La Mettrie agissait en tout envers Frédéric comme envers un camarade. Frédéric, encore enthousiasmé de tout ce qui était philosophique, ne voyait aucun inconvénient dans cette sorte d'aisance dont il s'est guéri par la suite. »

D'Argens était sur un autre pied. Il aimait le roi, à qui même il écrivit une lettre pressante et touchante pour le détourner de se tuer après les désastres qu'il essuya. Puis il se tenait dans une extrême réserve, qui gardait sa dignité. Frédéric lui joue une fois un tour un peu fort. En 1766, il obtient un congé pour aller en Provence voir sa famille; Frédéric trouve un moyen nouveau pour hâter son retour : il compose un mandement de Monseigneur l'évêque d'Aix, portant condamnation contre les ouvrages imprimés du nommé marquis d'Argens, et concluant à sa proscription du royaume. Il envoie au valet de chambre du marquis

plusieurs exemplaires de cette pièce imprimée, avec ordre d'en placer un sur la cheminée de son maître, et de lui en faire remettre à chaque couchée un exemplaire par l'aubergiste comme pièce du jour. D'Argens, d'abord effrayé, réfléchit ensuite qu'il y avait à Aix un archevêque non un évêque, et se rassura; mais il fallut avoir l'air de s'être trompé et revenir.

Frédéric s'amusait ici; une autre fois il fut injuste et cruel. D'argens, quand il s'était engagé à rester près de lui, avait fait la condition qu'au bout de trente ans, il serait libre, et retournerait vivre avec les siens dans son pays. Ce terme arrivé, il réussit à obtenir un congé et tomba sérieusement malade en Provence. Le roi se crut trompé et envoya immédiatement ordre à tous les caissiers qui avaient à payer des pensions au marquis d'effacer son nom. Il sut plus tard la vérité, mais le coup était porté, et d'Argens fit ses réflexions sur les amitiés des grands. Malgré tout, il y avait progrès du fils sur le père. Frédéric-Guillaume, quand il était mécontent de ses académiciens, les recevait à coups de pieds : il les traitait, dit M. Despois, comme ses enfants.

D'Argens et la Mettrie, ces deux matérialistes, avaient peur de tout. D'Argens ne pouvait tenir à une table où se trouvaient treize convives. « Je l'ai vu, dit Thiébault, à un repas où j'étais à côté de lui, prendre mon couteau et ma fourchette, qui par hasard étaient croisés, et les remettre sur des lignes parallèles. » Quand vint la mort, il la supporta courageusement.

A cette cour de Potsdam, l'hypocrisie était en sens contraire, elle était selon le maître. Toussaint, à sa mort, au moment de communier, fait à haute voix cette déclaration : « J'atteste le Dieu que je vais recevoir, et devant qui je vais paraître, que si j'ai paru peu chrétien dans mes actions, dans mes discours et dans mes écrits, ce n'a jamais été par conviction : que ce n'a été que par respect humain, par vanité et pour plaire à telles ou telles personnes. »

Thiébault rapporte que dans un petit voyage où Maupertuis et d'Argens n'avaient pour eux deux qu'une seule chambre à coucher, le président de l'Académie s'étant mis à genoux devant son lit pour dire ses prières du soir avant de se coucher, son compagnon, surpris, s'écria : « Maupertuis, que faites-vous? — Mon ami, nous sommes seuls. »

Catherine essaie, comme elle disait, les gens d'esprit en *istes*, et n'en est pas contente. Lorsqu'elle demande un de nos politiques français pour travailler avec elle à son code futur, Mercier de la Rivière part avec des idées fantastiques sur sa mission :

Il s'était mis, dit-elle, dans la tête que je l'avais appelé pour m'aider à gouverner l'empire, et pour nous tirer des ténèbres de la barbarie par l'expansion de ses lumières. Il avait écrit en gros caractères sur les portes de ses nombreux appartements : Département de l'intérieur, département du commerce, département de la justice, département des finances, bureaux des impositions, etc.

Elle écrivait spirituellement à Voltaire :

M. de la Rivière est venu ici pour nous législater. Il nous supposait marcher à quatre pattes, et très-poliment il s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière.

D'Alembert avait bien eu aussi quelques mécomptes dans ses relations avec Catherine. « Il ne se souvenait plus que de la liberté qu'elle avait prise, en sa qualité d'autocratrice, de se moquer très-gaîment de la lettre apostolique qu'il eut l'indiscrétion de lui écrire en faveur des officiers français qui furent faits prisonniers en Pologne, et des superbes remontrances qu'il lui avait adressées avec le même zèle, sur le danger de recueillir dans ses états les tristes restes du célèbre institut d'Ignace de Loyola; c'était là ce qui restait *alta mente repostum.* » On le trouve par cette même raison, les dernières années, ami enthousiaste des Turcs.

Catherine et Diderot n'étaient pas toujours d'accord. Le philosophe ne voulait pas moins que remanier la Russie de fond en comble : « Si je l'avais cru, disait Catherine au comte de Ségur, tout aurait été bouleversé dans mon empire. » Elle lui disait à lui-même :

Vous, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout ; il est tout uni, simple, et n'oppose d'obstacles ni à votre imagination ni à votre plume ; tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine, qui est bien autrement irritable et chatouilleuse.

Mlle de Lespinasse nous a conservé une curieuse conversation entre eux :

Ils disputaient souvent; un jour que la dispute s'anima plus fort, la Czarine s'arrêta, en disant : Nous voilà trop échauffés pour avoir raison; vous avez la tête vive, moi je l'ai chaude, nous ne saurions plus ce que nous dirions. — Avec cette différence, dit Diderot, que vous pourriez dire tout ce qu'il vous plairait, sans inconvénient, et que moi je pourrais manquer... — Eh! fi donc! reprit la Czarine, est ce qu'il y a quelque différence entre les hommes?

VII.

LETTRES.

Je ne me propose ici que de parcourir les principaux genres de littérature, et de noter les révolutions qui y survinrent. La tragédie d'abord.

La tragédie est la représentation de quelque chose de grand; elle met en jeu quelqu'une des puissances du monde moral, admirable ou terrible, mais grande toujours. Corneille pensait qu'il n'y a rien de plus grand que la vertu, et il en fit l'âme de ses tragédies : Chimène, Emilie, mettent avant leur amour la

vengeance paternelle, Polyeucte la foi; les Horaces préfèrent l'honneur et la patrie à leurs femmes et à leurs fils; Pauline d'abord son époux à son amant, puis aux dignités et aux félicités humaines le Dieu de cet époux égorgé; Sévère supplie pour sauver son rival; Auguste pardonne à ses assassins. Même, afin de ne pas troubler par la pitié la haute émotion de ce spectacle, Corneille relève le malheur : on prévoit que plus tard Rodrigue pardonné épousera Chimène; Horace est absous, Pauline et Sévère survivent, et Cinna reçoit Emilie de la main même d'Auguste. Les dissertations morales qui se rencontrent dans ses pièces, et les plaidoyers, un peu étranges, qui les terminent, renouvelés d'*Oreste*, montrent assez qu'il n'a jamais eu qu'un seul héros, le devoir.

Il s'est oublié à retracer Camille, et c'est par là que Racine tient à lui. Laissez de côté *Athalie* et *Esther*, commandées exprès pour Saint-Cyr, Racine aime à peindre la passion : dans Phèdre, Hermione et Roxane l'amour sauvage, dans Néron le monstre naissant. Chez Corneille le devoir menait tout : ici il ne paraît pas, ou il ne paraît que pour exciter les tempêtes; et ce qui nous touche d'une secrète horreur, est cette fatalité de la passion qui la fait naître, puis la saisissant dans un tourbillon sans repos, d'égarement en égarement, de crime en crime, l'emporte jusqu'aux derniers crimes et à la mort : Phèdre, Hermione, Roxane jusqu'au suicide, Néron jusqu'au meurtre de sa mère. Avec Racine, la tragédie a, pour ainsi dire, une autre âme; au lieu de la loi morale

qui commande aux passions et se fait obéir, la loi de la nature, la loi terrible qui les frappe de vertige et les ensanglante par leurs propres mains.

Corneille et Racine nous donnent un grand spectacle, et une émotion morale et religieuse : on ne voit pas cette belle discipline et cet excès redoutable, ces puissants efforts et cette course abandonnée vers les abîmes, sans sentir qu'il y a au-dessus de la volonté humaine une règle, que la vie humaine est enveloppée dans un ordre inflexible, et que les deux plus grands événements de cette existence, agitée par tant de vents contraires, sont le vice et la vertu.

Otez le devoir et la fatalité de la passion, mettez à leur place le malheur; qu'il frappe quelque noble créature jusqu'au fond de l'âme, et fasse sortir de cette âme remuée les sentiments que le calme y endormait, vous aurez une autre tragédie, mais une tragédie encore, une impression moins sévère mais plus tendre, en tout une matière digne de l'art. Corneille ne connaît pas ces personnages; dans Racine ils paraissent à côté de ses personnages favoris, mais uniquement pour exciter leur fureur : ce sont Andromaque, Junie et Britannicus, Bajazet et Atalide, Hippolyte et Aricie, excepté Bérénice, qui lui était donnée. Après lui, ces âmes sensibles et malheureuses sortiront du second rang et comme de l'ombre de la scène.

Et ce n'est là que le fond sur lequel la poésie s'exerce, prenant une langue à part pour des choses à part, pour des événements hors du commun une

langue surhumaine, éclatante de lumière et d'harmonie, pleine et forte, qui est comme le son de l'âme émue, l'accent des puissances immortelles qui respirent dans notre sein, y soufflent les pensées célestes et les pensées d'enfer, non pas affaiblies par l'usage de la vie vulgaire, mais dans leur vérité. Ici on ne fait rien et on ne dit rien comme d'ordinaire ; qui en doute ? Mais je ne viens pas pour voir de l'ordinaire, j'en trouve assez tous les jours ; je viens à une fête, rien n'est trop magnifique pour moi, et je suis satisfait quand je me retire saisi de quelque vive peinture de l'âme humaine et l'oreille remplie de beaux vers.

Je me trompe peut-être; mais je place le style, la poésie, bien avant l'action, non pas la poésie lyrique, qui vole et n'est pas ici de mise, mais cette poésie dramatique qui marche sur terre, et se meut et se transforme avec l'action; l'action l'introduit, et la tragédie me semble comme la fête populaire de la poésie. L'action intéresse une fois, parce qu'elle surprend une fois, mais le charme de la poésie est toujours nouveau, d'autant plus aimable qu'il est plus attendu. On peut même dire que des excellentes tragédies de Corneille et de Racine l'action n'a jamais été nouvelle : qui a jamais cherché de l'imprévu dans l'histoire des Horaces, de Cinna, de Phèdre et d'Iphigénie? Nous avons été élevés avec ces personnages, bercés de leurs aventures; et dans chaque pays l'auteur choisit de préférence les traditions vulgaires : les Grecs n'avaient pas grand'chose à apprendre sur le compte de Promé-

thée, de Philoctète, et d'Oreste. Mais les souffrances de l'orgueil dans Prométhée, le ressentiment de la trahison dans Philoctète, les remords d'Oreste, la rigidité du patriotisme romain, Auguste partagé entre la vengeance et le pardon, l'amour furieux de Phèdre, la résignation touchante d'Iphigénie, les grandes attitudes, les grands mouvements de cette âme de l'homme capable des joies les plus vives et des plus vives douleurs, prête à toute extrémité du bien et du mal, agitée par le monde et par elle-même, cet abîme où on découvre chaque jour de l'inaperçu, sans jamais toucher le fond, puis cette peinture et cette musique de la parole, qui répand là-dessus ses trésors, tout cela compose un spectacle magique, un accès d'ivresse, un moment de vie enchantée qu'on ne peut pas oublier quand on l'a goûté et qu'on rappelle obstinément, comme une trêve à la vie commune.

J'entends dire souvent que les Français ne sont pas nés pour la tragédie; et ceux qui prétendent garder intacte la tradition du vieil esprit français, affectent peu d'estime pour ce genre. Je consens à tout, mais je veux qu'on donne des raisons. Parle-t-on du public? Il court aux tragédies dès qu'il se trouve un acteur digne de les interpréter: il se passionne pour une douzaine de pièces qui auront tantôt deux cents ans, malgré la faiblesse des acteurs ou des rôles secondaires, malgré tout ce qui a vieilli dans ces monuments. Parle-t-on des auteurs? On oublie Corneille et Racine. Mais, dit-on, ce ne sont guère que des tragiques, ce sont d'admirables poëtes lyriques ou

élégiaques; ils ne font pas trembler. On a raison, s'il ne s'agit que de faire trembler; alors, plus une pièce fera trembler, plus elle sera tragique, et on sait les moyens de faire trembler; mais la tragédie qui va jusque-là s'oublie : la véritable ne vise pas à paralyser d'effroi les spectateurs, en sorte qu'ils n'aient plus ni sentiment ni pensée, à les jeter hors d'eux-mêmes, mais à les troubler profondément et les élever au-dessus d'eux-mêmes, pour les initier aux mystères de l'art.

De là je m'explique pourquoi la tragédie française n'a jamais admis l'introduction du comique, et j'ose prédire qu'elle ne l'admettra pas. Si on veut seulement émouvoir le spectateur, on a peut-être raison : il est certain que le passage des larmes au rire et du rire aux larmes nous jette dans un état violent qui nous met à la discrétion du poëte et nous dispose aux convulsions de la terreur. Mais si on veut qu'au milieu de son émotion le spectateur reste maître de lui-même, que, pendant que les entrailles s'émeuvent, la tête reste libre pour recevoir l'impression sereine de la beauté, alors il faut mener le spectateur moins rudement, et, quand on l'a monté à son point, ne pas le déranger, car c'est un équilibre délicat, qui ne se forme que par degrés, se rompt tout à coup et ne se rétablit qu'à grand'peine.

Il fallait profiter de Shakspeare, quand on le connut, introduire dans la tragédie française, contrainte et abstraite, un peu de la liberté et de la vie anglaise, sacrifier ces moyens innocents : les confidents et les

songes, les confidents qui vous apprenaient le passé, les songes qui vous apprenaient l'avenir, permettant à votre sagacité de deviner le reste ; laisser gémir les respectables défenseurs des trois unités, qui mettent au même rang l'unité de temps et de lieu et l'unité d'action, n'accordent à la tragédie ni une heure ni un pied de plus, ne voyant pas que la durée et l'espace sont indifférents, et que le poëte en peut prendre ce qu'il lui plaît, pourvu que l'action garde son unité, les personnages leur même être, et que l'esprit des règles, dont la lettre est si sévère, est de rappeler aux auteurs qu'ils doivent se resserrer, non se répandre, qu'ils ne doivent pas effleurer vingt situations, mais en creuser une. Il fallait, tandis que la vie se retirait de plus en plus de la tragédie classique, un homme devenant une idée, une situation devenant une thèse, retrouver la variété et le mouvement, non pas les accidents insignifiants, les détails grossiers de l'existence, non pas cette diversité qui efface toutes les impressions les unes par les autres, mais la vérité des caractères, faire ressortir la passion principale, mais sur un fond humain qui se montre nu par intervalles, et en conservant cette teinte particulière des pays et des époques, qui aide à l'illusion, quand elle n'est pas sottement le premier objet du poëte. Othello est la jalousie, mais dans ce jaloux il y a du maure, et l'homme y est aussi, celui qui par moments a confiance, est si heureux dans ces courts moments, pleure en tuant Desdémone par qui il souffre, comme s'il tuait son bonheur. Macbeth est

l'ambition, mais en lui c'est l'homme qui n'ose assassiner Duncan ressemblant à son père; Brutus est le républicain romain, mais ce républicain est un homme : il hésite, dans une longue nuit, les idées, les sentiments les plus contraires se partagent sa raison et son cœur; et celui qui ne peut se décider sur sa propre foi, se décide sur la foi d'un billet tombé du dehors, celui qui va venger la liberté, et, pour la venger tuer César et peut-être son père, jette son manteau sur un pauvre esclave endormi. Il fallait que l'action, qui peu à peu s'allanguissait, marchât; elle doit porter les personnages et non s'arrêter respectueusement pour les laisser discourir. Sans copier de Shakspeare son excès, on pouvait lui laisser le tumulte et emprunter le mouvement. Enfin, il fallait se moquer des honnêtes gens qui prennent les phrases et les périphrases pour de la poésie et rapprendre de Shakspeare comme de Corneille et de Racine la vérité, la grâce et la vigueur. De cette manière, la tragédie française gardait son génie et ne rejetait que ses défauts et ses entraves. Mais nos Français ne vont pas ainsi. Dès que Voltaire leur montra sous un beau jour le tragique anglais, ils commencèrent sagement par mépriser tous leurs tragiques, et il fallut que le même Voltaire, effrayé pour le bon goût et pour sa propre gloire, accusât celui qu'il avait vanté :

J'ai crié trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage si l'on changeait la

scène en place de Grève. (*Lettre à Mlle Clairon.*) J'aime fort le spectacle, toutes les pompes du démon; mais pour la potence, je suis son serviteur. (*Lettre à Mme du Deffand.*)

Grimm disait bien justement, dès 1776 :

Le plus grand mal que pourrait produire en France la traduction de Shakspeare, ce serait de détourner nos jeunes gens de l'étude des seuls modèles dont l'imitation soit sans danger; ce serait de les inviter à s'essayer vainement dans un genre qui ne pourra jamais convenir ni aux mœurs ni à l'esprit de la nation. Il est sans doute beaucoup plus aisé de violer toutes les règles de l'art que d'en observer une seule. Il n'est pas difficile sans doute d'entasser une foule d'événements les uns sur les autres, de mêler le grotesque et le terrible, de passer d'un cabaret à un champ de bataille, et d'un cimetière à un trône. Il y a bien moins de difficulté à rendre la nature telle qu'elle se présente aux yeux, qu'à la choisir toujours avec ce discernement heureux qui suppose le goût le plus sûr et le plus délicat. Enfin l'on parvient avec bien moins de peine à exagérer la nature qu'à l'embellir.

Au XVIIIe siècle, la grande tragédie se brise; l'action et la poésie vont chacune de leur côté; il en naît la tragédie classique, qui est la poésie sans l'action, et le drame, qui est l'action sans poésie. La tragédie classique, avec ses personnages parleurs, semblables à des amplifications qui s'entretiennent, à des odes qui se rencontrent, va ainsi, à travers le *César* de

Voltaire, et les *Barmécides* de la Harpe, jusqu'à la tragédie de l'Empire, tragédie organisée, à qui il ne manque que le mouvement, et qui meurt, comme Fontenelle, par une certaine difficulté d'être. Le drame, sanglant, larmoyant, hurlant ou gémissant, se précipite de plus en plus, par une fièvre d'agir, et tombe dans les convulsions qu'on peut voir.

Voltaire en 1774 appelle son siècle :

Un siècle dégoûté qui ne veut plus que des drames et des doubles croches, et qui au fond ne sait ce qu'il veut. Le public est à table depuis quatre-vingts ans; il boit enfin de mauvaise eau-de-vie sur la fin du repas.

Où sommes-nous donc maintenant?

Voltaire n'était pas dupe de ses pièces, et il jugeait comme il fallait le système dramatique imposé par le goût du jour. Il faisait tous ses héros amoureux, mais il écrivait à d'Argental : « Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose, avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfants de Paris. » Il n'avait pas de courage contre les sifflets.

Le représentant de la pure tragédie classique est Crébillon, qui définissait la tragédie une action funeste (*préface d'Atrée et Thyeste*), et savait, disait-on, exciter l'horreur tragique. Il avait l'avantage de courir la même carrière que Voltaire, et d'être exalté par tous ceux qui n'aimaient pas son rival. Mme de Pom-

padour le favorisait. « On vantait continuellement, dit Grimm, les tragédies de Crébillon et on jouait sans cesse celles de Voltaire. » *Catilina* réussit; *Atrée et Thyeste*, d'abord mal reçus, se relevèrent; mais repris en 1780, après trente années, ne purent se soutenir On lui appliqua, dans le temps, ce vers de son Catilina :

Il sera toujours grand, s'il est impénétrable.

Poinsinet de Sivry, auteur de *Briséis* (1759) et d'*Ajax*, deux pièces maltraitées par le jugement public, condamné comme Ajax, entra comme lui en fureur et se vengea de ses juges dans l'*Appel au petit nombre ou procès de la multitude.* J'omets une foule de tragiques.

Voltaire ajoute à la tragédie de mœurs la tragédie philosophique; heureusement pour lui, il a fait mieux que cela. Les dissertations sont bien dans les livres, au théâtre, l'action. On ne devait pas se contenter de faire prêcher la tragédie; il fallut aussi faire prêcher les personnages; on n'y manqua pas. A propos de l'*Idoménée* de Lemierre, Grimm, qui était philosophe, mais d'abord homme de goût, a porté ce jugement excellent :

Cette Érigone a surtout une teinture de philosophie qui m'impatiente. Elle a sûrement lu les *Pensées philosophiques* et l'*Esprit* et plusieurs morceaux de Voltaire. — Hypermnestre est aussi une jeune personne très-mal élevée, qui se moque de son catéchisme le plus mal à propos

du monde, qui parle des dieux et des prêtres avec une licence très-répréhensible. Je vous assure que cette philosophie ne convient point du tout à ces temps religieux où vous prenez vos sujets.

« Le bon, l'honnête Lemierre, dit-il ailleurs, ne connaît jamais qu'une seule façon de triompher des cabales et de captiver les suffrages en sa faveur, c'est de dire de lui-même tout le bien qu'il en pense, et de le dire avec toute la verve et toute la chaleur dont il est capable. Moi, je n'ai pas de prôneurs, il faut que je fasse mes affaires tout seul.... J'ose le dire, tout le monde le sait, le plus beau vers du siècle est de moi :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il a fait un autre vers heureux; il est vrai qu'il se l'appliquait :

Même quand l'oiseau marche, on voit qu'il a des ailes.

Un soir, assistant à une de ses pièces dans la nouvelle salle, le parterre à peu près vide : « N'est-il pas vrai, dit-il à un de ses amis, que ce parterre est le double de l'autre ?

De Belloy a fait une révolution au théâtre : il a créé la tragédie nationale. Le *Siége de Calais* est de février 1765. Il eut un succès inouï. Grimm dit :

Cette pièce a fait réellement un événement dans l'État. Ceux qui ont osé, je ne dis pas la critiquer, mais en parler froidement et sans admiration, ont été regardés comme mauvais citoyens, ou, ce qui pis est, comme philosophes; car les philosophes ont passé pour n'être pas convaincus de la sublimité de la pièce. Après dix-neuf représentations suivies en foule, elle fut jouée *gratis* pour le peuple et représentée trois fois à Versailles. Le roi en a accepté la dédicace et a accordé à l'auteur une gratification de mille écus, outre une médaille d'or. On lui a recommandé en même temps de ne traiter désormais que des sujets nationaux. — Qu'est-ce qu'il faut pour faire le plus bel ouvrage du siècle? Il faut dire en dix-huit cents vers, dont dix-sept cent soixante-dix-sept durs et plats, de dix-huit cents manières différentes, qu'un roi doit aimer ses sujets, et que les sujets doivent aimer leur roi.

Et Grimm a bien raison. La préface est incroyable; elle mérite d'être rapportée :

Sire, de tous les peuples de la terre, le vôtre est celui qui sait le mieux aimer; et vous êtes le roi qu'il a jugé le plus digne de son amour. Père de la patrie, daignez agréer un ouvrage entrepris pour elle. Ce drame, tout faible qu'il doit paraître, a été l'occasion des nouveaux témoignages de tendresse mutuelle que la France et son maître viennent de se donner. Dès que l'on parle à ma nation de ce zèle ardent qui l'a toujours enflammée pour ses souverains, avec quel secret plaisir, avec quels doux transports tous les cœurs se tournent vers Votre Majesté. Calais a

rappelé Metz : époque à jamais attendrissante, devenue l'éloge immortel du monarque et de son peuple. Ah ! Sire, que vous sentez vivement tout ce que méritent de tels sujets. Mais aussi que ne doit pas attendre d'eux un prince qui leur fait adorer sur le trône l'âme la plus vertueuse de son empire. Le cri public ajoute la plus modeste : et ce mot m'avertit que le silence est mon devoir.

La pièce éveilla des susceptibilités auxquelles de Belloy n'avait pas songé sans doute. « Les gens de qualité, dit Collé dans ses *Mémoires*, ont été révoltés de ce que les héros de cette tragédie étaient de plats bourgeois. Ils ont trouvé insolent que des *vilains* fussent des héros, et que le seul traître de la pièce fût un seigneur de la plus grande maison.

Ce fut un triomphe, de quinze jours, après, on l'oublia, il tomba dans le besoin, et fut obligé, pour vivre, de publier (1770) deux pièces, *Gaston* et *Bayard* et *Gabrielle de Vergy*, avant qu'elles fussent jouées, ce qui leur fit grand tort ; il fallut Lekain pour sauver la première, quand elle fut représentée l'année suivante. *Pierre le cruel*, hué en 1772, fut porté aux nues en 1780. L'auteur était mort. En 1775, un peu avant sa mort, on donnait le *Siége de Calais*, à Versailles, le roi s'informa de l'auteur ; on répondit qu'il était malade, il lui envoya cinquante louis par M. de Duras avec beaucoup de bonnes paroles. Le *Siége de Calais* amena le *Siége de Beauvais ;* et la Harpe prenant l'amour des Français pour leurs rois à son origine, choisit *Pharamond*.

Saurin hasarde la *Tragédie bourgeoise;* il intitulait ainsi son *Beverley* (1768). Pour plaire à tout le monde, il en donna en 1771 une nouvelle édition avec un cinquième acte en double, « l'un fond noir, l'autre couleur de rose. » Grimm le jugeait ainsi : « C'est un très-honnête homme, un peu de sapin, mais plein de sens, et doué d'un esprit et d'un cœur également droits. »

Ducis renouvelle la tragédie par l'introduction de Shakspeare. Il donne *Hamlet* en 1769, *Roméo et Juliette* en 1772, le *Roi Léar* en 1783, *Macbeth* en 1784. Le public fut étonné par ce qui restait de Shakspeare dans ses pièces, mais aussi transporté; *Macbeth* fut protégé par le succès des autres. L'*OEdipe chez Admète*, imité de Sophocle, était dans le même système dramatique, et fit aussi de l'effet.

Hénault avait composé un *François II* qui était hardi pour le temps: la pièce embrassait tout un règne, dix-huit mois.

Voltaire s'amusait de ce goût de changement qui tourmentait nos tragiques.

Il me semble, écrit-il à d'Argental (1756), qu'il faudrait faire maintenant quelque tragédie maritime : on n'a encore représenté de héros que sur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène serait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée, à moins que les héros ne se jetassent dans la mer.

Il y eut dans la salle même du théâtre des changements matériels d'une très-grande importance. Crébillon, dans sa *Lettre sur les spectacles*, a critiqué la mise en scène de ce temps. Tout le monde portait des paniers, même les paysannes, les héros et les danseurs; l'habit tragique était un chapeau à trois cornes avec de très-hautes plumes, perruque frisée, gants blancs, culottes bouclées et jarretées à la française. Les décorations pauvres et pauvres, les illuminations. Il y avait des rangées de bancs sur la scène.

On attendait Pyrrhus, on vit paraître un fat.

C'était, on le sait, l'indignation perpétuelle de Voltaire. Pour la première fois, à l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire, en 1755, les actrices parurent sans paniers. Les bancs aussi disparurent en 1759 par la générosité du comte de Lauraguais, qui les supprima, à ses frais, moyennant une somme de 12,000 fr.

A partir de 1754 environ, le goût public se modifia par une cause étrangère. La bourgeoisie lettrée, habituée du parterre, où les pièces se jugent, se laissa gagner par le luxe et s'ensevelit dans les secondes loges. C'était abdiquer. Le parterre se peupla de barbares; on ne distingua plus, et un contemporain le remarque avec amertume : « Presque tout réussit, rien n'est délicatement senti. »

Pour la déclamation, le public était partagé, à un moment, entre Mlle Dumesnil et Mlle Clairon, la première qui jouait d'inspiration, la seconde par mé-

thode. Les deux procédés ont été souvent comparés ; Diderot et Talma ont dit là-dessus des choses très-délicates. M[lle] Clairon, enthousiaste de son art, eut une inspiration heureuse. Après avoir obtenu les plus grands succès par un jeu de convention, elle changea tout à coup. Ce fut dans son voyage à Bordeaux de 1752. Elle joua d'abord selon sa coutume, puis une fantaisie lui vint : « Je pris le rôle d'Agrippine, et je jouai pour moi, depuis le premier vers jusqu'au dernier. Ce genre simple, posé, d'accord, étonna d'abord. J'entendis distinctement, au milieu de ma première scène : *Mais cela est beau! cela est beau!* Le couplet suivant fut généralement applaudi, et je pus me flatter, dans le reste du rôle, du succès le plus complet. Je donnai trente-deux représentations de rôles différents, toujours à ma nouvelle manière. »

Dans la comédie, la tradition se maintient par des auteurs de différents ordres, sans qu'aucun soit du premier, ni même du second. Destouches fait le *Philosophe marié* (1727) et le *Glorieux* (1732). Grimm a dit justement de lui : « Il ne manquait point de talent; il était surtout fécond et facile; mais il était froid, et cela tue la comédie, sans compter les mauvaises plaisanteries qui règnent dans ses pièces. »

Gresset, connu de nous tous par son *Vert-Vert*, mais qui avait fait aussi des comédies, entre autres le *Méchant*, tourna en 1759 à la dévotion. Il s'était permis, dans une séance de l'Académie, de tancer les évêques non-résidants; même l'Académie avait supprimé un passage de ce discours dans son Recueil;

lorsqu'il alla à Versailles présenter son discours, le roi lui tourna le dos comme à un esprit fort. Désespéré, il se jeta dans les bras de l'évêque d'Amiens et publia une *Lettre sur la comédie,* dans laquelle, non-seulement il renonçait au théâtre, mais encore demandait pardon à Dieu et au public du scandale qu'il avait donné en travaillant pour les spectacles. Il s'attira les vers charmants de Voltaire dans le *Pauvre diable* :

> Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :
> Un vers heureux et d'un tour agréable
> Ne suffit pas; il faut une action,
> De l'intérêt, du comique, une fable,
> Des mœurs du temps un portrait véritable,
> Pour couronner cette œuvre du démon.

Et l'épigramme de Piron :

> Dieu veuille au ciel oublier tes péchés
> Comme ici-bas on les oublie !

Barthe de Marseille, auteur des *Fausses infidélités,* et de la *Mère jalouse*, où M. Villemain trouve du talent, de l'*Homme personnel,* «ouvrage très-curieux, écrit avec art, semé de traits énergiques, » était difficile, violent, point méchant, mais personnel. Il mit, par exemple, la dot de sa femme en rente viagère sur sa propre tête, et corrigea cela, quand on le lui eût

fait apercevoir. C'est lui qui alla lire son *Homme personnel* à son ami Colardeau mourant. « Il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau, c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre la lecture d'une tragédie en cinq actes. » On dit à propos de cette pièce : « Comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce personnage? Pour le voir dans son véritable jour, le modèle était trop près du peintre. » Il montrait naïvement sa vanité. M. de Choisy vint lui lire un poëme où il l'appelait vainqueur de Bernard et d'Ovide, il avait composé, comme on sait, un *Art d'aimer*. Ah ! *vainqueur*, lui dit Barthe, cela est trop fort, beaucoup trop fort; j'exige que vous changiez cela. Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je mettrai *rival*. On parle d'autre chose; Barthe, après quelques moments de recueillement, se rapproche de lui et lui dit affectueusement : « *Vainqueur* est plus harmonieux. » Grimm lui reconnaissait de l'esprit, du talent, de la finesse, du bon ton, point de verve. « Or, disait-il, la verve est en poésie ce que la charité est dans la morale chrétienne, elle couvre une multitude de fautes. »

Il faut, puisque M. Villemain la cite, mentionner *la Coquette corrigée* de Lanoue, « un ingénieux crayon du monde, » où il voit « l'influence de l'esprit d'analyse sur les mœurs même les plus frivoles; » les *Dehors trompeurs* de Boissy « des scènes écrites avec un goût exquis d'aisance et de persifflage. »

Bret a fait le *Faux généreux*. Une femme d'esprit dit en sortant de la première représentation : « Cette

pauvre pièce ! elle fait tout ce qu'elle peut pour n'être pas mauvaise. »

Le fécond italien Goldoni, très-entendu dans l'imbroglio, avec beaucoup de naturel, réussissait à écrire en français, et pour le théâtre, des pièces qui n'étaient pas mal écrites.

Favart; Grimm lui accorde le talent des couplets et des madrigaux. Il a composé en commun avec sa femme et l'abbé de Voisenon un grand nombre d'ouvrages. ***L'Anglais à Bordeaux*** (1763) eut un succès prodigieux; les Français y étaient loués et les Anglais critiqués comme il convient en France.

Poinsinet le jeune, cousin de Poinsinet de Sivry, auteur de comédies, d'opéras, d'opéras comiques, etc. Quand il donna ***La soirée à la mode ou le cercle***, Mme de Rochefort dit : « Cet auteur n'a vu le monde qu'à la porte. » Il écrivait à l'abbé de Breteuil : « Monsieur, les engagements que j'ai pris avec mon siècle ne me permettant pas de songer à des affaires d'intérêt, je vous supplie, etc. » C'est le fameux Poinsinet des mystifications. Il faisait le bonheur d'une petite société composée de Palissot, Fréron, et de deux comédiens Préville et Bellecour. Entre autres choses, on lui persuada un jour qu'il y avait une place d'écran du roi, et, pour l'y exercer, on le fit tenir debout devant un feu énorme qui lui grillait les mollets. Une autre fois on lui annonça qu'il est nommé gouverneur des enfants du roi de Prusse, mais à la condition d'abjurer; il se décora sur-le-champ du cordon de l'aigle noir et abjura la religion catholique avec les

blasphèmes les plus terribles entre les mains de deux prétendus ministres protestants. On peut voir chez les contemporains le détail d'autres mystifications.

Marivaux, trop fin, mais très-fin, a créé le marivaudage. Chez lui tout le monde a trop d'esprit, de celui qu'on avait dans les salons les plus précieux du temps. Voltaire l'avait en vue, quand parlant des auteurs du temps de sa jeunesse, lui compris, par politesse, il les appelle : « Grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. » Il n'aimait pas Molière.

Florian, de l'école de Marivaux, donne ses *Deux billets*, en 1779; ses *Jumeaux de Bergame*, en 1782, charmèrent le difficile Grimm : « C'est un charmant petit imbroglio, relevé de toutes les grâces du dialogue de Marivaux, avec moins d'esprit peut-être, mais aussi avec moins de recherche, plus de naturel et plus de vérité. Ce qui caractérise le plus sa manière, c'est l'extrême facilité avec laquelle il fait de l'esprit avec du sentiment, et du sentiment avec de l'esprit; c'était aussi le grand art de Marivaux. » Il ajouta au genre de Marivaux le genre bourgeois, un nouvel arlequin, bon père, naïf, sensible, bourgeois, un arlequin un peu d'après Greuze, dit M. de Sainte-Beuve. *Galatée* est une bergerie de 1783, et qui eut un grand succès. *Numa* (1786) fut jugé bien finement par la reine : « En lisant l'autre jour *Numa*, disait-elle, il m'a semblé que je mangeais de la soupe au lait. »

Sedaine a fait dans la comédie une révolution pareille à celle que Ducis a faite dans la tragédie, en y ramenant le naturel, d'après Shakspeare. Il débuta en 1752, comme tout le monde, par des *Pièces fugitives.* Il fut depuis Sedaine. Quand parut la traduction de Shakspeare, il fut pendant plusieurs jours dans l'ivresse. « Vos transports, lui dit notre critique, ne m'étonnent point : c'est la joie d'un fils qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu. » Il fit l'éducation du public, qui ne sentait pas du premier coup le naturel et la touche délicate de son talent. « Le sort de M. Sedaine, dit Grimm, est de tomber à la première représentation, et puis, de se relever peu à peu aux suivantes, et puis de tourner les têtes à la sixième ou septième, et puis d'être joué vingt fois de suite avec un concours de monde prodigieux. »

Au Vaudeville, qu'ils fondèrent ensemble, Piis, depuis 1776, et Barré, depuis 1792, enchantaient le public.

Carmontelle, lecteur du duc de Chartres, publia le premier, des *Proverbes dramatiques* (1769). Grimm lui reconnaît de la vérité dans les caractères, du naturel dans le dialogue, le don éminent de saisir les superficies ridicules de la société, assez de causticité dans l'esprit pour les bien rendre :

Ses pièces n'ont d'autre défaut que d'être plates ; si vous leur pouvez passer la platitude, vous en serez contents d'ailleurs. Il croit qu'on n'a qu'à transporter les ridicules sur la scène comme on les a remarqués dans le monde, et

ce n'est pas cela ; il faut encore cette pointe de poésie et de verve qui fait que ce qui est insipide en nature devient exquis et piquant dans l'imitation. Vous copieriez tout le dictionnaire de nos élégants à faux airs, et toutes les minauderies de nos femmes les plus à la mode avec la dernière exactitude, que vous ne produiriez point d'effet ; l'air, le ridicule qui vous a choqué ou amusé dans le monde ne vous paraîtra que fastidieux sur la scène, quand il n'est pas renforcé par le génie du poëte.

Vient le drame. La Chaussée invente le larmoyant comique ; on disait : les sermons du père la Chaussée (1792) ; Diderot le pathétique à outrance, tout en exclamations et en sanglots dans le *Fils naturel* et le *Père de famille* (1757 et 1758), avec la théorie à l'appui. Fenouillot de Falbaire rendit le genre dramatique très-sombre ; son *Honnête criminel* (1768) servit à faire sortir des galères le personnage qui en était le sujet. Mercier, auteur de *Jean Hennuyer*, drame politique, vit sa pièce sévèrement interdite par la police. Baculard d'Arnaud faisait les drames les plus noirs, avec des tombeaux, des inscriptions, des têtes de mort et des crucifix. La princesse de Beauvau disait de son *Comte de Comminges* (1764), égayé de pareils ornements, « que les inscriptions dégoûtaient du caveau. » On voit que ce procédé dramatique es plus vieux que nous ; avant nous aussi, Collé avai dit :

Pour émouvoir le cœur d'abord,

Ah ! que c'est un puissant ressort
Qu'une belle tête de mort !

Mercier attaquait vigoureusement Boileau, Corneille, Racine, et leur école; c'est un ancêtre du romantisme; personnellement, il surchargeait ses drames d'une déclamation prolixe, qui est, dit la Harpe, le genre d'éloquence de l'auteur, et qu'il appelle dans une de ses préfaces *l'embonpoint du sentiment*.

Prenez, dit Grimm, deux personnages vertueux et un méchant, soit tyran, soit traître et scélérat; que ce dernier brouille les deux premiers, qu'il les rende malheureux pendant quatre actes, durant lesquels il débitera un recueil de maximes effroyables, enrichi de poisons, de poignards, d'oracles, etc., tandis que les personnages vertueux réciteront leur catéchisme de maximes morales ; qu'au cinquième acte, la puissance du tyran soit anéantie par quelque émeute, ou la trahison du scélérat découverte par quelque personnage épisodique et secourable ; que le méchant périsse, et que les honnêtes gens de la pièce soient sauvés. N'oubliez pas surtout, si la France a des différends avec l'Angleterre ou qu'il y ait des querelles entre les parlements et le clergé, de faire des allusions dans vos vers à ces circonstances, et de mettre dans la bouche de vos acteurs des maximes sur la paix et sur la guerre, sur les ministres des autels, sur les dépositaires des lois, etc., et vous aurez fabriqué une pièce

qui sera applaudie pendant plus de trois semaines, trois fois la semaine, à la Comédie française.

Collé, un vieux français, était ennemi passionné du drame larmoyant; il écrivait en 1780 : « Admirateur passionné de Molière et partisan de la bonne comédie, je mourrai dans ces sentiments, et, toute ma vie, je les soutiendrai jusqu'au feu exclusivement. »

Dans le roman, l'influence des *Lettres persanes* a été considérable et très longue. Beaucoup de persiflage et un peu de licence ne déplaisaient pas aux Français. La grâce légère de Voltaire ne se prenait pas. Crébillon le fils, peintre de la société artificielle du temps, excellent dans ce genre, compose dans le feu de la jeunesse les *Egarements de l'esprit et du cœur,* et le *Sopha* (1745) qui lui fit une grande réputation en France et à l'étranger. Une jeune anglaise, riche et de distinction, séduite par ce livre, fit le voyage de Paris pour voir l'auteur et l'épousa secrètement. Il fit la faute d'écrire encore après le *Sopha ;* à partir de là il ne réussit plus, et choqua même par le contraste entre son âge et l'indécence de ses écrits. Cet auteur léger faisait, dans l'intimité, de grandes phrases prétentieuses, et jusque dans les plus folles orgies, n'abandonnait jamais un grand air de décence et de dignité dont Collé ne prit jamais son parti. Il fut censeur royal.

Ses romans sont immoraux, et par les peintures

et par une raison plus secrète. Quelle chose étrange que le bien et le mal! Voyez-vous cette ligne? Il est facile de la franchir : l'instinct m'y pousse, une ivresse et un vertige me la cachent, passer par-dessus n'est rien; eh bien! c'est ce que je puis faire de plus. Avant de faire cela, je combats comme pour la vie, je sens qu'au delà j'entre dans un autre monde, je prends un autre être, troublé et violent, dont j'ai peur; si je cède, jusque dans le plaisir cette pensée m'oppresse, j'exige qu'il me paie ma peine, et l'irrite sans me contenter. Or, ce qui est immoral, ce n'est pas de montrer quelqu'un qui passe cette ligne, c'est d'insinuer que, dans l'habitude du monde, on marche dessus sans y prendre garde, et qu'en y marchant on l'efface. C'est l'immoralité des romans de Crébillon et d'un bon nombre des nôtres.

Marivaux, dans *Marianne* et dans le *Paysan parvenu*, avec l'abus, inévitable chez lui, de l'analyse, faisait des études plus profondes du cœur humain.

Madame de Grafigny donne en 1746, les *Lettres d'une Péruvienne*, revue critique de la société du temps et qui réussit. *Cénie*, un drame représenté en 1750, et repris quatre ans plus tard, eut toujours un très-grand succès. La *Fille d'Aristide* échoua complétement, et la pauvre femme mourut de chagrin.

Le roman, par l'heureux génie d'un homme et sous l'influence anglaise, changea complétement. L'abbé Prévost qui a fait 170 volumes est resté pour nous l'auteur de *Manon Lescaut*. Par quelques-uns de ses romans et ses traductions de Richardson, il ouvrait

une excellente veine, naturelle et profonde. Il aurait fait une révolution durable, si le besoin continuel d'argent pour suffire aux dérèglements de sa conduite ne l'avait pas poussé à la production facile où le talent se perd.

Mme Riccoboni, actrice de la comédie italienne, composait des romans qui se rapprochaient du genre anglais, et obtenaient un succès véritable. Grimm a dit d'elle (1765) : « Cette femme a beaucoup de talent. Un ton distingué, un style élégant, léger et rapide, la mettront toujours au-dessus de toutes les femmes qui ont jugé à propos de se faire imprimer dans ces derniers temps. » Mlle de Lespinasse moins favorable, la comparant à Richardson : « Richardson a connu les hommes; l'amour et les passions ; Mme Riccoboni ne connaît guère que l'amour-propre, la fierté, et quelquefois la sensibilité, voilà tout. »

Rousseau, avec sa déclamation passionnée, fit aussi école de roman. Rétif de la Bretonne, auteur du *Paysan perverti* (1776) et d'ouvrages sans nombre où régnait une verve spirituelle, sentimentale, cynique et prêcheuse, qui le fit appeler « le Rousseau du ruisseau, » se regardait comme le premier homme du siècle.

Le genre dramatique pénétrait aussi là. Les romans de Baculard d'Arnaud étaient lugubres ; il les intitulait : *Épreuves du sentiment* (1772-1781), et ne se faisait pas faute de mettre le sentiment à l'épreuve. Grimm disait que le secret de ce pathétique était dans l'usage des points d'imprimerie.

Baculard d'Arnaud fit école : il eut pour disciple Mme de Saint-Chamond, auteur des *Lettres de deux amants passionnés et vertueux.*

Dans la poésie lyrique, ce siècle a Lebrun, qui, possédé du besoin de chanter, chanta tous les régimes, fut compté en son temps surtout pour ses épigrammes, qui frappèrent et lui aliénèrent bien du monde. Nous en rapportons plusieurs. Il disait de lui même : *mon génie.* Gilbert en avait un vrai, et aussi André Chénier.

Malfilâtre avec ses élégies, mourut en effet ignoré.

Dans l'épopée, outre la *Henriade*, il y a au moins un poëme de Mme du Boccage. Déjà auteur d'*Amazones,* qui eurent quelques représentations en 1749, d'un *Paradis perdu,* imité de Milton, en 1748, elle fit un poëme pour son compte, la *Colombiade* (1757), qui eut trois éditions, quoique, dit-on, personne certainement ne l'eût achetée. Le livre était orné du portrait de l'auteur, avec l'inscription modeste : *Formâ Venus, arte Minerva.* Elle fit un voyage aux Délices; Grimm qui s'y trouvait présent raconte la fête que lui donna Voltaire. Voltaire essaie toute la journée de faire un quatrain pour elle sans en venir à bout; en désespoir de cause, le souper venu, il fait apporter du laurier qu'il tresse en couronne et pose sur la tête de la muse, en lui faisant les cornes de l'autre main, et tirant sa langue d'une aune aux yeux de vingt personnes qui étaient à table.

Dans le genre descriptif, Watelet, receveur général des finances, membre honoraire de l'Académie

de sculpture, homme aimable et aimé, lut en 1755 son poëme sur *l'Art de peindre.* Diderot le critique à regret, mais il le critique et termine son examen d'une façon peu flatteuse : « Je trouve que dans son poëme il n'y a rien pour les artistes ni pour les gens de goût, et que les gens du monde feront bien de lire ses notes. Pour les artistes, le plus mince d'entre eux sait bien au delà. »

Les *Saisons* de Saint-Lambert, que nous avons trouvées ailleurs.

Les *Géorgiques* de Delille obtinrent (1769) un très-grand succès ; les *Jardins* eurent dès l'abord plusieurs éditions, mais furent très-critiqués. Les lectures du *Poëme sur l'imagination* à l'Académie (1790) faisaient un effet extraordinaire.

L'*Héroïde* fit un temps fureur; la mode durait encore en 1765. Colardeau, qui avait le talent de la versification, imite en vers successivement *Pope*, l'*Epître d'Héloïse à Abeilard* (1758), une *nuit d'Young.* et *le Temple de Gnide*, de Montesquieu. Il écrivit à M. Duhamel de Denainvilliers une épître; dans le discours en prose qui précède, il dit ceci qui est à conserver : « Depuis quelques années, on a répandu beaucoup de fleurs sur les tombeaux des hommes illustres ou bienfaisants qui ont honoré la nation et servi l'humanité. Il faut aussi attacher quelques guirlandes aux portes des personnes vertueuses qui vivent parmi nous. »

Dorat mérite une mention à part. D'abord mousquetaire, il renonça à cette carrière par complaisance

pour une vieille tante janséniste, qui ne croyait pas que dans cet état on pût faire aisément son salut. Sa personne au premier coup d'œil avait de la noblesse, de l'agrément et de la vivacité, mais sa grâce n'était pas sans manière et sa légèreté sans apprêt. D'abord facile et doux dans la société, il cherchait moins à briller qu'à plaire, il ne supportait pas l'idée d'être mal avec ses maîtres ou ses rivaux; sa colère et sa vengeance n'avaient pas plus de suite que toutes les autres habitudes de son cœur et de son esprit. Il donna des héroïdes. C'était, dit Grimm, bien choisir son genre: « car l'héroïde comporte, plus qu'aucune autre espèce de poésie, ce je ne sais quoi de froid et de faux qu'on sent dans ses ouvrages, et qui s'associe volontiers au vers français alexandrin. » Il fit des tragédies qui tomberent, il résolut de renoncer à ce genre et de se livrer désormais à la poésie légère. Tout lui fut un sujet, il chanta tout ce qui brilla un instant. Grimm lui accorde un air d'élégance, une tournure galante et légère, le rhythme facile et sonore. « Il n'a peint qu'une nature factice et maniérée, mais il l'a peinte quelquefois avec les crayons d'Ovide et de Boucher. Il n'a guère fait que des esquisses, et s'est presque toujours flatté qu'il suffisait, pour les finir, de les colorer et de les couvrir d'un vernis brillant. » A propos des *Tourterelles de Zelmis* (1765), poëme en trois chants : « c'est un ramage plein de grâce, un sifflement de serin on ne peut plus agréable; mais, autant en emporte le vent. Cette volière de jeunes poëtes que nous voyons se peupler depuis quelques

années, deviendra importune à la longue. » Quand ils se permettaient des romans philosophiques, notre critique les appelait des Sócrates de toilette. Dorat fit école : il donna le ton à l'*Almanach des Muses*, et à d'autres recueils qui étaient encore de mode en 1780. L'amour des succès de théâtre lui revint. Il fit un *Régulus* (Dorat un Régulus !) qui réussit, et la *Feinte par amour;* mais ses tragédies ne réussirent pas toutes; sa *Zulika*, tombée sous ce titre, tomba vingt ans après (1779) sous le titre de *Pierre-le-Grand*, qu'on appela *Pierre-le-Long*. Il voulut le succès à tout prix et acheta les applaudissements; aussi on lui prêtait, à chaque succès, le mot des Hollandais, après la bataille de Malplaquet : « Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés. » Quand il publia son livre *Mes nouveaux torts*, on demanda dans une société : « Où trouve-t-on les torts de M. Dorat ? » Quelqu'un répondit : « Chez tous les libraires qui vendent ses ouvrages. »

Il est curieux que Dorat eut à un moment tout le monde contre lui, philosophes, économistes, anti-économistes, jansénistes, molinistes; et Grimm, qui s'étonne de tant de haines accumulées contre le chantre de Flore, de Zéphyre et de l'Amour, explique le fait par la multitude de ses prétentions, de ses longues préfaces et de ses petits succès. Il avait la manie d'adresser des épîtres à tous les gens célèbres ou à la mode, sans les connaître, et, dans des vers à leur louange, trouvait le secret de les offenser. N'imprimait-il pas un *Avis aux deux sages du siècle*, à

Voltaire et à Rousseau! Il lança ses *Prôneurs* contre les philosophes, qui ne le prônaient pas assez. Son caractère s'aigrit dans sa lutte contre le public et les gens de lettres, pour soutenir ses pièces de théâtre, et contre ses libraires qu'il avait ruinés par le luxe de ses éditions. Il mourut comme il avait vécu, légèrement et dictant de petits vers; deux heures avant sa mort, il voulut faire encore sa toilette comme de coutume; et c'est dans son fauteuil, bien coiffé, bien poudré, qu'il rendit le dernier soupir.

De cette école sort Mason de Pezay, capitaine de dragons, auteur de *Zélis au bain*, « gazouillage de zéphyrs, d'oiseaux, de fleurs, de ruisseaux et d'autres mots réputés lyriques; mais, au milieu de ces pauvretés, on trouve partout une tournure de vers assez élégante. » Il a donné lieu à l'épigramme suivante :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous l'assure ;
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

Il était en très-grand crédit près de M. de Maurepas. Bertrand de Molleville pensait avec tout le monde qu'il vendait ce crédit fort cher aux personnes qui s'adressaient à lui.

Madame de Beauharnais, auteur de romans et de pièces de théâtre; on attribuait même à Dorat une part plus directe dans certaines pièces de cette dame.

Lebrun disait qu'à la mort de Dorat, elle avait perdu l'esprit. Sujets libres et léger babil.

Dans la chanson, Moncrif, de l'Académie française, lecteur de la reine, avec une pension du roi de quarante mille livres, homme de plaisir à Paris, dévot à Versailles, auteur d'opéras dans le genre galant et fade, mais à qui Grimm accorde d'avoir fait « plusieurs chansons et romances dans le vieux langage naïf et tendre, d'un goût si délicat, si exquis, qu'on peut les regarder comme autant de chefs-d'œuvre. » D'Argenson a écrit de lui : « Il est naturellement doux, toujours de votre avis, et y ajoutant encore. Vous ne lui feriez pas dire de mal de la lune, crainte de s'attirer des affaires. » Eh bien, cet homme prudent, à l'âge de soixante-neuf ans, lorsque son bienfaiteur d'Argenson fut disgracié, demanda à Mme de Pompadour la permission de le suivre dans l'exil. On fut touché, et, sans rien perdre, il eut la permission d'aller passer chaque année quelques mois aux Ormes.

L'abbé de l'Attaignant a fait de très-jolies chansons pleines de verve et d'un tour bien facile. En voici une :

J'aurai bientôt quatre-vingts ans,
Je crois qu'à cet âge il est temps
De dédaigner la vie :
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet :
Bonsoir la compagnie.

Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai,
Mais en Dieu je me fie :
Il ne peut me mener que bien,
Aussi je n'appréhende rien :
Bonsoir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs,
J'ai perdu jusques aux désirs.
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien :
Bonsoir la compagnie.

Panard, sans-souci, laissant à ses amis le soin de sa personne, ne parlait du vin que les larmes aux yeux, le pratiquait avec amour, et faisait entre deux vins des couplets « pleins de facilité, de finesse et de grâce. » Lorsque Marmontel avait besoin de quelques jolis vers pour son *Mercure*, il allait chez Panard, qui lui disait : « Fouillez dans la boîte à perruque. » Marmontel fouillait et en tirait des feuilles tachées de vin, et se récriait sur ces taches : « Prenez, prenez, disait Panard, c'est le cachet du génie. » Ces vers sont de bonne façon et de bon goût :

L'esprit, suivant le bon système,
Ne doit jamais être forcé ;
S'il ne se place de lui-même,
Il paraît toujours déplacé.

Marmontel raconte de lui une bonne histoire :

Après la mort de son ami Gallet, l'ayant trouvé sur mon chemin, je voulais lui marquer la part que je prenais à son affliction. Ah! Monsieur, me dit-il, elle est bien vive et bien profonde! Un ami de trente ans, avec qui je passais toute ma vie! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble! Je l'ai perdu. Je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui. Il est mort, je suis seul au monde. Je ne sais plus que devenir. En se plaignant ainsi, le bonhomme fondait en larmes. Vous savez qu'il est mort au Temple. J'y suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe! Ah! Monsieur! ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau.

Collé, l'ami des deux, mais qui avait de la tenue, va vers Gallet, qui avait failli mourir, et l'excite à sortir de la misère : « Vous mouriez ferme, vous n'étiez pas embarrassé de mourir; vous allez être bien plus embarrassé de vivre. — Ah! parbleu, répond Gallet, ce que vous dites là est bien bon; vous devriez le mettre en couplets. »

Dans la poésie légère, il n'y a guère qu'un homme, Voltaire, mais, il est vrai, là incomparable.

Quand on a rappelé tous les genres classés de poésie, il y en a un qui reste et qui tient la plus grande place au XVIII[e] siècle, les poëtes de société.

Bernard, le gentil Bernard de Voltaire, dont le prince de Ligne dit : « Il n'y a jamais eu rien de

moins gentil que ce gentil-Bernard. C'était un gros homme qui aurait eu plutôt l'air d'un poëte allemand, et qui mangeait sans rien dire ; » passionné pour le plaisir, « le premier homme, dit Grimm, pour jouir de tout sans rien afficher. » Épuisé par là, il tomba en enfance avant le temps ; de 1771 à 1775 il vécut ainsi. Ancien ami de Mme d'Étioles, quand elle était sous-fermière, et qui n'accepta d'elle que la place peu fatigante de bibliothécaire du roi, à Choisy. Sans amis et sans ennemis, homme de salon, où il apportait son esprit de galanterie et ses vers aimables. Auteur d'un *Art d'aimer,* qu'il lisait vers 1740, et d'une multitude de petites pièces légères, il eut l'excellent esprit de ne rien imprimer de sa vie (*Castor et Pollux* ne comptent pas). « C'était, dit Grimm, un Anacréon frisé, poudré, fanfreluché, que Baudouin aurait pu peindre étalé sur un sopha, dans un boudoir, en robe de chambre et caleçon de taffetas, et en pantoufles de maroquin jaune. » Lorsque son estomac s'affaiblit, il disait : « Je suis tombé d'un dindon. »

L'abbé de Bernis, ambassadeur à Venise, puis cardinal, par l'influence de Mme de Pompadour, qu'il avait connue avant son élévation, auteur des *Quatre parties du jour* et des *Quatre saisons,* poëte de société très-vanté, tant qu'il ne publia rien, et qui à l'impression perdit tout (1763). Frédéric a dit :

Évitez de Bernis l'abondance stérile.

Il dit au cardinal de Fleury, à qui il demandait une place, et qui lui opposait ses vers légers, le mot célèbre : j'attendrai. Il cessa de faire des vers à trente-cinq ans, ne voulant pas en faire de médiocres. Il entra sérieusement dans les ordres, occupa de grands emplois, et s'honora en s'obstinant à présenter au roi Louis XIV un mémoire de bon conseil qui le perdit.

Robbé avait mal commencé. Comme Piron, cynique et pensionné par la cour, il fut aussi touché par la grâce vers l'âge de cinquante-deux ans, en 1776, devint janséniste et convulsionnaire, et expia les écarts de sa jeunesse en écrivant contre les philosophes. Payé pour brûler de sales poésies, il les brûla ; mais, comme il les savait par cœur, il les récitait à qui voulait les entendre. Il est curieux que le comte d'Autré, qui convertit Robbé, cessa d'être dévôt après cette conversion : « J'ai fait, disait-il, pour mon salut ce qu'on fait pour la milice : j'ai mis un homme à ma place. »

L'abbé de Voisenon arriva en 1762 à l'Académie avec un mince bagage : des pièces, des petits vers, des opéras comiques ; ses écrits n'étaient pas suffisants, et il ne les présenta pas tous. Le duc de Saint-Aignan, qui le recevait, lui dit que l'Académie se flattait que désormais les fruits l'emporteraient sur les fleurs. L'abbé s'en tint aux fleurs. Des ouvrages faits en commun avec Favart et sa femme, on ne savait pas trop, dit la Harpe, ce qui devait demeurer à chacun, mais on lui faisait toujours la meilleure part. Quand,

une fois qu'on le croyait à la mort, on obtint de lui le sacrifice de ses manuscrits, qu'il fit jeter au feu, un de ses amis le lui reprochait : « Ne vous fâchez pas, dit-il, Favart a une copie. » En 1782, son amie Mme de Turpin publia bravement, sans reculer devant aucune pièce, les œuvres de l'abbé en cinq gros volumes. La Harpe dit spirituellement : « Il me semble voir un papillon écrasé dans un in-folio. » On disait de lui qu'il était toujours très-bon chrétien, quand il était alité. L'épitaphe fut selon l'homme :

L'académicien Voisenon,
A rendu son âme légère,
Et va dans le sacré vallon
Composer un nouveau bréviaire
A l'usage de l'opera.
Près de l'amour il obtiendra
L'emploi de premier secrétaire,
Et Vénus le pensionnera
Pour être aumônier de Cythère.

M. l'abbé de Voisenon est incontestablement une des plus aimables créatures qu'on puisse rencontrer dans la société. Le peu de consistance qu'on a reproché à son caractère et à ses sentiments ajoute infiniment à l'agrément de son esprit. Alternativement libertin et dévot, mais toujours aimable, il a passé sa vie entre son confesseur, le P. Saint-Jean, jésuite, et Mlle Favart, de la Comédie italienne, et il a fait avec remords beaucoup d'ouvrages

remplis de sottises. Cette faiblesse et vacillation d'organes qui l'empêchent d'avoir un avis, et surtout de suivre ses résolutions, lui donnent aussi cette légèreté d'esprit, cette foule de saillies et d'épigrammes, peu recommandable dans les ouvrages, mais très-séduisante dans la conversation. Il a passé sa vie à être mourant d'un asthme et à se rétablir un moment après. C'est un fait, qu'un jour à la campagne, se trouvant à l'article de la mort, ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacrements à la paroisse. Dans l'intervalle, le mourant se trouve mieux, se lève, prend une redingote et son fusil, et sort par la porte de derrière. Chemin faisant, il rencontre la procession; il se met à genoux comme les autres passans, et poursuit son chemin. Le bon Dieu arrive chez lui avec les prêtres et ses domestiques; on ne trouve plus le malade, qui, pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine. (*Grimm.*)

Le comte de Tressan, lieutenant-général des armées du roi. Encore un poëte léger et facile. Grimm, qui n'aime pas autant sa prose, où il trouve trop de dissertations sur l'esprit, dit de ses vers : « C'est la fleur d'un esprit fin et délicat. » Sa traduction de *Roland furieux* fut jugée différemment par les gens de lettres et par les gens du monde; les premiers y reprirent les infidélités, les négligences, de la maniere; les autres la recherchèrent pour sa facilité et sa grâce. Grimm les concilie : « Cette traduction peut se comparer, ce me semble, à ces portraits dont le dessin manque, à la vérité, d'exactitude et de correction,

mais que l'on trouve cependant ressemblants, parce qu'il expriment assez vivement l'air et la physionomie du modèle. » C'est lui qui fit ce quatrain si connu :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'amour.
Chacun s'empressa de lui plaire,
Et chacun lui plut à son tour.

Un jour la comtesse de Boufflers, devenue maréchale de Luxembourg, le rencontra. Selon le prince de Ligne, elle demanda qui avait fait ce quatrain, le trouvant si bien fait qu'elle pardonnerait à l'auteur et l'embrasserait. Tressan alléché avoua, et la maréchale lui appliqua une paire de soufflets. Selon Grimm, elle le remercia d'avoir fait de jolis vers pour elle, et cita les deux premiers, ajoutant : J'ai oublié le reste. C'est lui encore, qui apercevant Mme de Bassompierre, femme à la fois très-belle et fort désagréable, s'écria : « Fi ! qu'elle est belle ! » On disait de lui que c'était une guêpe dans du miel.

Le duc de Nivernais faisait des vers faciles, et lisait dans les séances de l'Académie des fables toujours très-goûtées de ce public. Il applaudirait encore ces vers :

La naïve innocence est l'esprit des enfants,
Et l'amitié tranquille est l'amour des vieux ans.

Lorsque Marie-Antoinette fonda le Chapitre de la reine avec les chanoinesses du diocèse de Saint-Omer,

le duc de Nivernais fit la légende de la médaille; on lisait autour du portrait de la Vierge : *Ave Maria*, et autour du portrait de la reine : *Gratiâ plena.* « Son style, dit Grimm, est un peu trop rempli d'antithèses, et en cela il ne me plaît point, mais, au milieu de ces antithèses, vous trouvez des pensées pures et délicates, et la grâce avec laquelle M. de Nivernais prononce ses discours ajoute infiniment à leur valeur. »

Le chevalier de Boufflers, destiné à l'épiscopat, entre à Saint-Sulpice; il en sort avec plusieurs chansons, plus que libres dans tous les sens, et avec le conte de la *Reine de Golconde.* Pour conserver des bénéfices que le roi Stanislas avait mis sur sa tête, il se fait chevalier de Malte. Avec un sang bouillant, un esprit inconsidéré et une humeur indépendante, qui formaient, disait-il, les trois premiers traits de son caractère, c'était faire prudemment de renoncer à l'état ecclésiastique. Il était plein de verve et de folie, de la race des enfants aimables, qui ne mûrissent jamais. Saint-Lambert l'appelait *Voisenon le grand.* Le prince de Ligne qui l'aimait beaucoup l'a peint :

Il a de l'enfance dans le rire et de la gaucherie dans le maintien ; la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait ; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce ; une pesanteur apparente dans la tournure, et du mal-tenu

dans toute sa personne. Il a quelquefois l'air bête de la Fontaine. La base de son caractère est une bonté sans mesure : il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, et donnerait jusqu'à son plus strict nécessaire pour s'en délivrer. Il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi. *Ce pauvre méchant!* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse; malgré cela, il la gardait toujours, et quand on lui demanda pourquoi, il répondit : « Qui la prendrait? »

Ajoutons qu'il ne tenait point en place, il était toujours sur les grands chemins. Un jour quelqu'un qui le rencontra ainsi lui dit : « Ah! Monsieur, je suis bien charmé de vous trouver chez vous. »

De Lille, colonel et chevalier, par la grâce du prince de Ligne. « C'était, dit son protecteur, le dieu du couplet et du style épistolaire. Il n'a jamais fait un mauvais vers, ni écrit une lettre qui ne fût piquante et remplie de bon goût. Il n'en avait pas, ni de ton, ni de tact dans la société, où il était humoriste et familier. » Ses amis, MM. de Coigny, l'introduisirent dans la société de la duchesse de Polignac.

Le comte de Ségur, qui débuta vers 1780, auteur de petites pièces de théâtre, de chansons, de contes, et de fables qui ont de l'agrément. Le prince de Ligne le représente avec des façons de la Fontaine, distrait, bon, naïf, insouciant. Ambassadeur en

Russie, il fut très-estimé de Joseph II, et ami de Catherine.

Le vicomte de Ségur, plus négligé que son frère et plus aimable; il faisait des vers de circonstance charmants. Il joua la comédie avec les acteurs, nommément sur le théâtre de Mlle Guimard.

Parny débutait en 1787 par une complainte imitée de l'anglais, qui annonçait sa plume facile.

Le marquis de Maugiron, de commerce aimable, mais de mœurs perdues, faisait facilement les vers; il fit ceux-ci une heure avant sa mort :

Tout meurt, je m'en aperçois bien.
Tronchin, tant fêté dans le monde,
Ne saurait prolonger mes jours d'une seconde,
Ni Daumart en retrancher rien.
Voici donc mon heure dernière;
Venez, bergères et bergers,
Venez me fermer la paupière.
Qu'au murmure de vos baisers,
Tout doucement mon âme soit éteinte.
Finir ainsi dans les bras de l'amour,
C'est du trépas ne point sentir l'atteinte,
C'est s'endormir sur la fin d'un beau jour.

Les vers de la marquise de Cassini, intitulés l'*Annonce du printemps*, ont quelque charme :

L'hiver a peine à fuir, mais il combat en vain;
Bientôt il va céder à la toute-puissance

De cet astre brillant dont la douce influence
Console la nature et réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure;
L'arbuste dépouillé n'offre point de verdure.
Tout repose et tout dort, mais malgré ce sommeil
Tout semble pressentir le moment du réveil.
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
Revient, chante, se tait, cherche et fuit sa compagne;
Rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer;
Tout paraît sans amour, mais tout est près d'aimer.

De M[me] d'Houdetot :

Oh ! le bon temps que la vieillesse !
Ce qui fut plaisir est tristesse,
Ce qui fut rond devient pointu :
L'esprit même est cogne-fétu.
On entend mal, on n'y voit guère;
On a cent moyens de déplaire.
Ce qui charma nous semble laid;
On voit le monde comme il est.
Qui vous cherchait vous abandonne ;
Le bon sens, la froide vertu
Chez vous n'attirent plus personne.
On se plaint d'avoir trop vécu,
Mais, dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde,
Je croirai n'avoir rien perdu.

Et ceux-ci :

Jeune, j'aimais le temps de mon bel âge ;

Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Toujours j'aimai, la raison me le dit.
Mais l'âge vient et le plaisir s'envole;
Mais mon bonheur ne s'envole aujourd'hui,
Car j'aime encore et l'amour me console;
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

Madame d'Autremont terminait une fable par la morale suivante :

Le moineau, dit-on, fit rage :
C'est là le train d'un amant.
Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage :
Aimons et changeons souvent.

Madame de Boufflers chantait avec plus de tendresse (air : je suis Lindor) :

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie;
Je n'y cherchais qu'un simple amusement :
L'amusement devint un sentiment;
Ce sentiment le charme de ma vie.

En étudiant le XVIIIe siècle, je me suis demandé si la littérature est en effet l'expression de la société. Il me semble d'abord qu'il faudrait distinguer la société

qui veille et la société qui rêve, l'état de mœurs et des idées, et l'état de l'imagination, deux existences souvent différentes ou étrangères; puis les lois propres de la création littéraire, qui suscitent à un moment des formes nouvelles à la place des formes vieillies, la littérature ne représentant alors qu'elle-même, les révolutions de l'art; enfin, par intervalles, un homme échappé à son temps, va chercher dans l'âme humaine quelque élément oublié, et le présente à ses contemporains, qui s'en éprennent. Alors tout change, et par lui : il donne au siècle sa propre forme. Il suffit qu'il ait pris son heure pour parler, qu'il ait commencé un mouvement lorsqu'un autre s'épuisait. Si on ne distingue pas ces choses, il est à craindre qu'on ne se trompe profondément. Ainsi, entre Voltaire qui représente la France de son temps et Rousseau qui fait une autre France, se place la foule des auteurs qui suivent une mode de l'art, comme Dorat, Colardeau, etc., etc., de ceux qui répondent à l'imagination contemporaine, envenimée ou innocente, Crébillon ou Florian.

Au XVIIIe siècle les proportions se rapetissent : dans l'opéra on taille l'opéra-comique, dans la tragédie le drame, dans la comédie le vaudeville, dans la poésie solennelle la poésie légère, dans la *Théodicée* de Leibnitz l'*Histoire de Jenny*, dans les toiles de Poussin les dessus de porte de Watteau, dans la sculpture de Goujon les femmes et les enfants de Coustou, dans le palais et le parc de Versailles Trianon. Je ne m'en plains pas, car s'il n'a plus la grâce

austère de l'autre siècle, il a la grâce encore, et charmante : il tient au dix-septième siècle par l'art délicat et réduit de la Fontaine ; en plusieurs parties, ce n'est pas la corruption d'un genre, mais un genre nouveau. Où les choses elles-mêmes demandent une plus faible mesure il est à son point : il excelle dans la poésie légère ; si l'architecture, qui veut de la grandeur, est moindre chez lui, en revanche les meubles, qui ne sont pas des monuments, les plafonds, les panneaux, les glaces, les menus objets de fantaisie, au moment où le goût est encore pur, sont exquis ; c'est le siècle des éventails.

VIII.

ÉVÉNEMENTS SCIENTIFIQUES.

Je n'entreprends pas l'histoire des sciences de cette époque, je ne parle que de quelques faits qui furent des événements et agitèrent l'opinion.

L'Académie des sciences envoie des savants mesurer des degrés terrestres à l'équateur et au pôle, pour déterminer la forme de la terre. La Condamine, Bouguer, Godin vont au Pérou en 1735, Maupertuis, Clairaut, Camus, Lemonnier vont à Tornéo, en Suède,

en 1736. Au retour, un an après, Maupertuis publiai le récit de son voyage (1738), qui faisait une grande sensation.

En 1752, Duhamel-Dumonceau devinait l'identité de l'électricité des nuages et de l'électricité des machines. Dalibard et Lemonnier faisaient dans ce sens les expériences les plus curieuses et les plus hardies.

Je ne fais que rappeler ce que tout le monde sait : le premier aérostat enlevé au moyen de l'air échauffé, à Annonay, le 5 juin 1783, par les frères Montgolfier, l'expérience répétée à Versailles, le 20 novembre, devant la cour, les Montgolfier ennoblis, et la médaille d'or qui leur fut donnée; la Reine, Monsieur, Madame, le comte et la comtesse d'Artois parmi les souscripteurs; l'hydrogène substitué par Charles à l'air échauffé, le ballon lancé au Champ de Mars le 27 août; un réchaud et une nacelle adaptés à la machine par Montgolfier; Pilâtre de Rozier, avec le marquis d'Arlandes, partant en ballon du bois de Boulogne et passant par-dessus Paris, puis renouvelant son ascension à Lyon avec Montgolfier (23 janvier 1784); la souscription recueillie par M. Faujas de Saint-Fond pour l'ascension de MM. Charles et Robert, qui, le 1er décembre, partent du Champ de Mars de Paris devant une foule immense, et sont reçus à coup de pierres par les habitants de Gonesse, qui couraient sur le monstre; Blanchard passant le Pas-de-Calais avec l'Anglais Jefferies, et sa mort, lorsqu'il essaya de combiner le réchaud de Montgolfier et l'hydrogène de Charles; tous ces hardis aéronautes pensionnés; Franklin répon-

dant à cet homme qui demande à quoi bon les ballons : « A quoi bon l'enfant qui vient de naître ! » Il va sans dire que tout cela ne se passa pas sans petits vers. A la première nouvelle, ce quatrain :

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers ;
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

Cela pour les Français ; ceci pour le ballon :

Vous venez de Lyon ; parlez-nous sans mystère ;
Le Globe est-il parti ? Le fait est-il certain ?
— Je l'ai vu. — Dites-nous : allait-il bien grand train ?
— S'il allait ! Ah ! Monsieur ! Il allait ventre à terre !

Et sur l'ascension de Blanchard :

Au Champ-de-Mars il s'éleva,
Au champ voisin il s'abaissa ;
Chargé d'argent il resta là.
Messieurs, *sic itur ad astra*.

Ainsi se trouva réalisé le rêve du chanoine d'Étampes, Desforges. En 1772, il donna des ailes à un paysan, l'empluma de la tête aux pieds, et le transporta au haut d'un clocher, l'invitant à s'élancer dans l'air ;

le paysan, ami de la routine, refusa, et le chanoine se retourna vers les gondoles volantes.

On ne parla plus partout qu'aérostats. Et les aérostats rendirent tout croyable : on parla sérieusement d'un homme qui avait trouvé le moyen d'empêcher les traits de vieillir. Le *Journal de Paris* annonça qu'un homme avait inventé des sabots élastiques, à l'aide desquels il traverserait une rivière, comme un ricochet, cinquante fois dans une heure. Il ne manquait, comme toujours, que les frais de l'expérience. Monsieur fit une souscription dans sa société, souscription qui fut, comme on pense, parfaitement inutile et appliquée à une œuvre de charité. Une seule personne avait refusé de croire à la merveille : c'était le roi. Cependant Grimm, qui s'amusait de toutes ces nouveautés, rêvait des progrès infinis : la race des hibous et des vautours perfectionnée pour conduire en l'air les demi-fortunes des philosophes et des médecins, et l'art de se fixer dans l'atmosphère au-dessus de la terre, la regardant tourner, et attendant que la Chine ou tout autre pays passât pour y descendre.

En 1775, M. de Jouffroy faisait un essai qui devait avoir d'autres conséquences : il conduisait sur la Saône un bateau mû par la vapeur.

Ces voyages des savants à l'équateur et au pôle, ces expériences sur l'électricité des nuages, ces essais de bateaux à vapeur et d'aérostats, le voyage de la Condamine sur la rivière des Amazones, les *Epoques de la nature*, de Buffon, sont de véritables événe-

ments au XVIII[e] siècle : ils donnaient une haute idée de la science et de l'esprit humain. Songeons à ce que nous éprouvons encore, nous moins neufs que nos ancêtres à ces prodiges, quand il arrive quelque chose de pareil; nous retrouvons en nous aussi quelque chose de cet enthousiasme qui saisissait Lucrèce aux leçons d'Empédocle : « Je frémis et je ressens une volupté profonde en voyant, par ta puissance, les abîmes de la nature ouverts de toutes parts au grand jour. »

Où va donc la science? où la pousse ce désir insatiable de connaître, cette fiévreuse ardeur? D'Alembert, qui en est possédé, le sait et le dit : « L'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité. » Il faut donc gagner cette hauteur, mépriser les fatigues, oublier le repos; et voilà la forte espérance qui, depuis que le monde existe, meut et soutient tant d'âmes généreuses dans les plus durs travaux. *Multi pertransibunt et augebitur scientia,* dit Bacon, beaucoup passeront et la science augmentera. Et Cicéron, avant lui : *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat*, le temps détruit les opinions menteuses et confirme les jugements de la nature. Il fournit à la Place, au bout de deux mille ans, une épigraphe pour son *Système du monde.*

Et l'ignorant ne reste pas étranger à ces découvertes. Il voit les éclipses prédites, et aussi la hauteur des marées, le retour des comètes, la venue de quel-

que astre nouveau, la foudre désarmée, des ponts jetés sur les grands fleuves, des montagnes percées, des rivières canalisées; il entend dire qu'on a mesuré la terre, qu'on a pesé la lune et le soleil, calculé la distance des étoiles; il entend parler d'un messager nouveau plus prompt que la parole, aussi prompt que la pensée; lui-même, porté par la vapeur, il parcourt, en un clin d'œil, d'énormes espaces. A ces spectacles étonnants, des idées germent dans les âmes les plus incultes: l'homme sent qu'il est fait pour être le maître du monde; il sent remuer en lui cet esprit vivace qui sommeille dans le pauvre berger, et s'éveille dans Newton; il imagine, par les progrès accomplis, les progrès à venir, il s'enflamme à la pensée des merveilles inconnues que l'âge suivant verra, et il regrette de mourir.

Saintes émotions de la science! vous avez votre prix inestimable que l'opinion ne fait point. Si quelqu'un ne vous comprend pas, s'il vous raille, ce n'est pas malheur à vous, mais c'est malheur à lui. Si rien ne le touche, Copernic, recevant, sur son lit de mort, le premier exemplaire des *Révolutions célestes;* les fières et religieuses paroles de Képler: « J'écris mon livre: il sera lu par l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe; il pourra attendre son lecteur: Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres; » le vieux Galilée abjurant à genoux la vérité; Lavoisier écrivant un traité de chimie dans les prisons de la Terreur; notre courageux Dulong, invalide de la science, lui consacran

jusqu'au dernier jour les restes d'un corps mutilé ; ces hardis voyageurs qui, à travers les mers, les tempêtes, les fatigues, les dangers sans nombre, vont étudier la configuration de la terre ou ses productions, ou les phénomènes de la nature ; si, dis-je, rien de cela ne le touche, ce peut être un personnage, ce n'est pas un homme.

Rappelons quelques savants qui occupèrent en ce temps l'attention publique.

L'abbé Terrasson, excellent géomètre et newtonien dans un temps où l'Académie des sciences était cartésienne, était celui qui disait à propos d'une belle tragédie : « Qu'est-ce que cela prouve? » Il avait pris parti pour les modernes contre les anciens, avec la Motte et Fontenelle. Suivant la comparaison des âges de l'humanité avec les âges de l'homme, il regardait l'*Iliade* comme l'ouvrage d'un enfant, l'*Énéide* comme l'ouvrage d'un jeune homme ,et le *Télémaque* comme l'ouvrage d'un homme fait. Il était hardi en religion et même en philosophie. Parlant des philosophes qui admettent un Dieu , il disait : « Il leur faut un être à ces messieurs; pour moi je m'en passe. » Lorsqu'on vint pour le confesser : « Monsieur, je suis trop faible pour parler; je vous prie d'interroger madame Luquet, elle sait tout. » Et l'interrogatoire commença des plus amusants.

La Condamine, savant et littérateur, distingué dans les deux genres , et qui fut des deux Académies, après avoir fait le voyage de l'équateur avec Bouguer, pour mesurer les degrés terrestres, et visité pendant

dix ans l'Amérique du Sud, retiré à Paris, le parcourait en tout sens, pour observer et noter. On le trouve aux crucifiements jansénistes, dont il a laissé un procès-verbal (1759) ; il est le curieux. Il avait un grand défaut pour un curieux, c'était d'être sourd ; aussi on l'appelait le syndic des insupportables. Grimm nous a conservé sur lui cette anecdote. Il voulut naturellement assister au supplice de Damiens. Il perça jusqu'au bourreau, et là, tablettes et crayon à la main, à chaque tenaillement, à chaque coup de barre, il demandait à grands cris : « Qu'est-ce qu'il dit? » Les satellites de maître Charlot voulurent l'écarter comme un importun ; mais le bourreau leur dit : « Laissez, Monsieur est un amateur. » Grimm le représente avec l'étourderie et la curiosité d'un enfant, mais d'un enfant bien né, et piquant par son esprit et sa naïveté. Son style était facile, naïf, et il faisait de très-jolis vers, comme ceux qu'il envoyait à l'abbé Terray, à propos de perdrix, qui, adressées au philosophe, furent mangées par le contrôleur général. Il soutint ardemment l'inoculation dans ses écrits de 1654 à 1773 ; son premier *Mémoire* fit une révolution en France. Voltaire avait parlé de cette pratique dans ses *Lettres anglaises,* mais sans émouvoir l'opinion que la Condamine passionna.

Laborde donna, en 1773, ses *Réflexions sur les comètes.* Il avait composé ce mémoire sur les probabilités qu'une comète rencontre la terre, et avait trouvé que si une comète s'approchait de nous de douze ou

treize mille lieues, elle produirait une marée de trois mille toises ; il avait parlé de ces résultats à quelques amis, qui en parlèrent à d'autres ; ce fut une terreur générale, semblable à celle de l'an mille. Lalande dut d'abord donner une explication rassurante dans la *Gazette de France*, du 7 avril, et publia ensuite son mémoire. Les astronomes de l'Académie, entre autres Cassini, l'attaquèrent comme contenant des assertions très-hasardées, et le monde, rassuré par l'Académie, reprit son train accoutumé.

Bailly commença en 1775 la publication de son *Histoire de l'astronomie;* il donna en 1777 ses *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire,* un an après ses *Lettres sur l'Atlantide.* Dans ces trois ouvrages il soutenait, avec plus de force en avançant, que la civilisation était descendue du nord au midi, d'un premier peuple qui aurait existé dans le nord de l'Asie. On sait la part qu'il prit à la querelle du magnétisme animal.

Vaucanson, le célèbre inventeur d'automates, entra à l'Académie des Sciences. Il paraît que tous les membres ne le virent pas entrer avec plaisir. Il s'en aperçut et en parla à Buffon qui lui dit : « C'est que vous n'êtes pas plus fort que moi en géométrie, et qu'ici ils ne font cas que de cela. — Eh ! que ne me le disaient-ils? reprit Vaucanson, je leur aurais fait un géomètre. »

A côté de la science avouée, la science occulte.

J'ai raconté ailleurs (1) l'affaire du mesmérisme, Mesmer arrivant en France en 1778, y publiant son *Mémoire* sur la découverte du magnétisme animal, la conquête de Deslon, les expériences du baquet, l'enthousiasme public, la brouillerie du maître et du disciple, les fidèles partagés entre les deux, les brochures en sens contraires, l'intervention des corps savants, leur jugement défavorable, la chûte du magnétisme à Paris et sa propagation dans les provinces sous la forme nouvelle du somnambulisme.

On sait que le magicien Cagliostro avait fasciné tout son public, même des personnages comme le cardinal de Rohan. Le comte de Saint-Germain était établi dans la plus haute société, à la cour; il avait à peu près assisté à la création du monde, il avait averti Jésus-Christ qu'il lui arriverait malheur, s'il ne changeait pas de plan de conduite, et reconnaissait sur le clavecin la marche qu'il avait entendu jouer lors de l'entrée d'Alexandre à Babylone. Le maréchal de Richelieu lui-même était plein de superstitions : il ne voulut jamais faire sa cour au dauphin, fils de Louis XVI, sachant qu'il ne devait pas régner; l'opinion publique le faisait figurer dans des scènes terribles de sorcellerie; M. de Lévis, qui raconte ces bruits, en rabat quelque chose, et se borne à croire que le maréchal a sacrifié un cheval blanc à la lune.

(1) *Mesmer et le magnétisme animal*, Bibliothèque des chemins de fer, 2e édit., augmentée d'un chapitre sur les tables tournantes et les esprits.

IX.

QUERELLE MUSICALE.

Rappelons la grande querelle de la musique au XVIIIe siècle.

Lulli, florentin, avait été le compositeur du XVIIe siècle; pour être seul, il avait chassé Corelli. On lui doit le récitatif français. Je ne sais s'il était bien goûté de son temps, mais, quand Rameau parut, on lui opposa Lulli; et ses premiers ouvrages (il débuta en 1732, par le *Samson* de Voltaire) furent mal reçus. Il fut pourtant soutenu par quelques hommes de goût; *Castor et Pollux* fut donné avec succès en janvier 1754, et bien des fois repris. Les Italiens arrivèrent au mois d'août 1752. En vingt mois, ils donnèrent douze comédies, parmi lesquelles la *Serva padrona* de Pergolèse et des pièces de Jomelli et de Léo. On avait opposé Lulli à Rameau, mais devant le danger commun lullistes et ramistes se réconcilièrent, on les opposa tous les deux, surtout le plus nouveau, aux Italiens, avec la même passion. La querelle fut des plus vives. Les partisans de la musique française et de la musique italienne se séparèrent au théâtre en deux

groupes, les premiers sous la loge du roi, les seconds sous la loge de la reine, d'où on les appela le *Coin du roi* et le *Coin de la reine*. Dans le coin de la reine on trouvait Rousseau, Diderot, d'Alembert, Buffon, Turgot, d'Holbach, Helvétius, plus tard, Marmontel et Morellet. Il n'était pas permis d'être neutre, la nation formait deux camps. Il parut, dit-on, une soixantaine de brochures pour et contre. Grimm lança contre la musique française son *Petit prophète de Boehmischbroda,* qui étonna Voltaire lui-même : « De quoi s'avise donc ce bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? » J.-J. Rousseau acheva la défaite par sa *Lettre sur la musique française.* On songea à l'exiler, et l'orchestre de l'Opéra le brûla en effigie. D'Alembert était italien et président des assemblées. L'abbé de Voisenon, ennemi, fit imprimer une affiche portant « que le goût avait été perdu en France; qu'on disait que deux Allemands (il entendait Grimm et d'Holbach) l'avaient trouvé sur la place du Palais-Royal, et qu'ils étaient priés de le rendre. » On s'y prit d'une curieuse façon pour donner la victoire à la musique française. Mondonville avait composé un opéra de *Titon* et l'*Aurore;* Madame de Pompadour voulut qu'il réussît. Ce fut une dragonnade. « Toute la maison du roi fut commandée. Le jour de la première représentation, MM. les gendarmes de la garde du roi, MM. les chevau-légers et les mousquetaires remplissaient le reste du parterre. Lorsque MM. du coin arrivèrent pour prendre leurs places, ils ne purent en approcher, et furent obligés de se disperser dans les corridors et au

paradis, où, sans rien voir, ils furent témoins des applaudissements les plus bruyants qu'on eût jamais prodigués à une première représentation. Un courrier fut dépêché à Choisy, où était le roi, pour porter la nouvelle du succès. Notre défaite fut complète. »

En mars 1754, l'Opéra bannit la musique italienne, et les auteurs repartirent pour l'Italie.

Grimm caractérise sévèrement la musique française. Comme fond, un récitatif lourd et traînant; pour varier ce fond, des fredons, des ports de voix, des cadences ; pour la passionner, un choix de mots tragiques, comme *larmes* et *bonheur*, la musique pleurant invariablement sur le mot *larmes*, et s'exaltant sur le mot *bonheur*, que le personnage fût d'ailleurs heureux ou malheureux; pour la relever, un choix de mots lyriques : *vole*, *lance*, *murmure*, *voltige*, *enchainé*, *gloire*, *victoire*, *ravage*, *ramage*, *triomphe*, la musique papillotant sans cesse et jouant sur le mot, le tout enchâssé dans des morceaux exprès de poésie épique, tableaux, comparaisons, sentences, style figuré; pour l'égayer, de beaux décors et des danses. « Arrive-t-il quelque incident heureux ou malheureux? aussitôt il est célébré par des danses, et l'action est suspendue par le ballet; cette partie postiche est même devenue en ces derniers temps la principale du *poëme lyrique* : chaque acte a besoin d'un divertissement, terme qui n'a jamais été pris dans une acception plus propre et plus stricte. Suivant cet usage, l'opéra français est devenu un spectacle

où tout le bonheur et tout le malheur des personnages se réduit à voir danser autour d'eux. »

Grimm attribuait tous ces défauts à la définition de l'opéra français : l'épopée mise en action et en spectacle. L'âme de l'opéra étant le merveilleux visible, les personnages sont des êtres dont les accents n'ont nul modèle dans la nature, leur déclamation est arbitraire et indéterminée. Pour lui, dès 1752, dans son *Prophète*, il faisait dire à son Génie : « Et je consacrerai ton opéra, comme celui des Italiens, aux grands tableaux et aux passions, et à l'expression de tous les caractères, depuis le pathétique jusqu'au comique. Et tu ne t'amuseras plus à faire des éclairs et des tonnerres et des orages, car je t'apprendrai à faire parler les Mérope, les Andromaque et les Didon. » Il ne varia jamais là-dessus. Dans sa justice il ne rejeta pas la danse, parce qu'on l'avait mise partout aux dépens de la musique; mais, selon Noverre, il la concevait comme un art d'imitation, propre à exprimer, sans autre langue que celle du geste et des mouvements, tous les sentiments et toutes les passions, et, à ce titre, la jugeait digne de se montrer pour son compte sur la scène.

Toutes les mêmes idées sur le fond de la musique française et les agréments empruntés se retrouvent dans Rousseau, dans sa *Lettre à M. Grimm* (1752), et dans sa *Lettre sur la musique française*, publiée en 1754, lorsqu'il était certain que les Italiens seraient congédiés :

La langue française est celle des philosophes et des sages ; elle semble être faite pour être l'organe de la vérité et de la raison ; la langue italienne douce, sonore, harmonieuse, accentuée plus qu'aucune autre, est la langue de l'Europe la plus propre à la musique. Le vrai récitatif est celui qui, sous la condition nécessaire de l'harmonie, approche le plus de la parole ; la raison qui assure la supériorité au récitatif italien, c'est le rapport plus grand de celui-ci à la déclamation italienne que du récitatif français à la déclamation française. Proprement les Français n'ont point de vrai récitatif ; ce qu'ils appellent ainsi n'est qu'une sorte de plain-chant modulé, une espèce de chant mêlé de cris ; leurs airs ne sont à leur tour qu'une espèce de récitatif mêlé de chants et de cris. Les Italiens ont pour leur mélodie, d'abord la douceur de la langue, ensuite la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables en se rendant plus sensibles, et, sans donner de dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression On ne lui trouve d'abord que des grâces, mais on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des compositeurs dans les grands morceaux de musique. Un autre avantage est la précision de la mesure. En France on la bat, ailleurs on la suit. Enfin, notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne : elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré ; mais la mélodie italienne trouve sur chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets.

Elle est, quand il plaît au musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, elle change sur le même mouvement de caractère au gré du compositeur.

Rousseau joignait à ces observations le plus vif éloge de Pergolèse, et répétait le mot de Cicéron sur Homère, que c'est avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'art, de savoir s'y plaire. Il y a dans toutes ces observations beaucoup de vérité et de délicatesse; mais Rousseau ne pouvait se contenter de cela, il voulait prendre les choses sur un plus haut ton, soutenir une thèse éclatante ; il termina donc sa lettre par ce manifeste :

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible; que le chant français n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en est brute, sans expression, et sentant uniquement son remplissage d'écolier ; que les airs français ne sont point des airs ; que le récitatif français n'est point du récitatif. D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

Une fois les Italiens renvoyés, il écrivit la *Lettre d'un Symphoniste de l'Académie royale de musique à ses camarades de l'orchestre*. Là se trouvaient ces vers :

O Pergolèse inimitable,
Quand notre orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd violon,
Je crois qu'au rebours de la fable
Marsyas écorche Apollon.

Le symphoniste enivré proposait à ses camarades de faire la loi à tout nouvel arrivant : si la musique était médiocre on en parlerait avec admiration, si elle se trouvait bonne, on en parlerait avec dédain : « Notre jugement séduira les sots, qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison; et le plus grand nombre sera pour nous. »

Telle était, selon nos critiques, la musique française avant Rameau.

Rameau, qui succède à Lulli, trouve de beaux récitatifs et de beaux airs, mais ne touche pas au système musical, il ajoute seulement l'harmonie, accompagnements et chœurs; ses airs de danse en particulier plurent et plaisent beaucoup. Dans sa *Lettre à Grimm*, Rousseau loue Rameau et le critique. Il n'est pas de l'avis de Grimm, qui appelle *Pygmalion* divin et le chef-d'œuvre de l'art, mais il reconnaît dans l'auteur :

Un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connaissance de toutes les choses d'effet, beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui et retourner les siennes; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles ; plus

de savoir que de génie, ou du moins un génie étouffé par trop de savoir; mais toujours de la force et de l'élegance, et très-souvent du beau chant; pas d'unité savante, le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés; le récitatif moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lulli, admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque partout ailleurs. On lui a cette obligation d'avoir le premier élevé le théâtre de l'Opéra au-dessus des tréteaux du Pont-Neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite musique autour duquel nos petits musiciens tournaient sans cesse depuis la mort de Lulli. Il est le premier qui ait fait des symphonies et des accompagnements travaillés. L'orchestre de l'Opéra ressemblait, avant lui, à une troupe de quinze-vingts attaqués de paralysie. Il les a un peu dégourdis. Mais les accompagnements trop travaillés détruisent l'attention du spectateur en la partageant, et prendre l'esprit d'un accompagnement, faire valoir et soutenir des voix, c'est l'art de tous les orchestres du monde, excepté celui de notre Opéra.

Rousseau terminait sur Rameau en disant qu'il faudrait que la nation lui rendît bien des hommages pour lui accorder ce qu'elle lui doit.

Rousseau et Rameau se trouvèrent aux prises plus tard sur un point de théorie musicale. Rameau avait publié des ouvrages théoriques, heureusement abrégés par d'Alembert, dans ses *Eléments de musique*, et donné un principe à l'art, en sorte que, dit Rousseau :

L'étude de la composition, qui était autrefois une affaire de vingt années, est à présent celle de quelques mois. C'était fort bien, mais dès qu'on put être musicien à si peu de frais, tout le monde s'en mêla et du premier coup se prétendit maître. La France se trouva inondée de mauvaise musique et de mauvais musiciens, parce que chacun croyant connaître toutes les finesses de l'art, dès qu'il en a su les éléments, tous se sont mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille et l'expérience leur eussent appris à discerner la bonne.

La discussion s'éleva entre Rousseau et Rameau, à propos des articles de musique insérés par le premier dans l'*Encyclopédie* vers 1750, et qui formèrent le *Dictionnaire de musique;* on peut croire aussi que l'anonyme de la *Lettre à Grimm* avait été mal gardé. En 1755, Rameau critique les articles de Rousseau, par une brochure intitulée : *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie.* Dans ces *Erreurs sur la musique,* Rousseau ne trouvait rien de juste que le titre. Il laissa les points de détail et porta la discussion sur deux principes dont un nous intéresse : « Le principe qui a guidé M. Rameau dans tous ses écrits et qui pis est dans toute sa musique est que l'harmonie est l'unique fondement de l'art, que la mélodie en dérive, et que tous les grands effets de la musique naissent de la seule harmonie. » Rousseau soutient la cause qu'il soutient plus tard encore dans ses *Observations sur l'Alceste* :

Les plus beaux accords, ainsi que les plus belles cou-

leurs, peuvent porter aux sens une impression agréable, et rien de plus; mais les accents de la voix passent jusqu'à l'âme, car ils sont l'expression naturelle des passions, et en les peignant ils les excitent. C'est par eux que la musique devient oratoire, éloquente, imitative; ils en forment le langage; c'est par eux qu'elle peint à l'imagination les objets, qu'elle porte au cœur les sentiments. La mélodie est dans la musique ce qu'est le dessin dans la peinture; l'harmonie n'y fait que l'effet des couleurs. C'est par le chant, non par les accords, que les sons ont de l'expression, du feu et de la vie; c'est le chant seul qui leur donne les effets moraux qui font toute l'énergie de la musique. En un mot, le seul physique de l'art se réduit à bien peu de chose, et l'harmonie ne passe pas au delà.

Cela est bien spécieux, et pourtant nous n'oserions pas affirmer que Rousseau a complétement raison, et qu'il ne met point l'harmonie un peu bas. Il y a sur une toile un jeu des couleurs portées par les divers personnages qui plaît à l'œil; reculez ces couleurs, vous avez un fond, un ciel qui, non-seulement par son ton relève le ton de la scène, mais par son caractère propre, par l'accord ou le contraste, en augmente l'impression sur nos âmes; même ce fond, ce ciel pourra se détacher et subsister par lui-même, et produire pour son compte un effet moral. Ainsi est-il de l'harmonie; elle est, si on le veut, un simple jeu de sons qui ne va qu'à l'oreille; associée à la mélodie, comme fond, elle peut la

faire ressortir à l'oreille plus frappante encore; mais puissante, éclatante, énergique, pressée, âpre ou faible, couverte, douce, lente et aimable, elle porte dans l'âme son impression distincte, soit qu'elle s'associe au chant ou qu'elle vive pour son compte. Elle représente essentiellement cet ordre du monde inanimé sous lequel se meut la vie, ces grandes lois de la nature qui enferment l'homme et contre lesquelles il se débat. Il y a telles harmonies de Gluck qui font sentir, dans sa force, la fatalité antique; ceux qui l'ont entendu ne me démentiront pas. Enfin, l'harmonie est la science, la science du style, l'art d'écrire, de développer une pensée musicale, art géométrique et austère qui donne aux maîtres tant de gravité et d'autorité.

On retrouve plus tard Rousseau avec plaisir admirant et commentant l'*Alceste* et l'*Orphée*. On voit par une note qu'il donna à Gluck le secret de rendre touchante et déchirante par sa gaîté même la fête qui était choquante dans l'*Alceste* italien. Quant à Rameau, il afficha toujours du mépris pour la musique italienne. Le plus bel air de Léo, de Vinci, ou de Pergolèse, le faisait fuir, dit Marmontel.

Dans l'intervalle de la première à la seconde querelle musicale, on essaie de naturaliser chez nous l'*Oratorio* (1758). Mondonville, directeur du concert spirituel, à la recherche de paroles convenables, s'adressa tout juste à Voisenon, à l'auteur de la *Coquette fixée*, qui lui donna les *Israëlites sur la montagne d'Oreb*. Le succès fut très-tranquille.

En 1763, Mozart, qui n'avait pas encore sept ans, passait à Paris, improvisait et jouait, et transportait ses auditeurs.

Gluck donna chez nous son premier opéra, *Iphigénie en Aulide,* en avril 1774. Cette pièce avait eu le plus grand succès à Vienne, mais les directeurs de l'Académie royale de musique l'avaient refusée un an auparavant, et il avait fallu l'intervention de la dauphine, Marie-Antoinette, pour déterminer l'administration de l'Opéra. La première représentation fut froide, la seconde enthousiaste : on demanda une demi-heure l'auteur, qui ne parut point. *Orphée* fut encore plus goûté en Italie, il fut reçu en France avec transport (août 1774); jamais musique n'avait fait impression si vive et si profonde. *Alceste,* donnée en avril 1776, tomba d'abord par la gaucherie du poëme et surtout la platitude du dénouement; on le rendit un peu moins ridicule et le public fut enchanté; pourtant le succès fut moindre que d'*Orphée* et d'*Iphigénie en Aulide :* il déconcertait un peu les oreilles accoutumées à des chants plus doux, il paraissait à plusieurs triste et barbare. Pourtant *Alceste* remporta un bien grand triomphe, et les amis de Gluck avaient raison d'en être fiers : on y avait inséré un ballet, le public le hua. Gluck était en France, il lui fallut consentir à voir une parodie d'*Alceste* intitulée *La bonne femme ou le Phénix. Armide,* représentée en septembre 1777, fut écoutée assez froidement; on applaudit vivement quelques airs du quatrième acte et la fin du premier acte, qui, peu après, fut l'endroit

le plus critiqué. Le chœur qui interrompt le récit d'Aronte parut toujours d'un effet admirable. On trouvait que Gluck avait travaillé dans un genre qui n'était pas le sien, on l'avait pris comme un musicien d'une grande énergie, il fallait bien quelque temps pour s'habituer à voir en lui un compositeur charmant.

Gluck occupait seul la scène depuis huit ans, et il semblait que la révolution était assurée. Piccinni, d'abord sollicité de venir en France par la Borde, valet de chambre de Louis XV, puis en 1775 par le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples à Paris, avec l'autorisation de Marie-Antoinette, vint à Paris en décembre 1776. Marmontel arrangea pour lui le *Roland* de Quinault; on eut bien de la peine à obtenir la représentation de l'ouvrage. Outre les succès de Gluck, il avait contre lui le souvenir de la protection de Mme du Barry. Le *Roland* donc (février 1778) et la reprise de *Castor et Pollux* de Rameau emportèrent ailleurs les esprits. Il était visible que le succès de ce dernier ouvrage était un succès d'opposition : le public se battait à la porte du théâtre et bâillait dans la salle. Les gluckistes étaient abattus. Grimm, à l'arrivée de Piccinni, avait raillé les amateurs de la musique existante : « Vouloir sans cesse varier nos plaisirs! Est-ce qu'on peut changer de système en musique comme en politique? » Gluck cependant prépare son *Iphigénie en Tauride* et la donne l'année suivante (mai 1779). Nul ouvrage n'avait fait une impression si forte et si générale. Piccinni répond par son *Atys* (février 1780), qui gagne à chaque re-

présentation, et par une autre *Iphigénie en Tauride* (janvier 1781); la scène de l'amitié au troisième acte, surtout l'air de Pylade : *Oreste, au nom de la patrie*, fut très-goûté, mais en somme, l'accueil du public fut froid.

Gluck part pour Vienne en 1780. En 1782 arrive en France un nouveau personnage, Sacchini; il se forma un tiers parti des sacchinistes, « gluckistes mitigés, qui n'appartenaient parfaitement à cette secte que par leur jalousie contre Piccinni. » Marie-Antoinette encore protégea le nouveau venu, recommandé par son frère Joseph II. Sacchini donne d'abord son *Renaud* (février 1783) qui réussit médiocrement; en septembre 1783, Piccinni donne sur le théâtre de la cour sa *Didon*; et en septembre de la même année Sacchini, sa *Chimène*. Les gluckistes avaient grande envie de l'adopter pour l'opposer à Piccinni. » Le roi, qui de sa vie n'avait pu entendre un opéra d'un bout à l'autre, ne se lassa point d'entendre l'opéra de *Didon* : « Il me fait, disait-il, l'impression d'une belle tragédie. » Piccinni eut, outre une pension de 6,000 livres, une gratification de la même somme, et Sacchini eut une pension égale à celle de Piccinni. *Didon* fut donnée au public deux mois après, et *Chimène* en février 1784, qui fut écrasée par le succès de *Didon*; *Dardanus* (novembre 1784) ne réussit guère, *Pénélope* (décembre 1785) fut très-goûtée. Sacchini quitta Paris en 1791 et y revint à la fin de 1798; son *Œdipe à Colone*, enfin représenté en janvier 1787, après des difficultés sans

nombre, transporta le public. La mort de l'auteur ajouta encore au succès de l'ouvrage.

Le fond de la querelle est très clair ; c'est l'éternelle querelle de la poésie et de la prose : ici des mélodies charmantes et variées, mais peu d'émotion et d'unité dramatique, peu de grands morceaux d'ensemble, d'harmonie, une sorte de concert, un charme de l'oreille ; là une profonde unité, une grande vérité, une grande force, de puissants effets d'harmonie, un langage pour l'âme, mais quelque chose de triste et de rude. Suivez ces écoles, non pas dans les maîtres, où le génie corrige et élargit les systèmes (Gluck faisait à la fois l'*Alceste* et l'*Armide*), mais dans les disciples, vous aurez d'un côté un récitatif, une mélopée appliquée à un poëme, de l'autre des chants en l'air, des cadences et des modulations; on perdra l'élégance ou la vérité. Gluck, dans l'histoire, est seul : sa prose, du genre de Pascal et de Bossuet, n'est qu'à lui.

Gluck savait ce qu'il faisait ; il l'a dit bien des fois, notamment dans son épître dédicatoire d'*Alceste* et dans sa lettre au *Mercure de France* (février 1773) :

Je cherchai à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus ; je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les cou-

leurs. L'imitation de la nature est le but reconnu que le poëte et le musicien doivent se proposer. Toujours simple et naturel, autant qu'il m'est possible, ma musique ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la poésie.

Comme dit de lui Wieland, il a suivi la maxime de Pythagore, il a préféré les muses aux syrènes. Mais était-il besoin de le louer, comme fit Suard, de n'avoir guère employé plus de notes qu'il n'y a de syllabes dans les vers? Il a dit jusqu'où il voulait en venir :

Nous aurions peut-être, M. Rousseau et moi, en cherchant une mélodie noble, sensible et naturelle, avec une déclamation exacte selon la prosodie de chaque langue et le caractère de chaque peuple, pu fixer le moyen que j'envisage de produire une musique propre à toutes les nations et de faire disparaître la ridicule distinction des musiques nationales.

C'était une réaction contre la musique italienne; et, pour être juste, il faut se rappeler ce qu'était devenu l'opéra dans ce pays : pas d'unité dramatique, la scène méprisée, le récitatif nul, point de grands ensembles, toutes les pièces : l'ouverture, les chants et les airs, détachés les uns des autres et du poëme; des airs sans substance et chargés d'ornements, une sorte de ramage, ce que seraient dans une œuvre de poésie ou d'éloquence des tirades et des concetti, la tragédie en ariettes, comme disait Suard. Gluck

corrigea tout cela : il maintint l'intérêt dramatique, subordonna la musique à la poésie, rapprocha l'un de l'autre le récitatif et le chant.

Prenant les choses dans l'abstraction, on conçoit la chaleur des passions contraires ; heureusement les rivaux au XVIII[e] étaient Gluck et Piccinni, de grands artistes et sincères. Tandis que leurs partisans allaient s'éloignant de plus, eux ils se rapprochaient : Piccinni donnait sa *Didon,* Gluck son *Iphigénie en Tauride.* Les amis jaloux de Gluck déconcertés en vinrent à dire que Piccinni s'était fait gluckiste ; du côté de Piccinni, on eût dit avec autant de vérité que Gluck s'était fait piccinniste. Sacchini offrit un compromis entre les deux écoles : il était italien, il « gluckina ; » mais, aussi estimable qu'il fût, il n'était qu'un compromis ; au lieu de mitiger Gluck il fallait le compléter. Pendant qu'on disputait et qu'on cherchait en France, Mozart trouvait *don Juan.*

La querelle musicale, au XVIII[e] siècle, naquit à propos de l'opéra d'*Omphale* de Destouches, repris en 1752. Grimm le critiqua dans sa *Lettre sur Omphale,* où il fit l'éloge de la musique italienne. Quelqu'un répondit par des *Remarques au sujet de la Lettre de M. Grimm sur Omphale,* et Rousseau fit sa *Lettre à M. Grimm au sujet des remarques,* etc. La querelle reprit par la lettre du bailli du Rollet à l'administration de l'Opéra insérée au *Mercure de France* en août 1774, pour lui proposer d'engager Gluck à venir à Paris donner son *Iphigénie en Aulide,* ex-

pliquant le nouveau système de musique. Du Rollet, était attaché à Vienne à l'ambassade de France. L'abbé Arnaud et Suard se déclarèrent partisans enthousiastes de Gluck, dans la *Gazette de littérature*, le second à part dans les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard*. Marmontel combattit le système de Gluck dans son *Essai sur les révolutions de la musique en France* (1777). Il y soutenait que la tragédie ne pourrait pas être introduite à l'Opéra ; il y défendait le plaisir contre l'émotion, la mélodie contre l'expression, la musique contre la poésie : « Entre les arts comme entre les hommes, la plus heureuse société est celle où chacun perd le moins qu'il est possible de ses avantages et de sa liberté. » Après des critiques très-fortes, il écrivait ceci : « M. Gluck a été bien accueilli par les Français, et il a mérité de l'être. Il a donné à la déclamation musicale plus de rapidité, de force et d'énergie, et, en exagérant l'expression, il l'a du moins sauvée d'un excès par l'excès contraire. Il a su tirer de grands effets de l'harmonie, engagé les chœurs dans l'action et lié la danse avec la scène. » On trouva de trop ou la critique ou les éloges, et cet écrit, qui voulait être impartial, ne fit qu'envenimer la dispute. A la représentation d'*Alceste*, quand Alceste chante : Il me déchire et m'arrache le cœur, Marmontel répond qu'on lui arrache les oreilles. La feuille de l'abbé Arnaud répète son propos et ajoute qu'un voisin lui a répliqué : « Ah Monsieur ! quelle fortune, si c'est pour vous en donner d'autres ! » Il compose un poëme sur *la guerre de la musique* ;

Suard lui fait dire que s'il s'avise jamais de le publier, il lui coupera le visage (ainsi parlaient les gens de lettres dans cette émeute), et, comme Marmontel le lisait partout, il voulut bien ne lancer contre lui que cette épigramme :

Ce Marmontel, si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle,
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à si sotte mine
Et de ridicules bardé,
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine;
Jamais secret ne fut si bien gardé.

On se jouait de bons tours. En voici un dont l'invention appartient aux piccinnistes. A un concert, en 1781, on avait annoncé sur l'affiche un air italien de Gluck ; au moment où on se disposait à l'exécuter, tous les piccinnistes affectent de sortir ou d'aller au foyer, les gluckistes redoublent d'attention, et, restés seuls maîtres du champ de bataille, ils se tuent d'applaudir ; c'était un air de Jomelli, et sifflé en Italie. Il y avait les boutades. L'abbé Arnaud écrivit que Gluck avait retrouvé la douleur antique; l'ambassadeur de Naples répondit qu'il aimait mieux le plaisir moderne. Il y avait les aménités. Les piccinnistes logeaient Gluck rue du Grand-Hurleur, et les gluckistes Piccinni rue des Petits-Chants.

Quoi que fît Marmontel, il perdit le fond de la

cause. Il avait prétendu dans son récent ouvrage, et autrefois dans l'*Encyclopédie*, que la tragédie ne pourrait pas être introduite à l'Opéra, que l'opéra comportait seulement le merveilleux, la féerie et la fable; Gluck prouva le contraire, et Marmontel lui-même prétendit faire une tragédie quand il composa sa *Didon* pour Piccinni. J.-J. Rousseau converti avouait que la langue française pouvait comporter la musique dramatique. Grimm, qui penchait vers la musique italienne, le reconnaissait aussi, et, étonné par l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, il disait : « Je ne sais si c'est là du chant, mais peut-être est-ce beaucoup mieux. »

Tels étaient les principaux champions des deux systèmes de musique. La querelle était régulièrement entre le *Journal de la Littérature* pour la musique italienne, et le *Journal de Paris* pour Gluck. La Harpe, dans son journal, dit quelques mots en faveur de la brochure de Marmontel; il vit plusieurs portes se fermer pour lui, et deux jours après désavoua ses paroles. Mais tout d'un coup il se prit à critiquer *Armide*, et, à propos d'Armide, tout le système musical de Gluck. Il fallait bien parler de la pièce nouvelle et montrer qu'on se connaissait en musique. Par malheur, il commit une foule de légèretés; Gluck écrivit à Suard pour l'inviter à relever cette attaque, et Suard, qui d'ailleurs y était intéressé personnellement, maltraita son confrère avec autorité. En parlant du duo entre Achille et Agamemnon, la Harpe avait dit : « Il n'est pas con-

venable à la dignité de ces héros de parler ensemble. »

L'Académie était profondément divisée en gluckistes et piccinnistes; les candidats devaient choisir. D'Alembert, qui désirait la conciliation, y perdit sa diplomatie. Marmontel, luttant contre Suard pour la place de secrétaire perpétuel, n'avait peut-être pas assez de l'ancienneté de sa réception et de ses travaux littéraires, si le succès de *Didon* n'eût tout emporté. L'abbé Maury, qui aspirait à l'Académie, voulut ménager tout le monde et se brouilla avec tout le monde; il fut repoussé une première fois en 1778, et, s'il réussit en 1785, c'est que les piccinnistes, à l'exception de la Harpe, lui pardonnèrent.

Que de bruit autour de deux maîtres! Eux ils se rendaient justice. A la mort de Gluck (1786), Piccinni écrit dans le *Journal de Paris* une lettre où il parle de Gluck comme il convenait à Gluck et à lui, et propose de fonder à perpétuité, en son honneur, un concert annuel exécuté le jour de sa mort, uniquement composé de sa musique.

Chose curieuse! Pendant qu'on se disputait au Grand-Opéra sur les deux musiques, l'Opéra-Comique faisait sans tant de bruit sa révolution. Philidor ajoutait l'harmonie à la langue agréable de Duni et de Monsigny. Grétry, de Liége, arrivait à Paris en 1767, sur le conseil de Voltaire; il donnait en 1769 *Le Tableau parlant*, en 1770 *Les deux Avares*, en 1771 *Zémire et Azor*, puis l'*Ami de la maison*, en 1784 *Richard Cœur de Lion*. Chez lui peu de science,

mais des chants aimables, simples et expressifs. Un jour qu'on discutait au foyer de l'Opéra-Comique sur les moyens de produire l'émotion, quand chacun eut proposé le sien, « Messieurs, dit Grétry, je connais quelque chose qui fait plus d'effet que tout cela. — Quoi donc ? — La vérité. » Ne dirait-on pas que le mot est de Gluck ?

Mais, pour qu'il y eût de la vérité dans la musique, il fallait qu'il y en eût d'abord dans le poëme, que l'opéra-comique renonçât à son genre de gaîté cynique, comme l'opéra à la féerie. Sedaine fit cette révolution.

On voit qu'en définitive, la musique n'a rien perdu dans ce tumulte, et qu'à travers bien des folies le génie national avait profité, ce qui arrive souvent en France.

X.

SOCIÉTÉS ET SALONS.

Il faut distinguer ici les sociétés particulières et les salons. Les sociétés particulières sont composées de gens très-distingués, ne sont que pour l'agrément du petit nombre qui en fait partie; les salons, ouverts à plus de monde, donnent le ton. Encore on ne devra

compter parmi les salons véritables que ceux qui sont gouvernés; les autres n'étant, pour ainsi dire, qu'un endroit public. A ce titre, on ne trouve guère de salons que ceux de Mme de Lambert, de Mme de Tencin, de Mme Geoffrin, de Mme du Deffand, de d'Holbach, d'Helvétius, de Mlle de Lespinasse et de Mme Necker. Mme de Lambert meurt en 1733, Mme de Tencin en 1749. Mme Geoffrin en 1777, Mme du Deffand en 1780, d'Holbach en 1789, Helvétius en 1771, Mlle de Lespinasse en 1776, Mme Necker après la révolution. En décrivant ces diverses réunions, autant que possible, nous suivrons les temps :

Avant les salons, avaient été les cafés, qui durèrent, quelque temps encore. Il fallait là, pour la foule et le bruit, un ton et une voix particulière, ce que Grimm appelait chez Duclos une voix de gourdin. Duclos qui y a brillé nous en parle dans ses Mémoires. En 1726, les deux cafés où se rassemblaient les gens de lettres étaient ceux de Procope, en face de la Comédie, et celui de Gradot, sur le quai de l'Ecole. La Motte, Saurin, Maupertuis étaient les plus distingués de chez Gradot; Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret et quelques artistes s'étaient adonnés au café Procope. Piron y venait de temps en temps. Boindin ne montrait jamais plus d'esprit dans une dispute que lorsqu'il avait tort, ce qui lui arrivait assez, quand il ne parlait pas le premier, attendu qu'il était naturellement contradicteur. Fontenelle lui en ayant demandé la cause : « C'est, dit-il, que je vois des raisons contre tout. —Et moi, répondit Fon-

tenelle, j'en vois à tout. » Raisonnable dans le tête-à-tête, en public il désirait avec passion les applaudissements. Duclos devint vite son antagoniste. Un jour que Boindin soutenait la pluralité des dieux, Duclos partit d'un éclat de rire et dit : « Il n'est chère que de vilain. » Marmontel, dans sa jeunesse, recherchait le vieux Boindin, qui lui donna un jour rendez-vous au café Procope. On convint, pour parler librement, de se faire un argot : l'âme s'appelait Margot, la religion Javotte, la liberté Jeanneton, et Dieu M. de l'Être. Un homme de mauvaise mine vint à demander à Boindin ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'était si mal conduit, et dont il était si mécontent. Boindin, qui sentit son homme, répondit : « Monsieur, c'était un espion de police. »

La marquise de Lambert, élève de Bachaumont, tint son salon environ vingt-trois années, à partir de 1710, salon composé d'un choix de gens de lettres et de gens du monde, et d'où sortirent, à cette époque, la plupart des académiciens. En pleine Régence, ce salon conservait la bienséance exacte, et même, si la maîtresse de la maison faisait dominer son goût, il devait y avoir dans les conversations, avec un peu de précieux, une assez forte teinture de morale. Elle ne connaît, dit d'Argenson, d'autre passion qu'une tendresse presque platonicienne. Le président Hénault rapporte qu'après la conférence académique, il y avait une compagnie galante, et qu'elle « prêchait la belle galanterie à des gens qui allaient un peu au delà. Le principal personnage était Fontenelle ; on trouve chez

elle la Motte, Mairan, le président Hénault, d'Argenson, le père Buffier, l'abbé de Choisy, de Sacy.

Mlle Lecouvreur, jusqu'en 1730, voyait Fontenelle, Voltaire, Dumarsais, d'Argental, le comte de Caylus, le comte de Saxe.

Chez Mme de Tencin, jusqu'en 1749, on trouve Fontenelle, Bolingbroke, Montesquieu, Marivaux, Pont de Veyle, Mairan, Trublet, Helvétius, alors jeune, et un moment Marmontel. « C'était, dit ce dernier, une femme d'un esprit et d'un sens profond, mais qui, enveloppée dans son extérieur de bonhomie et de simplicité, avait plutôt l'air de la ménagère que de la maîtresse de la maison. — Je m'aperçus bientôt qu'on y arrivait préparé à jouer son rôle, et que l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. — Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vînt à lui, mais il l'attendait. Mairan guettait l'occasion. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher. Helvétius, attentif et discret, recueillait pour semer un jour. » Ajoutons que Mairan, de Béziers, avait l'esprit fin et original, et une vivacité méridionale que l'âge eut de la peine à tempérer. On dut citer souvent de lui ce mot curieux : « A Béziers, nous avons de l'esprit, mais ils sont fous. » Marivaux, avide de louanges, ménageait l'amour-propre des autres, pour que le sien fût respecté. Il était puni

par où il péchait : « Il était honnête homme, dit Grimm, mais d'un caractère ombrageux et d'un commerce difficile ; il entendait finesse à tout ; les mots les plus innocents le blessaient. »

Suard parle de Mme de Tencin comme Marmontel : « Elle avait beaucoup d'esprit, et encore plus de caractère; son esprit avait toujours l'air de la raison, et il s'appliquait à tout. Jamais on n'eut plus de justesse dans le coup d'œil avec plus de simplicité dans le ton, ni plus d'adresse dans la conduite avec des manières plus naturelles. » Il la compare à Marivaux. Marivaux embarrassait souvent la question par des sophismes qui avaient un air simple à force de subtilité, et Mme de Tencin embarrassait à chaque instant Marivaux par des observations dont l'extrême naturel dissimulait la justesse. »

Un jour, en présence de Fontenelle, on lit cet amphigouri de Collé :

Qu'il est bien de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est beau de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours sans suite et tendre
Égarez un cœur éperdu ;
Souvent par un malentendu,
L'amant adroit se fait entendre.

Fontenelle entend ce couplet et veut le faire recommencer, pour le comprendre mieux. Mme de Tencin

lui dit : « Eh ! grosse bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimatias. « Il ressemble si fort, répliqua Fontenelle, à tous les vers que j'entends lire et chanter ici, qu'il n'est pas étonnant que je me sois mépris. »

Mme de Tencin, très-habile politique, ne songeait pas uniquement, dans la formation de son salon, au plaisir de la conversation. On le voit par le conseil qu'elle donna à Mme Geoffrin, et que Walpole rapporte (25 janvier 1766) : « Elle conseilla à Mme Geoffrin de ne rebuter aucun homme. Quand même, disait-elle, neuf sur dix ne se donneraient pas un liard de peine pour vous, le dixième peut vous devenir un ami utile. » Elle tirait parti du sot comme de l'homme d'esprit, a dit Suard.

Je me souviens, dit Marmontel, de deux conseils qu'elle me donna; l'un fut de m'assurer une existence indépendante des succès littéraires, et de ne mettre à cette loterie que le superflu de mon temps. « Malheur, me disait-elle, à qui attend tout de sa plume; rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire ; l'homme qui fait un livre ou une tragédie n'est jamais sûr de rien. » L'autre conseil fut de me faire des amies plutôt que des amis. « Car, au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes ; et puis ils sont les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les vôtres ; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui

vous touche ; demain à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous servir, etc. »

Elle vit bien que madame Geoffrin lui succéderait. Un jour que cette dame lui faisait visite, elle dit à ses convives : « Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. »

Chez madame Doublet le principal étaient les nouvelles : chacun fournissait ce qu'il savait de plus sûr, et on en faisait des bulletins que les valets copiaient et vendaient à leur profit. Dans cette maison « on n'affichait pas la liberté de penser philosophique, on s'en servait sans en jamais parler. » Les croyants et les dévots n'y étaient point admis. On y était très-parlementaire. Le plus important personnage de la société était Bachaumont, qui mourut en 1771. Ses notes à partir de 1762, recueillies après sa mort et continuées, forment comme on sait les *Mémoires secrets.* Grimm ne le connut que « vieux radoteur et automate. » Comme il avait, toute sa vie, mis son esprit au service de son corps, les deux tombèrent à la fois. De cette société était Mirabaud, secrétaire de l'Académie, qu'on nous représente comme médiocre, honnête et doux, incapable de croire ce qu'il ne comprenait point. Il mourut en 1760, à plus de 80 ans. C'est sous son nom que d'Holbach a donné le *Système de la nature.* On y trouve aussi Mairan, littérateur, physicien et mathé-

maticien, secrétaire de l'Académie des sciences, qui mourut en 1771 à 93 ans. La maîtresse de la maison le suivit de près.

M[me] de Grafigny, morte en 1758, auteur de *Cénie* et des *Lettres péruviennes*, qui eurent beaucoup de succès dans leur temps, rassemblait chez elle nombre de gens de lettres. En 1750, on y trouve Turgot, écolier de Sorbonne. « Il quittait souvent le cercle, dit Morellet, pour aller jouer au volant en soutane avec Minette (depuis M[me] Helvétius), qui était une grande et belle fille de vingt-deux à vingt-trois ans. » « Cette femme, dit Grimm, n'était pas aussi aimable dans le monde que dans ses écrits : elle avait le ton lourd, trivial, commun. »

Aux soupers de M[me] Filleul, la gaîté était décente : « Personne, dit Marmontel, ne songeait à avoir de l'esprit, et cependant il y en avait infiniment et du plus naturel et du plus délicat. »

Chez M[lle] Quinault, morte en 1759, Rousseau, Duclos, Saint-Lambert, un jour M[me] d'Épinay. Les *Mémoires* de cette dame nous montrent que chez M[lle] Quinault on parlait à son aise. Saint-Lambert y parle une fois vilainement de la pudeur et l'autre fois de Dieu. Dans la première conversation, ce qu'on en peut citer est suffisamment édifiant :

Saint-Lambert. La morale universelle est la seule inviolable et sacrée.

Duclos. C'est l'idée de l'ordre, c'est la raison même.

Saint-Lambert. C'est la volonté de l'espèce entière.

Duclos. En deux mots, Messieurs, c'est l'édit permanent du plaisir, du besoin et de la douleur.

Dans la seconde, on vient à parler de religion. Saint-Lambert et Duclos s'évertuent à un tel point, que Mme d'Épinay demande grâce pour la religion naturelle. Pas plus pour celle-là que pour les autres, répond Duclos. Rousseau avoue qu'il n'est pas si hardi : *ego sum paulo infirmior ;* et comme Saint-Lambert insiste : « Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu qui est présent ; et moi, Messieurs, je crois en Dieu. » Les convives veulent passer outre : « Messieurs, s'écrie-t-il, je sors si vous dites un mot de plus. »

Il y eut aussi les soupers brillants de Mlle Guimard.

Vers 1730 ou 1740, entre hommes d'esprit il est convenu qu'on pourra se dire toutes ses vérités ; c'est à qui dira les plus cruelles. Les adversaires se saisissent corps à corps devant le public, qui juge des coups et donne la victoire au plus vigoureux. L'hôtel de Brancas est l'hôtel de Rambouillet de ce temps. Chez le fermier général Pelletier, on choisit un des convives qu'on déclare malade, et qui doit tenir tête à tout le monde. On y rencontre Crébillon le fils, Collé, Saurin, Bernard, Marmontel, Suard ; Duclos y brille. Les têtes les plus folles étaient Collé et Crébillon le fils. « C'était entre eux, dit Marmontel, un assaut continuel d'excellentes plaisanteries. Se mêlait du combat qui voulait. Collé y était brillant au delà de toute expression, et Crébillon son adversaire avait

surtout l'adresse de l'animer en l'agaçant. Gentil-Bernard seul se tenait toujours en réserve. »

La Popelinière, à Passy, avait son concert à lui, et le meilleur du temps. Rameau composait là ses opéras. Il logeait les artistes et invitait en outre à ses soupers des chanteuses et des danseuses des théâtres qui, à un moment, quittaient la table pour exécuter des danses et des chants. Il avait aussi son théâtre où on ne donnait que des pièces de sa façon, « médiocres, selon Marmontel, d'assez bon goût et assez bien écrites pour qu'il n'y eût pas une excessive complaisance à les applaudir. » Il avait pris contre la critique une précaution que Mme Necker rapporte : « J'ai mis, disait-il, mes amis sur un tel pied, qu'aucun d'entre eux n'oserait me dire une vérité que je ne fusse pas bien aise d'entendre. » Il reçut jusqu'en 1762 l'élite de la société, la plus haute noblesse et les ambassadeurs de l'Europe.

Vers 1740 le salon de madame du Deffand est déjà constitué. On y trouve Hénault, d'Alembert, Chastellux, Turgot, Brienne, le futur cardinal, l'archevêque d'Aix Boisgelin, l'abbé de Boismont, Formont, etc. Il se désorganisa lors de la rupture avec Mlle de Lespinasse, en 1764. Elle garda quelques-uns d'entre eux.

Madame du Deffand, qui naquit en 1697 et mourut en 1780, mariée toute jeune avec le marquis du Deffand, s'en dégoûta vite; on se sépara; quand elle fut restée quelque temps éloignée de lui, l'ennui de

la solitude aidant, elle le trouva plus supportable, essaya de se remettre avec lui, se dégoûta encore, et on se quitta de nouveau, cette fois définitivement. Elle n'avait pas eu d'enfants. Elle n'avait jamais aimé et elle en était capable. Elle eut le malheur de perdre les yeux, et fut rejetée au fond d'elle-même, éternellement en vue d'elle-même ainsi trompée, dans la nuit et le vide.

Elle aimait la raison, l'ordre, la vérité; elle avait, comme elle dit, cet esprit qui fait qu'on ne peut être content de soi ni des autres; elle jugeait de toutes choses par un sentiment rapide et irrésistible; elle n'avait pas eu une éducation qui lui apprît à étendre et à définir ses idées. « Quand on me demande mon avis, je ne sais plus quel il est; toutes mes lumières sont premiers mouvements; je ne juge que par sentiment; si je demande à mon esprit une opération quelconque, je reconnais alors que je n'en ai point du tout, et quand je raisonne, je ne sais ce que je dis. » De là lui venait un profond dégoût pour les auteurs contemporains, sauf Voltaire, avec leur subtilité et leur emphase, pour le monde qu'elle voyait, monde plein de sottises et de vanités, pour les gens de la cour, qui ôte la fleur du naturel, et pour les beaux esprits, qui la prenaient pour un bel esprit, faisant devant elle leur étalage; de là la crainte d'être laissée à elle-même, qui n'avait aucune occupation, aucune fantaisie; et aussi son goût pour Horace Walpole, à qui elle le déclare : « Vos lettres sont la traduction de mes pensées : vous les éclaircissez, vous

les rendez avec vérité et avec énergie, tandis que je ne fais que les ânonner, les bégayer. » « Je ne suis, lui dit-elle un autre jour, se comparant à lui, je ne suis qu'une femmelette. »

Elle goûtait Homère, Shakspeare, qui representait les passions avec leur vérité; elle défendait comme il convient Montaigne contre Walpole; elle aurait voulu entendre Corneille : « Lui seul avait l'énergie et l'élévation qui rendent les grandes passions et la sublimité des grands sentiments. » *Athalie* était la tragédie qu'elle eût choisi d'avoir faite; Saint-Simon lui causait des plaisirs infinis. Elle aimait assez Mme de Lafayette, qui ne pense pas à bien dire, et qui était triste ainsi qu'elle; les lettres de Mme de Sévigné l'avaient dégoûtée d'écrire. Elle appelait les œuvres de Crébillon les mauvais lieux de la métaphysique. Elle détestait les lettres d'Héloïse et Abailard, pour le mélange de dévotion, de métaphysique et de physique; elle avait une antipathie d'enfance contre les croisades; elle haïssait les diables à la mort, le merveilleux était son antipode, elle lui préférait le plat, ne souffrait pas don Quichotte et les histoires de fous, les romans de chevalerie et les romans métaphysiques, et défendait les romans anglais contre Voltaire, préférant les mémoires et les vies particulières aux histoires générales, pour avoir la peinture des caractères. Amie du naturel, elle n'aimait pas le jeu naturel prêché par Diderot : « Il a produit le bon effet de faire jouer *Agrippine* avec le ton d'une haren-

gère. » Rousseau lui était antipathique : « Il mettrait tout dans le chaos. » Comment n'aimait-elle pas la musique de Gluck?

Elle aimait donc en tout la vérité; ce qui n'a jamais été une bonne passion pour être heureux. Si elle n'avait été qu'un esprit, elle aurait toujours trouvé à se contenter, sinon avec les vivants, au moins avec les morts, mais la vie de raison lui était fade, elle eût voulu aimer : « C'est mourir tous les jours que de vivre sans aimer rien. » Walpole à l'air de mépriser le sentiment; elle le relève là-dessus :

Je crois, moi, qu'on n'a de l'esprit qu'autant qu'on a du cœur, c'est le cœur qui fait tout connaître, tout démêler; tout est de son ressort; j'en excepte l'arithmétique et toutes les sciences que je n'estime pas plus que celle-là. —Sentiment! ce mot vous semble ridicule; eh bien! moi, je vous soutiens que sans le sentiment l'esprit n'est rien qu'une vapeur, qu'une fumée.— Excepté le sentiment de l'âme, tout est vent et néant.

Elle assure que son cœur n'a jamais été fait que pour l'amitié, mais elle aime l'amitié à la folie :

Au nom de Dieu, mon tuteur, finissez vos déclamations contre l'amitié, laissons-la, bannissons-la, mais n'ignorons pas le lieu de son exil, pour la retrouver s'il en était besoin.

Elle avait résisté à son siècle, fanatique de raison :

Quel bien cette raison nous fait elle? Elle éteint ou amortit tous les sentiments naturels, et met à la place des idées qui nous sont toujours étrangères, qui ne s'insinuent jamais véritablement dans notre âme, qui nous font dire en bâillant que nous sommes heureux. — Je ne sais si elle rend estimable, mais je sais bien que quand elle est dominante elle ne rend pas aimable.

Elle regrettait de n'être pas dévote, pour avoir un objet à qui elle offrît toutes ses peines, à qui elle fît le sacrifice de tous ses désirs.

Elle fut ce qu'avec de telles dispositions elle devait être. « Quand, dit-elle, le cœur n'est pas satisfait, tout cesse d'être agréable; » rien ne lui fut agréable en effet. On n'a pas l'idée d'un plus profond ennui, elle le rend naïvement, avec une éloquence qui pénètre. C'est le ver solitaire qui consomme tout ce qui pourrait la rendre heureuse, c'est le néant senti :

On serait bienheureux si on pouvait s'abandonner soi-même comme on peut abandonner les autres ; mais on est forcément avec soi, et fort peu d'accord avec soi : la faiblesse apprécie la valeur des choses, et la raison en est dépendante. Si l'on se soumettait à la raison, on se mettrait au-dessus de tout événement, on se détacherait de tout, on se passerait de tout; mais il faudrait avoir du courage, c'est un don qu'on reçoit de la nature et qu'elle ne m'a pas accordé. J'éprouve tous les jours qu'on avait grand tort d'être étonné de l'aveu que faisait Mme la duchesse du Maine. *Je ne suis point assez heureuse*, disait-

elle, *pour pouvoir me passer des choses dont je ne me soucie pas.* J'enchérirais sur elle et j'ajouterais, de celles que je méprise.

Elle se donne mille peines pour rassembler une fastidieuse compagnie qui l'ennuie à la mort :

J'eus hier douze personnes, et j'admirais la différence de genres et des nuances de la sottise : nous étions tous parfaitement sots, mais chacun à sa manière; tous semblables, à la vérité, par le peu d'intelligence, tous fort ennuyeux; tous me quittèrent à une heure, et tous me laissèrent sans regret.

— J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts qui allaient, venaient, parlaient, riaient sans penser, sans réfléchir, sans sentir; chacun jouait son rôle par habitude, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires : je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions, que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée, que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne, que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé; c'est un songe que les circonstances dissipent et qui font l'effet du réveil.

— L'ancienneté de la connaissance; une habitude qui a l'air de l'amitié, voir disparaître ceux avec qui l'on vit;

un retour sur soi-même ; sentir que l'on ne tient à rien, que tout fuit, que tout échappe, qu'on reste seule dans l'univers, et malgré cela on craint de le quitter. Voilà ce qui m'occupa pendant la musique.

Elle écrit à Voltaire ce triste résumé de sa condition :

Des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort me paraissent les plus heureuses. Vous ne savez point et vous ne pouvez savoir par vous-même quel est l'état de ceux qui pensent, qui réfléchissent, qui ont quelque activité, et qui sont en même temps sans talent, sans passion, sans occupation, sans dissipation ; qui ont eu des amis, qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer ; joignez à cela de la délicatesse dans le goût, un peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité ; crevez les yeux à ces gens-là, et placez-les au milieu de Paris, de Pékin, enfin où vous voudrez, et je vous soutiendrai qu'il serait heureux pour eux de n'être pas nés.

— Pour moi, je suis absolument brouillée avec le sommeil, je suis cinq heures de la nuit livrée à mes belles réflexions ; j'épuise tous les livres pendant quatre ou cinq heures après, et je dors deux ou trois heures sur les onze heures ou midi ; je me lève fort tard ; sur les six heures les visites arrivent, je sors sur les neuf, je rentre à minuit ou une heure, et je me dis : pourquoi suis-je née ? pourquoi craindrais-je de finir ?

— Je passe presque toutes les nuits sans fermer l'œil ; alors c'est un chaos que ma tête : je ne sais à quelle

pensée m'arrêter; j'en ai de toutes sortes, elles se croisent, se contredisent, s'embrouillent, je voudrais n'être plus au monde et je voudrais en même temps jouir du plaisir de n'y plus être. Je passe en revue tous les gens que je connais et ceux que j'ai connus qui ne sont plus, je n'en vois aucun sans défaut, et tout de suite je me crois pire qu'eux. Ensuite il me prend envie de faire des chansons; je m'impatiente de n'en avoir pas le talent.

Bien souvent reviennent dans ses lettres ces tristes paroles : « Je déteste la vie — Il n'y a à vrai dire qu'un malheur, qui est d'être née. — Je ne cherche plus le bonheur, c'est vainement qu'il se cache. »

Il lui arriva de croire qu'elle l'avait rencontré. Elle a écrit : « Je ne sais pas pourquoi Diogène cherchait un homme; il ne pouvait rien lui arriver de mieux que de ne le pas trouver; s'il avait été forcé de s'en séparer, cet homme unique lui aurait fait prendre tous les autres en aversion. » Pourtant elle fit comme Diogène, et toute sa vie ce que Diogène avait fait une fois. Elle s'accrochait, comme elle dit, où elle pouvait. Elle s'accrocha à Horace Walpole, avec une vivacité qui l'effraya. C'était en 1765, à soixante-huit ans, qu'elle se prit ainsi de belle amitié : amitié de vieille femme, elle le dit assez, mais amitié de femme, et qui n'a jamais aimé. Walpole, qui tenait beaucoup à l'opinion de Paris, avait compté sur le crédit de Mme du Deffand, et certainement aussi il avait apprécié son mérite; il goûtait un tel correspondant, qui répétât (1)

(1) Voir sur H. Walpole, M. de Rémusat, *Revue des Deux-Mondes.*

son nom et répandît à l'occasion ses lettres dans les salons. Le malheur voulut qu'il reçut plus qu'il n'avait espéré, quelque chose comme une passion, qui occupée d'elle-même l'en entretenait perpétuellement, et, au lieu d'appeler un commerce littéraire, appelait un commerce de sentiment. Le malheur voulut aussi que dans ce temps-là le gouvernement décachetât, pour son instruction ou son plaisir, les lettres des particuliers. Walpole le savait, et il ne lui convenait pas de prendre les commis de la poste ou leurs maîtres pour confidents d'une correspondance un peu étrange; il n'écrivait pas à Paris pour être ridicule. Dès qu'il avait cessé d'être jeune, il n'avait plus eu qu'une crainte, c'etait d'être un vieillard ridicule; il sentit le péril. Un jour elle s'égaie de ses craintes :

Si vous me refusez cette complaisance, aussitôt je dirai à Wiart : partez, prenez vos bottes, allez à tire d'ailes à Londres, publiez dans toutes les rues que vous y arrivez de ma part, que vous avez ordre de résider auprès de Horace Walpole, qu'il est mon tuteur, que je suis sa pupille, que j'ai pour lui une passion effrénée, et que peut-être j'arriverai incessamment moi-même, que je m'établirai à Strawberry-Hill, et qu'il n'y a point de scandale que je ne sois prête à donner.

Malgré tout, dans une occasion, il semble lui avouer quelque tendresse, elle est transportée :

Qu'importe d'être vieille, d'être aveugle! Qu'importe

le lieu qu'on habite? Qu'importe que tout ce qui environne soit sot ou extravagant? Quand l'âme est fortement occupée, il ne lui manque rien que l'objet qui l'occupe, et quand cet objet répond à ce qu'on sent pour lui, on n'a plus rien à désirer.

Mais ce n'est pas là le ton ordinaire de la correspondance. Il lui faut entendre perpétuellement des reproches de ses emportements romanesques, se justifier, promettre de n'y plus retomber, se faire petite fille. Une fois même sa sentence lui est durement signifiée; il la rétracta, mais il l'avait donnée, et la pauvre aveugle lui répondit ces paroles touchantes : « Je suis aussi contente de la lettre que je reçois qu'un condamné le serait d'obtenir sa grâce; mais la corde m'a fait mal au cou. » Enfin, résignée, elle lui écrivait vers la fin de leur liaison et de sa vie :

Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, etc., et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur (qu'on ne connaît peut-être pas chez vous), qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme *immortelle*, parce qu'elle ne se fane jamais.

Ainsi cette amitié, qui pouvait charmer sa vie, fut pour elle la source de bien des chagrins. Il est certain

que le ton de sa correspondance est trop vif, et qu'il y a là un certain feu d'affection, comme d'une âme qui n'a pas été contentée. On a trouvé qu'elle était justement punie de n'avoir pas fait en son temps ce que la nature demande. Eh oui, il faut aimer en son temps; cela est bien dit, mais encore faut-il trouver qui on aime. Elle eut un triste mal : « La privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer. »

Sa raison avait travaillé de bonne heure : entre sa seizième et sa dix-huitième année elle avait conçu des doutes sur la religion. Elle ne se servait de sa liberté d'esprit ni pour adopter une philosophie ni pour s'en faire une, et sentait seulement comme un malaise que la doctrine admise n'allait pas au fond. De tous les philosophes du temps, elle ne s'entendait guère qu'avec Voltaire, qui l'estimait à son prix, et elle lui écrivait toujours de réformer sa livrée. Quand elle fut malade, le curé de Saint-Sulpice vint la voir; elle lui dit : « Monsieur le curé, vous serez fort content de moi; mais faites-moi la grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. » Sa fin caractérise le temps et elle. « Ses excellentes amies, Mme la maréchale de Luxembourg, Mme de Choiseul, Mme de Cambise, n'ont pas cessé, dit-on, de jouer tous les soirs au loto dans sa chambre, jusqu'à son dernier soupir inclusivement. »

Il y a d'elle de jolis mots. On vantait devant elle les philosophes d'avoir abattu une forêt de préjugés. « C'est depuis ce temps, répliqua-t-elle, qu'on nous

débite tant de fagots. » Et un jour que le cardinal de Polignac racontait l'histoire de saint Denys, qui avait porté sa tête entre ses mains depuis Paris jusqu'au village de son nom, elle répondit : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » Elle appelait bien durement Mlle de Lespinasse : « la muse de l'*Encyclopédie*. »

On rencontre chez elle deux amis assidus, Pont-de-Veyle et le président Hénault. Pont-de-Veyle, qui le fut plus de cinquante ans, peu aimable, parlant peu, mais excellent à tourner des compliments à queue d'épigramme, et à faire des parodies qu'il adaptait à des airs de danse. Walpole parle d'une de ces parodies qui était fort indécente; mais, ajoute-t-il, « il est si vieux et la chante si bien, qu'on lui permet de la faire entendre dans les meilleures compagnies. » On connaît, sur son intimité avec Mme du Deffand, l'anecdote qui est précieuse:

Qu'on se représente Mme du Deffand, aveugle, assise au fond de son cabinet, dans ce fauteuil qui ressemble au tonneau de Diogène, et son vieux ami Pont-de-Veyle couché dans une bergère près de la cheminée, c'est le lieu de la scène. Voici un de leurs derniers entretiens : Pont-de-Veyle? — Madame. — Où êtes-vous? — Au coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis? — Oui, Madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Il y a cinquante ans? — Oui, cinquante ans passés. — Et dans ce long intervalle aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie. — C'est

ce que j'ai toujours admiré. — Mais Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre? — Cela se pourrait bien, Madame.

Il aurait été édifié là-dessus s'il avait deviné ce qui se passerait à sa mort. Le même jour, on vit son amie arriver chez Mme de Marchais, où elle soupa en grande compagnie et fort bien. On lui parla d'abord de la perte qu'elle venait de faire. « Hélas! dit-elle, il est mort ce soir à six heures; sans cela vous ne me verriez pas ici. »

Le président Hénault était timide devant elle. Quand il fut mort, elle n'était pas bien sûre qu'il l'eût jamais aimée. Grimm raconte une scène qui dut la faire réfléchir :

Les deux ou trois derniers jours de la vie du président, Mme du Deffand était dans l'appartement du malade avec plusieurs de ses amis. Pour le tirer de son assoupissement, elle lui cria à l'oreille s'il se rappelait Mme de Castelmoron. Ce nom réveilla le président, qui répondit qu'il se la rappelait fort bien. Elle lui demanda ensuite s'il l'avait plus aimée que Mme du Deffand? Quelle différence! s'écria le pauvre moribond imbécile. Et puis il se mit à faire le panégyrique de Mme de Castelmoron, et toujours en comparant ses qualités aux vices de Mme du Deffand. Ce radotage dura une demi-heure, en présence de tout le monde, sans qu'il fût possible à Mme du Deffand de faire taire son panégyriste ou de le faire changer de conversa-

tion. Ce fut le chant du cygne, il mourut sans savoir à qui il avait adressé un parallèle si véridique.

Le comte d'Harcourt : « Je l'aime beaucoup, mais à la manière dont on aime son chien : il vient chez moi, se campe dans un fauteuil; nous nous faisons des amitiés, nous ne nous disons rien, nous restons ensemble, et nous sommes contents l'un de l'autre. »

Le chevalier de Listenay : « Je le trouve un bon homme, doux, facile, complaisant; en fait d'esprit, il a à peu près le nécessaire, sans sel, sans séve, sans chaleur, un certain son de voix ennuyeux; quand il ouvre la bouche, on croit qu'il bâille, et qu'il va faire bâiller; on est agréablement surpris que ce qu'il dit n'est ni sot, ni long, ni bête; et vu le temps qui court, on convient qu'il est assez aimable. »

M. Necker. Elle lui reconnaît de l'esprit, plus qu'à sa femme; mais il n'aide point à développer ce qu'on pense : on est plus bête avec lui qu'on ne l'est tout seul ou avec d'autres.

La duchesse de Choiseul, qui veut être parfaite; c'est son défaut et le seul qu'elle puisse avoir. Il est fâcheux qu'elle soit un ange. Ailleurs on la trouve encore un peu trop métaphysique et abstraite.

Madame de Villeroy, le tintamarre personnifié, un ouragan sous la figure d'un vent coulis.

La duchesse de Lauzun, un petit oiseau qui n'a encore appris aucun des airs qu'on lui siffle; elle fait de petits sons qui n'aboutissent à rien; mais comme son plumage est joli, on l'admire, on la loue sans

cesse; sa timidité plaît, son petit air effarouché intéresse.

La marquise de Boufflers, toujours troublée ; elle a toujours l'air d'être surprise en flagrant délit.

Madame de Forcalquier, honnête personne, mais bête, entortillée, obscure, pleine de galimatias qu'elle prend pour des pensées.

Madame de Jonzac, raisonnable, mais froide et commune; tout est conduite, ses propos, ses attentions.

Madame d'Aubeterre, madame de la Vallière, jabotant comme des pies.

La duchesse d'Aiguillon, parlant comme une inspirée, ne sachant presque jamais ce qu'elle dit; tout ce qu'elle veut conclure, c'est qu'elle est un grand esprit, savante, brillante, etc.

Madame de Beauvau, passionnée pour la gloire, et d'un courage indomptable contre le pouvoir arbitraire. Elle a de l'ascendant sur tout ce qui l'environne, et sa place dans le paradis sera à la tête des dominations.

La maréchale de Broglie : « Elle a du trait, de l'éloquence; mais elle a une véhémence, une force, une autorité qui épouvante, qui atterre; ce sont des ouragans, des tempêtes; elle animerait douze corps comme le mien; enfin, je suis avec elle si frêle, si débile, si imbécile, que je me fais pitié. »

Madame Necker : « Elle a de l'esprit, mais il est d'une sphère trop élevée pour que l'on puisse communiquer avec elle. »

Nous voici au principal salon du XVIII[e] siècle.

M[me] Geoffrin, née en 1699, morte en 1777, est exactement la contemporaine de Voltaire, de Rousseau, de Buffon et de Montesquieu. Elle avait à la fois beaucoup d'esprit, de goût, de bonté, de générosité et une grande fortune. En 1766, les *Mémoires secrets* en parlent ainsi : « Sa maison est le rendez-vous des savants, des artistes et des hommes fameux dans tous les genres. Les étrangers surtout croiraient n'avoir rien vu en France, s'ils ne s'étaient fait présenter à cette virtuose célèbre. » On la voit dans la plus grande amitié avec un souverain, avec Stanislas, roi de Pologne, qu'elle avait traité comme un fils et appelé de ce nom, du temps qu'il était à Paris comte de Poniatowski. Elle lui fait en 1766 une longue visite à Varsovie, presque toute la noblesse polonaise va au-devant d'elle; à la cour de Vienne elle est reçue avec la plus grande distinction : on fait trève d'étiquette en son honneur; en Russie, Catherine l'invite à sa table. On en parla tout un été, et Grimm ne manqua pas de remarquer que le succès, qui justifie tout, fit taire les censeurs. Voltaire lui écrivit dans ce moment de grande faveur pour lui recommander ses protégés les opprimés, il en reçut cette réponse : « Soyez persuadé que j'ai la même horreur que vous pour le fanatisme et ses déplorables effets. Votre humanité, votre zèle m'inspirent une aussi grande vénération que la beauté de votre esprit, son étendue, l'immensité de ses connais-

sances me causent d'admiration. » Sa mise fut toujours discrète. « Toutes les femmes, disait le duc de la R., se mettent comme la veille; il n'y a que Mme Geoffrin qui se mette comme le lendemain. » Mme Necker dit bien : « Elle fait de la vieillesse le but et non le terme de la vie. » Elle mourut d'un refroidissement auquel elle s'exposa imprudemment, confirmant, dit Morellet, par son propre exemple, l'adage qu'elle avait souvent à la bouche : qu'on ne mourait jamais que de bêtise.

Elle avait bien de l'esprit. On connaît son mot sur Trublet, qu'on appelait devant elle un homme d'esprit : « C'est une bête frottée d'esprit; à la vérité on lui a mis de cette écume partout. » Ceci est cruel sur le fermier général Bouret. On lui montrait sa superbe maison : « Avez-vous vu rien de plus magnifique, de meilleur goût? » Je n'y trouverais rien à dire répondit-elle, si Bouret en était le frotteur. » Elle disait du maréchal de Richelieu et de l'abbé de Voisenon : « Ces deux hommes-là ne sont que les épluchures des grands vices. » Quand on louait devant elle les vertus de quelques femmes dont la jeunesse avait été orageuse, elle se taisait, puis : « Je me tais, disait-elle, car je les ai vues poires; je suis comme ce paysan qui ne pouvait se résoudre à faire sa prière aux pieds de la nouvelle image d'un saint dont le bois portait peu auparavant des poires. »

C'est elle encore qui, faisant des offres à Rulhière, pour qu'il détruisît son manuscrit sur la

Russie, comme Rulhière refusait au nom de son honneur, l'écouta tranquillement et lui dit : « En voulez-vous davantage? » Elle avait interrompu plusieurs fois le conteur d'une histoire peu piquante. Pour l'arrêter tout à fait, elle le pria de découper une poularde; et voyant qu'il tirait de sa poche un petit couteau, elle lui dit : « Monsieur, pour réussir dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires. » Le piquant de son esprit est, comme Mme Necker l'a bien remarqué, à rendre des idées ingénieuses par des images triviales et pour ainsi dire de ménage. Cet esprit avait le ton bourgeois.

Elle avait la prétention qu'on trouve chez madame d'Epinay et facilement chez d'autres femmes, la prétention de deviner : ce qui va bien à la nature de l'instinct, dispense de donner des preuves et prévient les réfutations. Un jour qu'elle avait ainsi rencontré, « N'est-il pas vrai, dit-elle à Fontenelle, que j'ai souvent raison? » — « Oui, répondit-il, mais vous l'avez trop tôt; » puis tirant sa montre et la regardant : « Votre raison est comme ma montre; elle avance. »

Voici du bon sens vif et délicat : Mairan se trouvait embarqué dans une discussion philosophique avec madame la marquise du Châtelet sur les forces vives et mortes, et peu s'en fallut que le sage académicien ne se laissât engager tout de bon dans un combat en forme, lorsque madame Geoffrin lui dit : « Ne voyez-vous pas qu'on se moquera de vous si vous

tirez votre épée contre un éventail? » Cette réflexion arrêta tout court notre chevalier de Béziers, et la dispute se passa en politesses et en galanteries.

Elle ne cédait pas ordinairement à sa malice, et ses mots partent de son âme. Que ceci est charmant sur M. de Malesherbes ! On parlait un jour chez elle de la simplicité de caractère : « Tant de gens l'affectent ! dit-elle; mais M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple. » Ceci sur les bavards : « En vérité, je m'en accommode assez, pourvu que ce soient de ces bavards *tout court* qui ne veulent que parler, et qui ne demandent pas qu'on leur réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur pardonnait comme moi, disait qu'ils reposaient sa poitrine; ils me font encore un autre bien : leur bourdonnement insignifiant est pour moi comme le bruit des cloches, qui n'empêche point de penser et qui souvent y invite. » Ce qui suit n'appartient qu'à elle et part d'une bonté que son ami n'avait pas au même degré : « Je voudrais, disait-elle de l'un d'eux, que lorsqu'il me parle, Dieu me fît la grâce d'être sourde sans qu'il le sût; il parlerait et croirait que je l'écoute, et nous serions contents tous deux. » Elle ne pouvait souffrir, quand elle parlait à un enfant, les gens qui lui suggéraient les réponses : « J'aime bien mieux les sottises qu'il me dira que celles que vous lui dicterez. » C'était mieux chez elle que le plaisir de s'amuser de leurs naïvetés : « Je voudrais qu'on fît une question à tous les mal-

heureux qui vont subir la mort pour leurs crimes : Avez-vous aimé les enfants? Je suis sûre qu'ils répondraient que non. » Excellente femme qui, dans les derniers temps de sa vie, faisait cette confession à un ami : « Je sens avec plaisir qu'en vieillissant je deviens *plus bonne,* car je n'ose pas dire *meilleure,* parce que ma bonté tient peut-être à la faiblesse, comme la méchanceté de bien d'autres. J'ai fait mon profit de ce que me disait souvent le bon abbé de Saint-Pierre, que la charité d'un homme de bien ne devait pas se borner à soulager ceux qui souffrent, qu'elle devait s'étendre aussi jusqu'à l'indulgence dont leurs fautes ont si souvent besoin; et j'ai pris comme lui pour devise ces deux mots : *donner et pardonner.* »

« Un peu semblable, dit Marmontel, à cet Anglais vaporeux qui croyait être de verre, elle évitait, comme autant d'écueils, tout ce qui l'aurait exposée au choc des passions humaines. » Aussi elle respectait les convenances établies, et ses contemporains lui rendent le témoignage qu'elle ne varia jamais sur ce point. Elle ne permettait pas à ses philosophes de faire du scandale ; quand Helvétius eut donné son livre de l'*Esprit*, il dit à ses amis : « Voyons comme madame Geoffrin me recevra : ce n'est qu'après avoir consulté ce thermomètre de l'opinion que je pourrai savoir au juste quel est le succès de mon ouvrage. » Quand elle tomba malade, elle se prépara à mourir selon les convenances, et laissa toute liberté à sa fille, madame de la Ferté-Imbault, qui détestait

les philosophes, et interdit l'entrée à d'Alembert, Marmontel, Morellet, etc. « Ma fille, disait-elle spirituellement, est comme Godefroy de Bouillon; elle a voulu défendre mon tombeau contre les infidèles. »

Pour éviter un scandale, on la voit faisant à Marmontel une leçon qui aboutit plaisamment. C'est madame Suard qui raconte :

Un jour Marmontel lui dit qu'il allait être parrain de l'enfant d'un de ses amis. Voilà un bel engagement, dit-elle; je suis sûre que vous ne savez plus un mot de votre *Pater* et de votre *Credo*, qu'on va vous demander, et que vous ignorez aussi bien ce qu'il faudra répondre aux questions qu'on va vous faire. Il convient de son oubli absolu sur les prières, comme de son ignorance sur le reste. La crainte qu'il ne donnât un scandale au prêtre lui fit exiger de Marmontel, non-seulement de rapprendre son *Pater* et son *Credo*, mais de les lui répéter plusieurs fois, ainsi que sa réponse à toutes les questions qu'on lui ferait. Le jour du baptême arrive; il part pour l'église, presque fier de l'idée qu'un homme qu'on appelait philosophe allait donner de sa catholicité. La première question que lui fait le prêtre est : Quelle est, Monsieur, votre paroisse? — Marmontel reste interdit et muet; c'était la seule question que M[me] Geoffrin n'eût pas prévue, et Marmontel ne pouvait y suppléer.

Comme elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'elle avait des amis qui mouraient sans confession, et que la plupart de ceux qu'elle voyait, dit la Harpe, n'avaient

pas de confesseur en titre, elle avait pour ces circonstances un capucin fort accommodant. Si quelques-uns résistaient, elle se chargeait de les réduire et en venait à bout.

Elle ne réussit pas à éviter entièrement les tracasseries : Palissot l'attaqua comme patronne des encyclopédistes. En 1767, l'abbé de Guasco, pour lui être désagréable, voulut imprimer des lettres de Montesquieu où il y avait des traits contre elle ; elle parvint à faire mettre des cartons aux endroits fâcheux.

D'Alembert, Thomas et Morellet ont fait chacun son éloge :

Elle observait, dit Morellet, tout l'ameublement des gens de lettres, tâchait de découvrir s'il manquait à l'un une pendule, à l'autre un bureau, reconnaissait la place d'un meuble utile ; lorsqu'elle avait arrêté ses idées, elle était tourmentée du besoin de faire son présent. Elle a donné, vers 1760, six cents livres de rente viagère à M. d'Alembert. Elle y a depuis ajouté mille huit cents livres de rente viagère, dont il ne devrait jouir qu'après la mort de sa bienfaitrice. Enfin elle lui a fait remettre en mourant trois inscriptions formant une rente annuelle de quatre cents livres destinées à des œuvres de bienfaisance qu'elle-même a eu soin d'indiquer. Un grand mal d'yeux rendait Thomas incapable de suivre ses occupations; l'amitié de M[me] Geoffrin saisit cette occasion pour le forcer d'accepter une rente viagère de douze cents livres. Elle y a joint depuis une somme de six mille livres.

Elle m'a donné, comme à M. d'Alembert et à M. Thomas, une rente viagère d'environ douze cents livres.

Tous les trois furent fidèles à sa mémoire, et l'honorèrent par un éloge public. Elle faisait une pension de mille écus à Mlle de Lespinasse. Sa fille, en visitant ses comptes, après sa mort, trouva qu'elle avait bien dépensé cent mille écus pour soutenir l'*Encyclopédie* et ses dépendances.

Elle désirait du crédit, pour l'employer au service de ses amis : « Vous croyez, disait-elle à un des hommes qu'elle aimait le plus, que c'est pour moi que je vois des grands et des ministres? Détrompez-vous, je les vois pour vous et pour vos semblables, qui pouvez en avoir besoin. Si tous ceux que j'aime étaient heureux et sages, ma porte serait tous les jours fermée à neuf heures, excepté pour eux. » Elle avait fait graver sur des jetons ses deux devises favorites, l'une : « Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié, » l'autre : « L'économie est la mère de la libéralité. »

Elle n'était pas bonne seulement pour les gens de lettres, elle l'était pour tout le monde. Quand Fontenelle eut atteint quatre-vingt-dix ans, elle l'emmena chez le notaire faire son testament, pour que ses domestiques ne fussent pas frustrés, acceptant d'être exécutrice testamentaire. Ayant payé 40,000 livres des tableaux de Vanloo, que des étrangers désirèrent pour 50,000, elle envoya le surplus à la veuve. Elle envoya aussi de l'argent à un pauvre ouvrier de

Bouchardon, pour le consoler d'avoir cassé un des vases qu'elle avait commandés à son maître. Sa laitière la servait mal, on le lui fit observer. « Je le sais bien, dit-elle, mais je ne puis pas en changer. — Et pourquoi, Madame? — C'est que je lui ai donné deux vaches. » Avec cela, elle avait les remerciements en aversion, disant qu'elle voulait se payer par ses mains, et faisant l'éloge des ingrats.

Un mal de la vieillesse est d'exagérer nos qualités. Un peu avant sa mort elle força Suard de recevoir trois ou quatre casseroles d'argent, et Thomas de recevoir une petite cassette de deux mille écus en or. Thomas dut avoir l'air de céder.

M. Geoffrin n'était pas un virtuose. Il courait de bonnes histoires sur son compte. Soit malice, soit inattention, un homme qui lui prêtait ses livres, lui donna plusieurs fois de suite le premier volume des *Voyages du père Labbat*. M. Geoffrin, dans la meilleure foi du monde, relisait toujours sans s'apercevoir de la méprise. « Comment trouvez-vous, Monsieur, ces voyages? — Fort intéressants ; mais il me semble que l'auteur se répète un peu. » Il lisait avec beaucoup d'attention le dictionnaire de Bayle, en suivant la ligne des deux colonnes : « Quel excellent ouvrage s'il était moins abstrait ! » « Vous avez été ce soir à la comédie, M. Geoffrin? que donnait-on? — Je ne vous le dirai pas; je me suis empressé d'entrer, et je n'ai pas eu le temps de regarder l'affiche. » Un étranger, ne le voyant plus aux dîners de Mme Geoffrin, dit : « Qu'avez-vous fait, Madame, de ce pauvre homme

que je voyais toujours ici, et qui ne disait jamais rien? — C'était mon mari, il est mort. » Le marquis d'Argenson, qui lui attribue tous les soins du ménage, lui prête plus de finesse qu'on ne lui en prêtait, et, parlant des conversations des dîners, je sais de bonne part, ajoute-t-il, qu'il s'en amusait.

Cette madame de la Ferté-Imbault, dont nous avons parlé, ne donnait pas dans la société des philosophes : elle avait à diriger l'ordre des *Lanturelus* et des *Lampons.* L'éditeur de Grimm nous a laissé là-dessus cette note : « L'ordre des *Lanturelus* et des *Lampons,* dont l'idée est due au marquis de Croismare, fut d'abord institué pour se railler du parlement Maupeou. La mode exigea bientôt qu'on en fît partie. Des souverains briguèrent l'honneur d'y être admis. Mme de la Ferté-Imbault, d'abord grande-maîtresse, fut ensuite proclamée reine. Nous avons sous les yeux un brevet de l'ordre délivré en avril 1784, à la marquise de Blangy, par la *Souveraine de l'ordre incomparable des Lanturelus, protectrice des Lampons, Lampones et Lamponets,* scellé d'un sceau à son effigie. Si l'on en croit Chamfort, Mme Geoffrin disait de la reine sa fille : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. » Il paraît que cette dame était très-gaie ; Maupertuis disait de sa gaîté : « Elle durera longtemps, car elle n'est fondée sur rien. »

On rencontre chez madame Geoffrin, d'abord l'ancien fonds de société de madame de Tencin. Fontenelle, là comme partout, ne se pressait jamais,

n'interrompait jamais, disait, à l'occasion, de ces mots qui faisaient fortune, ou, quand il fut, à la fin de sa vie, devenu trop sourd pour être au courant de la conversation, prenait des histoires étendues, comme les dragonnades, les querelles du jansénisme et du quiétisme, qu'il suivait dans tous leurs détails. Il se rencontrait avec Réaumur à faire sa cour à madame Geoffrin. A un moment il avait quatre-vingt-quinze ans, Réaumur n'en ayant que quatre-vingts, et il faisait semblant d'être jaloux de ce rival que madame Geoffrin appelait *son Monsieur*.

Helvétius, ici plus libre, jetant sur le tapis les questions qui l'occupaient, et, quand il les traitait, les traitant avec chaleur et abandon. Il faisait ses ouvrages en société, les écrivant ensuite avec une peine infinie.

Marmontel, familier de la maison, à qui Grimm s'adresse en idée : « Vos plaisanteries dans le monde ne sont pas de la première finesse ; vous riez un peu gros, mais enfin vous riez et vous êtes bon compagnon. »

Puis des personnages nouveaux :

D'Alembert, échappé à ses calculs, ne demandant qu'à se réjouir, faisant ses bons contes, ses facéties, et mimant au naturel.

Grimm, l'air assez haut et les façons assez impérieuses, qui le faisaient appeler M. le marquis, l'ambassadeur, le despote, le tyran, tyran le blanc (par allusion à son fard), mais l'homme d'un goût si

élevé, si délicat et si juste, qui a écrit la *Correspondance*.

Morellet, sincère, bienveillant, l'esprit actif, étendu et juste, né pour les argumentations de Sorbonne. Il s'est peint lui-même comme ceux qui ont parlé de lui le représentent : « On ne m'appelait que le bon Morellet. J'étais, comme je n'ai pas cessé de l'être, violent dans la dispute, mais sans que mon antagoniste eût à me reprocher les moindres injures. Ma chaleur n'était que pour mon opinion et jamais contre mon adversaire; et je crachais quelquefois le sang après une dispute dans laquelle je n'avais pas laissé échapper une seule personnalité.

Thomas, « d'une gravité douce, mais recueillie et silencieuse, souriant à peine à l'enjouement de la conversation, sans y contribuer jamais. »

Raynal, ami de tous par la bonté de son âme et l'aménité de ses mœurs, mais ne connaissant guère que le monologue et le faisant un peu long. Le prince de Ligne goûtait peu son commerce : « Quel homme pesant que ce Raynal? Il racontait régulièrement deux fois de suite la même anecdote qu'on savait d'ailleurs, et il ne faisait entre ces première et deuxième narrations que frapper de deux doigts bien secs sur une table en disant : *Ç'est joli, je ne sais pas si l'on en sent toute la finesse.* Il avait été jésuite à Pézenas, et avait quitté la ville et la société pour prêcher à Paris. « Jé ne prêchais pas mal, disait-il, mais j'avais un assent dé tous les diables. »

Saint-Lambert, poli et froid, l'air assez dédaigneux, le tour d'esprit élégant.

D'Holbach, se contentant ici d'être un homme du monde, instruit, réservé, proportionnant sa conversation à celui à qui il parlait.

Le chevalier de Chastellux, officier-général distingué, savant sans morgue, estimant au plus haut degré les talents, jouissant des succès des autres comme des siens, assez incertain dans ses opinions, aimant la dispute pour la fixer, et disputant avec grâce, avec de certaines obscurités qui s'illuminaient parfois.

Le comte de Caylus, grand amateur des arts et protecteur des artistes, qui devaient reconnaître son autorité.

Une seule femme, Mlle de Lespinasse, sachant également parler et écouter.

L'abbé de Saint-Pierre y vint un jour et s'y établit. Madame Geoffrin fut frappée de terreur; mais s'armant de courage, elle finit par tirer parti de sa conversation.

On voyait aussi passer dans ce monde Gentil-Bernard et Voisenon. Buffon y parut; Morellet nous a conservé heureusement une de ces rencontres. Buffon, surtout en commençant, semait sa conversation de formes triviales et populaires. Un jour, pour procurer à Mlle de Lespinasse un bonheur qu'elle désirait vivement, madame Geoffrin invita Buffon à passer la soirée chez elle. « La conversation ayant commencé de la part de Mlle de Lespi-

nasse, par des compliments flatteurs et fins, comme elle savait les faire, on vient à parler de l'art d'écrire, et quelqu'un remarque avec éloge combien M. de Buffon avait su réunir la clarté à l'élévation du style, réunion difficile et rare. Oh! diable! dit M. Buffon, la tête haute, les yeux à demi fermés, et avec un air moitié niais et moitié inspiré, oh! diable! quand il est question de clarifier son style, c'est une autre paire de manches. Elle n'en revint pas, dit Morellet, de toute la soirée. »

Pour entendre Buffon, il fallait le laisser parler sur ses travaux, surtout lorsqu'il essayait l'effet de certains développements qui devaient paraître plus tard dans ses livres, comme la puissance de l'homme sur la nature et le tableau de la nature inculte; alors se retrouvait l'enchantement du grand écrivain.

On voit paraître chez Mme Geoffrin, sans qu'il fût de la société privée, Rulhière, avec de la réserve, rapportée de sa profession de diplomate; redouté pour son ironie, il passait dans le monde comme un auteur qui a déjà fait ses preuves sans avoir voulu donner toute sa mesure, quelque chose comme un grand homme en portefeuille.

Parmi les artistes, Carle Vanloo, sans culture intellectuelle; Vernet, assez gai, mais homme du commun; Soufflot, enfermé dans son art; Boucher, dont le langage rappelait les mœurs de son atelier; Lemoine, timide et modeste, parlant peu, même sur son art, le regard tout esprit et tout âme; Latour enthousiaste, « le cerveau déjà brouillé de politique et

de morale, dont il croyait raisonner savamment, et se trouvant humilié quand on lui parlait de peinture. »

Comme société ordinaire d'étrangers :

L'abbé Galiani, avec ses jugements imprévus et ses contes. « Son rôle joué, il n'était plus de rien dans la société, jusqu'à ce que son tour revînt, concluant à son aise, sans souffrir qu'on l'interrompît, et si on voulait lui répliquer, s'échappant doucement dans la foule. » Mme Geoffrin l'appelait sa petite chose.

Le marquis de Carraccioli, à un moment ambassadeur de Naples, avec sa physionomie épaisse qui, lorsqu'il parlait, s'illuminait de finesse, de gaîté, d'originalité; au défaut du français, attrapant de son italien les expressions les plus pittoresques, très-bon dans les contes comme Galiani, et les animant du geste méridional. Il avait été précédé en France par un homonyme de mauvaise renommée : les premières fois que ses amis le présentaient dans une maison, ils criaient de la porte : « Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui. » Il avait, dit M. de Lévis, de l'esprit comme quatre, faisait des gestes comme huit et du bruit comme vingt; mais sa gaîté était si naturelle qu'elle n'incommodait personne. » Comme Galiani, il aimait beaucoup Paris. Quand il fut nommé vice-roi de Sicile, le roi lui dit : « M. l'ambassadeur, je vous fais mon compliment, vous allez occuper une des plus belles places de l'Europe. — Ah ! Sire, répondit-il, la plus belle place de l'Europe est la place Vendôme. »

Le comte de Creutz, ministre de Suède, parlant le français comme un Français, sans compter les autres langues de l'Europe et les langues savantes, doué de l'amour du beau dans tous les genres, de la passion du génie et de la vertu, et du don de peindre en traits de feu tout ce qui l'avait frappé.

Le baron de Gleichen, envoyé extraordinaire du roi de Danemarck, parlant peu, habituellement, avait des mots fort heureux. Un jour qu'il entendait et qu'on lui vantait un morceau de musique difficile. » Ah dit-il, je voudrais bien qu'elle fût impossible. « Lors du passage du roi de Danemarck à Paris, comme le baron entrait dans un salon nombreux, une dame lui dit : « Monsieur le baron, votre roi est une tête..... couronnée, Madame, » répondit-il en l'interrompant.

Parmi les étrangers de passage, tout ce qui avait un nom. David Hume mérite une mention à part. Il vint une première fois en France en 1734, et y resta jusqu'en 1737, un instant à Paris, plus longtemps à Reims et à la Flèche. C'est dans ces deux villes, surtout dans la dernière, qu'il prépara son *Traité de la nature humaine*. Les miracles du diacre Pâris étaient encore dans toutes les bouches, et les jésuites de la Flèche cherchèrent à le convaincre de la vérité de plusieurs miracles qui s'étaient passés dans leur couvent; ce qui lui suggéra des réflexions sur les miracles en général. Ses ouvrages, lus ou traduits, à mesure qu'ils paraissaient, lui faisaient en France la plus grande réputation. On voit en 1761 la comtesse de Boufflers, l'amie du prince de Conti, se

prendre pour l'historien inconnu d'une admiration passionnée et lui écrire sur le ton de l'enthousiasme :

Je ne sais point de termes qui puissent vous rendre ce que j'éprouve en lisant cet ouvrage. Je me suis attendrie, transportée, et l'émotion qu'il me cause est en quelque façon pénible par sa continuité. Il élève l'âme, il remplit le cœur de sentiments d'humanité et de bienfaisance. Il éclaire l'esprit, et en lui montrant la véritable félicité intimement liée à la vertu, il lui découvre par le même rayon le seul et unique but de tout être raisonnable. — Il anime d'une noble émulation, il inspire l'amour de la liberté et instruit en même temps à la soumettre au gouvernement sous lequel on est obligé de vivre. — Vous êtes vraiment un peintre admirable. — Je crois avoir devant les yeux l'ouvrage de quelque substance céleste, dégagé des passions, qui, pour l'utilité, a daigné écrire les événements de ces derniers temps. — Vous montrez un philosophe parfait, un homme d'État, un historien plein de génie, un politique éclairé, un vrai patriote, etc.

La comtesse l'invitait en même temps à venir en France. Il recevait de tous côtés témoignages flatteurs et invitations pressantes ; il s'y rendit et arriva en France en 1763. Il y eut une réception au delà de tout ce qu'il avait pu rêver. La cour et l'aristocratie fêtaient l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre*, celui qui avait osé plaindre Charles Ier, et leur avait fait verser des larmes sur la mort de ce roi; les philosophes fêtaient l'auteur des *Observations sur les miracles*, de

l'*Histoire naturelle de la religion*, celui qui dans son histoire parlait durement de la superstition, et proposait à la morale et à la politique, comme unique fin, l'utilité de tous; les économistes, ses *Discours politiques*, etc. Tout ce qu'il y avait de plus haut placé à la cour rivalisait de compliments et d'attention pour lui; mais les femmes l'emportaient. M[me] de Pompadour, M[me] de Choiseul à l'envi donnaient le ton. M[me] du Deffand résista à l'entraînement. Elle reportait un peu sur lui du mauvais vouloir qu'elle avait pour M[me] de Boufflers. « Il m'a déplu. Haïssant les idoles, je déteste leurs prêtres et leurs adorateurs. » Il fut tout de suite en pied chez les gens de lettres. Il vit Buffon, Malesherbes, Diderot, Crébillon, Morellet, Helvétius, d'Holbach, Hénault, Raynal, Suard, la Condamine, de Brosses, le plus intimement d'Alembert. « C'est, dit Grimm, un excellent homme que David Hume; il est naturellement serein; il entend finement, il dit quelquefois avec sel, quoiqu'il parle peu; mais il est lourd, il n'a ni chaleur, ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. Oh! que nous sommes un drôle de peuple! »

M[me] d'Épinay raconte une bonne anecdote dont notre philosophe est le héros :

On lui avait destiné le rôle d'un sultan assis entre deux esclaves, employant toute son éloquence pour s'en faire aimer; les trouvant inexorables, il devait chercher le su-

jet de leurs peines et de leur résistance; on le place sur un sopha entre les deux plus jolies femmes de Paris; il les regarde attentivement, il se frappe le ventre et les genoux à plusieurs reprises et ne trouve jamais autre chose à leur dire que : Eh bien ! Mesdemoiselles... Eh bien ! vous voilà donc... Eh bien ! vous voilà... vous voilà ici ?... Cette phrase dura un quart d'heure sans qu'il pût en sortir. Une d'elles se leva d'impatience : Ah ! dit-elle, je m'en étais bien doutée, cet homme n'est bon qu'à manger du veau ! Depuis ce temps il est relégué au rôle de spectateur et n'en est pas moins fêté et cajolé.

Horace Walpole était à Paris dans le même temps que Hume, et paraît avoir été un peu offusqué de la faveur de son compatriote. Il trouvait alors aux Français un goût détestable, témoin leur goût pour Hume et Richardson, le style de leur conversation solennel, pédantesque, rarement animé, sinon par des disputes, il trouvait même qu'on ne riait plus; il leur disait à eux-mêmes qu'ils avaient emprunté à l'Angleterre ses deux choses les plus ennuyeuses, le Whist et Richardson. Il les trouva beaucoup mieux, quand il fut venu lui-même à la mode, lors de la lettre supposée du roi de Prusse à J.-J. Rousseau. Il estimait fort Mme Geoffrin; il écrit en 1765 : « La première fois que je la verrai, je compte bien lui dire : « O sens commun, assieds-toi là. »

Gibbon vint une première fois à Paris en 1763, et vit beaucoup d'Alembert et Diderot. Il n'était connu alors que par des extraits de ses *Essais sur l'étude de la*

littérature. Il retrouva là M[lle] Curchod (alors M[me] Necker), qu'il avait connue et aimée à Lausanne, et à laquelle il avait renoncé, craignant que M. Gibbon ne refusât son consentement. Elle le reçut avec beaucoup d'amitié, et M. Necker, sans crainte de cette ancienne passion, soupait avec eux, les laissait seuls et allait se coucher. Il dînait alternativement chez M[me] Geoffrin, M[me] du Boccage, Helvétius, qui lui fit beaucoup d'accueil, et d'Holbach. Dans son enchantement, il écrivait à sa belle-mère :

Ces connaissances dont je parle sont de celles chez qui, après avoir mangé, on passe la soirée. Quant aux soupers, j'y suis presque étranger, et je crois que je persisterai. Paris est divisé en deux classes, qui n'ont que peu de communication l'une avec l'autre. L'une, liée surtout avec les hommes de lettres, dîne habituellement chez elle, aime à recevoir ses amis, et passe les soirées jusqu'à neuf heures environ, dans des conversations agréables et instructives. L'autre, composée de ce qu'il y a de plus distingué, soupe en grandes sociétés et s'amuse à jouer, ou plutôt joue avec fureur, soit avant, soit après souper. Vous pouvez deviner aisément quelle est celle que je préfère. Certes, Madame, vous direz tout ce qu'il vous plaira de la frivolité des Français; mais je vous assure qu'en quinze jours passés à Paris, j'ai assisté à plus de conversations bonnes à retenir, et vu plus d'hommes de lettres parmi les gens comme il faut, qu'il ne m'est arrivé à Londres dans deux ou trois hivers.

Il revint à Paris en 1777, sur les pressantes invita-

tions de M. et de Mme Necker, chez qui il était comme établi, et qui l'introduisirent dans la meilleure compagnie. Il écrivait encore : « Plus je vois Paris, plus je l'aime. Le cours habituel de la société dans lequel je vis est facile, poli et agréable. » Walpole le présenta chez Mme du Deffand; il fut heureux de voir Buffon, et se disputa avec Mably, qui dans un grand dîner, vanta devant lui, Anglais, l'excellence de la république ; il discuta, Mably s'emporta.

Pour achever de se faire français, il voulut être galant, et un jour, dit Mme de Genlis, se jeta aux genoux de Mme de Crouzas (depuis Mme de Montolieu). La dame le repoussa, il restait à genoux. « Mais, Monsieur, relevez-vous donc. — Hélas, Madame, je ne peux pas. » Le pauvre homme était trop gros. Mme de Crouzas sonne et dit au domestique : « Relevez M. Gibbon. »

Sterne est venu en France, comme on sait, en 1767. Quelle étrange anecdote Garat a racontée de lui : « Arrêté un jour devant la statue de Henri IV, et environné bientôt de la foule rassemblée autour de lui par ses mouvements, il se retourne et leur crie : « Qu'avez-vous tous à me regarder? Imitez-moi tous. Et tous se mettent à genoux, comme lui, devant la statue. »

Garrick était reçu chez Mme Geoffrin.

L'apparition de Beccaria en France, en 1766, fut singulière : « Je l'invitai, dit Morellet, au nom de M. d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, du baron d'Holbach, de M. de Malesherbes, à venir passer quel-

que temps avec des philosophes dignes de l'entendre et qui savaient l'apprécier. Il fut reçu avec tout l'empressement imaginable dans toutes nos sociétés. Le baron d'Holbach, Helvétius, Mme Geoffrin, Mme Necker, M. de Malesherbes, etc., l'accueillirent, et nous ne savions d'abord quelle fête lui faire. Beccaria s'était arraché d'auprès d'une jeune femme dont il était jaloux. Il arrive sombre, décontenancé, concentré, et on n'en peut pas tirer quatre paroles. Après avoir passé trois semaines ou un mois à Paris, il s'en retourna seul. Revenu à Milan, il a fait peu de chose et sa fin n'a pas répondu à son début ; phénomène commun parmi les gens de lettres d'Italie, qui ont un premier feu bien vif, mais qui, à vingt-cinq et trente ans, se désabusent comme Salomon et reconnaissent que la science est vanité, sans avoir attendu d'être aussi savants que lui. »

Véri, l'ami intime de Beccaria, s'était partagé avec lui les questions qui intéressent le bien-être de l'humanité. Il fit meilleure mine en France que Beccaria, et garda des relations avec nos philosophes.

Gatti, médecin toscan, propagateur de l'inoculation, dicta à l'abbé Morellet les notes que celui-ci mit en œuvre dans son *Mémoire*. Trouvant la classification de Sauvages trop multipliée, il divisait simplement les maladies en deux classes : celles dont on ne meurt pas et celles dont on meurt.

Le salon de Mme Geoffrin fut ouvert depuis 1748 au moins jusqu'en 1773, un espace de vingt-cinq ans. Mme Geoffrin ne sortait jamais ; elle avait deux dîners

par semaine, un le lundi, l'autre le mercredi. Le dîner du lundi était surtout pour les artistes qu'elle aimait, celui du mercredi pour les gens de lettres. Ce n'était pas la bonne chère qui attirait à ses dîners; c'était communément, dit un convive : « un poulet, des épinards, une omelette. Après nos dîners chez elle, dit Morellet, nous nous rendions souvent aux Tuileries, d'Alembert, Raynal, Helvétius, Galiani, Marmontel, Thomas, etc., pour y trouver d'autres amis, apprendre d'autres nouvelles, fronder le gouvernement et philosopher tout à notre aise. Nous faisions cercle, assis au pied d'un arbre de la grande allée, et nous abandonnant à une conversation animée et libre comme l'air que nous respirions. »

Comment Madame Geoffrin tenait-elle son salon? Grimm en 1770 s'amuse à faire passer la circulaire suivante :

Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle, ni d'affaires intérieures, ni d'affaires extérieures, ni d'affaires de la cour, ni d'affaires de la ville; ni d'affaires du Nord, ni d'affaires du Midi; ni d'affaires d'Orient, ni d'affaires d'Occident; ni de politique, ni de finances; ni de paix, ni de guerre; ni de religion, ni de gouvernement; ni de théologie, ni de métaphysique; ni de grammaire, ni de musique; ni, en général, d'aucune matière quelconque; et qu'elle commet dom Burigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde

à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit, et pour être grondé par elle, en particulier, de toutes les contraventions à ces défenses. L'Église, considérant que le silence, et notamment sur les matières dont est question n'est pas son fort, promet d'obéir autant qu'elle y sera contrainte par forme de violence.

Il paraît, en effet, que ce salon était gouverné despotiquement. Marmontel le confesse : « Avec son doux, *voilà qui est bien*, elle ne laissait pas de tenir nos esprits comme à la lisière. » Il était plus à l'aise chez Mlle Navarre qui, dit-il en son langage, savait tenir d'une main légère les rênes de la liberté. » Montesquieu, pour consoler l'abbé de Guasco renvoyé de cette société, lui parle des tours qu'il a essuyés lui-même plus d'une fois.

Mais alors de quoi parlait-on? On causait ; on disait comme on savait : « Un peu de chaque chose (1) et rien du tout, à la française ; » on y avait de l'esprit, on ne professait pas, personne n'y tenait la parole, chacun y avait son mot, et, vu la prudence de la maîtresse de la maison, il fallait que le mot fût fin pour passer. Lorsque la conversation menaçait de dégénérer, Mme Geoffrin disait doucement : « Voilà qui est bien, » et tout rentrait dans l'ordre. La conversation n'est ni une dissertation ni une discussion ; c'est un art. De l'esprit et de la présence d'esprit, du tact, pour sentir ce qui peut et ce qui ne peut pas se

(1) Montaigne, Essais, I, 25.

dire, de l'abandon, comme d'honnêtes gens qui s'amusent et mettent bonnement leur part dans un plaisir public. On ne vient pas dans un salon pour exposer sa science ou produire son éloquence : une chaise n'est pas une chaire ou une tribune; on n'est pas là dans son cabinet, pour suivre logiquement son idée; la conversation se meut autour de vous, il faut y être. On ne vient pas dans un salon pour disputer. Si quelqu'un a cette manie, qu'il s'enferme avec un partner, et là s'escrime à son aise, mais avec cette agréable obligation de ne pas laisser passer un terme sans le définir et une opinion sans remonter à son principe et descendre à ses conséquences, on ne sortirait pas de l'école. Le monde n'est ni pour un seul ni pour deux, il est pour lui-même, et il a raison. La rudesse n'est pas de ce pays : il a ses lois, sans qu'il y paraisse, ses lois qui ne sont pas écrites, mais certaines du moins et sévères; elles exigent que dans cette petite société, comme dans la grande, chacun sacrifie quelque chose pour le bien de tous, qu'il sacrifie, non pas ses sentiments, mais l'expression trop dure de ces sentiments, par crainte de blesser des sentiments contraires. C'est la politesse. Enfin l'envie de briller est moins ennemie du monde, mais elle lui est ennemie : la conversation est un jeu aimable, et vous en faites une étude; la conversation est un concert, et vous voulez qu'on n'entende que vous; la conversation vit comme l'amitié,

d'égalité, et vous dominez tout. On l'a bien dit, l'esprit consiste à en donner aux autres.

D'Holbach, qu'on appelait le baron, parce qu'il était originaire d'Allemagne et avait eu une petite terre en ce pays, n'était pas l'homme que ferait croire la réputation de ses livres. Tous ceux qui l'ont connu le représentent comme bon, simple, d'un commerce facile, malgré quelques inconstances dans ses goûts et quelque humeur capricieuse, généreux, prévenant les besoins de ses amis avec la plus grande délicatesse, enfin faisant le plus noble usage des soixante mille livres de rente qu'il possédait. Au milieu des hommes distingués qu'il recevait, il était lui-même un des plus instruits, sachant plusieurs langues de l'Europe, un peu les anciennes, connaissant les sciences physiques, ayant une excellente et nombreuse bibliothèque, une riche collection de dessins des meilleurs maîtres, d'excellents tableaux dont il était bon juge, un cabinet d'histoire naturelle qui contenait des morceaux précieux.

Cette maison et plus tard celle d'Helvétius étaient le rendez-vous de cette société, « composée en partie de la fleur des convives de madame Geoffrin et en partie de quelques têtes que madame Geoffrin avait trouvées trop hardies pour être admises à ses dîners. » D'Alembert s'en tint éloigné; à la fin il ne voyait presque plus Diderot. J.-J. Rousseau, d'abord de cette société, rompit ouvertement et avec bruit, lançant un trait cruel à Diderot; Buffon se retira avec plus de discrétion. Marmontel explique sa retraite

par la crainte de se compromettre avec l'école encyclopédique, mal vue du roi, et peut-être aussi par l'impatience d'être traité là d'égal à égal, lui habitué ailleurs à une sorte de culte.

On trouve ici encore, avec les maîtres de maison, Raynal, Grimm, Morellet, Marmontel, Chastellux, Galiani, Caraccioli, le comte de Creutz, Garrick, quelques-uns de plus que chez madame Geoffrin. Diderot était là chez lui. Garrick, qui y était assidu, observait au profit de son art. Quand il voyait Morellet disputer avec Diderot ou Marmontel, il se croisait les bras et les contemplait. Il faisait de la propagande pour Shakspeare, le louant et le commentant, voulait qu'on admirât, et s'il apercevait sur la figure de Morellet, par exemple, un signe d'improbation, courait sur lui comme un furieux en l'appelant *french dog*, et s'obstinant à le convaincre.

Duclos, après dîner, la tête un peu échauffée par le vin, et l'esprit singulièrement excité, se donnait alors toute liberté de hardis propos. Senac de Meilhan l'a entendu dire un jour, en parlant du lieutenant de police : « Je tirerai ce drôle-là de la fange pour le pendre dans l'histoire. » D'Alembert disait de lui que, dans un temps donné, personne n'avait plus d'esprit. Duclos disait de lui-même, comme on sait : Mon talent à moi c'est l'esprit. A la fin de sa vie, il remplaçait les traits par les anecdotes, dont il avait un grand fonds.

Le marquis de Croismare, l'aimable marquis. Il raillait agréablement Diderot, qui disait de cette rail-

lerie qu'elle voltigeait sur sa toison, comme une flamme légère, sans la brûler. Madame d'Epinay disait de lui : « Il est aux riens de la société ce que l'abbé (Galiani) est à la philosophie et à l'administration. »

La Condamine, Boulanger, Saurin, Suard, Condillac, Turgot, Colardeau, l'air timide et triste ; Damilaville, qui en 1767 avait fait son chef-d'œuvre l'*Honnêteté théologique*, pour venger Marmontel de Riballier et de Cogé. D'Holbach l'appelait le gobe-mouche de la philosophie ; des savants dans les sciences naturelles : Barthès, Rouelle, Venelle, Roux, Darcet.

Parmi les étrangers de passage, Hume, Sterne, Wilkes, lord Shelburne, Beccaria, Veri, Gatti, Franklin, Priestley.

Wilkes, réfugié en France de 1764 à 1768, y fit une très-grande sensation. Son éloquence de publiciste et sa lutte contre le ministère attiraient sur lui tous les regards. Une aventure romanesque que Diderot raconte (1er décembre 1763), servait à le mettre sur un très-bon pied.

Dans le salon de d'Holbach toutes les opinions se produisaient librement : beaucoup de discussion, point de dispute. Quelquefois un seul exposait sans interruption ses idées ; d'autres fois c'était un combat singulier en forme. En philosophie, en religion, en politique, chacun avait son avis ; on ne s'entendait guère que sur une liberté générale de penser et de dire, par un amour commun des exercices d'esprit

et par une mutuelle tolérance. Morellet, théiste fervent, discutant avec son opiniâtreté contre un des hommes de cette société, lui écrivait : « Monsieur et cher athée, etc. » Quant à la liberté d'indécence, Morellet atteste qu'il n'y en avait point ; mais il est probable qu'à la campagne, entre soi, on était plus à son aise. Là Diderot, un jour de pluie, improvisait son article *Sarrasin* de l'Encyclopédie (5 octobre 1759), au milieu des causeries de salon et des propos étranges de Mme d'Aîne, la belle-mère de d'Holbach. Le maître de la maison, « un satyre gai, piquant, indécent, » donnait le ton, et si la conversation, échauffée par Diderot, s'élevait un peu, on entendait dans ce concert, « le mot dissonnant du baron. »

D'Holbach recevait régulièrement le dimanche et le jeudi. Au Grand-Val (à deux lieues et demie de Charenton), dans les beaux jours, on entremêlait les dîners de promenades philosophiques en pique-nique sur les bords de la Seine, le plus souvent à Saint-Cloud, à la recherche du meilleur poisson ; car le régal de ces jours-là était une matelote. On allait en bateau, et on revenait le soir à pied par le bois de Boulogne.

Il faut tout dire. Pour ces dîners philosophiques, d'Holbach avait grande chère et un excellent cuisinier. On l'appelait « le maître d'hôtel de la philosophie. » Lorsque le maître d'hôtel, pour établir ses enfants, eut réformé sa cuisine, il paraît que plusieurs philosophes désertèrent. Ainsi le voulait la nature.

Helvétius avait ses mardis. Ce terrible Helvétius, qui a fait l'homme si peu aimable, était, à ce que disent tous les contemporains, l'homme le plus facile à vivre et excellent. « Il avait, dit entre autres Mme Suard, l'abandon de la jeunesse, la figure à la fois belle et charmante par l'expression de la plus aimable bienveillance. » Quoique composées environ des mêmes personnes, la maison de d'Holbach et celle d'Helvétius n'avaient pas la même physionomie. Morellet en dit les raisons. D'Holbach était tout à tout le monde, et sa femme qui n'aimait pas la philosophie, se tenant dans un coin sans rien dire, ou causant avec quelqu'un de ses familiers, n'empêchait rien; tandis que madame Helvétius, avec les mêmes sentiments, « belle, d'un esprit original et d'un naturel piquant, dérangeant fort les discussions philosophiques en attirant auprès d'elle les gens qui lui plaisaient le plus, et ce n'étaient pas les pires, brisait un peu la société. » Helvétius, de son côté, préoccupé de quelque question, prenait à part un de ses convives, et le mettait sur cette question même.

On s'amusait chez les philosophes. On appelait la sortie des évêques contre les philosophes le point d'orgue des évêques. On racontait des anecdotes comme celle-ci :

Quand l'archevêque de Paris eut donné son mandement contre *Bélisaire* et la tolérance, un bon bourgeois de Paris l'ayant entendu lire au prône, en parla à sa femme

et à ses enfants à dîner. On a lu, leur dit-il, un mandement de Mgr l'archevêque. — Et, qu'est-ce que dit Mgr l'archevêque ! — Mais, autant que j'ai pu comprendre, il dit que toutes les religions sont également bonnes.

On sentait bien qu'on abusait de certains mots, mais on se défendait ingénieusement :

Le curé d'un petit village lisait l'évangile du jour avec un missel tout vermoulu : à chaque mot que lui dérobait un trou de vermoulure, il substituait le mot Jésus. Après la messe, le seigneur du village lui dit : M. le curé, il me paraît qu'il est plus parlé de Jésus dans l'Evangile d'aujourd'hui que dans celui des autres jours ; du moins le mot de Jésus s'y trouve bien souvent. — Monsieur, lui répond le bon curé, en tout cas, ce mot-là en vaut bien un autre. Lecteur, je suis ce bon curé, et ce conte est mon histoire. On trouvera peut-être les mots d'humanité, de bienfaisance, de justice, de vertu, d'honnêteté, trop prodigués dans ce recueil : lecteur, ces-mots là en valent bien d'autres.

Chez d'Holbach et chez Helvétius, un personnage fêté, adoré, était Galiani. Il avait des idées rares. Il disait :

Il y a trois sortes de raisonnements ou plutôt de résonnements : raisonnements de cruches, ce sont les plus ordinaires ; raisonnements de cloches, comme ceux de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, ou de

J.-J. Rousseau; enfin raisonnements d'hommes, comme ceux de Voltaire, de Buffon, de Diderot. Il prétend, rapporte Diderot, que l'histoire n'est qu'une répétition périodique des mêmes faits, sous d'autres formules ou manières de parler. Vous souvenez-vous du jour où nous entretenant d'Orphée, il disait que ce missionnaire d'Egypte avait reçu la couronne du martyre par les mains des femmes thraces, et, à l'occasion du voyage des trois philosophes grecs à Rome, que ce fut alors que le jésuite Carnéade prêcha le probabilisme devant l'archevêque Caton, janséniste.

Son traité d'éducation mérite bien d'être cité:

Mon traité d'éducation est tout fait; je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes; elle se réduit toute à ces deux points : apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui. Que fait-on faire dans un manége à un cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas, mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir; on lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant; ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse; c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est sociable; il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres,

les rois (et ne s'en plaint pas); il exerce les fonctions de sa charge, et il est à son bureau ou à l'audience, ou au corps-de-garde, ou dans l'œil-de-bœuf, et bâille et reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc l'éducation n'est que l'élaguement des talents naturels pour donner place aux devoirs sociaux.

Il avait de jolis mots, comme celui-ci sur Dorat, qui ornait toutes ses petites productions d'estampes et de vignettes en taille-douce: « Il se sauve du naufrage de planche en planche. » Mais où il excellait c'était dans l'apologue. Nous en avons déjà rapporté un; en voici un autre des plus piquants que Diderot nous a heureusement conservé :

Il s'agissait entre Grimm et M. le Roi du génie qui crée et de la méthode qui ordonne, Grimm détestait la méthode ; Galiani les interrompit comme ceci :

« Un jour au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi? — Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi ?

Le coucou. — Je dis peu de choses, mais elles ont du poids, de l'ordre et on les retient.

Le rossignol. — J'aime à parler, mais je suis toujours nouveau et je ne fatigue jamais; j'enchante les forêts, le

coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point appris d'elle. Moi, je ne connais point de maître, je me joue des règles; c'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes beaux écarts!

Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol; mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point, c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival. Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal. Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Il vont en cherchant un partout.

Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels; depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles : Ah ! dit le coucou en le voyant, nous sommes trop heureux ; notre querelle est une affaire d'oreilles, voilà notre juge, Dieu le fit pour nous tout exprès.

L'âne broutait, il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique, mais la providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider; mais l'âne détournant à peine sa lourde tête, et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oi-

seaux insistent, l'âne continue de brouter; en broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré; eh bien, leur dit-il, allez là, je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. Les oiseaux vont à tire d'ailes et se perchent. L'âne les suit, de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais; il arrive, il s'étend à terre, et dit : Commencez, la Cour vous écoute.

Le coucou dit : Monseigneur, il n'y pas un mot à perdre de mes raisons. Saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la méthode; puis se rengorgeant et battant chaque fois des ailes, il chanta coucou, coucoucou, coucou, coucoucoucou, coucoucou, coucou; et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

Et le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés; ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine : tantôt on entendait le son descendre et murmurer au fond de sa gorge, comme l'onde d'un ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux; tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendu; il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : Je me doute que tout ce que vous avez chanté

là est fort beau; mais je n'y entends rien; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu; vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et j'en suis moi pour la méthode.

Et l'abbé, s'adressant à M. le Roi, et montrant Grimm du doigt: Voilà, lui dit-il, le rossignol; vous êtes le coucou; et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause; bonsoir.

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue supérieurement. On n'y tient pas. Vous auriez trop ri de lui voir tendre le cou en l'air et faire la petite voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou, redresser ses oreilles et imiter la gravité bête de l'âne, et tout cela naturellement et sans y toucher. C'est ce qui est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds.

M. le Roi prit le parti de louer la fable et d'en rire.

Galiani avait pour Paris une passion véritable:

Oui, Paris est ma patrie; on a beau m'en exiler, j'y retomberai. Il ne s'agit pas de mon plaisir seul, il s'agit de ma vie, je sens et j'éprouve tous les jours davantage qu'il m'est impossible de vivre hors de Paris. Ici (il parle de Naples), on ne dispute de rien, pas même de religion. Ah! mon cher Paris! que je te regrette! — Les plantes se dénaturent en changeant de sol, et moi j'étais une plante parisienne. Lire tout seul, sans avoir à qui parler, avec qui disputer, ou briller, ou écouter, ou se faire écouter, c'est impossible. L'Europe est morte pour moi. On m'a mis à la Bastille. J'appartiens au règne végétal.

La seule faute que j'aie commise, c'est celle que je n'ai pas faite, de naître Napolitain.

Il appellait Paris le café de l'Europe. Il rappelle le mot de Sterne :

Il vaut mieux mourir à Paris que vivre à Naples.

Aussi les Français lui rendaient justice ; Grimm dit de lui :

Ce petit être, né au pied du mont Vésuve, est un vrai phénomène. Il joint à un coup d'œil lumineux et profond une vaste et solide érudition, aux vues d'un homme de génie l'enjouement et les agréments d'un homme qui ne cherche qu'à amuser et à plaire. C'est Platon avec la verve et les gestes d'Arlequin.

Et à un moment, il s'écrie, dans un transport d'affection :

Pardonne-moi, ô charmant et lumineux Napolitain, de t'avoir qualifié d'étranger ! non, tu ne seras jamais étranger parmi nous ; j'espère, pour l'honneur de la philosophie et du lien sacré de l'amitié, qu'il ne se fera jamais un bon dîner parmi les frères sans que nous nous rappelions, en sanglotant, tes contes et leur sens philosophique et profond.

Ces gens d'esprit ne se croyaient pas obligés d'en avoir toujours. Buffon s'amusait à raconter qu'une

dame désirant voir une assemblée de beaux esprits, l'avait prié de lui procurer ce bonheur. Il l'invita à dîner. On parla de ce qui se présenta, du vin et de la chère. Au second service, la dame déconcertée s'adresse à son hôte : « Quand donc ces messieurs commenceront-ils ? »

Mademoiselle de Lespinasse a tenu un salon considérable au XVIIIe siècle. Elle était fille naturelle de madame d'Albon, qui ne voulut jamais la reconnaître, et de qui elle ne voulait jamais recevoir aucun bienfait. Par testament, elle se trouva en possession d'une rente viagère de 300 francs. Madame d'Albon, mourante, lui confia la clef d'un bureau où elle avait une somme d'argent assez considérable, lui ordonnant de la garder pour elle. Cette fille, qui avait passé sa jeunesse avec M. d'Albon, n'hésita pas un seul instant; elle mena M. d'Albon au bureau, lui en donna la clef, et lui remit tout l'argent qui y était. » Madame Geoffrin lui fit plus tard une rente de mille écus.

Elle s'éprit d'abord pour M. de Mora, un jeune gentilhomme espagnol du plus haut mérite, qui mourut en l'aimant et croyant encore être aimé d'elle, puis pour Guibert, d'une passion qui la consuma. Elle habitait avec d'Alembert, qui était son fidèle ami et serviteur :

Il n'y a point, dit Grimm, de malheureux savoyard à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef

de la secte encyclopédique, le dictateur de nos académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste empire, n'en faisait tous les matins pour le service de Mlle de Lespinasse; et ce n'est pas encore tout ce qu'elle en osait exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangements qui pouvaient favoriser cette intrigue; et, lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au bureau de la grande poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt, etc.

Il la regretta sincèrement; il confiait à madame Suard que depuis la perte de son amie, il lui avait écrit plusieurs fois, et lui avait parlé comme si elle pouvait l'entendre encore.

Elle était entrée en 1754, comme dame de compagnie chez madame du Deffand, où elle resta dix années. La séparation fut orageuse : depuis longtemps elle avait l'imprudence de recevoir les amis de sa maîtresse avant l'heure où ils descendaient au salon; madame du Deffand le sut un jour, en fut extrêmement irritée, et congédia durement mademoiselle de Lespinasse, que les amis accompagnèrent. Elle recevait tous les jours de cinq à neuf heures; une irrégularité était un événement; elle avait subordonné tout le reste de sa vie à cette réception. On lit dans la circulaire de Grimm : « Sœur de

Lespinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas d'offrir ni à dîner ni à souper, et qu'elle n'en a pas moins envie de recevoir chez elle les frères qui voudraient y venir digérer. » « On était sûr de trouver chez elle, rapporte Grimm, des hommes choisis de tous les ordres de l'Etat, de l'Eglise, de la Cour, des militaires, des étrangers et les gens de lettres les plus distingués. »

Grimm lui a rendu ce témoignage :

Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. On n'eut jamais plus de talent pour la société ; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différents, quelquefois même les plus opposés ; sans qu'elle y parût prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement, elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres ; politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et grâce à ses talents, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturellement du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre et dans leur primeur, la conversation générale n'y languissait jamais, et, sans rien exiger, on faisait des *à parte* quand on le

jugeait à propos ; mais le génie de Mlle de Lespinasse était présent partout, et on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

Marmontel, la Harpe, en parlent de même.

Chez Mlle de Lespinasse, avec son ami d'Alembert, ce sont Grimm, Chastellux, Morellet, Saint-Lambert, Marmontel, Condillac, Turgot, etc. Ce cercle était, en général, formé de gens qui n'étaient point liés ensemble ; « elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie, comme les cordes d'un instrument monté par une habile main ; je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument avec un art qui tenait du génie. » Elle savait animer et modérer la conversation, jeter des questions à débattre, varier l'entretien ; elle-même discutait quelquefois dans un langage où passait un peu de sa passion intérieure ; on badinait aussi, et d'Alembert donnait le ton. Ce prodige se répétait tous les jours durant quatre heures de conversation, sans langueur et sans vide. Tous ceux qui parlent d'elle, parlent avec admiration de sa bienséance parfaite, des grâces de son esprit et de cette chaleur d'âme qui, perçant par intervalles, lui attachait tous ceux que son esprit charmait.

Madame d'Epinay, fille d'un homme de condition, mais de fortune médiocre, tué au service du roi, mariée, en récompense des services de son père, avec un homme très-riche, à qui elle apportait une

place de fermier général, eut d'abord l'existence la plus brillante; mais sa fortune et son bonheur furent promptement compromis par le caractère de son mari. Comme le lui écrivait une amie, « elle était attachée à l'aile d'un moulin à vent. » Son beau-père lui-même, voulant assurer son existence, exigea qu'elle se fît séparer de lui. Elle connut Rousseau dans ses premiers temps, et plus tard s'attacha à Grimm, qui lui resta attaché vingt-sept ans, et après sa mort lui rendit témoignage. « Un des traits les plus marqués de son caractère, c'était une constance, une énergie de résolution qui l'emportait sur toutes les faiblesses de l'habitude, sur tous les emportements de la plus vive sensibilité, et suppléait même, pour ainsi dire, aux forces et au courage épuisés par une longue suite de chagrins et de souffrances. » D'une santé déplorable, dans les dix dernières années, elle ne soutenait sa vie qu'à force d'opium; ni son activité ni son humeur ne changèrent, rien ne paraissait au dehors.

Ce qui distinguait particulièrement son esprit, c'était une droiture de sens fine et profonde. Elle avait peu d'imagination; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile; mais on ne pouvait guère avoir plus de pénétration, un tact plus juste, de meilleures vues, avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. Sa conversation se ressentait un peu de la lenteur et de la timidité naturelle de ses idées; elle avait même une sorte de réserve et de séche-

resse, mais qui ne pouvait éloigner ni l'intérêt ni la confiance. Jamais on ne posséda si bien peut-être l'art de faire dire aux autres sans effort, sans indiscrétion, ce qu'il importe ou ce qu'on désire de savoir. Rien de ce qui se disait en sa présence n'était perdu, et souvent il lui suffisait d'un seul mot pour donner à la conversation le tour qui pouvait l'intéresser davantage. Sa sensibilité était extrême, mais intérieure et profonde; à force d'avoir été reprimée, elle n'éclatait plus que faiblement. Au-dessus de tous les préjugés, personne n'avait mieux appris qu'elle ce qu'une femme doit d'égards à l'opinion publique, même la plus vaine. Elle ne manqua jamais de recevoir les sacrements de la meilleure grâce du monde.

Elle fut en relation avec Voltaire, Rousseau, Buffon, d'Alembert, Diderot, Grimm, Saint-Lambert, Richardson, et l'abbé Galiani, avec qui elle eut une longue correspondance.

A l'âge de trente ans, en 1756, elle fit son portrait, dont nous donnons ici quelques traits avec les remarques de Grimm :

Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. (Elle avait de très-beaux yeux et des cheveux parfaitement bien plantés qui donnaient à son front une physionomie fort piquante.) Je suis petite, maigre, très-bien faite, j'ai l'air jeune, sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille, mon esprit est lent, juste, réfléchi, sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une

excessive timidité. — Je suis vraie sans être franche. J'ai de la finesse pour arriver à mon but; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres. (Elle en avait donc beaucoup acquis.) Je suis née tendre et sensible, constante et point coquette. La facilité avec laquelle on m'a vue former des liaisons et les rompre m'a fait passer pour inconstante et capricieuse. L'un a attribué à la légèreté et à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une prudence tardive et quelquefois par l'honneur. Il n'y a qu'un an que je commence à bien me connaître. Mon amour-propre, sans me faire concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite.

Il y a quelques lignes que j'effacerais de bon cœur dans Mme d'Epinay, celles-ci, par exemple : « Tout engagement libre et volontaire est plus sacré qu'un autre, et celui qui le rompt est coupable et bien coupable. » Est-ce à dire que, si on ne le rompt pas, on est vertueux? Il faut laisser la vertu où elle est. Ailleurs elle écrit à Grimm : « O mon ami, ô vous, chargé sans doute par le ciel de répandre la lumière dans mon âme et le charme sur ma vie, nous n'avons point de semblables révolutions à craindre. Vous tiendrez à votre ouvrage; j'adorerai, je révérerai toujours la source de mes progrès. » J'avoue que je suis toujours mal à l'aise, toutes les fois que je trouve cette sorte de sentiment et d'aveu. Avait-elle choisi Grimm pour faire sa philosophie et se mettre à l'école? L'unisson est une bonne chose,

mais l'harmonie vaut mieux. Les femmes ont en instinct ce que nous avons en raisonnement; quand elles font un échange avec nous, elles perdent certainement beaucoup sans être sûres de gagner suffisamment : elles cessent d'être femmes et ne deviennent guères que des hommes imparfaits. C'est dépouiller maladroitement son mystère et sa divinité.

Enfin, puisque Grimm est son maître, veut-on savoir de ses leçons? « Je m'étonne, lui disais-je, que les hommes soient en général si peu indulgents. — Mais non, reprit-il; le manque d'indulgence vient de l'erreur où l'on est de se croire libre : c'est que la morale établie est mauvaise et fausse, en ce qu'elle part de ce faux principe de liberté. » Elle ajoute : « La vérité et la bonté de cette morale m'ont persuadée sans retour. » J'aime mieux ceci, qui est absurde, mais qui est du genre : « Lire! moi lire! ai-je dit. Jamais. Des faits tant qu'on voudra; mais en fait de raisonnement je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai ce que je ne sais pas. — En vérité, l'abbé, il y a des moments où je suis assez folle, assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. » (Lettre à l'abbé Galiani.)

Il faut avouer que c'était une nature d'esprit très-sérieuse. Voltaire le vit d'abord, aussi, quand elle lui fit visite à Ferney, il l'appela sa philosophe, et, corrigeant tout de suite le mot par le compliment le plus aimable : une aigle dans une cage de gaze

Il lui marqua les plus grands égards, sans les compliments et les vers dont il payait ses visiteuses. A Genève, elle observe, et marque assez fermement ce qu'elle a observé :

La vertu, l'honnêteté et surtout la simplicité sont la base de leur politique ; tout cela est cependant saupoudré d'un petit vernis de pédantisme qui, autant que j'en puis juger, est nécessaire chez eux pour maintenir leur simplicité, en quoi consiste toute la force de leur état : rien ne s'accorde qu'au mérite personnel, et tout se refuse à qui n'a pas l'estime publique. Malgré cela, à vue de pays, j'aimerais mieux vivre habituellement avec M. Diderot.

Mais je ne connais guère de page d'un sens politique plus droit et plus profond que celle-ci, qui est de 1771 :

Cette indécision (elle parle de la contestation de pouvoir entre la royauté et le parlement), cette indécision même fait partie de la constitution monarchique. On met en question des thèses auxquelles on n'aurait jamais osé penser : or voilà un mal irréparable. Comme je vous l'ai dit, mon cher abbé, ces questions sont la théologie de l'administration. Pour qu'elles soient éclaircies sans danger, il faut que, par le résultat de ses recherches, on se trouve aussi bien traité et aussi heureux qu'un homme raisonnable puisse le prétendre ; sans quoi, les lumières qu'acquièrent les peuples doivent un peu plus tôt, un peu

plus tard, opérer des révolutions. Le goût du martyre gagne, et il est maladroit de le faire germer.

Lorsque Necker réforma les fermes, sa fortune en souffrit extrêmement; le dédommagement dû étant mal consolidé lors du départ de ce ministre, elle se trouva dans une grande gène, où l'impératrice de Russie la secourut avec beaucoup de grâce. Elle mourut en avril 1783. Ses *Conversations d'Emilie*, publiées en 1774, sous un autre titre (*Conversations entre une mère et sa fille*), et en 1781, sous celui qui leur est resté, reçurent de l'Académie le prix Monthyon, trois mois avant sa mort. Elles avaient déjà été traduites en plusieurs langues, et Catherine II les avait mises au nombre des livres élémentaires destinés à l'instruction des jeunes filles élevées par ses ordres. La duchesse de Grammont, renommée pour sa franchise, dit à l'occasion de ce prix: « qu'elle est ravie que Mme d'Epinay l'ait eu, d'abord parce qu'elle espère que Mme de Genlis en mourra de dépit, ce qui serait une excellente affaire, ou qu'elle se vengera par une bonne satire contre les philosophes, ce qui serait encore assez gai; ensuite parce qu'elle est bien aise que tout le monde voie ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps, que l'Académie tombe en enfance. »

Mme d'Epinay n'avait pas de maison montée. Elle réunissait quelques amis: Grimm, Diderot, Galiani, Mme d'Houdetot, Saint-Lambert, d'Holbach, le marquis de Croismare, Desmahis, Margency, un moment Rousseau et Duclos.

Mme Necker, fille d'un ministre protestant du pays de Vaud, Curchod, restée pauvre après l'avoir perdu, avait donné des cours à Lausanne, au moyen desquels elle se soutint et sa mère. Elle fut amenée à Paris par une belle veuve, Mme de Vermenou, qui, courtisée par Necker, et ne voulant pas l'épouser, se substitua adroitement Mlle Curchod (1764). « Ils s'ennuieront tant ensemble, dit-elle, que cela leur fera une occupation. » Elle se trompait.

Mme Necker avait les vendredis. Elle fonda son salon vers 1765, et s'adressa pour cela à Morellet, Marmontel et Raynal. Un jour de l'année 1770, qu'on se réunit chez elle pour concerter le projet d'une statue à Voltaire, les personnages présents sont Diderot, Suard, le chevalier de Chastellux, Grimm, le comte de Schomberg, Marmontel, d'Alembert, Thomas, Saint-Lambert, Saurin, l'abbé Raynal, Helvétius, Bernard, l'abbé Arnaud et l'abbé Morellet. Elle recevait aussi Malesherbes, Buffon, qui y était divinisé, Mme de Marchais, Guibert, dont les lectures faisaient toujours un grand effet, que l'impression ne soutenait pas, Suard et sa femme, Watelet, Gibbon, Caraccioli, le comte de Creutz. Thomas était son idéal, et elle était l'idéal de Thomas; quand, dans un discours d'académie, il dépeignit la femme parfaite telle qu'il l'entendait, il fit le portrait de Mme Necker, où tout le monde la reconnut, et on l'appela la femme à Thomas. Quand il mourut, elle fut affligée, mais

elle trouva une phrase qu'elle envoya à Buffon, et qui la consola beaucoup : elle appelait Thomas l'homme de ce siècle, et Buffon l'homme de tous les siècles.

Mme Necker avait beaucoup d'intelligence et de vertus, mais elle ne parvint jamais à être française. On sentait la méthode dans sa vertu, dans son amabilité, dans sa conversation; il lui manquait cette chose exquise, la grâce, qu'on n'apprend pas, et sans laquelle il est malaisé de tenir un salon chez nous. Aussi ses dîners languissaient; elle en souffrait et même s'en plaignait naïvement. « M. Necker, dit Morellet, y était seul, ne sortant de son silence que pour lâcher quelque trait piquant et quelque persifflage fin des philosophes et des gens de lettres, dont sa femme, disait-il, était un peu engouée. » Voltaire trouvait de l'entortillement dans ses ouvrages; on le désignait entre soi sous le nom de M. de l'Enveloppe.

Voici, rapporte Mme de Genlis, une anecdote curieuse sur Mme Necker, que je tiens de l'homme le plus incapable de former un mensonge, le marquis de Chastellux :

Dînant chez Mme Necker, il arriva le premier et de si bonne heure que la maitresse de la maison n'était pas encore dans le salon. En se promenant tout seul, il aperçut à terre, sous le fauteuil de Mme Necker, un petit livre; il le ramassa et l'ouvrit : c'était un petit livre blanc qui contenait quelques pages de l'écriture de Mme Necker. Il

n'aurait certainement pas lu une lettre; mais croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule; c'était la préparation du dîner de ce jour, auquel il était invité; Mme Necker l'avait écrite la veille; il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables. Son article y était, et conçu en ces termes : *Je parlerai au chevalier de Chastellux de la Félicité publique et d'Agathe*. Mme Necker disait ensuite qu'elle parlerait à Mme d'Angeviller sur l'*Amour*, et qu'elle éleverait une *discussion littéraire* entre MM. Marmontel et de Guibert. Il y avait encore d'autres préparations que j'ai oubliées. Après avoir lu ce petit livre, M. de Chastellux s'empressa de le remettre sur le fauteuil. Un instant après, un valet de chambre vint dire que Mme Necker avait oublié dans le salon ses tablettes; il les chercha et les lui porta. Le dîner fut charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre Mme Necker dire mot à mot tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes.

M. Necker a publié les Pensées de sa femme. Il y a là certainement des réflexions qui attestent une femme de mérite, mais on y trouve l'éternelle préoccupation du style, du style étudié à l'école de Buffon et de Thomas, le fond métaphysique et l'imagination de parti pris. Il y a de cela dans Mme de Staël, sa fille, chez qui on ne l'a pas, ce me semble, assez noté.

On allait aussi à Aubonne chez Saint-Lambert, ou à Sannois chez Mme d'Houdetot. M. et Mme Suard et Marmontel étaient des habitués; on trouve un

jour Franklin à Sannois. On ne se brouilla un moment qu'à propos de musique. Vers la fin du repas, quand l'odeur des mets ne plaît plus, Saint-Lambert faisait couvrir la table de fleurs. Dans le monde, en général, il avait avec les indifférents une politesse froide, qui avait un air de dédain. « C'est un homme d'esprit, dit Diderot, mais son commerce est triste et d'une sécheresse singulière. » « Comme homme de lettres, ajoute Grimm, une des peaux les plus sensibles. » Et tous parlent ainsi. Mais à Aubonne c'était autre chose : il y faisait des frais d'esprit et de bonne grâce, qui rendaient sa société charmante. « Il ne plaisait, dit M[me] Suard, qu'à ceux qui lui plaisaient à lui-même. » Il avait trouvé dans M[me] d'Houdetot ce qu'il cherchait, non-seulement, une amie, mais quelqu'un qui l'admirât. « C'est à ce degré sublime qu'elle monta, dit de la Clos, pour n'en jamais descendre. » M[me] d'Houdetot, avec son esprit, avait pour la conversation un défaut que la vicomtesse d'Allard remarque : « Il était rare, lorsqu'il s'élevait une discussion, qu'elle ne la terminât par un aperçu juste et fin qui ne laissait plus rien à dire. J'ai vu des gens qui étaient blessés de cette qualité de son esprit. Elle nous réduit au silence, disaient-ils. » M[me] Suard a dit d'elle :

Elle louchait horriblement, et il était difficile d'apercevoir la personne sur laquelle s'arrêtaient ses regards. Ses traits étaient très-forts et désagréables dans leur ensemble. Mais l'habitude de la voir triomphait bientôt de ces pre-

mières impressions, en l'entendant produire dans la conversation l'imagination la plus vive, l'esprit le plus aimable et l'âme la plus douce et la plus bienveillante. Je disais quelquefois en l'écoutant : mon Dieu qu'un joli visage irait bien à cet esprit-là ! Elle n'était d'abord frappée que de ce qu'il y avait de bon et de beau dans les objets de l'art, comme de la nature : elle découvrait le mérite des choses et des hommes avec une promptitude et une sagacité qui semblait appartenir à l'instinct. On sait qu'elle faisait des vers aussi naturels que faciles et aimables. Ils sortaient de sa tête aussi promptement que sa prose ; et je l'ai entendue, à la suite d'une fête, en adresser de charmants à ceux qui la lui donnaient et qui en faisaient partie. Je ne citerai que les quatre vers qu'elle fit sur-le champ pour la duchesse de la Vallière, qui conservait, dit-on, le plus beau visage à l'âge de quatre-vingts ans :

La nature prudente et sage
Força le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle ne pouvait répéter.

Une chose m'étonnait dans son esprit, c'est que ne paraissant pas manquer de fécondité dans l'âme, elle ne parlait jamais d'un auteur, d'un tableau ou d'une statue, qu'en reproduisant toujours les mêmes expressions. C'était un jugement formé pour toujours ; et, en lui citant un auteur, on savait à l'avance ce qu'on allait entendre.

Mme d'Houdetot, en citant quelquefois le mot de Fontenelle à la fin de sa vie : « Je suis français, j'ai cent ans, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais donné le plus

petit ridicule à la plus petite vertu,» faisait aussi une confession aimable quoique moins glorieuse. Elle disait qu'en mourant elle n'aurait pas à se reprocher d'avoir jamais donné le plus petit ridicule au plus petit plaisir.

Ce témoignage est confirmé par les autres contemporains qui parlent d'elle. Mme d'Épinay la représente vive, enfant, gaie, distraite, bonne, enthousiaste, malgré cela constante; la vicomtesse d'Allard : n'ayant jamais dit de mal de personne, sachant plaire sans avoir recours à la méchanceté; quoique laide, n'ayant jamais éprouvé la moindre envie contre les belles femmes, les louant avec plaisir et bonne foi, tendre et point vaine, étant aimée, ne désirant rien de plus; Chanderlos de la Clos : vivant avec du monde de tous caractères, sans rien sacrifier du sien et sans que personne eût à se plaindre d'elle. Les anecdotes inédites rapportent d'elle un joli mot sur M. de Jully, qui, étant devenu veuf, voyagea, se remaria, et mourut jeune encore, n'ayant jamais pu rétablir sa santé altérée par les regrets que lui avait causés la perte de sa première femme : « Mon frère, est mort des suites d'un chagrin dont il était consolé. »

A un souper où se trouvait Diderot, elle disait : « Je me mariai pour aller dans le monde et voir le bal, la promenade, l'opéra et la comédie; et je n'allai point dans le monde, et je ne vis rien, et j'en fus pour mes frais. »

M. d'Houdetot paraît comme un homme d'hon-

neur. Pour payer une dette de jeu, il pria sa femme d'engager son bien; après quelque hésitation, elle y consentit, à condition qu'il lui donnerait sa parole de ne plus jouer; il la donna et la tint. Lorsque, la liaison de Saint-Lambert avec sa femme étant devenue certaine, on l'en avertit, il répondit : « Je n'ai droit d'exiger de Mme d'Houdetot que de la décence. » En effet, il avait de son côté une liaison qui fut également durable, et il disait : « Mme d'Houdetot et moi avions la vocation de la fidélité, mais il y a eu un malentendu. »

On se rassemblait chez l'abbé Morellet le dimanche. C'était Mme Suard, Mme Saurin, Mme Pourat, Mme Broutin, Saurin, Suard, l'abbé Arnaud, d'Alembert, le chevalier de Chastellux, Marmontel, la Harpe, Delille. On déjeûnait, puis on lisait de la prose ou des vers, on faisait de la musique, Grétry y venait. Quand Morellet donna sa nièce à Marmontel en 1777, et qu'on se décida à vivre sous le même toit, la société fut rompue. La querelle des piccinnistes et des gluckistes avait divisé les esprits, et justement Morellet se trouvait avoir pour amis Suard et Arnaud et pour neveu Marmontel, le reste du monde prenant parti pour l'un ou pour l'autre.

Chez Mme Suard, à Paris ou à Fontenay-aux-Roses, c'était environ le même monde. Quand Dugald-Stewart vint en France, c'est chez elle qu'il était fixé.

Watelet recevait à Moulin-Joli. Franklin y allait une fois l'an.

Mme Helvétius, Notre-Dame d'Auteuil, comme Franklin l'appelait, avait acheté une campagne à Auteuil, après la mort de son mari, en 1771, et s'était bientôt déterminée à y passer l'année entière. La société se composait de Morellet, de l'abbé de la Roche, de Cabanis, qui habitaient là dans la saison, et de Chamfort qui y venait. L'abbé de la Roche était un bénédictin sécularisé par le crédit d'Helvétius à Rome. Il était en Hollande avec le manuscrit *de l'Homme* pour l'impression, quand Helvétius mourut. Mme Helvétius le rappela, et il lui rendit les plus grands services. Cabanis, autrefois mourant d'une maladie de langueur, avait été guéri par le bon air d'Auteuil.

L'esprit de Chamfort était tout en raillerie, et cette raillerie, de premier ordre par le piquant et l'originalité, portait toujours sur les personnes, là intarissable. Au sortir de ces conversations où Chamfort accumulait épigrammes sur épigrammes contre tous les personnages dont le nom s'était présenté, Mme Helvétius était triste pour tout le jour, et il semblait à l'abbé Morellet qu'il sortait du spectacle d'une exécution.

Lorsque Franklin fut en France, il fut l'âme de cette société; Mme Helvétius, avec Morellet, la Roche et Cabanis, se transportait chez lui à Passy une fois la semaine, et les réunions étaient fort gaies. Franklin disait ses mots justes et fins, faisait les contes philosophiques où il excellait, accompagnait sur l'harmonica, de son invention,

quelque romance écossaise qu'il affectionnait et que Morellet chantait. Il abandonna la France en 1786, regrettant beaucoup sa chère société, et écrivit à Mme Helvétius des lettres charmantes. Outre cette société, il avait ses familiers, Turgot, le duc de la Rochefoucault, Lavoisier. Peu après, la Révolution qui troublait l'univers, troublait aussi ce petit monde. L'abbé de la Roche avançait toujours, tandis que Morellet s'arrêtait ou reculait. A propos d'un *Mémoire* de celui-ci, on se piqua, et cette liaison de Morellet et de Mme Helvétius, qui avait duré trente ans (de 1760 à 1790), se rompit.

On dînait aussi chez Mme du Boccage, mais ennuyeusement. « Elle est bonne femme, dit Grimm; elle est riche; elle pourrait fixer chez elle les gens d'esprit et de bonne compagnie, sans les mettre dans l'embarras de leur parler avec peu de sincérité de sa *Colombiade* ou de ses *Amazones.* »

Mlle Quinault, la cadette, voyait, disent les *Mémoires secrets*, très-bonne compagnie, surtout en hommes. M. d'Alembert, après la mort de Mlle Lespinasse et de Mme Geoffrin, allait habituellement chez elle.

Les hommes qui faisaient partie des soupers de Mme Saurin, étaient, avec Suard, son intime ami, l'abbé Delille, la Harpe, Chamfort, l'abbé Arnaud, et quelquefois Collé, l'abbé Morellet et des hommes du monde, sans parler des étrangers qui venaient à Paris. L'abbé Morellet chantait, dit Mme Suard,

des chansons pleines d'esprit et d'aimables plaisanteries.

Chez Mme Broutin, à Cernay, dans la vallée de Montmorency, au moment de la révolution, étaient Morellet après sa rupture avec Auteuil, Lacretelle, de Tracy, Dureau, le Roi et André Chénier. La démocratie y était constitutionnelle. La maîtresse de la maison était une femme de mérite : « A sa douceur, dit Morellet, elle joignait beaucoup de grâce ; sans instruction, quoique moins ignorante que Mme Helvétius, elle avait comme celle-ci l'esprit fin et prompt et le sentiment juste du beau. » Elle s'enfuit en Normandie, au 10 août 1792.

Mme Vigée-Lebrun avait à ses soupers Delille, qu'on appelait « chose légère, » aimable conteur, heureux d'un bonheur d'enfant, Lebrun le poëte, le chevalier de Boufflers, le vicomte de Ségur. Lors de la fureur pour la Grèce, à l'apparition du livre de l'abbé Barthélemy, un jour elle habilla ses convives à la grecque, et on soupa à la grecque.

M. de Vaine réunissait chez lui diverses classes de la société ; la naissance, les places, la fortune, les talents s'y rencontraient dans une harmonie que lui seul rompait, lorsque, avec un reste de ton familier, il appelait quelque grand seigneur par son nom tout court. C'était alors un silence et un embarras dont il fallait quelque temps pour se remettre. Il avait en particulier des entretiens littéraires avec Suard, Saurin, l'abbé Arnaud, Roucher et Delille.

Mme de Marchais est représentée par Marmontel

comme douée de toutes les qualités de l'âme, de l'intelligence, et de toute sorte de beauté, ayant les deux sortes d'esprit, le léger et le grave, et ne se servant, en chaque circonstance, que de celui qu'il fallait. Elle était trop désireuse d'être polie, comme lorsqu'il lui arriva de dire pour compliment à un homme bien laid : « En vérité, Monsieur, je vous trouve embelli. » Près d'elle, son jeune ami, qu'elle devait épouser plus tard, le doux et timide d'Angeviller, interdit sous le charme. Cette société était composée de ce qu'il y avait de mieux à la cour et dans les lettres. Ducis, la Clos, Chastellux et le marquis de Bièvre y paraissaient.

Chez le comte de Choiseul-Gouffier, Delille, Rulhière, Saint-Lambert, Chamfort, la Harpe, Marmontel, Raynal, l'abbé de Périgord, depuis prince de Talleyrand, le comte et le vicomte de Ségur, le prince de Ligne. Les ducs de la Rochefoucauld, de Nivernais, le prince de Beauvau et plusieurs autres exerçaient une grande influence sur le ton de ce que l'on appelait la bonne compagnie ; ils y introduisaient le goût des lettres et l'estime pour les sciences.

Deux femmes surtout, dans ce siècle, maintiennent le bon ton, la maréchale de Luxembourg et la maréchale de Mirepoix. La duchesse de Boufflers, depuis maréchale de Luxembourg (distincte, comme on sait, de la comtesse de Boufflers, amie du prince de Conti, et de la marquise, amie de Stanislas, et mère de l'aimable chevalier), était le modèle et la maîtresse du bon ton ; quand on y manquait, elle avait des apostrophes originales et cruelles. Elle nous-

sait cet amour un peu loin. Un jour, elle s'arrêta sur deux ou trois prières, qu'elle trouva du plus mauvais goût. Mme de Genlis insinua que Dieu ne prenait pas garde à ce que nous appelons bon ou mauvais ton. « Eh bien! Madame, répondit la duchesse, ne croyez pas cela. » Quel fin jugement on nous a conservé d'elle! En lui montrant les portraits de Molière et de la Fontaine, on lui demanda quel était le plus grand des deux : « Celui-ci, dit-elle en montrant la Fontaine, est plus parfait dans un genre moins parfait. » Elle régnait par la terreur; la maréchale de Mirepoix exerçait, dit M. de Lévis, un empire plus doux : on craignait de lui déplaire, et il était impossible d'être plus aimable. « C'est celle-ci, dit le prince de Ligne, qui avait cet esprit doux, enchanteur, parce qu'il lui fournissait pour plaire à chacun, sans fadeur ni compliment, mais avec une manière cachée de faire valoir et d'attacher. Vous auriez juré qu'elle n'avait pensé qu'à vous toute sa vie. »

Pour achever de se représenter les salons que nous venons de parcourir, il faudrait y faire passer divers personnages qui n'étaient attachés à aucun : Gresset, caustique, le coup de patte serré; Florian excellent à railler et à contrefaire ; Cahusac qui lit chez Mme Geoffrin une de ses tragédies. J'ai tâché, dit-il, d'éviter le gigantesque de Corneille et la fadeur de Racine. « Cela s'appelle, lui dit un homme de la cour, s'asseoir par terre entre deux chaises. » Barthe, quand il avait lancé un trait plaisant, mettait une lorgnette sur son gros œil blanc et la pro-

menait autour de l'assemblée. M. de Monticour ainsi lorgné lui dit une fois d'un air très-tranquille : « Monsieur Barthe, je ne ris pas. »

Puis les médecins qui circulaient dans tout ce monde.

Le docteur Malouin, vrai médecin de la tête aux pieds, dit Grimm, et dont Mme de Grafigny disait plaisamment que Molière, en travaillant à ses rôles de Diafoirus et de Purgon, l'avait vu en esprit, comme les prophètes le Messie. Il fit un jour à Marmontel une ordonnance qui ne produisit rien; mais le mal, au bout de son période accoutumé, s'en alla :

Eh bien, mon ami, me dit-il, croirez-vous désormais à la médecine et au savoir des médecins? — Je l'assurai que j'y croyais très-fort. — Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement. Cela vous fait tort dans le monde. Voyez parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art; et il me cita de grands hommes. Voltaire lui-même, ajouta-t-il, lui qui respecte si peu de choses, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — Oui, lui dis-je, docteur, mais un certain Molière! — Aussi, me dit-il, en me regardant d'un œil fixe, et en me serrant le poignet, aussi, comment est-il mort?

Le médecin Bouvart a dit un des jolis mots de ce siècle. Le grand aumônier de France, attaqué par la goutte, le fait appeler et se plaint de souffrir comme

un damné. — Quoi, déjà! répondit-il. Au temps où l'écorce d'orme pyramidal était en vogue, une dame lui demanda si elle devait en prendre : « Prenez Madame, répondit-il, et dépêchez-vous pendant qu'elle guérit. »

Tronchin vint de Genève, en 1756, inoculer les enfants du duc d'Orléans, et réussit à merveille ; il fut l'homme à la mode du moment; toutes les femmes le consultaient. On inventa des bonnets à l'inoculation et des robes du matin appelées *tronchines*, parce que, Tronchin ayant recommandé aux femmes les promenades du matin, il fallut des robes faciles à mettre et commodes. Il devint en 1756 premier médecin du duc d'Orléans. Il resta simple, sévère pour lui-même, affable, désintéressé, consultant la nature, et variant son traitement à l'infini selon les cas, agissant toujours par le moral sur le physique. « La plupart de nos médecins ne traitent que les maladies : M. Tronchin traitait le malade. Il n'avait que deux prétentions auxquelles on lui reconnaissait peu de titres, celle de bien jouer au whist et celle de bien voir en politique. Il gagnait rarement et se trompait presque toujours. »

En 1786, on ne cause plus à un moment, on compose : c'est Mme de Staël, l'ambassadrice de Suède, qui introduit les *Synonymes*. Ils étaient en pleine fleur : *franchise* et *véracité*, *trait* et *saillie*, avaient eu le plus grand succès, et c'était à qui trouverait les nuances les plus délicates, quand un mécontent choisit les mots *naturelle* et *pré-*

cieuse ; le comte de Thiard fit un synonyme impayable sur les mots *ânesse* et *bourrique.* Les synonymes ne s'en relevèrent pas; on les quitta, mais Mme de Staël composa ses *Folles,* et ce fut la mode des *Folles.* Il s'agissait de faire extravaguer avec éloquence des créatures privées de raison. Mieux valait les synonymes. Deux ans après, Grimm se plaignait tristement des formes tourmentées et bizarres de la conversation : « On ne dit plus de choses neuves; on rajeunit comme l'on peut par l'expression ce qui a été dit mille fois. »

Le théâtre fait tort aux salons. Les dîners à l'anglaise, vers quatre ou cinq heures, remplacent les soupers; dès que le dîner est fini, on s'échappe au théâtre. « Il y a vingt-cinq ans, disait Mlle Clairon (elle disait cela en 1786), qu'une femme qui aurait paru plus de deux ou trois fois par mois au spectacle se serait affichée de la manière du monde la plus indécente. Grâce à l'invention des petites loges, elles y vont impunément tous les jours. » Les relations des hommes et des femmes changent. Le désir de jouir remplace celui de plaire. « Il n'y a plus d'hommes à bonnes fortunes, disait une femme d'esprit. » La galanterie ne demandant plus beaucoup de temps, les cercles d'hommes remplacent les salons : » Cette note est de 1786.

Les hommes, dit *la Correspondance*, se sont accoutumés à vivre beaucoup plus entre eux. De là le prodigieux succès qu'a eu l'établissement des clubs à l'anglaise ; on

en voit éclore tous les jours de nouveaux, le club patriotique, le club militaire, le salon de la comédie italienne, le salon des arts, le club des échecs, celui des Américains, etc., etc. Ce sont des assemblées très-nombreuses, composées de gens qui ne se connaissent presque pas, mais qui ont consenti à se rencontrer dans le même lieu sans s'obliger à faire les uns pour les autres aucuns frais ni d'esprit, ni d'attention, ni de complaisance ; ne point se gêner mutuellement est, pour ainsi dire, la seule politesse qui dans ces sociétés soit de rigueur.

A l'étranger, les Français étaient les Français. Le bon personnage que faisait à Naples Basquiat de la House, secrétaire d'ambassade attaché à M. d'Ossune. L'ambassadeur recevait par bonté d'âme un M. de Turbilly, un de ceux que les Italiens appellent, dit Morellet, un ennuyeux de grand chemin. Lorsque Basquiat s'apercevait que son ambassadeur commençait à se lasser, « il s'approchait de Turbilly et le rencoignait bientôt dans la croisée la plus voisine de la porte. Là, le prenant à la boutonnière, il lui entamait un conte qui ne finissait pas, ou une discussion vague qui ne marchait pas, ou des raisonnements à perte de vue, enchevêtrés les uns dans les autres avec un art vraiment prodigieux ; assaisonnant son discours de bâillements si naturels qu'ils gagnaient bien vite le pauvre patient. Quand il commençait à tourner à la mort, Basquiat ouvrant la porte, le pauvre homme s'échappait, et nous laissait riant aux éclats du succès d'un *ennuyeur* qui ennuyait un ennuyeux. »

CONCLUSION.

J'aime le XVIIIe siècle : il avait deux qualités françaises, les deux qualités de la jeunesse : il était aimable et généreux. Il avait, il est vrai, les défauts français, défauts aussi de la jeunesse, l'inexpérience et l'impatience. Pour nous, nous avons la sagesse, mais la triste sagesse qui vient des déceptions, non la sagesse sereine qui sait que l'avenir viendra et attend avec courage. Nos pères étaient bien jeunes ; mais ne sommes-nous pas bien vieux? Puis se trompe-t-on toujours en esperant? N'est-ce pas à force d'espérer que nos pères ont obtenu pour nous la liberté politique, civile et religieuse, les deux dernières hors d'atteinte, la première, qu'on néglige quelquefois, mais à laquelle on revient toujours?

Après cela, j'avoue que j'admire la France de notre temps; elle a en effet des endroits incomparables. Le XVIIIe siècle, dans ses préoccupations, ne voyait guère les choses comme elles étaient, mais comme il désirait qu'elles fussent, il forçait la science et l'art pour servir sa politique; nous leur avons rendu leur liberté. Une fois le charme rompu, les objets ont repris leur

vraie forme, les pays, les temps, les événements, les hommes, les doctrines, ont paru avec leur vraie physionomie. Nous avons le sentiment historique.

L'histoire proprement dite a été renouvelée. On a vu l'érudition la plus étendue et la plus exacte, la critique la plus sûre, le talent s'appliquant, non à inventer le passé, mais à le faire revivre comme il a vécu; la variété des éléments dont est fait le monde nous a été, à la lettre, révélée. L'histoire des religions et des systèmes philosophiques est maintenant faite ou se fait définitivement, par l'examen et l'intelligence des monuments mêmes sincèrement interprétés; la philosophie, qui n'a plus d'autre parti que celui de la vérité, étudiant l'homme à la fois dans l'homme et dans les langues, les arts, les grandes doctrines philosophiques et religieuses, connaît chaque jour un peu mieux les idées et les sentiments qu'il renferme, et les lois de son développement. L'éloquence, appliquée aux plus grands intérêts, n'a plus été ce qu'elle était, une forme vide, mais ce que nous avons entendu pendant plus de trente ans, et dont quelques-uns se souviennent encore. Le roman, le roman sérieux, avec ses fantaisies, porte, au fond, sur la réalité des choses ou la vérité du cœur humain. En poésie, à la place des conventions de genres, une inspiration libre et vraie, et, jusque dans la poésie légère, si on excepte Voltaire du dernier siècle, rien à lui envier. La critique littéraire et artistique, instruite, large, impartiale, pénétrante, sympathique, comprenant tout, mais maintenant

les rangs; à la suite, un système de traductions et d'éditions (1), qui laisse paraître les auteurs dans leur beauté naïve. Enfin, depuis qu'a disparu cette *littérature facile*, qu'un critique a si bien nommée et si bien combattue, presque partout une langue saine, point subtile et point déclamatoire.

Et je suis fier de rappeler que l'Université, nourrie de l'étude des maîtres, a une bonne part dans ces révolutions.

Voilà ce que nous avons fait dans à peu près un demi-siècle. En attendant la nouvelle génération, qui sera, si on réussit, une génération positive, les lettres en France sont estimées, l'éloquence et la poésie sont encore fort belles. Disons dès maintenant ce qu'on dira plus tard. Lorsque la politique, après avoir pris aux lettres les hommes les plus distingués, les leur a rendus, ils n'ont pas vu là un exil, mais un retour, et par les plus sérieux ouvrages, ils ont maintenu la dignité inviolable de l'esprit. Un jour, le pays les remerciera, comme les Romains ce général, de n'avoir pas désespéré.

Nos mœurs valent-elles mieux que les mœurs du XVIIIe siècle? Je ne demande pas mieux que de le croire. Si le sentiment religieux et le culte de la famille ne sont pas tout-puissants, au moins ils luttent, et c'est quelque chose; de plus, si la licence est éternelle, la mode, au moins, n'est pas de ce côté. Après cela, il est bon de ne pas être dupe et de ne trop croire

(1) Voir l'édition de Pascal, par M. Havet.

personne sur parole: nos pères affectaient la légèreté, nous, peut-être, nous affectons la gravité. Le dix-huitième siècle était bien imprudent : il disait franchement tout le mal qu'il pensait de lui-même ; comme s'il eût été très-riche, il rejetait tout ce qui, en fait d'honnêteté, n'avait pas exactement le poids. A propos d'une dame de haute réputation, l'archevêque d'Aix disait : Elle a tous les talents de la vertu.

Y a-t-il maintenant plus d'esprit ou moins qu'alors ? Le dix-huitième siècle a eu du bonheur : on n'a pas tous les jours Fontenelle, Voltaire, Piron, Sophie Arnould, et des salons comme ceux de Mme Geoffrin, de Mme du Deffand, de Mme d'Épinay et de Mlle de Lespinasse, où l'esprit était en vue. Un bon mot, en ce temps, était l'événement du jour, il faisait le tour de la France et le tour du monde ; aujourd'hui, y eût-il dans tous les hommes et dans tous les salons ensemble autant d'esprit qu'il y en avait alors dans quelques hommes et dans quelques salons, il ne ferait plus le même effet. Quand tout le monde parle, on n'entend personne. Ajoutons que personne n'écoute : on aime ailleurs ; il y a encore des artistes, mais le public manque. J'espère quelquefois, selon la fantaisie de Rabelais, que ce ne sont pas paroles perdues, mais seulement gelées, et qu'au dégel on entendra un beau tapage, nos enfants admirant que leurs pères aient eu tant d'esprit.

Nous sommes une génération triste. René l'était, sans savoir pourquoi ; nous, nous le savons. Il n'était vraiment pas besoin d'inventer des malheurs

imaginaires : il y avait assez des véritables; il suffisait d'aimer et de voir mourir ceux qu'on aime. Or, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on meurt; mais c'est peut-être d'aujourd'hui que l'on aime si passionnément la famille. Nous avons été rejetés là par bien des orages, et nous avons éprouvé que tous ces orages n'étaient rien auprès de ces grands ébranlements qui remuent l'âme dans son dernier fond. Nous faisons les braves; le cœur est à vif. Plus d'un entre nous est, on l'a bien dit (1), comme cet enfant Spartiate qui cachait un jeune renard sous sa robe : il ne crie pas, mais il est dévoré. Il faudrait, pour se distraire, quelque passion. Quelle est notre passion? Le douzième siècle avait les croisades, le seizième les luttes religieuses, le dix-septième le goût du grand, et contenté, le dix-huitième l'amour de la raison; puis vint la gloire, puis les luttes politiques ; ajoutez, dans tous les temps, la passion française de l'esprit. Je ne vois aucun goût de cette sorte bien prononcé chez nous. L'industrie, qui fait merveille en notre âge, et, plus tard, le marquera, l'industrie supprime la gêne du corps et laisse l'âme tout entière à elle-même.

Comme récréation, la société n'est plus toujours ce qu'elle était autrefois. La politique a écarté les hommes; les femmes ont choisi une autre politique, la charité, celle-là exquise, et qui les honore, mais qui les isole aussi. Elles sont charitables dans tous les pays; il serait bien étrange que nos françaises,

(1) M. Alloury. *Debats*.

avec leur vivacité de cœur, ne le fussent pas. Rousseau, qui maltraite assez celles de son temps, leur rend cette justice. « Elles sont (1) le recours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent et les servent. — Des milliers s'occupent tous les jours à secourir les pauvres de leur bourse, et l'opprimé de leur crédit. — Il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore. » Depuis, par la nécessité des choses, la bienfaisance s'est organisée; ce qui était un élan est devenu une institution. Il y a, Dieu merci, en bon nombre, des âmes brûlées de ce feu que rien n'éteint, ni la conscience du peu que profitent tant d'efforts, ni les scrupules que donnent quelques manières de la charité, ni le dégoût qu'inspire souvent la dureté des pauvres ; il y a aussi des âmes moins ardentes, où la bonté s'aide de quelques faiblesses : l'attention à faire ce qui se fait, le désir d'un peu de mouvement dans leur calme, d'un peu d'éclat dans leur obscurité, l'entrée dans un monde envié. Madame de Montespan disait (2) à madame de Maintenon, en voyant dans son antichambre ce monde charitable qu'elle organisa la première, et qu'elle aimait à gouverner : « Savez vous, Madame, comme votre antichambre est merveilleusement parée pour votre oraison fu-

(1) *Nouvelle Héloïse.* (2) *Souvenirs de Caylus.*

nèbre? » Il ne faudrait pas s'étonner si, depuis cette transformation, la conversation avait changé : était devenue plus grave, si on y donnait plus de place aux infirmités humaines.

La nation en corps est-elle devenue plus conséquente ? Après avoir réfléchi, il m'a semblé saisir le nœud de bien des contradictions. L'esprit du Français est philosophe et républicain, ses mœurs catholiques et monarchiques. En idée il va très-loin, jusqu'à la religion naturelle et au gouvernement naturel, dans la pratique c'est autre chose. Quand vous recevez votre loi, si vous y manquez, c'est l'affaire de la loi, mais quand vous la faites vous-même, si vous y manquez c'est votre affaire, et vous êtes lâche, traître et ridicule : lâche à vos yeux, traître à la communauté jalouse, ridicule pour les ennemis. Or nos Français ne sont pas d'humeur à se lier ainsi, et plutôt qu'un régime de liberté générale qui oblige les individus, ils tolèrent un régime d'autorité générale où la liberté particulière ne répondant que d'elle-même sait toujours se retrouver. Le tort des réformes politiques ou religieuses est de transformer l'homme en citoyen ou en fidèle, et les vices privés en torts publics, en sorte qu'on n'a presque plus rien à soi; d'où résulte l'unité dans la vie, mais aussi de l'uniformité, de la gêne et de la raideur.

Nos Français sentent cela. Ils ont touché plusieurs fois la liberté politique, mais ils l'ont vite laissée périr ; quant à la liberté religieuse, ils se sont contentés de la prendre chacun pour son usage, sans former de

communauté. La Réforme, ailleurs si envahissante, n'a jamais été ici qu'une petite minorité. Sa discipline sévère, son langage biblique, sa tristesse, n'attiraient point notre génie léger ; et quand on vit cette petite société s'administrant elle-même, punir de mort ce qu'on appelle galanterie ailleurs, matière des bons contes et des gais propos, quand on vit aussi ce qu'était la liberté à Genève sous la main de Calvin, on eut peur et on s'arrêta. Avec plus de passion religieuse on passait outre, mais le mot de M. de Narbonne (1) à Napoléon est bien profond et bien juste. « Il n'y a pas assez de religion en France pour en faire deux. »

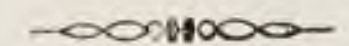
Si cette opposition entre l'esprit et les mœurs des Français est vraie, on a le secret d'une foule de contradictions qu'on voit dans leur histoire, et il n'y a pas à espérer qu'elles cessent avant que ce divorce soit détruit; ce qui ne paraît pas devoir être encore.

(1) M. Villemain, *Souvenirs contemporains*, t. I.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



Du même Auteur :

ESSAI SUR LA PROVIDENCE, 1 vol. in-18, 2e édition. 3 fr.

PHILOSOPHIE DE VOLTAIRE, 1 vol. in-18. . 3 fr. 50.

MESMER ET LE MAGNÉTISME ANIMAL, 1 vol. in-32, 2e édition. . . . . 1 fr.

EXTRAIT DU CATALOGUE

De la Librairie de A. DURAND.

BARNI (agrégé de philosophie). ÉLÉMENTS MÉTAPHYSIQUES DE LA DOCTRINE DU DROIT (1re partie de la Métaphysique des Mœurs), suivis d'un ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LA PAIX PERPÉTUELLE, et d'autres petits écrits relatifs au Droit naturel. 1854, 1 vol. in-8. 8 fr.

DE LONDRE (professeur de logique). DOCTRINE PHILOSOPHIQUE DE BOSSUET SUR LA CONNAISSANCE DE DIEU. 1855, 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

GATIEN ARNOULT. PROGRAMME DÉVELOPPÉ DU COURS DE LOGIQUE, à l'usage des lycées et de tous les établissements d'instruction secondaire, etc. 1853, in-8. . . . . 6 fr.

— 2e partie contenant les analyses et morceaux choisis des ouvrages de philosophie. 1853, 1 vol. in-8. 6 fr.

HATZFELD (Ad.), (ancien élève de l'École normale, docteur ès-lettres). DE LA POLITIQUE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MORALE. Essai sur

1850, in-8 . . . . .

Versailles, Imprimerie de Be